LE LIVRE
DES
PROFESSES

P

LIVR

S.

OBLIG

CO

LIB

LE LIVRE
DES
PROFESSES

PAR L'AUTEUR DU

LIVRE DES NOVICES ET DES PAILLETTES D'OR

AUMONIER D'UNE COMMUNAUTÉ RELIGIEUSE

APPROUVÉ PAR

S. G. Mgr Hasley, archevêque d'Avignon.

SECONDE PARTIE

OBLIGATIONS DE L'ETAT RELIGIEUX

II

COMBATTRE - SOUFFRIR—OBÉIR—PRIER

MONTRÉAL
LIBRAIRIE ST-JOSEPH
CADIEUX & DEROME

1885

IMPRIMATUR :

† EDUARDUS CAR.,

Epus Marianopolitanus.

APPROBATION

DE

S. G. Mgr Hasley, Archevêque d'Avignon.

(Lettre à l'auteur.)

—

Mon cher abbé,

On attendait avec impatience le troisième volume de votre *Livre des Professes*, et on avait raison. Mais il vous fallait le temps pour rendre la fin de cet ouvrage digne du commencement, et bien achever un ensemble d'études qui ne s'improvisent pas. Vous avez pleinement réussi, et nous avons maintenant un traité complet de perfection chrétienne pour les religieuses. Vous y exposez avec méthode et avec votre talent bien connu les règles et les pratiques de l'ascétisme religieux; vous conciliez l'exactitude de la doctrine avec l'élégance du style, et la sévérité des principes avec la suavité de leurs applica-

tions multiples. La clarté de votre exposition met cet ouvrage à la portée des intelligences les moins cultivées, la richesse de votre doctrine le recommande aux plus savants. Le *Livre des Professes* sera le code de la religieuse; et celle qui saura le prendre pour guide de ses pensées, de ses sentiments et de sa conduite fera des progrès constants dans la perfection et pourra devenir un jour, Dieu aidant, une religieuse accomplie.

Ce sera, mon cher abbé, la précieuse récompense de vos travaux, ce sera une douce consolation pour les pasteurs de l'Eglise qui savent de quel secours sont pour les paroisses et les diocèses les religieuses fidèles à tous les devoirs de leur sainte vocation.

Recevez, mon cher abbé, mes félicitations sincères et l'assurance de mon affectueux dévouement.

† Franc.-Edouard, *Arch. d'Avignon.*

Avignon, 29 mars 1884.

DEUXIÈME OBLIGATION

DE LA RELIGIEUSE.

COMBATTRE.

Aimer, nous l'avons dit, est l'obligation par excellence de la religieuse : *la fin de l'état religieux*, dit S. Thomas, *est la perfection de l'amour*.

Aimer, avons-nous dit encore, *c'est se donner tout entière à Dieu et à Dieu seul ;* puis par ordre de Dieu et de la manière et dans la mesure que Dieu veut, *c'est se donner au prochain*.

Aimer, c'est tendre constamment à unir sa volonté à celle de Dieu pour être, sur la terre, sa servante fidèle et dévouée de manière à vouloir sans hésitation aucune tout ce que Dieu veut,— à accepter avec paix et même avec joie tout ce qu'il permet, — à faire avec bonheur tout ce qu'il commande ou par lui-même ou par ceux qu'il a établis nos supérieurs, dans le but de reconnaître sa toute puissance, sa toute sagesse, sa toute bonté et

de lui procurer ainsi toute la gloire qu'une créature sur la terre est capable de lui procurer.

Cet amour qui nous met volontairement et affectueusement sous la dépendance de Dieu est facile aux anges du ciel et aux saints qui jouissent maintenant de la gloire ; il était facile à la très sainte Vierge Marie pendant qu'elle vivait sur la terre ; mais pour nous, oh ! qu'il est difficile !

" Cet amour, dit Mgr Gay, a des ennemis nombreux, puissants, ligués ensemble et qui sont implacables : *Satan*, *le monde*, *la chair*, *le péché* sous tous les noms, sous ses mille formes, avec ses forces épouvantables. Tout cela, de quelque semblant qu'il se revête, c'est une contradiction active à l'amour et, au fond, c'est *la haine*. Plus ou moins l'amour la rencontre ici-bas ; or, il doit la chasser de partout. "

La haine, c'est-à-dire le démon, car le démon c'est celui *qui n'aime pas*, cherche constamment à arrêter, à paralyser, à détourner la tendance qui nous porte à Dieu, nous qui avons reçu la grâce du baptême, nous surtout qui avons tant de fois uni à notre chair la chair de Jésus-Christ qui est tout amour, et qui, après tout, aspirons si ardemment à être unis à lui dans le ciel. — Le démon multiplie autour de nous *les obstacles*.

Obstacles qu'il fait surgir de notre nature gâtée par le péché originel, qui nous a rendus surtout *égoïstes ;*

Obstacles qu'il fait surgir de toutes les créatures même les plus saintes et pour lesquelles il excite en nous *des sympathies* capables de souiller notre cœur, ou contre lesquelles il excite *des antipathies* qui nous éloignent du prochain et par conséquent de Dieu.

Pour *aimer*, c'est-à-dire *pour se donner à Dieu et au prochain en vue de Dieu et par amour pour Dieu, il faut donc combattre et combattre sans relâche.*

Le but de la vie c'est *l'amour de Dieu* : or, la vie étant un mouvement continu vers le but, et le chemin qui mène à ce but étant obstrué par des obstacles, toute l'activité de notre être doit se porter à les surmonter par une lutte sérieuse ; — d'où on peut conclure que *pour faire un saint il faut surtout de la force et du courage.*

Combattre est donc la seconde obligation de la religieuse.

Nous dirons en nous restreignant à ce qui la concerne spécialement :

1. *La nécessité de combattre,*
2. *La manière de combattre,*
3. *Les ennemis à combattre.*

CHAPITRE PREMIER.

NÉCESSITÉ DE COMBATTRE

Combattre est une nécessité pour tous : *la vie de l'homme sur la terre est une lutte* (Job. VII, 1). Celui qui ne combat pas mérite le nom flétrissant de lâche et il devient tôt ou tard l'esclave du péché, c'est-à-dire du maître le plus tyrannique et le plus odieux.

Nous dirons :

1. *La nécessité de combattre pour tous les hommes en général,*

2. *La nécessité de combattre pour les religieuses en particulier.*

I.

NÉCESSITÉ DE COMBATTRE POUR TOUS LES HOMMES EN GÉNÉRAL.

Cette nécessité est fondée :

1. *Sur l'état dans lequel le péché a mis notre nature.*

Dieu avait créé *l'homme droit*, et grâce à cette rectitude, *son entendement*, n'étant obscurci par aucune erreur, connaissait tout ce qu'il avait besoin de connaître, — *sa volonté*, n'étant corrompue par aucun mauvais désir, aimait ce qu'elle devait aimer et suivait sans peine et sans répugnances les lumières de la

vérité ; — *ses sens*, n'ayant aucun mouvement qui ne dépendît absolument de sa volonté, n'éprouvaient aucune révolte et n'étaient sollicités par aucune passion. Dans cet état, l'homme eût naturellement aimé Dieu et, en union avec Dieu et selon l'ordre voulu par Dieu, il eût aimé toutes les créatures ; il eût pu sans doute être sollicité au mal, comme le furent Eve et Adam, mais un simple effort de la volonté eût suffi pour éloigner la tentation.

Le péché est venu renverser cet ordre ; et depuis, *l'entendement* de l'homme obscurci, et privé de la plupart des lumières qu'il avait, *doit lutter* pour connaître la vérité. — *Sa volonté*, engagée dans l'amour déréglé des créatures et devenue l'esclave de la concupiscence qui la pousse au mal presque malgré elle, *doit lutter* pour se garder soumise aux lois de Dieu. — *Ses sens*, surexcités par l'imagination et par les passions révoltées contre la raison *doivent lutter* pour se conserver dignes et purs.

Le baptême sans doute a fait disparaître la malédiction que le péché avait attirée sur nous, mais Dieu, soit pour abattre notre orgueil, soit pour exercer notre vertu, soit pour nous tenir dans une continuelle dépendance de la grâce, a voulu qu'il restât en nous *une racine de corruption*, *une pente au péché*, *un ennemi* avec lequel nous fussions dans une lutte incessante, ennemi redoutable et cruel qui forçait S. Paul à dire avec un profond

sentiment d'humiliation : *Oh! qui me délivrera de ce corps de mort?* (Rom. vii, 24.) Qui me dégagera de cette honteuse servitude pour me rendre la liberté après laquelle je soupire! *Je ne fais pas le bien que je veux, et le mal que je ne veux pas, je le fais!* (Rom. vii, 19.)

Ce que S. Paul éprouvait tous l'éprouvent plus ou moins; tous comme lui ont à combattre contre cette révolte intérieure si humiliante. — *Les hommes baptisés*, dit le Concile de Trente, *renferment encore en eux un foyer de concupiscence contre laquelle ils doivent lutter sans cesse et qui est pour eux une source de faveurs s'ils résistent courageusement par la grâce de Jésus-Christ. Car on ne sera couronné qu'après avoir généreusement combattu.* (Ses. v. Can. 5.)

Cette nécessité de combattre est fondée :

2. *Sur la multitude d'ennemis qui nous harcellent* n'ayant qu'un but : *nous détruire* s'il s'agit du *corps*, — *nous détourner de notre fin* qui *est l'union avec Dieu*, s'il s'agit de *l'âme*.

Nous sommes *au dehors* entourés d'ennemis, — *au dedans* remplis d'ennemis.

I. Voyez pour *le corps* :

Au dehors c'est le froid, c'est la chaleur, ce sont les émanations délétères qui s'échappent de partout, ce sont les miasmes répandus dans l'air.

Au dedans c'est la faim, c'est la soif, ce sont les maladies qui naissent du sang...

Si nous ne nous précautionnons pas, si nous ne luttons pas, chaque jour, presque à chaque

instant, si nous ne réparons pas les pertes que ces ennemis nous font subir, nous sentons petit à petit un affaiblissement général, puis un véritable malaise, puis la souffrance, puis l'inertie, puis la mort.

II. Voyez pour *l'âme* :

Au dehors ; S. Paul nous dit que si les esprits mauvais qui cherchent à la faire tomber dans le mal, avaient un corps, ils interceptera-raient les rayons du soleil, tant ils sont répandus en grand nombre dans les airs.

Toute créature, par suite du péché originel qui pèse sur chacune d'elles comme sur nous, est, sinon *l'ennemie déclarée* de notre âme, au moins *un danger* pour elle, et peut, à cause de la concupiscence qui est en nous, nous porter au péché ; ainsi *la beauté qui charme*, — *la chaleur qui épanouit*, — *le fruit qui nourrit*,— *le vêtement qui couvre* peuvent être pour notre âme une occasion de péché.

Au dedans ; il y a ce triple germe indiqué par S. Jean sous le nom de *concupiscence* et dont nous avons parlé : celle des yeux *l'avarice*, celle de la chair *la sensualité*, celle de l'esprit *l'orgueil*, — qui est un ennemi permanent, ennemi d'autant plus terrible qu'il se montre doux, attrayant et en quelque sorte *nécessaire*.

Si nous ne nous précautionnons pas, si nous ne luttons pas chaque jour, presque à chaque instant, si nous ne réparons pas les pertes que ces ennemis nous font subir, nous sentons, petit à petit, la force de notre âme diminuer,

son innocence se ternir et se perdre, le mal l'envahir, la pénétrer, la réduire à l'état de mort.

Avez-vous jeté les yeux sur un cadavre abandonné sur le sol ?

Au dehors, il est envahi par une foule d'insectes venus on ne sait d'où, qui le dévorent lentement.

Au dedans, d'autres insectes achèvent en silence cette œuvre de destruction.

Image de l'âme qui ne combattrait pas.

Ce que nous appelons insectes destructeurs rongeant ce cadavre, s'appelle *passions* ; nous leur donnons le nom, plus doux peut-être mais non moins énergique, de *penchants*.

Le *penchant* c'est la force qui nous tire vers ce qui nous plaît ou ce qui nous flatte, nous le montrant comme nécessaire à notre bien-être et même à notre vie.

Ces penchants *sont en nous* et *sans nous ;* ils sont instinctifs ; ils ont une puissance qui grandit à mesure que nous les laissons dominer et, petit à petit, ils envahissent tellement notre être tout entier qu'ils nous rendent semblables aux animaux.

Les animaux n'agissent que d'après leurs *penchants*.

L'homme a *la raison* pour les arrêter, les dominer, les subjuguer ; mais la raison est bien faible depuis le péché, et si elle n'est pas aidée par un secours divin, elle sera bientôt impuissante et l'homme se verra bientôt entraîné et dominé par ses sens.

II.

NÉCESSITÉ DE COMBATTRE POUR LA RELIGIEUSE EN PARTICULIER.

Cette nécessité est sans doute la même pour la religieuse que pour le simple chrétien; pour les mêmes raisons, elle doit combattre en agissant contre sa propre sensualité et contre les attraits des créatures qui tendent à l'éloigner de Dieu,—mais sa qualité *de religieuse* l'oblige plus strictement à ce combat parce que *sa vocation l'oblige à un amour de Dieu lui demandant un plus grand détachement d'elle-même*, et parce que *le démon qui a une haine spéciale contre elle, redouble pour la faire succomber, ses efforts, ses tentations, ses suggestions.*

Il y a dans le démon *la haine de Dieu* et cette haine se montre plus spécialement contre tout ce qui est plus spécialement à Dieu.

I. Le péché commis par une religieuse peut, s'il n'est pas directement contre les vœux, n'être pas plus grave en soi que le péché commis par un séculier, mais il a *quelque chose de plus blessant pour Dieu et il peut avoir dans la société chrétienne une influence irréparable.*

Ce péché, quand il est *mortel*, est précédé d'une plus grande connaissance, ce qui lui donne un caractère *de révolte tout spécial*,—il est accompagné d'une plus noire ingratitude, ce qui lui donne un caractère *de malice plus prononcé*,—il est suivi d'un plus juste ressen-

timent de la part de Jésus-Christ qui avait droit à s'attendre à plus d'affection, à plus de respect et à plus d'obéissance,—il peut être la cause d'un grand scandale, de l'affaiblissement de la foi, du triomphe des méchants,—il peut multiplier les ruines autour de lui.

Voilà pourquoi le démon s'acharne contre les âmes consacrées à Dieu et les tente plus souvent, plus délicatement, plus obstinément que les autres. Il triomphe chaque fois qu'il peut les amener à commettre un péché mortel; il porte en quelque sorte un défi à Dieu, à qui il peut dire : *Malgré tout ce que vous avez fait pour cette âme, elle me préfère à vous !*

II. Et quoique ce soit rarement, grâces à Dieu, que le démon puisse faire commettre *un péché mortel* à une religieuse, il ne laisse pas de la *tenter violemment* ; il a pour but :

1. *De lui rendre la vertu pénible*, le joug de Jésus-Christ lourd, pesant, insupportable, de lui faire regretter la vie plus calme qu'elle passait dans sa famille, de lui faire au moins perdre son temps. "Quand le démon, dit S. François de Sales, s'aperçoit qu'une âme lui échappe, il se contente de la fatiguer, de l'ennuyer par les tentations, de lui faire perdre le temps."

2. *De l'empêcher de prier* et de la porter à négliger ses exercices de piété. — Pour prier il faut *le calme et la paix de l'âme*, or quand on est agité par la tentation, quand on est dans le doute si on a offensé Dieu, la prière est difficile, on n'ose pas aller à Dieu, on souffre dans

les exercices de piété et on les abandonne, et par cet abandon, on tarit la source des grâces.

3. *De la détourner de la sainte communion.*— La religieuse tentée, incertaine du consentement qu'elle a pu donner à la tentation, se trouble, s'inquiète, se décourage, n'ose pas s'approcher de Jésus-Christ et s'éloigne de la sainte table. Le démon triomphe, lui qui comprend les grâces immenses dont se prive l'âme qu'il a ainsi troublée. — C'est surtout d'une religieuse qu'on doit dire : *On ne peut calculer l'effet d'une communion de moins dans son âme.*

4. *De gâter son caractère.*—La tentation qui se multiplie et qui devient incessante, trouble, ennuie, irrite, attriste, rend maussade et inquiet. — Alors on travaille avec peine, on se fâche pour une simple parole, on blesse à chaque instant la charité, on détruit en soi et autour de soi l'esprit religieux.

5. *De fausser et de gâter sa conscience en la jetant dans la perplexité et dans les scrupules.* —Le scrupule est un état terrible ; il fausse le jugement, il éloigne des sacrements, il éteint la joie, il détruit la paix, il trouble la raison, il finit quelquefois par conduire à la démence ou au libertinage. Or, le but du démon auprès des âmes faibles est de les conduire là ; il leur fait voir le péché partout, il leur fait regarder le scrupule comme une vertu qu'il appelle *délicatesse de conscience*, il leur dessèche le cœur, il les éloigne de la confession et de la communion par crainte de

mal faire et il s'empare petit à petit de leur être tout entier.

6. *D'altérer ses forces, de ruiner sa santé et de la rendre inutile à la communauté.* — C'est un effet *lent*, sans doute, mais *sûr* de la tension continuelle de l'esprit, des peines de conscience, des craintes exagérées de l'offense de Dieu. On perd l'appétit, on perd le sommeil, on perd la gaîté et on devient à charge à soi-même et à tous.

III. Comprenez-vous maintenant pourquoi le *combat spirituel* nous est si fortement recommandé.

1. Par Jésus-Christ qui, voyant la nécessité de ce combat nous exhorte à la lutte en nous *assurant que le Ciel ne sera donné qu'à celui qui aura été vainqueur.* — Il nous dit *de veiller et de prier pour ne point succomber.*—Il demande à ceux qui veulent le suivre *de se renoncer.* — Il nous fait dire par ses Apôtres *de résister au démon avec énergie, de ne point lui donner entrée dans notre âme,*—de ne pas vivre *selon la chair de peur de mourir,* — *de nous revêtir de toutes les armes de Dieu pour nous défendre contre les embûches du démon.*

2. Par tous les saints qui avaient appris par leur expérience la nécessité d'être toujours sur ses gardes de peur d'être surpris, dominés, humiliés, vaincus. *L'âme doit dominer le corps,* dit S. Liguori résumant la doctrine des Pères, *ou le corps mettra l'âme sous ses pieds.* — *Nous devons traiter notre corps comme un cavalier traite un cheval fougueux auquel il tient tou-*

ours la bride courte, de peur d'être jeté par terre. — Luttez : *les cœurs à demi-morts*, dit S. François de Sales, *à quoi sont-ils bons ?*

Comprenez-vous maintenant pourquoi l'Église a multiplié autour de vous, âmes consacrées à Dieu et dont Dieu veut se servir tout spécialement pour le faire connaître, servir et aimer, comprenez-vous pourquoi l'Église a, dans l'enceinte des murs sacrés qui vous abritent, multiplié les précautions qui doivent vous soustraire à l'influence du démon : *Éloignement du monde, de sa société, de ses plaisirs, de ses nouvelles ;— règle qui ne laisse aucun moment de la journée ni au désœuvrement, ni au caprice ; — abondance de tout ce qui porte à Dieu, rapproche de Dieu, ramène à Dieu : prières, sacrements, lectures pieuses, exhortations, conseils de l'amitié, direction maternelle, retraites générales et particulières ; — connaissance plus développée de vos obligations qui vous deviennent d'autant plus chères que vous en connaissez mieux la sagesse ?*

Lisez donc avec bonheur et avec un esprit résolu les pages de ce livre qui vous aideront à connaître les attaques du démon, à vous précautionner contre elles et à les repousser avec énergie.

CHAPITRE SECOND.

MANIÈRE DE COMBATTRE.

Ne vous effrayez pas de ce mot de *combat*. Le combat pour vous n'est pas *l'agitation*, *le tumulte*, *la crainte continuelle*. — Nous vous le dirons tout à l'heure, c'est *la résistance calme*, *confiante*, *constante*.

Et d'ailleurs, âmes consacrées à Dieu, âmes qui appartenez à Dieu, qui êtes d'une manière spéciale la propriété de Dieu, vous ne serez pas *seules* à combattre : Jésus-Christ, *votre maître*, *votre père*, *votre époux*, Jésus-Christ, si vous restez fidèles à le prier et à le servir, combattra avec vous et pour vous ; et Jésus-Christ est tout-puissant, et Jésus-Christ est toujours victorieux.

On peut combattre indirectement *en se précautionnant*, — directement *en luttant*.

ARTICLE PREMIER.

SE PRÉCAUTIONNER.

Se précautionner, c'est prendre des mesures pour ôter à l'ennemi les moyens dont il pourrait se servir soit pour arriver jusqu'à nous, soit pour lutter contre nous.

Se précautionner c'est faire provision d'armes pour combattre l'ennemi ; et les armes avec lesquelles nous pouvons toujours être victorieux sont indiquées par Jésus-Christ lui-même : *la vigilance et la prière* dont nous parlerons plus tard.

Or 1. il y a en nous *nos sens* qui, par leur nature, nous mettant en rapport avec les objets extérieurs, servent de moyens au démon pour faire pénétrer dans notre âme les sollicitations à la désobéissance à Dieu et à la révolte contre Dieu.

Le démon commence par frapper nos sens de manière à leur causer une sensation de jouissance. — Les sens communiquent cette sensation à l'âme qui est impressionnée. — Cette impression amène la réflexion. — Cette réflexion amène ou le rejet ou l'acceptation de cette jouissance, et si cette jouissance voulue est coupable, le péché qui est commis est d'autant plus grave qu'elle est plus en opposition avec la loi de Dieu.

De là, l'obligation de *garder nos sens*, de les *mortifier* selon l'expression chrétienne si énergique, c'est-à dire de les rendre, par l'habitude, comme insensibles aux attraits extérieurs.

2. Il y a en nous, au-dedans de nous, *nos penchants* dont nous avons parlé et qui, par leur nature à cause du péché originel, tendent eux aussi à nous éloigner de la loi de Dieu qui les gêne.

Parmi ces penchants ou ces passions, les unes nous portent, par elles-mêmes, à désobéir

à Dieu : *la haine*, *l'orgueil*, *la sensualité*, *l'envie*...celles-là, le démon cherche à les exciter ; — les autres ne nous portent pas, par elles-mêmes, à désobéir à Dieu et peuvent même nous aider à aller à lui : *le désir*, *la joie*, *la tristesse*, *l'activité*... celles-là, le démon essaie de les dénaturer, de les fausser, de les faire servir à ses fins.

On se précautionne ordinairement contre les passions qui entraînent directement au mal ; on ne pense pas assez à *se précautionner* contre les autres et à les *mortifier*.—Nous montrerons comment le démon se sert de ces dernières pour nous entraîner au mal et nous dirons les précautions dont il faut les entourer.

3. Il y a en nous *des facultés* qui nous mettent en rapport direct avec Dieu, nous permettant de le connaître, de l'aimer, de le servir,—mais qui nous mettent aussi en rapport avec les créatures et par là risquent de nous détourner de notre fin.

Contre *ces facultés : la mémoire*, *l'imagination*, *le jugement*, *la volonté*, il faut aussi se précautionner.

Nous allons entrer dans quelques détails que nous croyons utiles sur la manière de se précautionner, c'est à dire de *mortifier nos sens*, *nos passions*, *nos facultés*.

I.

MORTIFICATION DES SENS.

Mortification dans les regards.

C'est surtout par les yeux que le démon ou la mort pénètre dans notre âme. Les objets extérieurs transmis par la vue lui procurent subitement une émotion, la distraient, la tirent de son recueillement, et si elle conserve cette émotion, elle est envahie petit à petit, et souvent elle est séduite et devient coupable.—Un simple regard sur une personne, sur une gravure peut devenir une fascination, une source d'émotions violentes, un principe de troubles pour la vie tout entière. *On ne désire pas ce qu'on ne voit pas*, dit saint François de Sales.

Soyez donc *bien, bien modeste*, et que votre Ange gardien puisse, en vous voyant, reconnaître une de *ses sœurs de la terre*.—Modeste à la chapelle quand vous priez,—modeste dans les corridors,—modeste au parloir,—modeste dans votre cellule,—modeste partout; partout vous êtes sous le regard de Dieu.

Plus vous fermerez les yeux aux choses extérieures, plus vous serez unie à Dieu et plus les regards de Dieu seront attachés sur vous.—Et ces regards, oh ! comme ils seront doux et bienfaisants :

Regards *de complaisance* dont il honore les âmes pures et attentives à penser à lui et à lui plaire.

Regards *de protection* dont il favorise ses

épouses pour se les attacher plus intimement et pour les défendre de toute souillure même la plus légère.

Regards *de tendresse* qui dédommagent avec usure des petits sacrifices qu'exige l'attention à se tenir ainsi modeste.

Regards *de sanctification* enfin qui laissent tomber, dans son âme, des grâces plus abondantes et devant lesquelles le démon ose à peine venir.

N'éprouvez-vous pas un sentiment de paix en voyant une jeune fille modeste, marcher doucement les yeux baissés, et à ce sentiment de paix ne vient-il pas presque involontairement s'ajouter un sentiment d'affection ? Dieu éprouve cette affection pour vous quand il vous voit modeste.

Mortification dans les paroles.

Nous pouvons le dire de tous : *nous parlons beaucoup trop*, et cette multiplicité de paroles outre qu'elle est pour le démon un puissant secours pour nous faire manquer à la charité, à la patience, à la soumission et au recueillement, nous empêche d'entendre la parole de Dieu soit dans l'oraison, soit dans la lecture spirituelle, de la comprendre, de la sentir surtout.—Rien ne dessèche le cœur et n'épuise la force de l'âme comme l'habitude de parler sans retenue.

Ne parlez donc pas comme vous le faites à peu près partout, sans penser même que vous devriez ne pas parler.

Le silence est le sanctuaire de l'âme juste où Dieu vient habiter comme il vient habiter dans les murs d'une Église.—Il garde l'âme de trouble et d'inquiétude ; il lui donne la paix ; il lui épargne les contestations, les contradictions, les troubles, les inimitiés. Il est la colonne, l'appui, le soutien, la gloire des maisons religieuses ; là où il est observé, là est la joie, la ferveur, la charité.

Malheur à une communauté où le silence n'est pas respecté ! Dieu n'est point avec elle.

Malheur à une religieuse qui viole avec facilité ce point de sa règle ! son salut est bien près d'être compromis !

Malheur à une supérieure qui n'apporte pas tous ses soins à maintenir le silence ! Dieu lui demandera un compte rigoureux des infractions qui seront les suites de ce manquement habituel.

L'habitude *de parler*, la violation du silence, *dans une religieuse*, annonce le désordre et l'indigence de l'âme. Quand Dieu possède un cœur, Dieu le remplit, Dieu lui suffit, et ce cœur, aussi tranquille qu'il est heureux n'a pas besoin de mendier ailleurs de vaines consolations.

La violation du silence, *pour une communauté*, est la source des plus graves désordres et suffirait seule pour la ruiner.

Elle occasionne des pertes de temps, des confidences, des murmures, des mécontentements, des révoltes.

Elle blesse *la prudence* par les rapports in-

discrets,—*la modestie* par la dissipation et la légèreté,—*l'obéissance* par l'inobservation et quelquefois le mépris de la règle,—*l'humilité* par les plaintes de l'amour propre,—*la charité* par les railleries, les paroles sèches et désobligeantes,—*la ferveur* par le relâchement et par la dissipation intérieure qui fait qu'on ne trouve aucune pensée à l'oraison,—*le bon ordre* enfin par le laisser-aller dans lequel on vit et par le mauvais exemple qui entraîne les autres.

Parlez donc peu et votre cœur sera plus pur, votre conscience plus paisible, votre charité plus expansive et plus dévouée, votre travail mieux accompli.

Parlez peu et vos examens seront moins laborieux, vos confessions moins chargées, vos prières plus calmes, vos oraisons plus douces, vos communions plus pieuses et plus attrayantes, votre bonheur dans la maison plus complet.

Mortification dans le goût.

Point d'exagération sur le *sens du goût.* Apportez beaucoup de simplicité à prendre vos repas, à accepter ce qui est servi sans aucune réflexion,—à vous contenter de ce qui est donné à tout le monde,—à dire simplement ce qui vous fait mal ou vous cause quelque répugnance,—à prendre sans empressement et avec reconnaissance ce qui vous est servi en plus de la nourriture ordinaire,—à ne jamais vous entretenir de ce qui a été servi, —à modérer ce qu'il peut y avoir quelquefois

de trop empressé dans l'appétit,—à ne prendre rien hors des repas sans nécessité et sans autorisation.—*Celui qui veut tendre à la perfection doit commencer par mortifier son goût*, dit un S. Père ; *quand la gourmandise est vaincue*, dit S. Thomas, *les autres sens s'apaisent vite.*

Quand le goût est flatté par la nourriture, on remercie Dieu ; quand le goût est plus ou moins péniblement affecté on accepte en silence et le démon a peu de prise sur ce sens ainsi soumis à la règle.

Mortification de l'odorat.

Il semble que le démon entre moins par le sens de l'odorat : c'est possible en communauté parce que les occasions sont moins fréquentes ; ne lui accordons rien cependant par pure satisfaction. La religieuse qui se plairait à sentir des fleurs ou à avoir pour son usage quelques-uns de ces parfums que recherche la femme du monde ferait preuve d'un bien petit esprit.—Des fautes graves, a dit Bossuet, ont eu pour origine une fleur sensuellement sentie. Pas d'exagération sans doute mais aussi pas de sensualité.

Mortification de l'ouïe.

Le sens de l'ouïe a aussi ses dangers, le démon le sait bien et c'est pour cela que, ne pouvant faire pénétrer dans les murs bénis d'un monastère des paroles sensuelles, il y introduit, sous des prétextes spécieux, *des mélodies* qui énervent, *des chants* qui font

rêver, *des poésies harmonieuses* qui arrachent à la vie pratique et monotone de la maison pour transporter au milieu du monde.

Soyez scrupuleusement fidèles aux prescriptions de vos constitutions pour *les chants* à introduire et *la manière de chanter* ; et, sous prétexte de leçons à donner ou à recevoir, n'introduisez pas ce qui est *trop à la mode.*— Ce qui est à la mode ne devrait jamais passer les murs d'un monastère.

Mortification dans le toucher.

Nous aurons occasion d'en parler en indiquant *les illusions sur la chasteté ;* nous donnerons seulement cette règle : *le soin du corps doit être raisonnable, jamais sensuel. La religieuse doit toujours conserver à son âme, cette si noble image de Dieu, la souveraineté qu'elle a sur la chair ; elle prendra garde*, comme le dit S. Bernard, *en voulant épargner la servante, d'égorger la maîtresse.*

Mortification pendant la récréation.

Il y a là plus de *liberté*, et le démon en profite pour faire commettre plus de fautes ; —il y a là plus *d'expansion*, et le démon en profite pour introduire plus de *dissipation* ;— il y a là plus de *rapports les unes avec les autres*, et le démon en profite pour faire blesser *davantage la charité.*

En récréation, pas de ces amusements qui dégénèrent en puérilité, pas de plaisanteries

nconvenantes, légères, à double sens,—pas de ces bouffonneries qui sentent la trivialité.

En récréation, sachez retenir une saillie qui blesserait, ou une réponse vive qui humilierait une compagne,—sachez arrêter sur vos lèvres une expression que vous dicterait le désir d'être applaudie ou de passer pour spirituelle,—sachez vous taire plutôt qu'être mordante, importune, railleuse, méchante : mais ne restez pas *muette* par bouderie, *maussade* par caprice, *silencieuse* par orgueil ou par dédain.

Mortification dans la tenue en général.

La tenue d'une religieuse doit toujours être *digne* et cette dignité ne se conserve pas sans une grande vigilance et sans quelque peine, c'est que le démon sait le profit qu'il peut tirer d'une pose lâche, nonchalante, sensuelle.

Assise, debout, agenouillée, étendue sur votre couche, rappelez-vous que le regard de Dieu est toujours là. Oh ! si vous pouviez voir votre bon Ange toujours à vos côtés, vous suivant du regard alors même que les ténèbres vous environnent, n'est-il pas vrai que vous seriez toujours réservée et que vous n'auriez jamais à rougir ?

Il faudrait que si, comme le faisait l'ami de S. François de Sales, on cherchait à vous surprendre quand vous êtes seule on vous trouvât toujours grave, sereine et de la plus scrupuleuse modestie.

II.

MORTIFICATION DES PENCHANTS.

Mortification du désir.

Le *désir* soutient l'âme dans ses peines,—l'anime dans son travail,—la relève dans ses défaillances ; le désir est le stimulant de la volonté, l'Esprit Saint loue l'*homme de désirs* et nul jamais n'est parvenu à la perfection d'une science ou d'un art sans y avoir été poussé par un *ardent désir.*

Désirez beaucoup, désirez ardemment ; ayez pour devise ce mot des saints aspirant toujours à être plus unis à la volonté divine : *Encore ! Encore !* mais prenez garde que vos désirs ne restent à l'état de *désirs*, vous laissant dans l'inaction et vous amusant par des projets chimériques. C'est alors que, selon la parole de l'Esprit-Saint, *les désirs tuent ;* ils tuent parce qu'ils paralysent toutes nos facultés, ne donnant de vie qu'à l'*imagination.* Ils poussent la religieuse, qui ne sait pas les maîtriser, à désirer *posséder autre chose que ce qu'elle a, à vivre dans une autre maison que la maison où elle est,—à être chargée d'un autre emploi que celui que lui a imposé l'obéissance,—à avoir pour compagne telle sœur qui lui est plus sympathique au lieu de celle avec qui on l'a placée.*

Ces désirs sont comme *des jouets* dont le démon se sert pour nous arracher au devoir.

Prenez donc garde et contrôlez vos désirs si le désir qui naît dans votre esprit a pou

objet *une chose mauvaise*, étouffez-le sur-le-champ,—*une chose indifférente*, voyez s'il ne vous détournerait pas d'un de vos devoirs, et alors sanctifiez le par le motif. Le désir d'*une chose bonne en elle-même* mais trop ardemment *voulue*, modérez-le et ne l'entretenez qu'autant qu'il vous sert à être plus pieuse, plus charitable, plus dévouée.

Oh ! qu'il y a de sagesse dans cette parole de S. François de Sales : *Je désire peu de choses ; ce que je désire, je le désire très peu, et si je pouvais renaître je désirerais encore moins.* Il désirait cependant, il désirait aimer Dieu avec ardeur, mais son désir retenu par sa volonté n'allait jamais au-delà de ce que *voulait le bon Dieu.*

Mortification de la joie.

La joie, la sainte joie, est la vertu ordinaire d'une bonne religieuse ; c'est l'atmosphère naturelle des communautés pieuses ; là où elle ne règne pas, il est bien à craindre que la piété, l'obéissance, la charité ne règnent pas non plus : *Dieu aime celui qui donne* et qui se donne à lui *avec joie :* Dieu veut *que la joie soit toujours avec nous.* (Tobie vi, ii.)

La joie est le fruit de la bonne conscience, de la paix, de l'assurance du salut ;—la joie édifie le prochain, augmente le mérite des œuvres en augmentant la ferveur qui les produit, donne du courage à la volonté qui faiblirait :—la joie diminue les tentations et met en fuite le démon.

Mais elle peut facilement dégénérer, si elle n'est pas mortifiée,—en épanchements trop sensibles,—en dissipation,—en rires immodérés,—en moqueries. Il faut donc modérer ce qu'elle a de trop bruyant : *Le fou*, dit l'Esprit-Saint, *rit à gorge déployée, le sage sourit seulement.* Il faut donc retrancher toute parole de plaisanterie qui blesserait même légèrement une compagne, et tout acte *fait pour rire* qui aurait pour résultat d'humilier une de nos sœurs ou de faire rire à ses dépens.

De la joie, tant soit peu immodérée, le démon sait tirer *la dissipation* qui blesse le silence et empêche l'esprit de prière, et *les petites rancunes* qui commencent à détruire la charité.

Mortification de la tristesse.

La *tristesse* en général ne vaut rien ; elle n'est bonne à rien, *elle produit toutes sortes de maux.* (Eccl. III, 14.)

— Elle inspire le dégoût de la prière et du travail.

— Elle livre l'âme aux tentations du démon et la prépare presque infailliblement à succomber.

— Elle rend pénibles les rapports des sœurs entr'elles.

— Elle trouble l'esprit et le rend inquiet, lui inspirant la peur du bon Dieu ; elle va quelquefois jusqu'à porter au désespoir.

Il faut la combattre énergiquement par *la prière* ferme et constante,—par *la fuite du péché*

qui donnera la confiance en la miséricorde de Dieu,—par *l'assiduité* à se trouver avec la communauté fuyant la solitude et l'isolement, —par un travail appliquant qui absorbe l'imagination,—par la lecture fréquente des livres qui développent et prouvent la bonté de Dieu, —par la sainte communion et l'amour de la très sainte Vierge.

L'âme triste et découragée ressemble à un enfant sombre et bourru qui, repoussant avec humeur la main qui le soutient, tombe et se blesse.—L'âme joyeuse et confiante est un enfant aimable et gracieux qui marche souriant guidé par la main de sa mère.

Mortification de l'activité.

L'*activité* est une qualité précieuse, et la religieuse qui en est douée peut être dans sa communauté d'une immense ressource. Elle ne se rebutera d'aucune fatigue, elle entraînera les autres au travail par son exemple, elle sera la première en toute chose;—mais l'*activité*, si elle n'est pas mortifiée par une obéissance stricte aux ordres donnés soit pour le travail, soit pour le repos,—si elle n'est pas dominée de manière à laisser sans murmure un travail commencé dès que la cloche sonne, de manière à retenir son ardeur qui pendant la prière la porterait au milieu de ses occupations,—si elle n'est pas assez modérée pour s'interrompre pendant son travail et laisser à l'âme quelques minutes pour penser à Dieu, —cette activité, qui devient fébrile, dégénère

vite en *empressement* et en *préoccupation*, les deux fléaux de la vie intérieure.

C'est cet *empressement* que Jésus-Christ condamnait en Marthe lorsqu'il lui disait : *Marthe! Marthe ! tu t'inquiètes bien*, prends garde, *une seule chose est nécessaire !*

C'est cette *préoccupation* contre laquelle voulait nous prémunir Jésus-Christ, nous plus que tous les chrétiens, quand il disait, s'adressant à tous cependant : *Ne vous inquiétez donc pas*, en disant : *Que mangerons-nous ou que boirons-nous ou de quoi nous vêtirons-nous? Votre Père sait bien qu'il vous faut tout cela. Cherchez avant tout le royaume du ciel et la justice de Dieu, et toutes ces choses vous seront données* comme *par surcroît.* (MATH. VI, 32.)

L'empressement et la préoccupation détruisent l'esprit de prière, la paix de l'âme, le silence, l'humilité ; ils diminuent ou ils détruisent le mérite de toutes nos actions.—Ils produisent *beaucoup* peut-être, mais ce produit n'est presque jamais, devant Dieu, au profit de la personne qui a travaillé.

Mortification du désir de paraître.

Paraître, être estimée, appréciée, louée, préférée, c'est la plus permanente de nos passions, celle qui se mêle à tout, qui se retrouve partout, qui se montre toujours vivante alors que les autres semblent éteintes.

Elle se fait sentir à la chapelle, pendant la prière, au moment même de la sainte com-

munion,—elle est là quand nous travaillons soit seules, soit surtout avec des compagnes; là quand nous marchons, quand nous parlons, quand nous nous habillons; là même quand nous *nous confessons*, alors ce semble que nous devrions être si profondément humiliées. "Je n'ai jamais rencontré personne qui ne fit état de son jugement, dit saint François de Sales; sinon deux qui me confessèrent qu'ils n'avaient point de jugement."

Oh! que de *vigilance* pour éloigner ces pensées d'amour propre qui rôdent toujours autour de nous et ces tendances à parler et à agir dans le but d'être vues ou au moins de pouvoir se dire: *je fais bien!*—Que *de prières* il faut adresser à Dieu pour lui demander l'intelligence de ce mot de saint Jean-Baptiste: *Il est nécessaire*, qu'autour de moi, mes compagnes *grandissent* en sagesse et en réputation et que *moi je diminue;* et de ce mot si profond de l'Imitation: *Apprenez à être méprisé et à être compté pour rien!*

Oh! que de *paix* pour ne pas se dépiter d'une bévue qui nous fait passer pour peu spirituelles, peu intelligentes, peu capables; pour supporter une humiliation publique,—pour ne pas se décourager d'une faute commise!

Mortification de la susceptibilité.

La *susceptibilité* est un enfant de l'orgueil; le démon lui donne le nom de *délicatesse.* La susceptibilité produit les froissements

presque continuels, et a pour résultats : *la mauvaise humeur*, *la bouderie*, *la rancune*, *l'antipathie*, *la colère même.*

La susceptibilité rend très malheureuse la religieuse qui ne sait pas la dominer ; et pour être dominée elle demande des efforts généreux et à peu près continuels.

Vous sentez-vous *froissée*, vos idées et vos sentiments sont-ils mal appréciés et contredits, ne laissez pas *volontairement* paraître ce que vous éprouvez et tâchez même de sourire ; au début vous serez gauche, mal à l'aise ; petit à petit, avec la grâce de Dieu, vous vous surmonterez.

Cédez à un sentiment qui n'est pas le vôtre. —*Pliez* devant une exigence qui vous contrarie.—*Pardonnez* une parole ou un acte qui vous a humiliée.—*Rendez service* ou mieux *demandez un service* à la compagne qui vous est antipathique.—Restez volontairement près de celle dont la manière d'agir ou de parler vous crispe.

Un mois de ce travail produira une sensible amélioration dans votre caractère.

III.

MORTIFICATION DE NOS FACULTÉS.

Nos facultés peuvent être pour nous une rude occasion de combat à cause de ce que le péché a mis en elles de déréglé ou de superflu.

Avant d'entrer en communauté, la religieuse a passé dans le monde.

Quelquefois, par une grâce spéciale de Dieu, elle a été gardée dans les murs bénis d'un pensionnat ou dans le sanctuaire d'une famille chrétienne et là *sa mémoire*, *son imagination*, *son cœur* préservés des mauvais exemples, des mauvais conseils, des mauvaises lectures sont restés à peu près innocents. Heureuse cette âme privilégiée ; elle aura *à combattre* sans doute, car le démon excitera en elle *des désirs profanes et des images frivoles*, *sensuelles même*, mais ces désirs et ces images, qui effraieront son inexpérience, n'auront pas pour elle *les dangers* qu'ils auraient pour d'autres moins favorisées.

Quelquefois, la religieuse, avant d'entrer en communauté, a vécu au milieu du monde, vivant de la vie du monde, subissant ses influences, pénétrée, malgré elle, de son esprit ... et alors même qu'elle ne l'a pas aimé, emportant dans la maison où elle est venue se renfermer pour échapper aux dangers qui lui faisaient peur, *des souvenirs* qui deviendront pour elle une source de combats.

1. *Sa mémoire* lui rappellera ces mille bagatelles et ces mille frivolités : *désir de plaire*, *désir de toilettes*, *désir de paroles flatteuses* qu'elle a aimés peut-être, qu'elle a senti au moins effleurer sa pensée et la ternir un instant... Elle y a renoncé sans doute mais elles sont encore vivaces dans son esprit.—Elle lui rappellera les personnes qu'elle a connues, les

plaisirs innocents sans doute mais si attrayants qui entouraient sa vie de jeune fille, les sociétés où elle était flattée et adulée.—Il y a obligation pour elle d'éloigner ces *images* des choses matérielles et ces *souvenirs* vains et inutiles... Hélas! ce n'est pas toujours chose facile!

2. *Son imagination*, compagne et complice de sa mémoire, embellira tout ce que celle-ci lui présentera et donnera à ces souvenirs des charmes que n'avait pas la réalité.—Et l'esprit, qui se laisse facilement aller à tout ce qui lui plaît, comparera les douceurs de la vie de famille avec les privations journalières de sa vie actuelle,—les jouissances du monde avec les sacrifices de la vie religieuse,—la liberté dont elle jouissait avec la contrainte de la règle, —l'abondance qui l'entourait avec le strict nécessaire qu'impose la pauvreté.—Il y aura donc pour la religieuse obligation de chasser avec énergie toutes ces images si impressionnantes par elles-mêmes, et elle n'y parviendra qu'à force de prières et d'application assidue à chacun de ses plus petits devoirs.

3. *Son jugement* entraîné et captivé par l'imagination ne lui fera voir les choses que sous le faux jour sous lequel elles lui sont présentées : celles du passé, *pleines de charmes* et d'attraits,—celles du présent, *monotones*, *sévères*, *impossibles à supporter*.

Son jugement faussé par l'amour-propre la portera à s'élever au-dessus des autres, à se contempler avec une vaine complaisance, à

chercher à savoir beaucoup sous prétexte d'être plus utile.—Il y aura donc pour la religieuse obligation de méditer souvent au pied de son crucifix les bontés de Dieu à son égard, l'abîme d'où peut-être Dieu l'a tirée, les grâces de préservation dont elle a été l'objet et les chutes humiliantes qu'elle peut faire encore si Dieu ne la retient pas.

4. *Sa volonté* sera facilement entraînée par l'amour de la liberté et de l'indépendance,—par l'attachement aux créatures et aux choses temporelles,—par le désir de la gloire, de l'estime et de l'affection des hommes.—Il y aura donc obligation pour la religieuse de veiller surtout *sur son cœur*... Oh ! ce pauvre cœur,—si elle ne l'entoure pas de précautions, de réserve, de modestie, si elle n'est pas vigilante à réprimer les sentiments affectueux qui en débordent quelquefois et à n'y laisser pénétrer aucune affection sensible,—que d'ennuis il lui occasionnera, que d'inquiétudes, que de remords, que de combats, que de chutes humiliantes peut-être dont lui seul sera cause !

ARTICLE SECOND.

LUTTER.

Lutter, c'est se prendre corps à corps avec un ennemi,—c'est résister à ses ruses, à ses attaques, à sa fureur,—c'est essayer de le terrasser, de le vaincre, de le dominer.

Lutter, c'est agir comme le P. de Ravignan qui rendant compte à son supérieur d'une de ses retraites lui écrivait : *Nous étions deux; j'ai jeté l'autre par la fenêtre et je suis resté seul.* C'est ainsi qu'agissent les hommes de cœur et de foi ; c'est ainsi que doit agir toute âme consacrée à Dieu. La mesure est énergique sans doute, et elle demande autre chose qu'une *volonté de désir et d'imagination* qui semble vouloir et ne veut pas,—*qu'une volonté passagère* qui veut aujourd'hui et ne veut pas demain,—*qu'une volonté lâche* que le moindre obstacle rebute et déconcerte. Des volontés de ce genre ne sont pas celles dont le bon Dieu aime à se servir. Il faut, pour former une vraie religieuse, *une volonté généreuse, une volonté ferme et décidée* qui triomphe de tous les obstacles,—une volonté qui fasse au moins pour le ciel ce que font tous les jours les gens du monde pour les choses de la terre. Rappelez vos souvenirs : cette personne que vous avez connue pauvre est riche aujourd'hui; pourquoi ? *Elle l'a voulu ;*—cette autre d'une condition ordinaire est parvenue aux honneurs ; pourquoi ? *Elle l'a voulu ;* voyez dans le ciel cette sainte élevée en gloire, haut, bien haut, au milieu des autres saints ; elle avait les mêmes faiblesses que nous ; pourquoi est-elle si près de Dieu ? *Elle l'a voulu.*

La volonté fait *les héros*,—la volonté fait *les savants*,—la volonté fait *les saints.*

Ne voulez-vous pas être *une sainte ?*

Lutter se résume en ces mots énergiques

qui peuvent s'appliquer à toutes les circonstances de la vie, et qui doivent être la devise de toute religieuse : *agir contre, et, agir contre*, c'est *aller en avant malgré tout.*

Agir *contre la santé* quand elle préoccupe.

Agir *contre le désir de savoir*, quand il détourne de la prière.

Agir *contre l'estime des autres, des personnes du monde surtout*, quand elle nous sort de l'humilité.

Agir *contre les tendances du cœur*, quand elles nous amollissent.

Agir *contre la passion des nouvelles*, quand elles nous troublent.

Du reste, si nous nous sommes précautionnées,—si *nos sens* mortifiés, comme nous venons de le dire, n'offrent pas de prise au démon,—si nos *passions*, celles même qui paraissent calmes, utiles, nécessaires, sont maintenues dans les limites du devoir et accoutumées à obéir à la loi de Dieu,—si nos *facultés* sont réglées par la prudence, dirigées par la sagesse d'un directeur à laquelle nous nous soumettons généreusement, retenues enfin par la crainte de Dieu,—n'est-il pas vrai que *la lutte sera facile et la victoire assurée ?*

Cette victoire, nous vous la promettons au nom de Jésus-Christ qui combattra avec vous, religieuses fidèles. Seulement,

Luttez avec calme.—Le démon, disent les saints, fait tout d'abord plus de bruit que de mal. Il a peur des âmes résolues, dit sainte Thérèse, et il cède bientôt à ceux qui lui

résistent avec intrépidité. Le mépris est un des bons moyens pour repousser la tentation. —Une distraction ou une occupation matérielle, qui absorbe l'esprit et le détourne de l'image que présente le démon, suffit souvent pour la faire disparaître. Que de fois, de violentes tentations contre la sainte vertu se sont dissipées par l'application à mettre de l'ordre dans sa cellule, à balayer avec un soin minutieux ou la chapelle ou un corridor, par le simple changement de place montant ou descendant un escalier, par quelques minutes de travail au jardin ou par une visite si elle est possible, au S. Sacrement ou même à sa supérieure à qui on demande une permission. —En principe *la diversion* vaut mieux, dans ce cas, que *le combat direct.*

Luttez avec confiance.—Dieu est près de vous, témoin de ce combat livré pour vous garder fidèle à sa loi ; Dieu est avec vous, vous encourageant par sa présence, vous fortifiant par sa grâce et mesurant à vos forces la puissance de la tentation ; Dieu est en vous pour guérir vos blessures et pour se faire sentir à votre premier appel ; mais rappelez-vous que la *base* de votre confiance doit être la conviction de votre *faiblesse ; sans Dieu, vous ne pouvez rien, rien !*

Luttez avec constance.—Ne vous troublez pas de la longueur de la tentation ; la tentation quelque longue et rude qu'elle soit, dit saint François de Sales, ne vous rendra jamais désagréable à Dieu, tant qu'elle ne vous plaira

pas et que vous n'y consentirez pas.—Tant qu'elle vous déplaît, vous n'avez rien à craindre ; pourquoi vous déplaît-elle, sinon, parce que vous ne la voulez pas ? Ne vous troublez pas surtout de vos faiblesses et de vos chutes ; vous êtes tombée, rappelez-vous le bien, parce que vous n'avez pas eu assez de défiance de vous-même et que vous n'avez pas assez prié Dieu et compté sur Dieu. Relevez-vous vite, humiliez-vous et rapprochez-vous davantage de Dieu, par la prière et par l'application à vos devoirs. Oh ! chère âme consacrée à Dieu, chère âme qui appartenez à Dieu et que Dieu soumet à l'épreuve, pour vous obliger à lui témoigner plus ardemment votre amour, restez *humble*, *petite*, *défiante de vous-même*, *précautionnée*, *confiante en Dieu*..... et vous serez victorieuse !

CHAPITRE TROISIÈME.

ENNEMIS A COMBATTRE.

Ces ennemis nous les avons indiqués :

C'est, 1. *le démon ;* le démon qui, *lion rugissant rôde perpétuellement autour de nous cherchant à nous dévorer*, s'y prenant avec des précautions infinies, *tentant*, par tous les moyens que lui suggère sa haine, de se mettre en rapport avec ce qu'il y a en nous de mauvais et de gâté.

Ce sont, 2. *les penchants au mal*, qui, nous l'avons dit, sont, en nous, *une force qui nous tire vers ce qui nous plaît ou ce qui nous flatte.*

Ces penchants sont notre principal ennemi. *L'ennemi domestique est le plus nuisible*, dit saint Bernard.—*Une place assiégée n'a pas d'ennemis plus dangereux que ceux qui sont au dedans*, ajoute saint Liguori. Sans *nos penchants sensuels et dépravés*, le démon nous attaquerait en vain. Il cherche à s'emparer d'eux ; il les flatte, il les caresse, il les excite. Et pour cela il se sert de *nos sens* qu'il impressionne par la vue ou le contact des objets extérieurs ; il se sert de *nos facultés* qu'il trouble, qu'il aveugle, qu'il détourne de leur fin ; et à l'aide de ces moyens, non seulement il nous *fait commettre le mal*, mais il nous *ôte peu à peu l'horreur du mal*, il nous *fait aimer le mal.* Le péché, qui d'abord nous effrayait, devient à nos yeux moins grave, puis indifférent, puis, par l'effet de l'habitude, il nous semble quelque chose de nécessaire.

Ce sont donc *ces penchants*, qu'avec le secours de la grâce, nous devons tendre à affaiblir, à réprimer, à détruire ; ce sont les ennemis contre lesquels nous devons énergiquement et continuellement combattre, car, dit saint Bernard, ce sont des *herbes vénéneuses qu'on a beau couper, elles repoussent toujours ;* —*ce sont des bêtes féroces*, dit saint Grégoire ; *on croit toujours les avoir tuées, elles vivent toujours.*

Nous les rencontrons : *dans notre esprit* ; et

ceux-là nous portent à l'indépendance et par là diminuent en nous le respect pour l'autorité, nous font négliger nos devoirs et les omettre sans scrupules.

Dans *notre cœur*; et ceux-là nous portent aux amitiés trop naturelles, à l'attachement excessif à nos parents et par là affaiblissent en nous l'amour de la prière, le dévouement, et nous exposent à des chutes humiliantes.

Dans *nos sens*; et ceux-là nous portent à la vie molle et routinière, à la fuite de toute contrainte et par là, nous faisant trouver la vie religieuse pénible, nous poussent au murmure et quelquefois à la révolte.

Ces différents penchants ont tous quelque chose de commun, c'est qu'ils ne se présentent pas à la religieuse sous *leur point de vue réel*: ils effraieraient la délicatesse de sa conscience; quelle est donc la religieuse qui voudrait sciemment être *désobéissante*, *sensuelle*, *révoltée?* Ils se montrent à elle comme à travers un verre trompeur qui *en dénature la gravité, en affaiblit la laideur, et montre les effets de ces penchants comme des actes de peu d'importance, ne nuisant que légèrement, ou même pas du tout, à la perfection de la vie religieuse.*

C'est ce qu'on appelle *illusion.*

L'âme inexpérimentée se laisse prendre à ces *illusions ou apparences qui montrent les choses autrement qu'elles sont*; elle se laisse aller à ces penchants et c'est ainsi que petit à petit elle tombe dans le relâchement, dans la

tiédeur, dans le mécontentement et quelque fois même dans le désordre.

Nous allons examiner et réfuter ces *illusions;* nous dirons :

Les illusions sur l'esprit religieux,
Les illusions sur l'obéissance,
Les illusions sur la pauvreté,
Les illusions sur la chasteté,
Les illusions sur les dangers de la vie religieuse,
Les illusions sur la valeur personnelle,
Les illusions sur la perfection.

Mais pour bien comprendre la gravité et le danger des illusions que nous avons à combattre, il est nécessaire d'avoir des données précises sur *la nature* des différentes choses que ces illusions nous montrent autrement qu'elles sont,—c'est ce que nous allons faire.

ARTICLE PREMIER.

ILLUSION SUR L'ESPRIT RELIGIEUX.

Nous dirons :

1. *La nature de l'esprit religieux,*
2. *La pratique de l'esprit religieux,*
3. *Comment l'illusion nous montre l'esprit religieux,*
4. *Comment l'illusion détruit l'esprit religieux.*

I.

NATURE DE L'ESPRIT RELIGIEUX.

L'esprit religieux, c'est l'esprit chrétien dans ce qu'il y a de plus élevé et de plus saint.

L'esprit chrétien, c'est l'esprit de Jésus-Christ. On n'est pas chrétien si on ne pense pas et si on n'agit pas comme pensait et agissait Jésus-Christ.

Par le baptême, on devient chrétien dans ce sens qu'on appartient à Jésus-Christ et qu'on est accepté par lui comme membre de sa famille,—mais on n'est effectivement chrétien qu'autant qu'on pense et qu'on agit comme Jésus-Christ a pensé et a agi.

Or, la pensée et l'acte qui résument la vie entière de Jésus-Christ sont ainsi indiqués par S. Paul : *En entrant dans le monde, Jésus a dit : Vous n'avez point accepté les hosties et les oblations, mais vous m'avez formé un corps. Les holocaustes et les victimes pour le péché ne vous ont point été agréables. Alors j'ai dit : Voici que je viens. Il est écrit à la tête du livre à mon sujet, me voici, mon Dieu, pour accomplir votre volonté.* (Heb. x. 5, 7.)

L'esprit de Jésus-Christ est donc un *esprit de dévouement, de dépendance, de renoncement.* —Jésus-Christ reconnaît de la manière la plus authentique qu'il n'est point à lui,—qu'il n'existe point pour lui,—qu'il n'a reçu un corps que pour l'immoler à la gloire de son Père et au salut du genre humain ; et cette

immolation, il la fait d'avance par une volonté prompte, généreuse, également libre et soumise.

Ces paroles de Jésus-Christ ne les avez-vous pas prononcées au jour de votre profession, âmes consacrées à Dieu ? Et si elles ne sont pas les mêmes quant *aux mots*, ne sont-elles pas les mêmes quant *à la pensée ?* Ne vous êtes-vous pas alors *dévouées à Jésus-Christ* sans réserve, comme lui s'est *dévoué à son Père ?* Le don de votre être tout entier, comme celui de Jésus-Christ, n'a-t-il pas été prompt, généreux, également libre et soumis ? Comme Jésus, ne vous êtes-vous pas mises sous la dépendance de Dieu et de ceux que Dieu a placés vos supérieurs ?

N'oubliez pas que *vos vœux* ne sont pas une simple promesse d'être *chaste, pauvre et obéissante.* D'après le sentiment commun des auteurs, les *vœux* forment *une donation réelle de soi-même à Dieu* avec l'obligation d'observer les trois conseils évangéliques. Par *ses vœux*, la religieuse ne se contente pas de promettre *les fruits*, elle livre même *le fonds* qui doit produire ces fruits. *Le religieux*, dit S. Grégoire, *ne se réserve rien : il immole au Tout-Puissant sa vie et toute sa substance.—Quand on a fait profession*, dit S. Basile, *on doit se conserver pour Dieu, comme une chose qui lui a été donnée ; de telle sorte que celui qui soustrait ce qui a été ainsi consacré à Dieu se rend coupable d'un sacrilège.*

Voilà pourquoi les *vœux de religion* ren-

ferment dans leur simplicité tout ce qu'une créature peut rendre à son Créateur *d'adoration, d'obéissance, d'amour, d'humilité*, et la rapprochent de la manière la plus intime des sentiments de Jésus-Christ lui-même.

Il y a dans *ces vœux* comme dans *l'acte* par lequel Jésus-Christ s'est offert à son Père :

Un acte de l'adoration la plus profonde et de l'hommage le plus grand, rendu à la Majesté suprême et au domaine de Dieu.—Jésus-Christ Dieu-Homme, se mettant sous la dépendance absolue de son Père, auquel, comme Dieu, il est égal, n'est-ce pas le reconnaître pour l'Être le plus grand, le plus saint, le plus puissant, le seul Être maître de toutes les créatures ?

Un acte de l'obéissance la plus généreuse à toutes les volontés de son Père, malgré tout ce que ces volontés pourront avoir de pénible et de rigoureux.

Un acte de l'amour le plus parfait.—Jésus-Christ consacre sa vie à Celui de qui il la tient ; il se livre à son bon plaisir, il le laisse libre de faire de lui ce qu'il voudra. N'est-il pas vrai qu'il faut bien aimer quelqu'un pour se mettre ainsi sous sa dépendance uniquement par amour ?

Un acte de l'humilité la plus profonde.—Jésus-Christ se réduit à l'état de victime destinée à être consumée et détruite, s'annihilant volontairement pour rendre à son Père la gloire qu'on lui a ravie et se dévouant à sa justice

comme s'il était pécheur, c'est-à-dire l'être le plus misérable.

Un acte de la charité la plus étendue.—C'est pour les hommes coupables que Jésus-Christ se dévoue ainsi ; il se substitue à eux, souffrant ce qu'ils devaient souffrir, afin de les retirer de l'enfer et de les rétablir dans leurs droits à l'héritage du ciel.

Voilà l'esprit religieux, l'esprit qui doit vous animer depuis que vous avez fait vos vœux et sans lequel vous n'êtes religieuse que de nom.

Il se résume dans ces mots, *dévouement*, *dépendance*, *renoncement*, et fa de celui qui le possède une créature ne tenant à la terre que par nécessité,—toujours prête à sacrifier biens, amis, parents, patrie, réputation, vie même dès que l'intérêt de Dieu l'exige,—n'écoutant ni ne suivant en rien les mouvements de la nature corrompue, mais se livrant entièrement aux impressions de la grâce, se laissant gouverner par l'Esprit de Dieu et se conduisant en tout par des principes surnaturels,—laissant à Dieu, avec une pleine confiance, le soin de régler sa vie, les actions de chaque heure de sa journée, sa mort et le genre de cette mort,—acceptant d'avance les humiliations, les peines, les déceptions, les maladies que Dieu lui enverra, et bénissant même la main dont Dieu se servira pour la frapper,—se prêtant à tout et à tous pour faire le travail imposé par les supérieures sans et contrôler les difficultés ; pour venir en aide

tous ceux qui ont besoin ; pour alléger les peines des autres aux dépens même de son repos ; pour procurer à tous un peu de joie et un peu de paix,—en un mot redisant à tous les moments de son existence, à Dieu et à ceux que Dieu a placés ses supérieurs : *me voici pour accomplir votre volonté.*

C'est ainsi qu'elle vit, qu'elle pense, qu'elle agit, la religieuse pénétrée de l'esprit de sa vocation, la religieuse qui a compris ce qu'elle disait quand elle prononçait ses vœux.—L'esprit de Jésus-Christ est en elle, la pénétrant, l'animant, lui donnant l'impulsion, et elle agit avec paix, avec bonheur, avec enthousiasme quelquefois.

Mais pour cela, il faut qu'elle ait *combattu les bons combats* et qu'elle ait triomphé des raisonnements insidieux du démon, qui si facilement troublent l'esprit et abattent le courage.

II.

PRATIQUE DE L'ESPRIT RELIGIEUX.

Puisque *l'esprit religieux* n'est autre que *l'esprit de Jésus-Christ*, c'est dans les pensées, dans les paroles, dans les actions de Jésus-Christ que nous devons le trouver dans toute sa perfection.

Jésus-Christ est, *pour tous*, la *voie* qui nous mène au ciel, — la *vérité* qui nous montre le chemin du ciel, — la *vie* qui nous pousse sur le chemin du ciel,—le *modèle* que nous devons imiter pour être admis au ciel.

Et si Jésus-Christ est tout cela pour *tous les chrétiens*, il l'est d'une manière plus stricte *pour vous*, *religieuses*, qui avez *tout quitté pour le suivre*, *et qui vous êtes attachées à lui pour être ses servantes.*

Jésus-Christ, étant Dieu, a mis dans toutes ses pensées et dans toutes ses actions, *une perfection* que nous n'atteindrons jamais sans doute, mais que nous pouvons et que nous devons *suivre de loin*, tendant à nous en rapprocher davantage. S. Paul veut que nous *l'imitions lui*, *comme il a imité lui-même Jésus-Christ;* il veut surtout que *nous soyons dans les mêmes sentiments et dans les mêmes dispositions que Jésus-Christ.* (Phil. ii. 5.)

Or, les sentiments et les dispositions de Jésus-Christ qui nous serviront de règle dans la pratique de la vie religieuse, les voici :

Jésus-Christ *ne s'est jamais cherché lui-même;* jamais il n'a eu en vue ses intérêts personnels, ni temporels, ni spirituels.—Il n'a jamais fait aucune action pour plaire aux hommes; il ne s'est jamais abstenu d'aucune bonne action dans la crainte de leur déplaire ;—*Dieu seul, sa gloire et sa volonté* ont été l'unique objet de ses pensées et de ses sentiments, l'unique règle de sa conduite. Il a *tout sacrifié* tout sans aucune réserve, aux intérêts de son Père.

Jésus-Christ a fait consister *la piété dans les dispositions intérieures;* non dans des sentiments vains et illusoires, mais dans des sentiments sincères, efficaces, toujours suivis

l'exécution; dans la disposition d'un entier dévouement à Dieu, d'un continuel anéantissement de lui-même, d'une charité sans bornes envers les hommes.— Tous les instants de sa vie ont été consacrés à l'accomplissement de ces trois dispositions.— Il n'a négligé l'observation d'aucun point de la loi ; mais en même temps il a déclaré, et par ses discours et par son exemple, que cette observation devait venir d'un principe intérieur d'amour, et que la seule pratique de la lettre faisait des esclaves et non des enfants de Dieu.

Jésus-Christ a toujours regardé *la vie présente comme un passage, un pèlerinage, un temps d'épreuve uniquement destiné à témoigner à Dieu son amour.* Ce qui est éternel l'a toujours occupé. Il a donné à la nature ce qui lui était nécessaire, sans jamais aller au-delà. Quoiqu'il n'eût rien, et que pour les besoins du corps il fût dans une dépendance continuelle de la Providence, il n'a jamais été inquiet du lendemain, et il a voulu éprouver plus d'une fois les effets de la pauvreté.

Jésus-Christ a embrassé *par choix ce qui fait le plus de peine aux hommes*, et ce à quoi ils ne se soumettent que par la nécessité de leur condition. Il n'a pas absolument réprouvé les richesses, mais il leur a préféré la pauvreté. Il n'a pas condamné les rangs et les marques d'honneur que Dieu lui-même a établis parmi les hommes, mais il a enseigné qu'une condition obscure, dénuée de toute espèce de considération, était plus agréable à

Dieu, plus favorable au salut ; il a enseigné que se croire plus que les autres,parce qu'on est né grand, noble, puissant, qu'on a autorité sur eux, est une erreur, une source de bien des fautes.—A l'exception des plaisirs naturels que le Créateur a attachés à certaines actions, et dont l'usage est soumis aux règles les plus sévères, il a méprisé absolument tous les autres genres de plaisirs qu'on recherche avec tant de fureur, et il s'est interdit même les plus innocents. Le travail, les courses apostoliques, la prière, l'instruction de ses disciples et des peuples, ont rempli tous les moments de sa vie.

Jésus-Christ a été *bon pour tous*, bon pour les petits enfants, bon pour ses disciples plus aimants que les autres, bon surtout et plein d'une tendre compassion pour tous ceux qui souffraient et qui étaient malheureux même par leur faute ;—avec Magdeleine, avec la Femme coupable, avec la Samaritaine, il a été d'une bonté qui étonne.—Le père de l'Enfant prodigue, c'est lui ; le bon Pasteur courant après la brebis égarée, c'est lui : le Samaritain charitable, c'est lui.

Jésus-Christ *a supporté avec une douceur inaltérable les défauts et la grossièreté de ses apôtres.* A considérer les choses selon nos idées, combien ne devait-il pas souffrir d'avoir à vivre avec des hommes si imparfaits et si ignorants des choses de Dieu ? Le commerce avec le prochain est peut-être une des choses les plus difficiles et qui coûtent le

plus aux saints. Plus ils sont élevés en Dieu, plus ils ont besoin de condescendance pour se rabaisser, pour se proportionner, pour dissimuler, pour excuser dans les autres mille défauts dont ils s'aperçoivent mieux que personne. Ce point est d'une pratique continuelle, et de la conduite qu'on tient à cet égard dépend ce qui rend la vertu aimable ou rebutante.

Jésus-Christ *a souffert de la part de ses ennemis tous les genres de persécution*, et il les a soufferts avec paix. L'heure venue où il devait tomber entre leurs mains, il a laissé agir leurs passions qu'il regardait comme les instruments de la justice divine. Il s'est tû quand il les a vus obstinés dans leur malice ; il n'a pas cherché à se justifier, ce qui lui était si aisé ; il s'est laissé condamner ; il les a laissés jouir de leur prétendu triomphe ; il leur a pardonné, il a prié, il a versé son sang pour eux.

Voilà dans ces quelques lignes *la pratique de l'esprit religieux ;* et cette pratique n'est pas celle que les illusions vont nous montrer *impraticable*, *intolérable*, *gênante ;* elle est simple, elle est facile à saisir, facile à mettre en œuvre. Elle est toute là : *regardez et faites selon ce modèle.* Rien dans ce tableau qui dépasse la force humaine aidée de la grâce, et si Jésus-Christ a eu à souffrir des douleurs inouïes, il ne *les a pas directement cherchées, il les a acceptées*, et Dieu les a mesurées à ses forces divines. Dieu agira ainsi pour vous,

toutes les fois qu'il vous ménagera une épreuve.

Elles le possèdent *cet esprit religieux*, ces grandes âmes si heureuses dans le cloître, loin de toutes les fêtes humaines, auprès des malades, des pauvres, des enfants ; loin de toutes les joies et de tous les honneurs humains.— Ecoutez le portrait que trace d'elles un pieux et savant évêque. Puisse chacune de vous se reconnaître dans cette page éloquente.

" Une religieuse, c'est une âme noble, grande, généreuse que le choix de son Dieu, l'appel de son divin Epoux remplit de reconnaissance et d'amour,—qui, comme les premiers apôtres, abandonne pour lui ses barques, ses filets, ses intérêts temporels, sa patrie, sa famille, ses habitudes les plus douces et n'entend plus résonner au fond de son cœur que la voix qui l'a charmée.

" C'est une âme qui, avec la simplicité des premiers temps, vient mettre aux pieds du divin Maître, non pas seulement les biens fragiles dont elle fait avec joie le sacrifice, mais ses affections les plus chères, son cœur, son esprit, sa volonté, sa liberté tout entière,—qui se trouve heureuse de son dépouillement et qui voudrait avoir à lui offrir davantage pour embellir encore plus son sacrifice.

" C'est une âme qui après avoir pris bravement son parti, ne regarde plus derrière elle, une fois qu'elle a mis la main à la charrue ; et sortie de la fange du monde ne veut plus y aller salir ses pieds.—Elle sait qu'il en

coûte pour suivre un Dieu crucifié ; elle a soupesé la croix, elle a essayé sa couronne, elle a gouté son calice, elle a vu sa colonne, ses fouets, ses liens, les outrages qui lui sont faits ; mais du Calvaire, elle a élevé les mains vers le ciel, elle y a vu le trône de l'Agneau, elle a entendu le concert des anges ; les harpes d'or qui répètent *l'éternel Hosanna* lui ont fait parvenir leurs accords ; elle a vu les vierges revêtues de longues robes blanches, les martyrs qui ont arrosé la terre de leur sang, les troupes de bienheureux de tout âge, de tout sexe, de tout rang qui sur le même sol, entourés des mêmes dangers, ont triomphé du monde et d'eux-mêmes. A cette vue, son cœur s'est animé, son âme a tressailli d'espérance et d'énergie, elle s'est écriée :

" Oui, mon Dieu, je suis à vous, je veux l'être, je vous suivrai partout, toujours, jusqu'au dernier soupir ; je marcherai, je ne m'arrêterai point, je courrai, je volerai, si votre bonté me soutient, m'arme, me porte ; oui, je veux être *parfaite*, je le veux, je le serai, car vous avez dit, ô mon Sauveur, que vous accordiez *tout* à ceux qui vous demandaient *tout*, et moi je ne veux mettre des bornes ni à mes désirs ni à mes demandes." (Mgr Angebault.)

N'écoutez donc pas le démon, dont nous allons vous dévoiler les paroles mensongères ; écoutez et suivez Jésus Christ, *la voie*, *la vérité*, *la vie*.

III.

COMMENT L'ILLUSION NOUS MONTRE L'ESPRIT RELIGIEUX.

I. L'illusion nous montre *l'esprit religieux avec son dévouement, sa dépendance, son renoncement absolu comme impraticable à la nature humaine, à cause de son opposition à tout ce que demande cette nature.*

" *Se renoncer*, nous dit-elle, c'est ne plus s'appartenir, c'est se mettre sous la dépendance *non pas de Dieu* de qui directement on accepterait sans murmure *la maladie*, *la perte de fortune*, mais d'une *créature* qui tient, il est vrai, la place de Dieu, mais qui, elle-même, est quelquefois aussi misérable que nous, d'une *créature* qui quelquefois peut agir à notre égard poussée ou par la prévention ou par des motifs d'antipathie.

" *Se renoncer* ainsi, c'est vivre dans une continuelle contrainte *pour l'intelligence*, qui ne doit plus oser s'occuper de ce qui lui plaît, —pour *le cœur*, qui ne doit plus oser s'attacher à aucun être,—pour *les sens*, qui ne doivent plus oser vivre sans contrainte,—c'est la destruction de l'être tout entier."

Paroles mensongères. Non, le renoncement que demande *l'esprit religieux*, n'est ni la contrainte, ni la gêne continuelle : non, il n'est la destruction, ni de l'intelligence, ni du cœur ; il ne détruit, il ne gêne, il ne contraint que ce qui *gâterait* les dons que nous a faits le bon Dieu.

L'esprit religieux laisse *l'intelligence* briller dans toute sa splendeur,—il laisse *le cœur* jouir de toute la puissance de son affection,—il laisse *les sens* s'épanouir dans les limites tracées par la loi de Dieu. Seulement il les règle, il les dirige, il les purifie.

Le renoncement que demande *l'esprit religieux*, c'est *le service de Dieu* dans toute son étendue, *or*, *servir Dieu*, *c'est régner*,—c'est la soumission du disciple au maître qu'il vénère, du serviteur au prince qu'il estime et de l'enfant au père qu'il aime, de l'ami à l'ami à qui il s'est donné...

Mais pour le comprendre dans sa vérité, il faut s'être livré à lui tout entier ; il faut s'être dévoué sans réserve, comme Jésus-Christ s'était dévoué, comme Marie s'était dévouée, comme s'étaient dévoués tous ces saints qui disaient par la bouche de l'un d'eux : *Vous m'avez trompé*, *Seigneur*, *vous me parliez de joug à votre service et je n'ai trouvé que liberté ; vous me parliez de peine et je n'ai trouvé que bonheur !*

Et d'ailleurs, il faut bien que ce dévouement, cette dépendance et ce renoncement qui font l'essence de l'esprit religieux soient praticables, puisque Jésus-Christ lui-même les impose à tous ceux qui veulent le suivre : *si quelqu'un veut venir après moi*, *qu'il se renonce*, *qu'il porte sa croix et qu'il me suive.*— Ce que Dieu demande ne peut pas être impossible.—Ah ! pauvre religieuse qui trouvez *si dur* ce joug que le Maître pourtant a appelé

suave et doux, ne le porteriez-vous que par contrainte ou par hypocrisie? Oh! je la comprends alors, la triste parole qui s'échappe de vos lèvres!

Il faut bien que ce dévouement, cette dépendance et ce renoncement soient *praticables*, puisqu'ils forment la base de *la perfection* à laquelle vous devez tendre strictement en raison de vos vœux,—et de *cet amour de Dieu par-dessus tout* que vous, religieuses, nous vous l'avons dit, devez pratiquer plus que les autres chrétiens,—et ici encore ce que Dieu commande est toujours possible.

Il faut bien que ce dévouement, cette dépendance et ce renoncement soient *praticables*, puisque tous les *Saints*, c'est-à-dire tout ce qu'il y a eu de vrais et de parfaits chrétiens et de fidèles religieux, les ont pratiqués et ne sont devenus *saints* qu'en les pratiquant. Lisez leurs vies, et vous y verrez que la première chose qu'ils ont faite, lorsqu'ils ont été touchés de la grâce, a été *de se dévouer à Dieu* et que Dieu en conséquence a pris possession d'eux et en a disposé, comme il lui a plu, pour sa gloire.—Il a employé les uns à la prière continuelle, se les réservant pour lui seul et les séparant entièrement des autres créatures; il a voulu que les autres portassent son nom par le monde et le fissent connaître et aimer; il en est à qui il a confié le soin des malades, des petits enfants, des mourants; il en est qu'il a laissés pauvres, inconnus, méprisés; il en est qu'il a accablés sous le poids de la

misère la plus profonde, de la maladie continuelle... Mais tous, tous, pour parvenir à la joie éternelle du ciel, tous ont répété avec bonheur et ont pratiqué dans toutes les situations de leur vie, ce mot de Jésus-Christ : *Me voici, mon Dieu, pour accomplir votre volonté !*

II. L'illusion *nous montre l'esprit religieux, avec le dévouement, la dépendance et le renoncement qu'il impose comme intolérable à cause de la contrainte continuelle qu'il exige.*

1. Mais cette *contrainte* a été connue avant d'être acceptée,—elle a été acceptée volontairement, généreusement,—elle a été longtemps *subie* avec bonheur,—elle répond même au besoin du cœur qui se donne et qui veut *matériellement sentir* qu'il s'est donné. Quel est en effet le cœur *réellement aimant*, qui n'a pas senti le besoin de prouver son amour par ce dévouement et cette dépendance qui constituent l'esprit religieux ? Et tant que ce cœur reste aimant, jamais, jamais il ne se plaint de la contrainte que lui impose son affection.

O vous, religieuses, qui à cette heure écoutez la voix du démon, l'avez-vous trouvé *intolérable*, cet esprit religieux avec son dévouement et sa dépendance absolue, aux premières années de votre vie religieuse ? Alors il fallait réprimer les élans de votre cœur qui se manifestaient par le désir de souffrir, de souffrir beaucoup, de souffrir toujours ;— alors il fallait vous interdire la lecture de ces livres dans lesquels les saints ont écrit leurs

paroles enflammées, et les actes héroïques que vous auriez voulu imiter ;—alors vous ne le trouviez pas *intolérable* le joug de Jésus-Christ. Il est le même aujourd'hui. Ah ! ce qui n'est pas la même, c'est votre piété, c'est vous, vous pauvre âme déchue !

Regardez autour de vous et demandez à vos sœurs restées fidèles à leurs devoirs et dont vous estimez la fidélité, alors même que vous n'avez plus le courage de la pratiquer, demandez-leur, si leur vie assujettie si complètement au bon plaisir de Dieu est dure et pesante, et si elles voudraient rétracter la donation qu'elles ont faite d'elles-mêmes ? Demandez-leur si cette vie qui vous paraît *intolérable*, n'abonde pas pour elles en consolations ; si une seule visite du Seigneur ne les dédommage pas de toutes leurs souffrances ; si elles ne jouissent pas de *cette paix* qui, selon l'expression de S. Paul, *surpasse tout sentiment* et qui est un avant-goût des délices célestes.—Pas un seul religieux qui n'ait éprouvé dans la vie religieuse des délices en rapport avec sa générosité ; pas un seul qui n'ait regardé comme un bonheur, dont il ne peut assez remercier le bon Dieu, le jour où il lui a été permis de prononcer ses vœux et de se dévouer pleinement ; pas un seul qui, comme S. Augustin, n'ait regretté d'avoir commencé trop tard à aimer Dieu et à se donner à lui.

2. L'esprit religieux avec son dévouement, sa dépendance et son renoncement devient

peu à peu réellement *intolérable* à l'âme qui peu à peu, a refusé quelque chose au bon Dieu.

Elle n'est plus fortement déterminée à être fidèle jusqu'à la minutie ; elle compose avec Dieu ; elle lui accorde certaines choses et lui en refuse d'autres ; elle fixe des bornes à son dévouement et trouve que ce qu'elle fait est suffisant ; elle se ménage ; elle cherche à concilier, jusqu'à un certain point, ses satisfactions avec ce que la grâce demande d'elle ; comment est-il possible qu'elle ne sente pas la pesanteur d'un joug qu'elle porte toute seule ? Elle s'éloigne de Dieu, mais le *joug* de Dieu, qu'elle a accepté en prononçant ses vœux, elle l'emporte avec elle et il devient *pesant*, parce que Jésus n'est plus là pour le porter avec elle. Elle a éloigné Jésus.

Rapprochez-vous donc de Jésus-Christ et mettez-vous *de niveau* avec lui ; n'ayez pas de réserves avec Jésus-Christ, il n'en aura point avec vous ; ne vivez pas en froideur avec Jésus-Christ, il ne sera pas en froideur avec vous. Aimez-le, aimez-le et il vous aimera.— Est-ce que tout travail n'est pas doux quand on le fait pour une personne qu'on aime et dont on se sent aimé ?

III. L'illusion *nous montre l'esprit religieux avec le dévouement, la dépendance et le renoncement qu'il impose, comme une gêne qui ira grandissant pendant la vie tout entière et qui deviendra plus dure à mesure que pèseront sur vous les infirmités de l'âge.*

Oh ! que vous connaissez mal le bon Dieu ! craignez-vous donc qu'il abuse de la donation que vous lui aurez faite de vous-même et qu'il vous traite en maître dur et impitoyable ? Encore une fois, que vous connaissez mal le bon Dieu et qu'une telle pensée outrage son amour !

Dieu est-il donc un tyran ? Dieu se plaît-il donc à tourmenter sa créature alors surtout que cette créature est venue se donner à lui avec générosité ? Ce qu'il exige de nous, n'est-ce pas pour notre bien qu'il l'exige ? qu'a-t-il à faire de notre dévouement et que lui en revient-il ?

Oh ! reposons-nous donc sur sa sagesse, sur sa puissance et sur sa bonté ; il ne nous demandera que ce qu'il nous aura mis par sa grâce en état de lui donner. Ce qu'il veut de nous, il fera en sorte que nous le voulions aussi ; et, s'il s'agit de quelque épreuve extraordinaire, il nous amènera peu à peu à la vouloir, à l'accepter, à la supporter. Dieu, envers les âmes qui l'aiment, n'use pas de contrainte, il n'emploie pour les déterminer à se soumettre à lui que la douceur et la force de l'amour.

D'ailleurs il y va de sa gloire d'être servi de la sorte. Dieu ne veut point d'une obéissance forcée et c'est afin qu'elle soit libre qu'il exige avant tout le dévouement de notre volonté.

Auriez-vous peur que ce *dévouement sans bornes* fut cause que Dieu vous envoyât *d*

croix qu'il ne vous aurait pas envoyées sans cela ?

Mais, ajoute le P. Grou, les croix que Dieu vous enverra seront de son choix à lui et non pas du vôtre ; c'est lui qui vous les aura préparées et qui vous les enverra selon les desseins de sanctification qu'il a sur votre âme. Ce ne seront ni vos craintes, ni vos appréhensions qui vous les attireront, et *l'esprit religieux* se ne engage tout simplement à accepter la croix que Dieu vous envoie, à la bénir, à l'aimer en elle-même, à attendre d'elle le degré de sainteté auquel vous êtes appelée.

Vous ne savez pas quelle est *la croix* que Dieu doit vous envoyer, vous savez seulement que, par cela même que Dieu vous l'envoie, elle vous est nécessaire. Si vous ne la portez pas, vous courez risque de vous perdre, au moins de ne pas parvenir à la perfection que Dieu attend de vous ; et si malgré cette croix, vous vous sauvez, ce ne sera que par le regret de ne l'avoir pas portée.

En l'acceptant d'avance sans la connaître, vous vous disposez, quand elle se présentera, à la porter avec profit pour votre âme et même à en sentir moins la pesanteur.

IV.

COMMENT L'ILLUSION DÉTRUIT L'ESPRIT RELIGIEUX.

Si l'illusion qui nous montre l'esprit religieux comme *impraticable*, comme *intolérable* et comme *gênant* n'est pas combattue par la prière et par les réflexions que nous venons de suggérer, elle finira par introduire dans l'âme de la religieuse *l'esprit du monde* auquel Dieu a voulu la soustraire en l'appelant à s'attacher à lui par les vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, cet esprit que S. Paul se glorifiait de ne pas avoir : *Quant à nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais celui de Dieu.* (I Cor. II, 2.)

Voici quelques-unes des marques auxquelles on connait que cet esprit a pénétré dans l'âme d'une religieuse.

1. *Elle s'occupe du monde.*—Elle y pense, je ne dis pas *involontairement* et malgré elle, ce qui arrive aux plus pieuses, mais volontairement et de propos délibéré.—Elle veut savoir ce qui se dit ou se fait dans les familles, et dans les réunions publiques.—Elle s'ingénie pour être promptement et sûrement informée et elle est à la piste de toute feuille qui peut la mettre au courant.—Les livres ascétiques l'ennuient, les vies de saints lui sont à dégoût ; sans doute elle ne voudrait pas lire des livres suspects, mais elle veut des livres *distrayants*... et elle se plaint, la pauvre religieuse, qu'elle ne peut faire oraison !

2. *Elle parle du monde.* — C'est une des marques données par S. Jean pour discerner les esprits qui ne sont pas de Dieu. *Ils sont du monde*, dit-il, *et ils parlent du monde.* (I Ep. v, 5).—Pendant la récréation la conversation tombe-t-elle sur des matières de spiritualité, elle est muette, elle ne sait rien dire, il n'y a rien ni dans sa mémoire ni dans son cœur; mais faut-il parler des choses du siècle, son esprit s'éveille, il s'anime, il brille, il pétille; on sent qu'elle parle d'abondance. — Peut-être rit-on autour d'elle et l'écoute-t-on avec plaisir, mais, quand la récréation est finie, les sœurs qui l'ont écoutée, admirée même, éprouvent un malaise indéfinissable : *sa conversation ne leur a rien laissé*, elle leur a même *enlevé quelque chose.*

Certes, elle ne parle pas toujours du bon Dieu la religieuse qu'anime l'esprit de Jésus-Christ, mais ses paroles les plus joyeuses et les plus gaies, ses propos, qui récréent et excitent une douce hilarité, n'ôtent ni le recueillement, ni la paix, ni la charité ; comme ce souffle léger qui, venant à nous après avoir passé sur les fleurs, nous apporte de leur parfum, elles ont passé sur une âme où réside Jésus-Christ, et elles apportent quelque chose de céleste.

3. *Elle pense et juge comme le monde.*—Pour elle la fortune, la beauté, l'esprit, la naissance, les dignités sont, comme pour les mondaines, les éléments du bonheur.—Les belles manières, le savoir-faire, les relations avec des

personnes connues passent avant tout.—Une communauté marche bien lorsqu'elle a des sujets appartenant à de riches familles et qui brillent par leur esprit; elle est à plaindre lorsqu'elle ne reçoit que des personnes d'une naissance commune et qui n'ont que de la piété. La piété est bonne sans doute, mais elle ne doit pas absorber l'esprit...

Pauvre religieuse, comme elle se serait mal trouvée dans la compagnie de Jésus-Christ avec les pauvres et grossiers pêcheurs que le divin Maître avait choisis.

4. *Elle aime et déteste ce qu'aime et déteste le monde.*—Tout ce qui ressemble à un oubli ou à une humiliation la révolte.—Elle ne peut souffrir d'être placée la dernière, d'avoir un vêtement plus usé que le vêtement des autres, d'éprouver un refus, de sentir son jugement peu apprécié, de voir une compagne plus jeune qu'elle placée au-dessus d'elle et préférée à elle.—Elle serait peinée de n'être pas trouvée spirituelle, mais aussi d'être simplement appréciée comme pieuse et régulière.—Quand elle va au parloir, elle a soin de s'ajuster de manière, hélas! à plaire aux gens du monde et à faire dire qu'elle est *bien*.—Ce n'est pas elle qui comprendra ce mot de l'*Imitation: Aimez à être inconnue et comptée pour rien.*

Oh! si dans ces lignes, religieuses à qui Dieu a envoyé ce livre, vous reconnaissez quelques traits reproduisant ce qui se passe en vous, allez vite aux pieds de votre crucifix,

et dites à Jésus-Christ, avec l'accent de S. Pierre sur le point de s'enfoncer dans les eaux : *Sauvez-moi, sauvez-moi, Seigneur !*

V.

Comme résumé et complément de ces pages sur *l'esprit religieux*, nous reproduisons un tableau tracé par un missionnaire apostolique pour les retraites qu'il donnait aux religieuses.

Caractères de la religieuse dirigée par l'esprit de Dieu et de la religieuse dirigée par l'esprit du monde.

I.

La religieuse dans son intérieur.

1°

ESPRIT.

La religieuse pieuse pense et juge avec Jésus-Christ que le bonheur véritable consiste dans la pauvreté, les afflictions, les humiliations, les souffrances, etc., etc., et le véritable malheur dans les richesses, les plaisirs, les honneurs, la santé, etc., etc.

La religieuse pieuse se défie toujours de ses propres lumières et de son jugement ; elle défère au sentiment des autres, et suit facilement leurs conseils.

La religieuse mondaine pense et juge avec le monde que le bonheur véritable consiste dans les richesses, les plaisirs, les honneurs, la santé, etc., etc., et le véritable malheur dans la pauvreté, les afflictions, les humiliations, les souffrances, etc., etc.

La religieuse mondaine est arrêtée à son sens et à son jugement ; elle méprise tout conseil et ne se fie qu'au sien propre.

La religieuse pieuse n'examine et ne juge aucune de ses sœurs dans sa conduite ni dans son intention ; elle croit voir le bien partout, même sous l'apparence du mal.

La religieuse mondaine examine, soupçonne et juge témérairement la conduite et les intentions de ses sœurs ; elle croit voir le mal partout, même sous l'apparence du bien.

2°

CŒUR.

La religieuse pieuse est vide du monde et d'elle-même ; elle est pleine de Dieu.

La religieuse mondaine est pleine du monde et d'elle-même ; elle est vide de Dieu.

La religieuse pieuse est libre de toutes attaches et affections désordonnées ; elle est modérée dans ses désirs, elle a toujours assez, souvent même trop.

La religieuse mondaine est remplie d'affections et d'attaches déréglées, elle a toujours de nouveaux désirs, elle veut sans cesse et n'a jamais assez.

La religieuse pieuse est sans fiel et sans amertume; elle pardonne et oublie tout, elle aime jusqu'à ses ennemis.

La religieuse mondaine a souvent des rancunes, des animosités, des aversions, des haines et des projets de vengeance.

La religieuse pieuse se méprise elle-même ; elle s'entretient dans de bas et humbles sentiments d'elle-même ; elle se défie d'elle-même, et se confie en Jésus-Christ.

La religieuse mondaine s'estime elle-même, elle est pleine de pensées de vanité et d'amour-propre ; elle se confie en elle-même, elle s'appuie sur elle-même.

La religieuse pieuse aime également toutes ses sœurs en Jésus-Christ ; elle n'a pour elles ni antipathies, ni amitiés particulières.

La religieuse mondaine a des antipathies pour quelques-unes de ses sœurs, et des amitiés particulières pour d'autres.

3°

AME.

La religieuse pieuse est toujours égale et tranquille, toujours libre et prête à tout faire, toujours en paix, courageuse et constante.

La religieuse pieuse est toujours ou modestement joyeuse, ouverte et dégagée de toute rêverie, ou modérément triste et affligée devant Dieu ; égale à elle-même, elle sait tempérer à propos sa tristesse et sa joie.

La religieuse pieuse est exempte de passions, ou elle les dompte ; tout est libre et calme dans le sanctuaire de son âme.

La religieuse pieuse, indifférente aux choses du temps, n'est sensible qu'à celles de l'éternité : toutes ses joies et toutes ses tristesses ont pour principe la vue de l'éternel avenir.

La religieuse mondaine est toujours agitée, troublée et inquiète, toujours embarrassée et empêchée, toujours timide, légère et inconstante.

La religieuse mondaine est ou triste, sombre, rêveuse et retirée, ou dissipée, folâtre, ivre de joie, ridiculement triomphante ; elle va et vient continuellement d'un excès à un autre, dans la joie comme dans la tristesse.

La religieuse mondaine est esclave d'une multitude de passions qui la tyrannisent et la déchirent en sens contraire.

La religieuse mondaine n'est sensible qu'aux choses du temps ; elle s'en réjouit ou s'en afflige, selon qu'elles réalisent ou déconcertent ses espérances.

4°

MÉMOIRE.

La religieuse pieuse oublie ce qu'il y a eu d'honorable pour elle dans sa vie ; elle n'y pense plus.— Et elle se rappelle au con-

La religieuse mondaine se rappelle toujours avec complaisance et vanité ce qu'il y a eu d'honorable pour elle dans sa vie ; elle

traire le souvenir de ce qui l'humilie devant Dieu et devant les hommes ; elle s'en entretient intérieurement pour se mépriser et mourir à elle-même ; elle souffre patiemment qu'on le lui rappelle.

La religieuse pieuse se rappelle toujours les grâces que le Seigneur lui a faites, les services qu'elle a reçus de ses sœurs, et ses propres devoirs envers Dieu et le prochain.

s'en repaît et s'en nourrit. Et elle rejette au contraire le souvenir de tout ce qui l'humilie aux yeux du monde et à ses propres yeux ; elle ne peut souffrir non plus qu'on le lui rappelle.

La religieuse mondaine oublie facilement et souvent les bienfaits dont Dieu l'a comblée, les services qu'on lui a rendus et les devoirs qu'elle a à remplir envers Dieu et envers le prochain.

5°

IMAGINATION.

La religieuse pieuse est petite à ses propres yeux, et, ne se croyant capable de rien de grand, reste intérieurement dans l'humilité ; elle se retire et se cache, elle s'occupe devant Dieu de ses misères et de ses imperfections. Son imagination ne médite que des projets d'humiliation.

La religieuse pieuse justifie ces trois maximes spirituelles : *Se citer soi-même à son propre tribunal... Se juger et se condamner soi-même..., aller souvent en esprit voir la place que l'on craint de mé-*

La religieuse mondaine bâtit sans cesse, dans son imagination, mille projets chimériques de grandeur, de succès, d'élévation; elle veut paraître et se produire, elle se donne intérieurement des louanges, elle s'encense continuellement elle-même.

La religieuse mondaine, follement emportée par son imagination qu'elle suit partout dans ses courses vagabondes, justifie ces trois proverbes populaires : *Parler toute seule... Chanter et répondre... Bâtir des châ-*

riter en enfer, ou celle qu'on espère mériter dans le ciel.

La religieuse pieuse se possède toujours en paix, elle médite tous ses projets dans le calme, elle fait tout avec une sainte liberté d'esprit, elle interrompt les occupations les plus distrayantes pour la prière, et s'y trouve propre et tranquille comme à l'ordinaire ; en un mot, elle y est maîtresse de toutes ses facultés, esprit, cœur, âme, imagination, mémoire.

teaux en Espagne, ou *de haute folie...*

La religieuse mondaine n'est jamais maîtresse d'elle-même, elle est emportée tout entière par chacun des projets qu'elle médite, ou des occupations qui lui plaisent au point de ne pouvoir plus prier attentivement: en un mot, chez elle, esprit, cœur, âme, imagination, mémoire, tout est absorbé et en désordre, tout à la fois lui résiste ou plutôt l'emporte.

II.

La religieuse dans son extérieur.

1°

PAROLES.

La religieuse pieuse écoute beaucoup plus qu'elle ne parle, elle observe scrupuleusement le petit et grand silence, elle est cette femme sobre et discrète en paroles dont parle l'Esprit-Saint, elle connaît le temps de parler et le temps de se taire.

La religieuse pieuse ne parle jamais d'elle-même, ni de ce qu'elle fait, ni de ses projets, ni de sa famille, et elle est humiliée quand on lui en parle.

La religieuse mondaine parle beaucoup plus qu'elle n'écoute, elle ne connaît ni petit ni grand silence, elle est cette femme *verbeuse, loquace et babillarde* dont parle l'Esprit-Saint, et qui est un fléau même pour le monde.

La religieuse mondaine parle sans cesse d'elle-même, de tout ce qu'elle fait et de tout de qu'elle ne fait pas, de sa famille, de ses projets, etc., et elle aime à en entendre parler.

La religieuse pieuse se confond dans les louanges qu'on lui donne, elle les fuit, les arrête, les désavoue.

La religieuse pieuse se réjouit des louanges que l'on donne aux autres en sa présence, elle y applaudit, elle publie elle-même avec plaisir leurs bonnes qualités, elle les exalte.

La religieuse pieuse ne parle jamais des défauts de ses sœurs, et ne veut pas en entendre parler ; jamais, dans ses conversations, elle ne fait ni médisances ni calomnies.

La religieuse pieuse parle avec respect, douceur, humilité, à voix modérée ; elle aime à obéir, elle ne commande qu'à regret et avec bonté.

La religieuse pieuse souffre volontiers les contradictions, elle cède et se soumet sans peine à toutes ses sœurs.

La religieuse pieuse cache à sa communauté tout le bien qu'elle fait, et n'en veut d'autre témoin et admirateur que Dieu, son père céleste.

La religieuse pieuse ne se fâche de rien, elle en-

La religieuse mondaine aime qu'on lui donne des louanges, elle les cherche, les provoque, les quête pour ainsi dire, et les mendie.

La religieuse mondaine souffre avec peine les louanges que l'on donne aux autres en sa présence ; elle ne parle jamais de leurs bonnes qualités, ou si elle en parle, c'est pour les atténuer.

La religieuse mondaine parle souvent des défauts de ses sœurs, et elle aime à en entendre parler ; ses conversations sont presque autant de médisances, de calomnies même quelquefois.

La religieuse mondaine parle avec empire, et ordinairement à forte et très haute voix ; elle aime à commander et elle le fait avec suffisance.

La religieuse mondaine ne peut souffrir d'être contredite, elle ne veut céder à personne.

La religieuse mondaine publie à son de trompette tout ce qu'elle fait de bien, pour s'attirer les regards et l'estime de sa communauté.

La religieuse mondaine entre en mauvais

tend et souffre tout sans se troubler, jamais elle ne pense qu'on s'occupe d'elle, ou qu'on ait dessein de l'offenser.

La religieuse pieuse ne veut que Dieu seul pour témoin de ses souffrances, de ses peines et de ses malheurs, elle n'en parle à personne.

La religieuse pieuse mortifie la curiosité de tout savoir, elle ne s'informe de rien, elle ne parle point à ses sœurs des nouvelles du monde, que, sans le vouloir, elle a apprises.

humeur à la moindre parole, elle se choque de tout, et soupçonne toujours que tout se dit et se fait par rapport à elle.

La religieuse mondaine se plaint sans cesse et à toutes de ses souffrances, de ses peines, de ses contrariétés et de ses malheurs.

La religieuse mondaine est avide d'apprendre des nouvelles, elle s'informe de tout, elle colporte et publie à toute sa communauté tout ce qu'elle sait de nouveau.

2°

ACTIONS.

La religieuse pieuse fuit les actions d'éclat, elle recherche celles qui se font à petit bruit et restent ignorées.

La religieuse pieuse agit avec une égale ardeur et la même persévérance dans ce qu'on lui ordonne et qui la contrarie, comme dans ce qui est de son choix et de son goût, parce qu'elle ne recherche en tout que le bon plaisir de Dieu.

La religieuse pieuse ne fait jamais aux autres ce qu'elle ne veut pas qu'on lui

La religieuse mondaine aime les actions d'éclat, elle ne peut souffrir celles qui se font en secret et à petit bruit.

La religieuse mondaine agit avec une ardeur incroyable et infatigable dans tout ce qui lui plaît, et elle est tiède et languissante dans tout ce qui n'est pas de son choix ou de son goût, parce qu'en tout elle ne recherche qu'elle-même.

La religieuse mondaine fait souvent aux autres ce qu'elle ne voudrait

fasse à elle-même, et elle leur fait tout ce qu'elle désire qu'ils fassent pour elle.

La religieuse pieuse suit les voies communes et ordinaires, elle ne se singularise en rien.

La religieuse pieuse agit en tout pour Dieu et pour le prochain en vue de Dieu, sa vie n'est qu'un long et continuel exercice de charité.

La religieuse pieuse agit en tout avec dépendance ; elle renonce à sa propre volonté pour suivre toujours la volonté de Dieu, qu'elle respecte dans celle de ses supérieures.

La religieuse pieuse agit et travaille beaucoup plus pour DIEU, son AME, le CIEL et l'ÉTERNITÉ, que pour le monde, son corps, la terre et le temps.

pas qu'on lui fit à elle-même, et elle ne leur fait pas ce qu'elle désire qu'ils fassent pour elle.

La religieuse mondaine se singularise en tout, elle ne peut suivre les voies communes et ordinaires.

La religieuse mondaine agit en tout pour elle-même ; sa vie n'est qu'un long et continuel égoïsme.

La religieuse mondaine agit avec indépendance ; elle suit toujours sa propre volonté aux dépens de la volonté de Dieu qu'elle méprise dans celle de ses supérieures.

La religieuse mondaine agit et travaille beaucoup pour le monde, le corps, la terre et le temps, elle ne fait rien ou presque rien pour DIEU, son AME, le CIEL, l'ÉTERNITÉ.

3°

OMISSIONS.

La religieuse pieuse, par amour pour Jésus-Christ et par humilité et mortification, est fidèle aux petites pratiques d'obéissance, de pauvreté et d'humiliation en

La religieuse mondaine omet, par orgueil, respect humain et immortification, les petites pratiques d'humilité, d'obéissance et de pauvreté en usage dans

usage dans sa communauté, telles que : excuses, demandes de permission, réparations, redditions de compte, etc., etc.

La religieuse pieuse est fidèle à la direction et au chapitre des coulpes, elle s'en acquitte en esprit et en vérité.

La religieuse pieuse est régulière et ponctuelle en tout.

La religieuse pieuse omet à ses propres dépens tout ce qui déplaît à Dieu ou contrarie le prochain.

La religieuse pieuse est aussi fidèle à ses devoirs sous les yeux de Dieu seul qu'en public ; cette seule pensée, DIEU ME VOIT, lui suffit ; la présence ou l'absence de ses sœurs n'est rien à ses yeux.

La religieuse pieuse est au-dessus du respect humain ; jamais la crainte d'encourir le blâme et le mépris de quelques-unes de ses sœurs ou le désir de leur plaire ne lui fait omettre ce que Dieu et la religion demandent d'elle, ni faire ce qu'ils lui défendent.

La religieuse pieuse ne renonce point aux bonnes œuvres à cause des difficultés qu'elle y rencontre ; elle n'a-

les communautés, telles que: excuses, demandes de permissions, réparations, redditions de compte, etc., etc.

La religieuse mondaine omet la direction et le chapitre des coulpes, ou ne s'y rend que par manière d'acquit.

La religieuse mondaine n'observe ni régularité ni ponctualité.

La religieuse mondaine omet, aux dépens de Dieu et du prochain, tout ce qui la contrarie.

La religieuse mondaine omet facilement ses devoirs, quand elle n'a que Dieu seul pour témoin, et qu'elle n'est plus excitée et encouragée par les regards de ses sœurs.

La religieuse mondaine est esclave du respect humain ; elle n'ose faire ce que Dieu et la religion demandent d'elle, si quelqu'une de ses sœurs doit l'en blâmer et la mépriser, ni omettre ce que Dieu lui défend si ses sœurs l'approuvent.

La religieuse mondaine abandonne bientôt toutes les bonnes œuvres où elle rencontre des obstacles,

bandonne ni ses exercices de piété, ni la pratique des vertus, lors même qu'elle n'y trouve plus aucune consolation.

elle laisse toutes les pratiques de vertus et tous les exercices de piété, quand elle n'y trouve plus de consolations.

III.

La religieuse dans l'ensemble de sa conduite.

La religieuse pieuse est en tout très indulgente pour les autres et très sévère pour elle-même.

La religieuse mondaine est en tout très sévère pour les autres et très indulgente pour elle-même.

La religieuse pieuse a toujours les yeux fermés sur les défauts de ses sœurs et ouverts sur les siens ; toujours aussi elle les ferme sur ses vertus et les ouvre sur celles de ses sœurs.

La religieuse mondaine a toujours les yeux ouverts sur les défauts de ses sœurs et fermés sur les siens ; toujours aussi elle les ouvre sur ses vertus et les ferme sur celles de ses sœurs.

La religieuse pieuse aime en tout et cherche partout le bon plaisir de Dieu, et l'accomplissement de sa volonté sainte.

La religieuse mondaine aime en tout et cherche partout son plaisir et sa propre satisfaction.

La religieuse pieuse se plaît dans sa cellule ; la solitude et la retraite font ses délices, elle abhorre les visites, va rarement au parloir et en revient promptement, reçoit peu de lettres et en écrit encore moins.

La religieuse mondaine s'ennuie dans sa cellule ; la solitude et la retraite lui sont à charge, elle aime les visites, va souvent et longuement au parloir, elle reçoit beaucoup de lettres et en écrit plus encore.

La religieuse pieuse ne juge et ne condamne rien dans sa communauté, elle s'occupe uniquement de son

La religieuse mondaine critique et censure tout dans sa communauté, elle s'occupe de tous les em-

emploi et laisse chacune de ses sœurs aller remplir le sien.

La religieuse pieuse, détachée de tout, cherche à porter tous les cœurs vers Jésus-Christ et à les lui donner ; elle se sacrifie, elle s'immole elle-même au profit de tous.

La religieuse pieuse marche avec simplicité, elle ne tend de piège à aucune de ses sœurs, elle est vraie dans ses rapports avec toutes, elle ne cache point ses propres intérêts sous l'apparence d'une charité désintéressée.

La religieuse pieuse ne recherche pour elle-même que le moindre et le plus simple, dans la nourriture, le logement, le vêtement, etc., etc.

La religieuse pieuse ne méprise point les petites choses, elle suit les lumières de l'Esprit-Saint et correspond à ses grâces ; elle évite avec soin les plus petites infidélités et les plus petites imperfections.

La religieuse pieuse marche en la présence de Dieu, elle conserve le recueillement intérieur et extérieur.

plois des autres et néglige le sien.

La religieuse mondaine cherche à s'attacher et à s'asservir tous les cœurs, en les détachant des autres, elle exploite et confisque tout à son profit.

La religieuse mondaine est artificieuse, elle cherche à attirer les autres dans ses filets, et à les y faire tomber ; elle les trompe, paraissant prendre leurs intérêts pendant qu'elle prend les siens et n'a pour fin qu'elle-même.

La religieuse mondaine veut pour elle tout ce qu'il y a de meilleur, soit en vêtement, soit en nourriture, logement, etc., etc.

La religieuse mondaine néglige les petits points, elle résiste aux lumières et aux grâces de l'Esprit-Saint, elle se permet sans scrupule mille infidélités et mille imperfections.

La religieuse mondaine vit dans l'oubli de Dieu, elle est toujours dissipée intérieurement et extérieurement.

La religieuse pieuse veut vider tous les esprits et tous les cœurs de la pensée et de l'amour d'elle-même, pour les remplir de la connaissance et de l'amour de Jésus-Christ.

La religieuse pieuse sort d'elle-même pour se porter vers Dieu et vers le prochain, elle s'oublie toujours elle-même ; elle est vide d'elle-même.

La religieuse pieuse désire qu'on ignore tout ce qu'elle fait de bien, qu'on la regarde comme inutile, et elle cherche à le persuader afin de laisser à Dieu seul la gloire de tout ce qu'elle fait, et qu'il ne lui en revienne rien à elle-même dans l'esprit des hommes.

La religieuse pieuse aime le travail et ne peut souffrir le repos, elle se contente de peu de sommeil, elle craint les visites et les divertissements, etc , etc.

La religieuse pieuse souffre tout des autres et ne leur fait rien souffrir.

La religieuse pieuse respecte les grands sans les flatter et honore les riches sans les encenser, elle aime les pauvres ; elle descend volontiers à tous ceux qui

La religieuse mondaine veut remplir d'elle-même tous les esprits et tous les cœurs, dût-elle pour cela les vider de la pensée et de l'amour de Dieu.

La religieuse mondaine se concentre en elle-même, est toujours occupée d'elle-même et pleine d'elle-même.

La religieuse mondaine veut paraître faire beaucoup de choses et avoir part à tout ; elle cherche à le persuader pour que la gloire lui en revienne, elle se donne un air d'importance pour s'établir dans l'esprit et l'estime de tous.

La religieuse mondaine aime l'oisiveté et le repos, le sommeil prolongé, les visites, les jeux et les divertissements, etc., etc.

La religieuse mondaine fait tout souffrir aux autres et ne veut rien souffrir de leur part.

La religieuse mondaine est intrigante, elle encense les riches et flatte les grands, elle méprise les pauvres et ne s'abaisse jamais jusqu'à ses inférieurs,

lui sont inférieurs, et ne prétend jamais s'égaler à ceux qui lui sont supérieurs en naissance, en talents, etc., etc.

La religieuse pieuse s'estimant moins que tous, est ravie d'être avec tous et partout la dernière, sans penser si on la voit, si on l'estime, si on l'aime.

La religieuse pieuse donne volontiers et reçoit à regret ; elle ne demande rien et accorde tout.

La religieuse pieuse marche toujours en la présence de Dieu, dans l'oubli du monde et d'elle-même ; elle est résignée dans les souffrances, les afflictions, les humiliations, etc., etc.

La religieuse pieuse ne tire aucune vanité ni de la noblesse de sa famille, ni de ses nombreux et puissants amis ; elle ne vante jamais sa naissance, ses emplois, ses talents, ses dignités, etc.

La religieuse pieuse, simple, droite, vraie et sans artifices, juge les autres par elle-même ; elle est d'une confiance et d'un abandon admirables envers sa supérieure et toutes ses sœurs.

La religieuse pieuse est patiente, douce, compa-

au contraire elle veut toujours s'élever et s'égaler à ceux qui lui sont supérieurs en naissance, en talents, etc , etc.

La religieuse mondaine s'estimant plus que tous, se retire de tous ; elle se plaît à demeurer en elle-même et avec ceux qui l'estiment et l'approuvent.

La religieuse mondaine reçoit volontiers et donne à regret, elle demande tout et elle n'accorde rien.

La religieuse mondaine agit toujours pour le monde et pour elle-même, elle ne peut se résigner dans les souffrances, les afflictions, les humiliations, etc , etc.

La religieuse mondaine se glorifie d'avoir des parents honorables et un grand nombre d'amis puissants ; elle se vante de sa naissance, de ses talents, de ses emplois, de ses dignités, etc., etc.

La religieuse mondaine, fine, dissimulée et artificieuse, jugeant les autres par elle-même, a toujours des soupçons et des défiances contre sa supérieure et ses sœurs.

La religieuse mondaine est impatiente, dure,

tissante, obligeante, charitable, toujours d'accord et en paix avec ses sœurs.

La religieuse pieuse, mortifiée dans ses sens, se réjouit et bénit Dieu des privations et des suites crucifiantes de la pauvreté au réfectoire, dans sa cellule, etc., etc.

La religieuse pieuse s'attache à Dieu seul, et ne cherche qu'en lui sa consolation ; elle fuit les créatures et aime la solitude ; elle retranche les allées et venues inutiles et toutes conversations frivoles.

La religieuse pieuse est détachée de la vie et désire mourir pour aller à Dieu.

sévère, impitoyable, en opposition et en guerre continuelle avec toutes ses sœurs.

La religieuse mondaine aime à contenter ses sens, elle se plaint et murmure toujours des suites mortifiantes et crucifiantes, et des privations de la pauvreté au réfectoire, dans sa cellule, etc , etc.

La religieuse mondaine s'attache aux créatures, elle cherche auprès d'elles sa consolation ; elle va et vient sans cesse de vanités en vanités et de conversations en conversations..

La religieuse mondaine aime la vie et craint de mourir.

ARTICLE SECOND.

ILLUSIONS SUR L'OBÉISSANCE.

Comme nous devons parler, dans le chapitre cinquième, *de la nature de l'obéissance, comme vertu et comme vœu, et des biens qu'elle procure à l'âme*, nous dirons seulement ici :

1. *Les qualités de l'obéissance,*
2. *La source des illusions sur l'obéissance,*
3. *Les différentes illusions sur l'obéissance,*
4. *Les tristes effets de la désobéissance.*

I.

QUALITÉS DE L'OBÉISSANCE.

L'obéissance religieuse, dans son sens le plus étendu et le plus complet, étant *l'union de la volonté d'une religieuse à la volonté de sa supérieure qui, pour elle, remplace Jésus-Christ*, cette obéissance n'est que la conséquence du dévouement, de la dépendance et du renoncement qui constituent *l'esprit religieux* dont nous venons de parler ; et *les qualités* que nous allons indiquer ne sont que la mise en action de ce dévouement, de cette dépendance et de ce renoncement.

Il y a, sans doute, une *obéissance stricte*, nous le verrons, qui suffirait à la religieuse voulant s'en tenir à *l'observation de son vœu ;* mais, dit S. Bernard, ce n'est qu'une *obéissance imparfaite.* " L'obéissance parfaite ne connaît pas de loi, ajoute le S. Docteur, et ne s'enferme pas dans des limites ; mal à l'aise dans les entraves de sa profession, elle se dilate par une volonté meilleure et gagne le large de la charité. *La règle* de S. Benoît dit : *que le religieux se soumette à son supérieur en toute obéissance ;* en toute obéissance n'est-ce pas nous dire, qu'en obéissant, il ne faut pas s'en tenir à sa profession,—ne pas se contenter de payer sa dette,—ne pas marchander sur son engagement, mais *franchir gaiement son vœu* et obéir en toutes choses ? "

La religieuse qui a *l'esprit de son état*, *l'esprit*

religieux, ne trouvera dans cet exposé *des qualités* de l'obéissance que l'exposé de ce qu'elle fait et de ce que sa conscience lui dit de faire. —Celle qui y verrait de l'exagération ou de la minutie laisserait penser que Jésus-Christ ne règne pas dans son âme.

L'énoncé de ces qualités vous aidera à comprendre *les illusions sur l'obéissance.*

L'obéissance religieuse doit être :

1. *Prompte et sans délai.*

Dès qu'un ordre est donné, la religieuse obéissante n'apporte aucun retard à l'accomplir ; la cloche qui sonne, une parole qu'elle entend, un signe qu'elle voit, un désir qu'elle surprend, c'est *un ordre* pour elle.—Elle quitte à l'instant ce qu'elle a dans les mains, et laisse inachevée une lettre commencée.—Elle suit, de si près, la voix du commandement intimé, qu'entre l'ordre donné et la chose accomplie il n'y a aucun intervalle.—C'est simplement la manière d'agir de *l'enfant* qui aime sa mère, de la *servante* qui aspire à faire plaisir à son maître ; c'était la manière d'agir de l'*Enfant Jésus.* Oh ! n'est-il pas vrai que nous ne le concevons pas agissant autrement ?

2. *L'obéissance doit être pure, c'est-à dire fondée sur des motifs surnaturels.*

La religieuse obéissante ne voit pas une de ses compagnes dans sa supérieure, *elle voit*

Dieu : tout ce que sa supérieure lui commande, tout ce qu'elle lui défend, tout ce qu'elle veut, tout ce qu'elle dit, c'est *Dieu* qui le commande, *Dieu* qui le défend, *Dieu* qui le veut, *Dieu* qui le dit. Sa supérieure, c'est Dieu se manifestant extérieurement à elle ; c'est Dieu tenant compte de tout ce qu'elle fait et l'assurant qu'au ciel, tout, tout lui sera largement payé. —C'est pour elle une même chose : *Dieu lui parlait par lui-même en lui parlant par ses supérieurs.* S'il y a une différence, c'est que le mérite est plus grand quand on obéit au représentant de Dieu, qu'à Dieu lui-même.

3. *L'obéissance doit être simple et aveugle.*

C'est une conséquence de l'obéissance pure ; la religieuse, persuadée que sa supérieure est le canal matériel par lequel Dieu lui transmet ses ordres, se soumettra sans contrôle à tout ce qui lui sera dit.—*Elle soumettra son jugement ;* osera-t-elle examiner pourquoi Dieu veut cela ? Dieu a parlé, cela suffit ; il n'y a pour elle rien de plus parfait et de plus utile dans le moment présent que ce qui est commandé.—*Elle soumettra sa volonté saintement indiscrète*, parce que la discrétion est la vertu de ceux qui commandent et non de ceux qui obéissent.—Elle ne fera pas de représentations même lorsqu'elles semblent permises ; son obéissance est celle de l'enfant, celle des saints, celle qui fait des miracles.

4. *L'obéissance doit être entière*

La religieuse se soumet en tout temps, à tout âge, en tout lieu.—Elle obéit *de la main*, par l'action accomplie du mieux possible,—*du jugement*, par la soumission aveugle de l'esprit,—*de la volonté*, par un parfait acquiescement du cœur en toutes choses grandes ou petites, faciles, difficiles, impossibles même ; l'obéissance ici ne consiste pas *à faire, mais à vouloir faire et à essayer de faire.*—Elle ne regarde pas à la manière dont le commandement est fait : *avec douceur ou avec rudesse, avec raison ou contre apparence de raison.*—Elle n'examine pas même si c'est directement sa supérieure qui le fait ou si elle transmet son ordre par une autre.

5. *L'obéissance doit être généreuse.*

La religieuse qui voit la volonté de Dieu dans l'ordre qui lui est transmis l'exécute *sans délai*, parce que différer c'est commencer par faire sa volonté propre avant de faire celle de Dieu,—*sans lâcheté*, parce qu'elle est heureuse de servir Dieu et d'obéir à Dieu,—*sans murmure*, parce que le murmure fait perdre le fruit de l'obéissance,—*sans conteste surtout*, parce que elle sent qu'elle n'a pas le droit de contrôler un ordre qui vient de Dieu, quelle que soit la manière dont cet ordre est donné.—L'excellence de l'obéissance, dit S. François de Sales, n'est pas de suivre la

volonté d'un supérieur *doux et facile*, mais de demeurer sous le joug de celui qui est *impérieux*, *sévère*, *de mauvaise humeur*, qui ne *se montre jamais content.*

6. *L'obéissance enfin doit être cordiale et joyeuse.*

La religieuse qui obéit à Dieu le fait de bon cœur parce que elle l'aime, et qu'elle sait que Dieu aime celle qui se donne ainsi.—Elle montre tant de joie paisible, tant d'empressement à être à la disposition de tout le monde, que tout le monde est convaincu qu'on lui rend un vrai service chaque fois qu'on lui demande un acte d'obéissance.

S. Ignace résume en trois mots les qualités de l'obéissance : Elle doit se montrer, dit-il, en trois choses : *dans l'exécution*, en accomplissant promptement, allègrement et ponctuellement ce qui est ordonné,—*dans la volonté*, en ne voulant que ce qui est ordonné,—*dans le jugement*, en acceptant comme bon ce qui est ordonné.

II.

SOURCE DES ILLUSIONS SUR L'OBÉISSANCE.

La source de toutes les illusions qui nous montrent l'obéissance sous un point de vue entièrement faux, c'est *l'orgueil*,—l'orgueil, qui engendre *la présomption*, *l'arrogance*, *la révolte.*

1. *L'orgueil engendre la présomption*, cette opinion de soi-même tellement avantageuse

qu'elle nous porte à préférer notre jugement à celui de tous, même de nos supérieurs, nous persuadant facilement qu'ils nous sont inférieurs *en talents*, *en sagesse*, *en expérience*. Comment avec ces pensées aimer et pratiquer l'obéissance ? La religieuse présomptueuse s'imagine qu'elle en *sait plus* que ses supérieurs et elle blâme les ordres qui lui sont donnés ; elle censure les défenses qui lui sont faites ; elle ne se gêne pas pour dire à ses compagnes que la supérieure aurait mieux fait d'agir autrement, que si on l'avait consultée elle aurait conseillé d'autres mesures plus utiles et plus convenables aux temps, aux lieux, aux circonstances.—De ces paroles à *la désobéissance* il n'y a qu'un pas. Comment obéir promptement, aveuglement, joyeusement à un ordre qu'on voit *irrationnel*, *importun* et dont on pèse à loisir tous les inconvénients ?

2. *L'orgueil engendre l'arrogance*, ce sentiment né de la présomption, qui se produit au dehors par des paroles blessantes et par un air de mépris.—C'est cet air de mépris qui se montre le premier, il s'étale, il affecte de se montrer ; puis viennent des paroles dites d'abord en petit comité ; et là, on se fait un mérite de savoir résister. — La supérieure avertie veut-elle arrêter le mal, c'est à elle que l'arrogance répond ; elle est féconde en paroles mordantes et elle se retire glorieuse de ce qu'elle appelle une *leçon donnée*.—Oh ! que de mal dans cette pauvre âme aveuglée !

3. *L'orgueil engendre la révolte.*—La révolte est rare dans les communautés ; elle a lieu quelquefois cependant, et elle est bien triste et ses suites sont bien funestes.—Quand la résistance à un ordre ne se passe qu'entre la supérieure et la sœur qui refuse d'obéir, les conséquences sont moins désastreuses, il peut n'y avoir qu'un oubli momentané et *un simple accès d'orgueil ;* mais quand elle a eu lieu publiquement et que la supérieure a dû punir, cette révolte peut devenir le commencement de ruines irréparables. Alors, presque toujours, *deux partis se forment ;* l'un, et c'est le plus grand, se prononce en faveur *de l'autorité*, l'autre prend la défense de *la coupable* ; et il y a des murmures, des accusations d'injustice, de trop grande sévérité... heureux quand ce mouvement de révolte s'apaise vite. Il peut quelquefois faire disparaître *l'esprit religieux* d'une communauté pendant de longues années.

Une autre source d'illusions sur l'obéissance est le peu de réflexions sur *l'obligation* que nous impose le vœu d'obéissance et sur les consolations, la joie, la paix que procure la pratique de ce vœu.— Nous en parlerons au chapitre cinquième.

III.

NATURE DES ILLUSIONS SUR L'OBÉISSANCE.

I.

PREMIÈRE ILLUSION.

L'objet de l'obéissance n'est pas parfaitement défini.

L'objet de l'obéissance est, en général, tout ce qui est commandé par le supérieur, soit verbalement, soit par une loi fixe et déterminée ; —mais, pour la parfaite intelligence de ce principe, il faut distinguer, avec les théologiens, plusieurs sortes de commandements :

Les uns qui seraient contre la règle,

Les autres qui seraient au-dessus de la règle,

Les autres qui sont selon la règle,

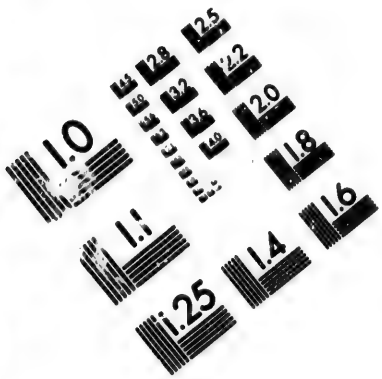
Les autres enfin qui seraient au-dessous de la règle.

I. Un commandement *contre la règle* et qui ordonnerait des choses expressément défendues par la règle serait *nul* et *inique* ; tel par exemple celui d'un supérieur ordonnant à un chartreux de faire gras.—Le pouvoir du supérieur lui est donné *pour l'édification* et non *pour la destruction* ; et comme, dans ce cas, il abuserait évidemment de son autorité, les inférieurs loin d'être obligés de lui obéir, *doivent lui résister*.—Mais ces cas sont rares et presque chimériques.

II. Un commandement *au-dessus de la règle*, prescrivant par exemple des *austérités* plus grandes que celles de la règle, comme *de ne point porter de linge de corps*, de *se lever à minuit*, de *s'abstenir de vin ou de chair*, dans les ordres où ces rigueurs ne sont point dans la règle,—*est injuste, déraisonnable et n'oblige point en conscience*,— à moins qu'il ne fût imposé à une religieuse en particulier pour la punir de quelque faute grave. *Que l'ordre ou la défense*, dit S. Bernard, *n'aille jamais au delà des bornes de la profession, et que le supérieur se contente d'exciter et non de forcer au plus parfait.*

III. Un commandement *selon la règle oblige en conscience* ; si un supérieur, en effet, a le droit de se faire obéir, c'est bien dans le cas où son commandement est juste et raisonnable ; or qu'y a-t-il de plus juste et de plus raisonnable que *ce qui est ordonné conformément à la règle et aux constitutions,—ce qui y est compris implicitement ou explicitement,—ce qui est nécessaire ou expédient pour le bon ordre de la maison, pour y conserver la régularité et maintenir l'esprit de l'institut ?* Tout cela, disent les théologiens, est renfermé *dans la règle*,—tout cela est *de la règle*,—tout cela est *selon la règle.*

Ainsi un supérieur a le droit de punir les coupables,— d'interdire un jeu dissipant,— d'ordonner des prières pour des besoins pressants,—d'obliger ces inférieurs, au péril même de leur vie, de servir les malades du monas-



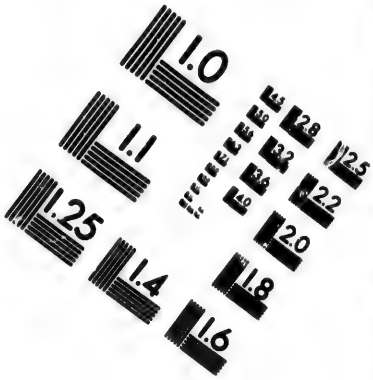
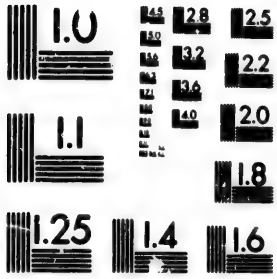
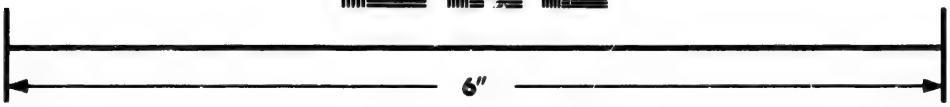


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
1.1
1.0

tère frappés de la peste.—C'est ainsi qu'on a obligé les religieuses à la *clôture*, bien qu'elles n'en eussent pas fait le vœu, parce qu'on a jugé nécessaire qu'elles fussent ainsi séparées du monde pour rester plus pures, étant moins exposées au contact du monde.

IV. Un commandement *au-dessous de la règle*, c'est-à-dire ordonnant quelque chose de *ridicule*, de *complètement inutile* ou même d'*indifférent* sous tous les rapports n'obligerait pas, par lui-même, en conscience.—Mais l'inférieur ne doit pas facilement se persuader que ce qu'on lui commande est *indifférent* ou *inutile* ; le fût-il de sa nature, le supérieur qui a pour but d'exercer l'obéissance de ses inférieurs, relève par là cet acte et le rapporte ainsi à une fin raisonnable et digne.

Mais *quand est-ce que l'obéissance oblige sous peine de péché mortel, et quels sont les cas où les inférieurs pèchent mortellement contre leur vœu en désobéissant ?*

1. Quand la matière est grave en elle-même ou dans ses circonstances, et que le supérieur fait connaître qu'il veut obliger autant qu'il le peut et qu'il veut faire usage de toute son autorité.

2. Quand, la matière étant légère, il y a mépris délibéré de l'autorité et révolte de la part de l'inférieur ; s'il disait, par exemple, *je ne veux pas obéir*, ces paroles ou autres semblables renferment une irrévérence grave contre l'autorité légitime, et retombent contre Dieu même qui l'a établie. " *L'orgueil d'un*

religieux, dit S. Bernard, *qui méprise les ordonnances même petites, est une faute considérable et change en un crime notable de désobéissance, une transgression qui, de sa nature, ne serait qu'une imperfection légère.* (1)

3. Quand il y a une désobéissance volontaire et habituelle à tous les commandements d'un supérieur, alors même que chaque commandement n'obligerait que véniellement. En effet, la disposition d'une âme qui, de propos délibéré, néglige *constamment et en toute occasion* l'obéissance, est très criminelle ; elle suppose un mépris formel de l'autorité et est d'ailleurs contraire, non pas seulement à la perfection, mais au désir de la perfection et à l'essence de l'état religieux.— Il est difficile, dit Suarez, que le mépris formel ne se rencontre pas dans celui qui est résolu de ne jamais observer la règle.

II.

DEUXIÈME ILLUSION.

La règle n'oblige pas sous peine de péché.

On peut facilement abuser de cette parole, vraie en elle-même. Expliquons-la avec soin.

(1) D'après S. Liguori, le religieux désobéissant à son supérieur, se rend coupable d'une double faute : L'une *contr la religion*, à cause du vœu ; l'autre *contre la vertus d'obéissance* qui lui fait un devoir d'obtempérer aux ordres do celui qui a le droit de lui commander. — Ce droit, il l'a donné au supérieur au jour de sa profession.

La règle, en elle-même, n'est pas de *conseil*, mais *de précepte*, et son observation n'est pas une œuvre de *surérogation* mais *d'obligation* ; elle est une loi véritable émanée d'une autorité légitime et a toujours été regardée comme l'objet de l'obéissance religieuse.

Le concile de Trente ordonne que *toutes les personnes religieuses, tant hommes que femmes, aient à conformer leur vie aux ordonnances de la règle dont elles ont fait profession* (SESS. 25,1.) Sainte Thérèse, exhortant ses religieuses à garder leurs règles et leurs constitutions, s'exprime ainsi : *Je ne vous impose rien de nouveau, mes filles, je vous demande seulement d'observer les choses à quoi votre vocation et votre profession vous obligent.* (Chemin de la perfection, ch. 4.)

II. La règle *oblige*, mais en quoi consiste cette obligation ? Toute transgression de la règle est-elle un péché et quelle sorte de péché?

Nous avons déjà traité ces questions dans la première partie de ce livre. (*Chap. II, conclusions pratiques* 2.) — Nous résumerons ici ce que nous avons dit, et nous le compléterons, en montrant les graves inconvénients de la transgression des règles.

1. La totalité des règles n'oblige pas sous peine de péché : et une novice qui, lors de sa profession, s'engagerait *sous peine de péché* à observer la totalité de ses règles, dépasserait les limites assignées par l'Église au vœu d'obéissance, et il y aurait lieu de blâmer sa témérité.

2. La règle oblige, sous peine de péché, dans les choses qu'elle commande rigoureusement, comme ce qui concerne *les vœux*, *la clôture*,— dans les choses qui forment *les statuts* de l'ordre, c'est-à-dire *la base de la communauté*, *son but*, *son régime général*, *ce sans quoi elle ne serait pas la communauté qu'elle est.* (1)—La transgression de la règle sur ces articles est péché *mortel* ou *véniel*, selon la gravité ou la légèreté de la matière, selon l'intention qu'on a eue en désobéissant, selon les suites plus ou moins graves qui résultent de cette transgression.

3. La règle n'oblige pas sous peine de péché,

(1) Chaque communauté possède des *statuts* ou *une règle proprement dite* qui indiquent la forme spéciale de cette communauté et la manière dont elle doit se gouverner et se recruter.—Indépendamment de cette règle, la communauté conserve le droit de se faire des *règles secondaires ou constitutions* qui expliquent ce qui est nécessaire, utile ou convenable pour la parfaite observation de la règle. " Ainsi, dit S. François de Sales, *la règle* commande qu'on vaque soigneusement à la prière, et *les constitutions* particularisent le temps, la quantité et le genre de prières qu'il faut faire... de là vient, ajoute-t-il, que la règle étant le fondement de la vie religieuse doit être approuvée par l'autorité de l'Église catholique ou par décret apostolique ; mais les *constitutions*, ne contenant que les moyens et la méthode d'observer ce que *la règle* prescrit, n'ont besoin d'être confirmées que par l'autorité des supérieurs ordinaires ou par les chapitres des congrégations."—Ce sont ces *règles secondaires ou constitutions* qui, par elles-mêmes, n'obligent pas sous peine de péché.—Nous avons parlé ailleurs des règles approuvées à Rome et des règles non encore approuvées.

dans les cas où le législateur n'a pas voulu obliger ainsi, et pour lesquels il n'a pas fait un précepte rigoureux, à moins d'une *intention* plus ou moins coupable dans la personne qui transgresse la règle.—C'est ainsi que les règles *disciplinaires*, celles qui établissent l'*ordre* et la *vie journalière* de la communauté dans une maison, n'obligent pas *par elles-mêmes* sous peine de péché ; mais il y a obligation de subir la pénitence imposée par le supérieur pour une transgression quelconque.—Ce n'est pas à cause de son vœu d'obéissance, que la religieuse est tenue ordinairement d'observer la règle ; ordinairement, en effet, les religieux ne font pas vœu *d'observer*, mais seulement d'*obéir selon la règle.* Ils ne sont donc tenus de l'observer *sous peine de péché*, qu'autant que les supérieurs ont eu l'intention de les obliger de cette manière.— Si la règle garde le silence sur la nature de l'obligation qui peut résulter de la violation de tel ou tel article, il est généralement reçu que cette obligation est la matière de *la vertu d'obéissance*, mais ne tombe pas sous le *vœu.*

4. Si toute règle n'oblige pas, par elle-même, sous peine de péché, il est rare qu'on ne pèche pas en violant volontairement un point de la règle.

C'est un péché que *le mépris* de ce point de règle et ce péché peut devenir grave ;— c'est un péché, qu'un acte *de sensualité*, *de curiosité*, *de volonté propre* qui nous fait omettre, sans autre raison, un point de règle ;— c'est un

péché, qu'une *négligence* qui nous fait omettre un acte commandé, pour un acte qui n'est bon ni en lui-même, ni dans sa fin, ni dans ses circonstances. Oserait-on dire qu'une religieuse qui rompt le silence sans sujet,— qui, sans besoin, reste dans sa cellule, lorsque la règle l'oblige d'aller au chœur,—qui ne quitte pas le parloir quand la cloche l'appelle à un exercice, oserait-on dire que cette religieuse fait une action ou une omission *bonne en elle-même*, *bonne dans sa fin*, *bonne dans ses circonstances et qui puisse se rapporter à Dieu ?* On regarde comme coupable la résistance volontaire à une inspiration divine qui nous porte à faire un bien qui d'ailleurs n'est pas commandé ; les personnes qui ont la conscience délicate s'en accusent comme d'une faute ; mais une religieuse ne résiste-t-elle pas à l'inspiration divine quand, sachant que la règle lui prescrit *une œuvre bien déterminée*, elle l'omet, n'ayant aucun motif raisonnable pour s'en dispenser ?— Le péché, en lui-même, n'est pas grave, mais une religieuse ne doit-elle éviter que les péchés graves ?

C'est un péché que le *scandale* que donne ordinairement une religieuse, violant devant ses sœurs un point de règle, quand on sait qu'elle n'a pas de raison pour le violer ; et ce scandale, s'il est multiplié, peut amener un grand relâchement dans la discipline et dans le bon ordre.—Le religieux, dit Sanchez, est tenu sous peine *de péché grave* de ne pas nuire à sa communauté d'une manière considé-

rable, entraînant au relâchement par ses mauvais exemples : ce qui aurait lieu *s'il rompait le silence à tout propos, s'il laissait de côté la prière, s'il avait des allures peu modestes, s'il entrait habituellement dans la cellule de ses frères*, ou transgressait d'autres points de règle de même genre.

5. Quand même la religieuse ne pécherait point en violant sa règle,— quand elle ne scandaliserait point ses sœurs, elle *se priverait de beaucoup de grâces*. Nous le verrons en parlant *de la nature de l'obéissance*, il y a des grâces abondantes attachées à la pratique de la règle ; c'est une vérité enseignée par tous les docteurs, qui assurent que comme la force de Samson était dans ses cheveux, si peu de chose par eux-mêmes,—qu'il fut invincible tant qu'il les conserva et qu'il devint faible et le jouet de ses ennemis quand il les perdit ;— de même une religieuse est *fervente, forte, intérieure, inébranlable dans le bien* tant qu'elle garde ses règles, et elle devient *tiède, dissipée, lâche, en proie au démon* dès qu'elle les abandonne. (1)

6. Mais enfin *la transgression de la règle*

(1) " Quant aux violations de la règle qui ne se font point *ni par désobéissance, ni par mépris*, si elles se font par nonchalance, infirmité, tentation ou négligence, on pourra s'en confesser comme de *péchés véniels*, ou bien comme de choses où *il peut y avoir péché véniel* ; car bien qu'il n'y ait aucune sorte de péché, en vertu de l'obligation de la règle, il y en peut néanmoins avoir à raison de la négligence, nonchalance, précipitation, ou autres tels défauts, puisqu'il y arrive

peut-elle être un péché qui damne? Non sans doute, à moins qu'il ne s'agisse d'une transgression grave des vœux ou d'un précepte essentiel à la religion, comme nous l'avons dit, ou d'une habitude qui éloigne sciemment de la perfection; mais cette transgression rend *indigne des grâces attachées à la fidélité à la règle*, et ces grâces venant à manquer parce qu'on n'a pas voulu les recevoir et qu'on s'en est privé volontairement, on tombe dans *le relâchement*, *dans la tiédeur*, *dans la dissipation*, *dans la paresse* et de là à *un oubli total de ses devoirs*, *il n'y a qu'un pas.*

III.

TROISIÈME ILLUSION.

L'obéissance ne m'est pas possible avec ma supérieure.

C'est une des illusions les plus désastreuses; nous allons l'étudier dans ses détails.

1. *Elle nous porte à examiner la conduite de notre supérieure, sa manière d'agir, son extérieur, ses paroles, son caractère.*

rarement que voyant un bien propre à notre avancement, et notamment étant invités et appelés à le faire, nous le laissons volontairement sans offenser Dieu; car tel délaissement ne procède que de négligence, affection dépravée et manquement de ferveur; et s'il faut rendre compte des paroles qui sont vraiment oisives, combien plus d'avoir rendu *oiseuse et inutile*, la recommandation que la règle nous fait de lui être fidèle." (S. François de Sales.)

Nous pourrions répondre en général que si l'Évangile nous défend *de juger sous peine d'être jugés nous-mêmes rigoureusement*,—si saint Paul ne veut pas *qu'on juge le serviteur d'autrui*,—si juger les autres sans en avoir reçu de Dieu l'autorité, c'est usurper la souveraineté divine,—si la charité *exige que nous ne pensions mal de personne*,—c'est se préparer, au tribunal de Dieu, une sentence bien rigoureuse que de juger *témérairement*, *impitoyablement*, et souvent *faussement* une personne établie par Dieu lui-même pour nous juger nous-mêmes, et de qui il a dit, *celui qui le blesse*, *me blesse à la prunelle de l'œil.*

Mais répondez vous-même à ces questions du simple bon sens :

Votre supérieure est-elle confiée à vos soins?

Êtes-vous chargée de la diriger ? — Avez-vous reçu quelque autorité sur elle ?—Devez-vous, devant Dieu, au dernier jour, répondre d'elle *âme pour âme* comme elle doit répondre de vous ? — Que vous importe donc son extérieur plus ou moins gracieux, sa parole plus ou moins douce, son humeur plus ou moins aimable ?— Quand un messager vous porte les ordres de votre père, examinez-vous, pour vous en moquer, si ce messager est grand ou petit, s'il parle avec facilité, s'il a un esprit supérieur ? — Et votre supérieure n'est-elle pas la messagère de Dieu, vous transmettant ses volontés ?

2. *L'illusion nous porte à exagérer les imperfections et les fautes que la supérieure peut*

commettre, en grossissant, à nos regards prévenus, ses défauts corporels ou intellectuels.

Si votre supérieure a des défauts, si elle tombe dans certaines fautes d'impatience, de colère même, ne devez-vous pas l'excuser avec plus de charité qu'une autre ? Elle est encombrée de tant de travail, elle est exposée à tant d'occasions, elle est distraite par tant d'affaires, elle est tiraillée à toutes les heures par tant de personnes,—elle est en butte à tant de contradicteurs,—elle a tant d'ennuis qu'il est presque impossible, serait-elle une sainte, qu'elle ne tombe pas dans quelque faute.— Vous êtes donc injuste de n'avoir aucun égard à sa position ; injuste et méchante de la censurer sans pitié, parce que si vous occupiez sa place, que de fautes bien plus graves ne feriez-vous pas ?—Vous souvient-il de ce mot d'un empereur romain, de Constantin, qui, certes vous valait bien en bon sens et en jugement : *Si je voyais un prêtre commettre une faute, je le couvrirais de mon manteau royal, afin que personne ne connût cette faute.*— Ne devriez-vous pas agir ainsi avec votre supérieure ? (1)

(1) Les *jugements téméraires* contre la supérieure ne sont pas proprement *contre l'obéissance* ; ils sont de même nature que les autres jugements téméraires mais *plus grands* à cause de la qualité de supérieure ; cette qualité ne change pas cependant l'espèce de péché et il n'y a pas obligation de le spécifier en confession, quoiqu'il soit bon de le faire.— Il en est de même *des murmures* sur les imperfections de la supérieure.

Et d'ailleurs les défauts personnels des supérieurs, quelque réels qu'ils puissent être, n'empêchent pas qu'ils ne nous tiennent la place de Dieu. Quand Dieu a voulu nous soumettre aux hommes, ne savait-il pas qu'ils avaient des défauts ? A-t-il pu nous autoriser à séparer, au préjudice de l'obéissance, *la personne et ses qualités* d'avec *la place et le caractère ?* N'a-t-il pas dit en parlant des Scribes : *Ne faites pas ce qu'ils font, mais faites ce qu'ils vous disent ?* Et saint Pierre ne recommande-t-il pas d'obéir à ses maîtres, non seulement *bons et modérés*, mais aux plus *difficiles ?*

Rappelez-vous la punition de *Coré*, *Dathan et Abiron* ; ils avaient *murmuré* contre Moïse, le chef du peuple. Rappelez-vous la malédiction jetée sur *Cham*, malédiction qui pèse encore sur sa race ; ils s'étaient moqués de leur père.

Encore une considération importante : *les défauts des supérieurs entrent dans les desseins de Dieu* ; il a voulu par là donner du mérite à notre foi et à notre patience. Quel mérite y aurait-il donc à obéir, si ceux qui nous commandent étaient *toujours bons*, *toujours aimables*, *toujours saints ?* On tomberait dans une espèce d'idolâtrie, dit S. Augustin, on les aimerait trop et pour rendre notre obéissance surnaturelle et méritoire, il nous faudrait des efforts que nous serions souvent impuissants à faire.—La conduite de Dieu à l'égard de l'obéissance est la même que pour les

autres vertus ; c'est sous les voiles trompeurs du pain, qu'il veut être adoré dans l'Eucharistie : c'est sous les haillons du pauvre, qu'il veut être servi ; c'est dans la personne d'un ennemi, qu'il veut être aimé ; c'est aussi *dans la personne d'une supérieure qui ne m'est pas sympathique et qui ne m'inspire pas de confiance, qu'il veut être obéi.*

3. *L'illusion nous porte à dissimuler les vertus de notre supérieure ; elle nous les rend suspectes par mille raisons que l'orgueil, l'envie, la jalousie nous suggèrent.*

Vous suspectez ses vertus ; vous interprétez ses intentions dans tel changement qu'elle fait, dans tel ordre qu'elle donne ; vous blâmez sa conduite envers telle sœur ;—mais ses intentions, les connaissez-vous? Est-elle obligée de vous rendre compte des motifs qui la font agir ? Pourrait-elle quelquefois, sans manquer à la discrétion et à la prudence, vous dire pourquoi elle ôte cet emploi à telle sœur ; ou même, sans vous faire rougir, dire publiquement pourquoi elle vous impose tel office qui vous humilie ? Soyez donc plus chrétienne et plus humble.

4. *L'illusion nous montre que c'est la brigue et le parti ou d'autres vues humaines qui ont fait élire notre supérieure.*

Peut-être seriez-vous embarrassée pour prouver cette assertion et pour vous innocenter, vous, de tout esprit de parti ;— mais supposons vrai ce que vous dites ; *qu'importe à votre salut ?* Cela regarde uniquement votre

supérieure, et non pas vous. Mêlez-vous d'être une bonne religieuse, régulière, obéissante, charitable ; regardez votre supérieure comme le canal par lequel Dieu vous transmet ses ordres ; ne vous occupez ni de ses qualités, ni de la manière dont elle a été élue ; il vous suffit que l'autorité ecclésiastique ait approuvé son élection. Quand vous paraîtrez devant Dieu, Dieu ne vous demandera pas compte de ce qu'ont fait vos sœurs au moment des élections, mais de ce que vous aurez fait vous-même et des vertus que vous aurez pratiquées sous cette supérieure que vous n'avez pas nommée.

Voici quelques règles pratiques, qui faciliteront l'accomplissement toujours un peu pénible du devoir de l'obéissance.

1. Evitez les familiarités et les entretiens avec celles de vos sœurs qui sont naturellement portées à être mécontentes ; caractères mélancoliques, elles aiment à se plaindre ; censeurs mordants, elles se plaisent à critiquer tout ce qui émane de l'autorité ; esprits adroits, elles s'insinuent facilement dans l'esprit des autres et, dans peu de temps, vous deviendriez comme elles.

2. Imaginez-vous quelquefois que vous êtes supérieure vous-même ; mais ne séparez point les contradictions et les peines de ce que votre imagination vous montre honorable et avantageux.—On dit que pour bien commander il faut avoir su longtemps obéir ; on pourrait dire, avec autant et plus de vérité, que *pour*

bien obéir, il serait utile, du moins aux gens raisonnables, d'avoir eu quelque temps la charge de supérieur.

3. Accoutumez-vous à obéir, autour de vous, à toutes vos sœurs ; et cela, sans ostentation, uniquement par esprit d'humilité. Comme c'est ordinairement notre orgueil et notre mauvaise humeur qui causent nos révoltes, l'habitude de vous dompter vous rendra plus facile l'obéissance aux supérieurs : *Suivez la volonté d'autrui, plutôt que la vôtre*, dit l'Imitation ; *choisissez toujours d'être sous la dépendance plutôt que de commander*, ajoute ce livre si pratique, *c'est le moyen de vivre en paix avec tout le monde.*—Hors ce qui offense Dieu, soyez toujours complaisante, toujours prête à céder et à faire ce que l'on souhaite de votre affection.

Résumons ces pages, sur l'obéissance et le respect aux supérieurs par les réflexions suivantes, empruntées à *l'Instruction des Novices.*

Une fois admis ce principe, que les supérieurs tiennent la place de Dieu, il suit que si les inférieurs leur manquent de respect et d'obéissance, *Dieu regarde ce manquement comme une injure faite à sa personne.* Aussi, Jésus-Christ, après avoir dit des Apôtres et des supérieurs : *Qui vous écoute m'écoute*, ajoute comme conséquence : *Qui vous méprise me méprise* (Luc x, 16). Et saint Paul, après avoir rappelé qu'il faut être soumis aux puissances supérieures, parce que toute autorité vient de Dieu, ajoute : *Quiconque résiste à la*

puissance, résiste à l'ordre de Dieu (Rom. XIII, 2).

Les châtiments extraordinaires dont Dieu a souvent puni ceux qui manquaient de respect et d'obéissance aux supérieurs font voir clairement qu'il regarde ce manquement comme fait à lui-même.

Pour avoir murmuré contre la conduite de Moïse, Marie, sa sœur, fut frappée d'une lèpre horrible et demeura sept jours hors du camp, séparée des enfants de Dieu. — Le peuple d'Israël, ayant murmuré contre Moïse au retour des envoyés dans la terre promise, les premiers auteurs du murmure furent frappés de mort en présence du Seigneur et le reste du peuple fut condamné à rester 40 ans dans le désert.—Coré, Dathan et Abiron s'étant plaints de Moïse et d'Aaron, comme prenant trop d'autorité dans le gouvernement, virent la terre s'ouvrir sous leurs pieds et ils furent engloutis vivants avec leurs tentes et leurs richesses.—Une autre fois, les enfants d'Israël ayant murmuré contre Moïse, à cause de leurs souffrances dans le désert, Dieu envoya des serpents qui en tuèrent un grand nombre.

Ce que Moïse pouvait dire à tout le peuple, nous vous le disons, religieuses qui vous laissez si facilement aller à blâmer et à critiquer vos supérieures : *Sachez que votre murmure n'est pas contre nous, mais contre le Seigneur.* (Ex. XVI, 8)

Voici une page tirée de la vie de la bienheureuse Marguerite Marie et bien capable d'impressionner :

Je vis en songe une de nos sœurs décédée depuis quelque temps. Elle me dit qu'elle souffrait beaucoup en purgatoire, mais que Dieu venait de lui faire sentir une douleur qui surpassait toutes ses peines, en lui montrant une de ses proches parentes précipitée dans l'enfer. Je me réveillai sur ces paroles et je sentis tout mon corps si brisé que j'avais peine à me remuer. Comme on ne doit point croire aux songes, je ne fis pas grande réflexion sur celui-là ; mais cette religieuse m'en fit bien faire malgré moi, car elle ne me donna point de repos depuis ce moment, et elle me disait incessamment : " Priez Dieu pour moi ; offrez-lui vos souffrances, unies à celles de Jésus-Christ, pour soulager les miennes, et donnez-moi tout ce que vous ferez jusqu'au premier vendredi de mai, où vous communierez pour moi." Je le fis avec la permission de ma supérieure. Cependant la peine que cette fille souffrante me communiquait s'augmenta si fort qu'elle m'accablait sans trouver ni soulagement ni repos. L'obéissance me fit retirer pour en prendre dans mon lit ; mais je n'y fus pas plutôt qu'il me semblait la voir proche de moi et elle me disait : " Te voilà dans ton lit, bien à ton aise ; regarde celui où je suis couchée et où je souffre des maux intolérables." Je vis ce lit, qui me fait encore frémir toutes les fois que j'y pense. Le dessus et le dessous étaient de pointes aiguës et enflammées qui entraient dans la chair. Elle me dit alors que c'était à cause de sa paresse

et de sa négligence à l'observance des règles. " *On me déchire le cœur*, ajouta-t-elle, *ce qui est ma plus cruelle douleur, pour les pensées de murmure et de désapprobation dans lesquelles je me suis entretenue contre mes supérieures : ma langue est mangée de vermine et on me l'arrache continuellement pour les paroles que j'ai dites contre la charité et pour mon peu de silence.* Ah ! que je voudrais que toutes les âmes consacrées à Dieu pussent me voir dans ces horribles tourments ! Si je pouvais leur faire voir ce qui est préparé à celles qui vivent négligemment dans leur vocation, elles marcheraient avec une tout autre ardeur dans leurs observances et se garderaient bien de tomber dans ces défauts qui me font tant souffrir." Je fondis en larmes à ce spectacle.

Cependant l'âme souffrante continua. " Hélas ! un jour d'exactitude au silence de toute la communauté guérirait ma bouche altérée ; un autre, passé dans la pratique de la sainte charité, guérirait ma langue ; *un troisième, passé sans aucun murmure ni désapprobation contre la supérieure, guérirait mon cœur déchiré ;* mais personne ne pense à me soulager. " Après avoir fait la communion qu'elle m'avait demandée, elle me dit que ses horribles tourments étaient bien diminués, mais qu'elle était encore en purgatoire pour longtemps, et que là elle souffrait les peines qui sont dues à celles qui vivent avec tiédeur dans le service de Dieu.

Obéissez donc à votre supérieure et,

pour vivre heureuse, demandez à Dieu de l'aimer.

" Il y a, dit le P. Champagnat, *deux personnes* de qui dépend le bonheur de chaque religieuse ; pour être contente et heureuse dans votre vocation, il vous faut nécessairement *être bien* avec elles. Ces deux personnes sont *le bon Dieu et votre supérieure.*

" Pour être bien avec le bon Dieu, deux choses vous sont nécessaires : *craindre le péché et l'éviter avec soin,—être fidèle à tous vos exercices de piété et les faire avec toute la ferveur possible.*

" Pour être bien avec la supérieure, deux choses sont également nécessaires : *l'ouverture de cœur pleine et entière,—la docilité.*

" Donnez-moi une religieuse qui soit bien avec Dieu et avec sa supérieure et qui ne soit pas heureuse dans sa vocation et dans son emploi ; je ne crois pas qu'il en existe une seule.—Donnez-moi une religieuse qui ait peu de rapports avec sa supérieure, qui lui cache son cœur, ses défauts, ses faiblesses, une religieuse qui ait quelque rancune contre sa supérieure,—qui s'en croit maltraitée, et qui soit *heureuse, contente et solidement vertueuse ;* vous courriez toute la terre que vous n'en trouveriez pas une seule.

" Pour une religieuse, *obéissance, bonheur, solide vertu* sont trois mots synonymes ; qui n'a pas le premier n'aura jamais les deux autres. "

IV.

QUATRIÈME ILLUSION.

L'obéissance doit être raisonnable.

Oui sans doute, et certes c'est *bien raisonnable* que d'obéir à une autorité légitime, à un supérieur, qui est pour nous le représentant de Dieu, et qui ne nous ordonne rien contre les commandements de Dieu et contre la règle.

C'est bien raisonnable que de maintenir, par sa soumission simple, prompte, entière, le bon ordre et la paix dans la communauté ; et n'y aurait-il pas confusion et anarchie, s'il était permis à chaque particulier de raisonner sur les ordres du souverain et de discuter ses commandements ?

L'obéissance doit être raisonnable.—Mais quel est le sens que vous donnez à ces paroles ? N'est-ce pas de citer devant le tribunal de *votre raison à vous*, les ordres qu'on vous donne ?—D'examiner s'ils sont en harmonie avec votre manière de voir,—et de les approuver alors seulement qu'ils sont *tels que vous les donneriez vous-même ?* Mais alors est-ce la volonté de votre supérieure que vous faites ou la vôtre ? et pour agir ainsi, était-il nécessaire de faire un vœu ?

Au lieu d'une obéissance *raisonnable*, c'est une obéissance *raisonnée* ou mieux *raisonneuse* que vous voulez.

L'obéissance doit être raisonnable.—Direz-vous que quelquefois on commande des choses *contre le bon sens*, et citerez-vous le commandement *d'arroser tous les jours, à heure fixe, un bâton desséché ?*

Ce commandement n'est pas plus *contre le bon sens*, que celui du chef militaire obligeant pendant plusieurs mois, ses soldats à remuer, d'une manière ridicule en elle-même, et leurs bras et leurs jambes. Cet exercice, qui prête à rire à l'ignorant, a pour but *d'assouplir les membres.*—L'acte commandé par un supérieur et qui fait sourire l'ignorant des choses de Dieu, a pour but *d'assouplir la volonté*, et la novice qui, pendant un certain temps, l'aura fidèlement et pieusement accompli, deviendra une professe humble, généreuse, à qui ses supérieures pourront demander les sacrifices les plus héroïques, et ces sacrifices elle les accomplira avec bonheur (1).

(1) L'obéissance ne consiste pas tant *à faire tout ce, qui est commandé, qu'à vouloir toujours le faire et à essayer de le faire.*

Quand un ordre nous est donné pour agir, par exemple de telle manière, dans tel emploi : il est permis sans doute nous le dirons, de faire les observations qui nous paraissent justes, si surtout nous sommes depuis longtemps dans tel emploi ; mais si notre supérieure insiste, si elle n'admet pas nos raisons, nous devons accepter l'ordre et être intérieurement résolues de l'exécuter. Le moment de l'action venu, si nous ne pouvons pas *réellement* faire comme on nous a commandé, ne nous inquiétons pas et agissons comme nous pouvons. Au retour, rendons compte de notre

V.

CINQUIÈME ILLUSION.

J'ai échappé à l'obéissance,—on ne m'a pas commandée.

Êtes-vous bien en sûreté de conscience, uniquement parce *que on ne vous a pas commandée?* —Cherchez les motifs de ce silence de votre supérieure :

1° N'est-ce pas parce que votre supérieure vous trouve ordinairement si hautaine avec elle, si raisonneuse, si peu portée de bonne volonté, qu'elle n'ose plus rien vous commander ? Vous lui avez tant de fois désobéi, vous avez tant de fois scandalisé la communauté, que, pour le bien de la paix, elle préfère s'adresser à une autre.—Devant le bon Dieu, pouvez-vous vous dire soumise, quand c'est vous qui forcez votre supérieure à se soumettre à vos caprices ?

2° N'est-ce pas parce que prévoyant que votre supérieure va vous ordonner ou vous

manière d'agir ; on nous grondera peut-être, on croira à notre mauvaise volonté, on insistera ; promettons encore sincèrement, essayons encore ;—ou Dieu donnera des lumières à notre supérieure et elle changera d'avis, ou Dieu nous donnera à nous le savoir-faire qui nous manquait.

Nous aurons été humiliées, soupçonnées, mais nous n'aurons ni murmuré, ni désobéi ; et Dieu aura été glorifié.

défendre quelque chose, vous l'avez circonvenue, vous avez employé, sans qu'elle pût le soupçonner, toutes les industries de votre imagination et de votre habileté, pour que ce commandement fût fait à une autre ? vous vous êtes cachée, quand elle cherchait quelqu'un, de peur qu'elle pensât à vous ; vous avez dit, avec une indifférence calculée, que vous éprouviez une légère fatigue ; vous avez exagéré le savoir-faire d'une sœur pour qu'on l'employât...—Devant le bon Dieu, pouvez-vous dire que vous êtes soumise, quand c'est vous qui forcez votre supérieure à se soumettre à votre lâcheté ?

3. N'est-ce pas parce que vous avez obtenu une dispense en donnant des raisons, non pas peut-être *entièrement fausses*, mais *à demi vraies ;* en étendant une permission au-delà du temps ou de l'objet pour lequel elle vous a été donnée ; en l'interprétant selon vos désirs ou vos caprices ; en mettant votre supérieure dans l'impossibilité de refuser ce que vous désirez, parce que vous l'avez fait en partie, ou parce que vous avez employé des personnes à qui elle ne peut refuser ?—Et, devant le bon Dieu, pouvez-vous dire que vous êtes soumise, quand c'est vous qui forcez votre supérieure à se soumettre à votre duplicité ?

VI.

SIXIÈME ILLUSION.

L'obéissance m'est trop pénible.

I. L'obéissance est réellement *pénible* à l'orgueil, à la sensualité, à l'indépendance, car *sacrifier sa volonté et son jugement* pour dépendre d'autrui non seulement dans sa manière d'agir, mais encore dans sa manière de penser et de juger et cela, non dans des choses indifférentes ou de peu de conséquence, mais en ce qui semble regarder le salut et la sainteté, —*sacrifier sa raison* et se conduire d'après les lumières d'autrui, ne se rien permettre sans l'aveu d'un autre, faire à l'aveugle tout ce qu'il conseille ou ce qu'il ordonne, sans lui opposer la moindre résistance même intérieure ; c'est pour l'homme quelque chose de plus difficile que les privations, les jeûnes et les austérités.

Mais quand *ce sacrifice* est fait pour Dieu et au nom de Dieu, il perd une grande partie de ce qui le rendait pénible et il devient glorieux.

C'est l'orgueil, c'est la sensualité, c'est la lâcheté qui trouvent toujours des prétextes pour se récrier et pour murmurer.

1. *S'agit-il des emplois ?*

Prétexte de faiblesse.—Cet emploi est trop pénible, il nuira certainement à ma santé et je succomberai.—Mais votre santé vous est-elle plus

chère que votre salut et que la volonté de Dieu, et êtes-vous en religion pour votre santé? Souvenez-vous donc qu'il n'est pas nécessaire que vous vous portiez bien, mais que vous vous sauviez. C'est votre supérieure qui répond de votre santé devant Dieu, ce n'est pas vous; vous répondez, vous, de votre *obéissance*. Non certes nous ne voulons pas que *vous souffriez*, nous voulons seulement que *vous vous sauviez;* et si le bon Dieu permet qu'on vous oublie, qu'on vous accable même, si, après avoir fait part de votre faiblesse, de votre fatigue, de vos douleurs on ne vous écoute pas, on ne vous croit pas... allez *au martyre*, allez-y en pleurant, mais n'y allez pas en *murmurant*.

Et vous qui avez vieilli sous le faix du travail, *traînez-vous* encore pour accomplir la règle autant que vous le pourrez. Ne vous prévalez jamais de votre ancienneté, de vos travaux, des charges que vous avez exercées, pour vous exempter sans permission des observances communes. Oh! que de bien vous ferez, quand on vous verra, courbées sous le poids de l'âge et des infirmités, aimer la règle et ne manquer à aucun exercice (1).

(1) Les théologiens exceptent de l'obéissance les cas où la chose commandée est d'une exécution très difficile ou périlleuse; comme si, en obéissant, l'inférieur s'exposait ou exposait quelqu'autre à un grave danger de perdre *la vie*, ou *l'honneur*, ou *la réputation*, ou *la fortune*. Dans des cas si critiques l'inférieur n'est pas tenu de se priver du droit certain qu'il a de conserver

Prétexte d'antipathie.—J'aurai pour compagne cette sœur qui me déplaît ; sa présence sera pour moi une source de fautes et une occasion de chutes : elle paralysera mon travail, elle mettra mon salut en danger.—Trop belles paroles et dont vous sentez bien l'exagération et même la fausseté. Qui sait, si dans les desseins de la Providence, ce rapprochement avec cette sœur n'est pas pour vous une occasion de multiplier vos mérites et de faire revivre votre charité ? Qui sait si Dieu n'a pas attaché à ce sacrifice ses grâces les plus abondantes et même votre salut ?

Prétexte d'incapacité.—Je n'ai pas les talents nécessaires pour cet emploi ; je ne réussirai pas, et la honte retombera sur la communauté.—Est-ce encore bien vrai ? Est-ce la honte et l'humiliation pour la maison ou pour vous que vous redoutez ?— Et supposons que ce que vous dites soit l'expression de la vérité, Dieu ne récompensera-t-il pas votre soumission en vous donnant des grâces de succès, si, après avoir exposé vos craintes, vous allez au travail avec dévouement et générosité.

2. *S'agit-il des exercices de communauté et de la ponctualité à s'y rendre ?*—Ici encore que de prétextes. On n'en peut plus ; on est accablé ;

des biens aussi considérables, lorsque le droit de lui imposer de pareils sacrifices n'est pas bien clair dans celui qui les lui impose. On peut même dire que, d'ordinaire, les supérieurs n'ont pas droit de prescrire des actes héroïques ; l'Eglise même s'abstient d'obliger avec cette rigueur. (Craisson, 503.)

la récitation de l'office excite le système nerveux ; la méditation assoupit ; la récréation donne de violents maux de tête.—*Un jour*, dit sainte Thérèse, qui connaissait bien tous ces prétextes, *un jour nous ne faisons pas oraison parce que nous avons mal à la tête ; le lendemain, parce que la veille nous avons eu ce mal ; deux ou trois jours après, de peur d'avoir encore ce mal.*

Oh ! pauvre sœur ! au lieu de vous dire au son de la cloche : *Le maître m'appelle*, pourquoi écoutez-vous le démon ; pourquoi restez-vous hésitante, molle, lâche ? Vous laissez échapper le premier moment toujours si précieux, ce premier moment du cœur qui répond à Dieu : *Me voici !* et qui réjouit le cœur de Dieu, et vous vous privez des grâces que Dieu accorde à l'exactitude et à la ferveur.

II. L'obéissance est pénible aussi à ces religieuses *tenaces dans leurs dévotions, exagérées dans leurs pratiques de piété, et prenant leur entêtement pour la régularité.*—Elles se fatiguent beaucoup elles-mêmes et fatiguent surtout leur supérieure.—Veut-on les dispenser de quelque point de la règle parce qu'on juge qu'elles ne peuvent le remplir ? Elles se récrient : *Elles n'ont pas besoin des soulagements qu'on veut leur procurer,—elles ne sont pas aussi malades qu'on le pense,—elles croiraient faire un péché, même un péché mortel, en ne disant pas leur office, en rompant le jeûne, en n'entendant pas la messe le dimanche.*

" Depuis un peu de temps, écrivait saint

François de Sales, j'ai eu quelque sentiment de fièvre. Notre médecin n'a point voulu m'ordonner d'autre remède que le repos et je lui ai obéi. Vous savez que c'est aussi le remède que j'ordonne volontiers, la *tranquillité*, et que je défends toujours l'empressement. ... Laissons pour un peu la méditation à cause de notre mal de tête... Que nous importe-t-il que nous soyons à Dieu d'une façon ou d'une autre ? "— Voilà l'exemple à suivre.

Il est bien difficile d'avoir raison de ces esprits moins scrupuleux souvent qu'étroits et malades ; essayons de donner quelques règles qui pourront leur être utiles dès qu'ils deviendront un peu humbles.

1. Il est certain qu'il est des choses qu'une supérieure ne peut jamais commander et auxquels les inférieures ne doivent pas se soumettre : celles qui sont contre les commandements de Dieu et celles qui sont *évidemment* contre la règle.

2. Il est certain qu'il est des choses qui peuvent être permises en certaines occasions, quoique défendues ou commandées *en général* par la règle, par l'Église ou même par le droit divin positif, comme le jeûne de Carême, l'obligation d'entendre la messe, de ne pas travailler le dimanche, la récitation de l'office divin,—ces lois peuvent souffrir des exceptions ; il est des circonstances où elles n'obligent pas, et, *dans le doute*, l'autorité du supérieur qui explique la loi, doit tranquilliser la conscience des inférieurs. Quand il s'agit

d'un *commandement de l'Eglise*, une supérieure *ne peut pas dispenser*, parce que ces commandements ne tombent pas sous sa juridiction, mais elle peut juger, comme personne prudente et désintéressée, que, vu l'état de telle religieuse qui lui est confiée, ce commandement ne l'oblige pas dans ce cas particulier.—Et c'est à *ce jugement* que la religieuse doit se soumettre.

Mais, dira-t-on, une supérieure ne peut-elle pas se tromper ? Oui sans doute, mais *une inférieure, en lui obéissant, ne se trompera pas.* —Mais ne peut-on pas croire celle qu'on dispense plus malade qu'elle ne l'est en réalité ? Oui sans doute, et cette malade doit simplement dire sa pensée, et quand elle a exposé son état, *elle doit obéir et former sa conscience sur celle de sa supérieure, méprisant complètement ses doutes et ses inquiétudes.*—Voici comment s'exprime un théologien : "Dans le doute du pouvoir du supérieur ou dans le doute de la licéité de la chose commandée, *l'inférieur est obligé d'obéir....* parce qu'alors la condition du supérieur est préférable ; il est en possession de l'autorité du pouvoir de commander et l'inférieur s'est dépouillé, en sa faveur, de sa liberté ; c'est ce qu'exige le bon ordre et la subordination commandée ; le supérieur, d'ailleurs, a droit d'ordonner tout ce qui certainement n'excède pas son pouvoir." (P. Antoine.)

Un autre théologien ajoute : "Il n'est pas nécessaire, afin que l'inférieur soit tenu d'o-

béir à son supérieur, que lui, inférieur, voie et comprenne que ce qui lui est commandé est bon et renfermé dans le pouvoir du supérieur; il suffit qu'il sache que la chose n'est pas évidemment mauvaise et hors des limites de l'autorité de son supérieur.—Saint Liguori va jusqu'à dire que l'inférieur est tenu de se soumettre quand même il lui paraîtrait plus probable que ce qui est ordonné n'est pas licite, par la raison que le supérieur ne doit pas être dépouillé du droit certain qu'il a de commander, tant qu'il n'est pas démontré qu'il sort des limites qui circonscrivent son pouvoir.

Ces décisions s'appliquent à un autre ordre de choses plus intime et plus rare, mais dans lequel l'obéissance coûte davantage, nous voulons parler des *visions et des révélations*.

Nous n'avons pas à traiter ici ce sujet délicat, mais nous pouvons dire que là aussi, quelle que soit la conviction de la personne à qui a été accordée ou une *vision* ou une *révélation*, cette personne doit dire avec sainte Thérèse: "*Je fais plus de cas d'une parole de mon supérieur ou de mon confesseur que de mille révélations; et c'est par les avis de ceux qui tiennent pour moi la place de Dieu, que je dois me régir et me gouverner.*"

En admettant, ajoute-t-elle, dans *le Livre des Fondations* (Ch. VIII), que le confesseur se trompe, le plus sûr pour la personne qui se croit favorisée d'une révélation, est de ne s'écarter en rien de sa direction, quand ce

serait un ange du ciel qui lui eût parlé. Car Notre-Seigneur en donnera lumière à son ministre, ou disposera les choses de telle sorte que cette âme ne puisse faillir en lui obéissant. Nul danger à agir de la sorte, tandis qu'une conduite contraire est pleine de périls et d'inconvénients. Nous devons nous souvenir que la faiblesse naturelle est fort grande, particulièrement dans les femmes."

"*Ne te mets point en peine*, disait Jésus-Christ, à sainte Thérèse, qui par ordre de son confesseur avait repoussé ce divin Sauveur se montrant à elle, *ne te mets point en peine ; tu fais bien d'obéir ; je ferai connaître la vérité.*

III. *Mais n'est-il pas permis de faire à sa supérieure des observations et des réclamations ?*

Oui certes, car l'obéissance religieuse n'est pas un *esclavage ;*—mais dans toute réclamation, il faut observer les règles suivantes :

1. Examiner devant Dieu, si ce n'est point notre amour-propre, ou notre intérêt, ou notre lâcheté, ou notre orgueil qui nous pousse à réclamer.

2. Proposer ses raisons avec la même sincérité, qu'on le ferait à Jésus-Christ dont notre supérieure tient la place,—se précautionnant contre la passion qui ne doit pas être le principe de l'action d'une religieuse,—et restant toujours dans les limites de la politesse, de la douceur et de l'aménité chrétienne.

3. Se tenir dans une grande indifférence, prête à accepter avec résignation la décision

de notre supérieure, soit qu'elle accepte nos raisons, soit qu'elle les repousse, et voir, dans sa décision, la volonté du bon Dieu.

4. Calmer au fond de son âme, par une prière lente et paisible, l'impression pénible qu'un refus y a fait naître, et, si c'est possible, n'en parler à personne.

IV.

TRISTES EFFETS DE LA DÉSOBÉISSANCE.

Ils sont tristes, bien tristes les effets de la désobéissance! Nous avons déjà, en parlant de la *source des illusions sur l'obéissance*, indiqué *la présomption*, *l'arrogance*, *la révolte*, comme produites par l'orgueil; disons-le cependant, ces effets qui troublent toute une communauté ne sont pas heureusement habituels; ceux dont nous allons parler sont plus fréquents et n'atteignent que la religieuse désobéissante.

1. *La désobéissance habituelle rend très-difficile et à peu près impossible la pratique des vœux.*

"D'après saint Thomas, dit le P. Meynard, les constitutions sont à l'égard des trois vœux, ce que sont les trois vœux à l'égard de la charité,—c'est-à-dire que comme les trois vœux servent de remparts contre les trois concupiscences et conservent en nous la charité qui seule peut nous mériter le ciel, de même les constitutions éloignent les tentations et assurent la pratique des vœux."

Saint Augustin appelle l'obéissance la mère, le principe et la gardienne de toutes les vertus. Le vœu d'obéissance est le plus étendu de tous les vœux, celui qui renferme implicitement tous les autres, qui résume, pour ainsi dire, à lui seul tout l'état religieux. — Quand on vivrait dans la pauvreté et dans la chasteté volontaire, ou quand même on aurait fait vœu de pauvreté et de chasteté, on ne serait pas pour cela religieux, ni dans l'état parfait de la vie religieuse, si on n'avait fait vœu d'obéissance. — Manquer habituellement à l'obéissance, c'est en quelque sorte laisser tomber les autres vœux dont elle est le soutien. Voilà pourquoi, dit saint Bernard, à celui qui enfreindra les règles légères, il deviendra peu à peu comme impossible d'observer les règles plus importantes et qui se lient à l'observation des vœux.

2. *La désobéissance habituelle met en opposition avec la volonté de Dieu et par conséquent empêche de tendre à la perfection.*

La perfection consiste, nous le verrons, *à vouloir toujours ce que Dieu veut ;* or la religieuse désobéissante n'est-elle pas en opposition avec la volonté de Dieu ? A chacune des actions qu'elle fait, en dehors de la règle et surtout contre la règle, ne peut-elle pas dire : *Je fais ce que Dieu ne voudrait pas que je fisse ?* oh ! si elle y pensait !...

Et qu'elle ne dise pas : *Je désobéis en choses peu importantes ;* quel que soit le peu de gravité de sa désobéissance, cette désobéis-

sance déplaît à Dieu,—elle ôte à son action le mérite qu'elle aurait eu pour le ciel, — elle empêche cette action de faire tout le bien qu'elle aurait pu faire dans la communauté, — elle arrête une grâce que Dieu lui préparait en vue de cette action.

Et quand la désobéissance est de tous les jours, quand elle est devenue habituelle, oh ! quel vide dans les journées d'une religieuse !

L'obéissance dans une âme est comme la sève dans un arbre ; c'est elle qui donne aux fleurs leur éclat, aux fruits leur saveur ; — ôtez l'obéissance d'une âme, toutes ses actions sont sans valeur pour le ciel.

La règle, dit Hughes de Saint-Victor, est *le miroir du religieux ;* elle nous montre tels que nous sommes : beaux ou laids, justes ou pécheurs, agréables à Dieu ou dignes d'être repoussés par lui, selon que notre vie est conforme ou non à tous les points qu'elle nous impose.—Dans les communautés, dit Tronson, on remarque deux choses constantes : la première, que personne ne s'est jamais sanctifié sans en observer les règles ; la seconde, que personne n'observe la règle, comme il faut, sans faire de grands progrès dans la perfection.

3. *La désobéissance habituelle nuit gravement à la communauté.*

Elle nuit à la communauté par le *désordre matériel et par le désordre moral qu'elle y introduit.*

1. Une communauté régulière forme *un*

tout dans lequel chaque membre a sa place marquée et son emploi désigné ; un membre ne peut habituellement *s'ôter de sa place* ou *cesser son emploi* sans occasionner dans l'ensemble un véritable désordre. — Quand une maladie force un membre à se reposer, c'est à Dieu, le maître, à Dieu qui a envoyé la maladie, de pourvoir au maintien de l'ordre général, et il le fait toujours d'une manière ou d'une autre : le travail et la fatigue de tous peuvent augmenter, mais la paix n'est pas troublée.

Une communauté est *un corps vivant*, disent les saints, les règles en sont les nerfs qui le maintiennent dans sa vie ; — elle est *une maison*, les règles en sont et les pierres des fondements et les colonnes qui en soutiennent la toiture ; — elle est *une ville*, les règles en sont les portes et les murailles qui la protègent contre une invasion.

Violer les règles, habituellement surtout, c'est briser les nerfs du corps et le laisser sans vie et sans force,—c'est enlever les pierres des fondements et briser les colonnes qui soutiennent l'édifice et le laisser crouler,—c'est abattre les murailles de la ville et laisser l'entrée libre à l'ennemi.

2. A ce désordre matériel dans la communauté, se joint un désordre moral plus désastreux encore si c'est possible : désordre produit par le *scandale*.

Ah ! le scandale ! c'est un crime affreux dans le monde, comme il devient plus crimi-

nel dans une communauté ; il atteint les âmes les plus aimées de Jésus-Christ, celles pour qui Jésus-Christ a prodigué des grâces sans nombre; celles qu'il a choisies pour ses épouses, celles qu'il garde avec des précautions infinies.

Et, si Jésus-Christ a laissé échapper de son cœur déchiré ce terrible anathème contre ceux qui scandaliseraient un petit enfant: *Malheur, malheur à vous! Mieux vaudrait pour vous qu'on vous attachât une meule de moulin au cou et qu'on vous jetât à la mer*, quelles paroles terribles ne dira-t-il pas contre ceux qui auront détourné une de ses épouses de la fidélité qu'elle lui devait?

4. *La désobéissance habituelle peut facilement conduire au mépris formel des règles et par conséquent au péché mortel.*

Sans doute l'habitude de manquer aux constitutions ne dépasse pas, en elle-même, les limites du péché véniel; cependant, d'après S. Thomas, cette inobservance habituelle peut mener *au mépris* par voie de disposition.—Ce que nous dirons plus tard des *effets de la tiédeur* peut s'appliquer ici, et certes, c'est bien une marque évidente de tiédeur que cette habitude d'irrégularité.—L'irrégularité habituelle amène le dégoût de la règle: elle pèse, elle est fatigante quand on veut la reprendre; le dégoût amène l'insouciance; de l'insouciance au mépris, il y a bien peu de distance.

Voici, d'après S. François de Sales, com-

ment on reconnaît que la désobéissance aux règles renferme le mépris.

1. Quand la religieuse étant reprise se moque de la correction et ne se repent aucunement de sa faute ;

2. Quand elle continue à désobéir sans volonté de s'amender ;

3. Quand elle attaque *la règle elle-même ou le commandement*, les jugeant et les condamnant ;

4. Quand elle cherche à entraîner les autres dans les mêmes fautes en disant que ce n'est rien. (1er entr.)

5. *La désobéissance habituelle expose à perdre la vocation.*

Perdre sa vocation, c'est le plus grand malheur qui puisse arriver à une religieuse !

Perdre sa vocation, c'est faire comme Judas, quitter volontairement la famille de Jésus-Christ, dans laquelle lui-même nous avait introduits par amour pour nous et dans laquelle il nous avait prodigué ses soins les plus affectueux.—Heureuse encore la religieuse qui, après avoir imité Judas dans sa fuite, ne l'imite pas dans sa mort.

Perdre sa vocation, et par conséquent quitter sa communauté ou se faire renvoyer de sa communauté, c'est être parjure et sacrilège, —c'est profaner des facultés qui ont été consacrées au Seigneur,—c'est commettre la rapine dans l'holocauste,—c'est scandaliser le prochain de la manière la plus désastreuse,— c'est déchirer le cœur de l'Église,—c'est jeter

le trouble, l'inquiétude, la douleur dans l'âme de celles qu'hier encore nous appelions nos sœurs,—c'est ébranler et ruiner la maison qui nous a reçues dans son sein et qui ne nous a permis notre consécration qu'en cédant à nos prières.

Perdre sa vocation, c'est un crime sans excuses, un crime odieux et flétri par tous ceux qui conservent encore quelque sentiment d'honneur,—c'est déserter lâchement des sœurs au milieu desquelles et pour lesquelles nous avions juré de mourir. *Malheur*, dit l'Esprit-Saint, *à l'homme trompeur qui n'accomplit pas ce qu'il a voué!* (Mal. 1. 14.)

Et la perte de la vocation commence toujours par la violation volontaire des règles, se continue par cette violation multipliée, se ralentit, se reprend à mesure que les règles sont reprises ou laissées, se consomme enfin, quand la désobéissance, devenue une habitude, entraîne au mépris, à l'arrogance, à la révolte.

"Celui qui se néglige dans l'observance de ses règles, dit le directoire des Trappistes, ne peut tarder à prendre aussi en dégoût la loi qui les lui prescrit et à regarder comme *un joug odieux* la stabilité qui l'attache irrévocablement à des obligations devenues pour lui onéreuses. C'est alors qu'au milieu des inévitables ennuis qu'on s'est donnés par sa faute, l'on fait entendre des paroles comme celles-ci : *Si j'avais à faire ma profession maintenant, je ne la ferais pas.—Si j'avais soupçonné*

qu'il y eût dans notre état tant de peines ou de telles personnes à supporter, jamais je ne m'y serais engagé... On l'a su ; seulement on était fervent alors, on aimait son état et l'amour rendait le sacrifice agréable ; ce sont des sacrifices sans amour qui conduisent maintenant au découragement. Un édifice qui n'est pas entretenu dépérit; l'infidélité amène l'instabilité."

Priez donc, vous dirons-nous avec S. Liguori, priez, vous qui sentez au fond de votre âme *la révolte vous envahir :* il n'y a que le démon qui puisse vous inspirer les pensées qui vous préoccupent : *Vouloir renoncer à l'état heureux où la miséricorde divine vous a appelée, c'est vouloir renoncer à votre salut.*

Priez et, avec toute l'énergie de votre volonté, remettez-vous à l'obéissance ; l'obéissance est la seule forteresse dans laquelle *le démon* n'a point d'accès.

ARTICLE TROISIÈME.

ILLUSIONS SUR LA PAUVRETÉ.

Le vœu de pauvreté est celui sur lequel il est le plus facile de se faire illusion et se former une fausse conscience.

La pauvreté, dit un auteur ancien, est l'article délicat des monastères, la pierre d'achoppement contre laquelle viennent se briser d'or-

dinaire les bons désirs des religieuses et le zèle de ceux qui travaillent à leur salut. Dans une retraite, elles écouteront volontiers l'homme de Dieu, leur rappelant leurs différents devoirs, mais s'il veut entrer dans le détail de leurs obligations sur *la pauvreté*, s'il leur rappelle les exigences de ce vœu, elles le critiquent, elles l'accusent de sévérité, elles ne l'écoutent plus.

Aussi expliquerons-nous avec soin :

1. *La nature du vœu de pauvreté.*
2. *La nature de la vertu de pauvreté.*
3. *L'étendue du vœu et de la vertu de pauvreté.*
4. *La manière de pécher contre le vœu de pauvreté.*
5. *La manière de pécher contre la vertu de pauvreté.*
6. *La source des illusions sur la pauvreté.*
7. *Les différentes illusions sur la pauvreté.*

I.

NATURE DU VOEU DE PAUVRETÉ.

En général, par le vœu de pauvreté, on s'oblige à n'user des biens de ce monde que selon une certaine mesure.

Le vœu de pauvreté peut être *solennel* ou *simple ;* la différence entre ces vœux étant très grande et les devoirs qui en découlent étant, sur une foule de points, différents les uns des autres, il est nécessaire de bien connaître la nature de l'un et de l'autre.

I. Le *vœu simple* de pauvreté est un acte par lequel une religieuse qui le fait, se réserve le domaine de ses biens et la faculté d'en acquérir de nouveaux, en s'obligeant néanmoins à ne jamais user de ses droits sans la permission de ses supérieurs ;—les actes qu'elle ferait sans cette permission seraient *valides*, mais *illicites* et par conséquent *coupables*.

Ainsi, si avant sa profession, une religieuse n'avait pas disposé de ses *biens patrimoniaux* ou si *un héritage* lui survenait, elle serait tenue à demander permission de les donner, soit de la main à la main, soit par testament ; mais cette permission est à peu près toujours accordée, quand l'usage qu'on veut en faire est bon et utile.

II. Le *vœu solennel* de pauvreté est un acte par lequel une religieuse se dépouille de la faculté d'acquérir et de posséder aucun bien temporel. Ce vœu rend radicalement inhabile à posséder et à acquérir ; et les actes de propriété que ferait une religieuse, après ce vœu, seraient *nuls* et *coupables*.

La religieuse qui viole le *vœu solennel* de pauvreté, commet deux fautes à la fois ; l'une opposée *à la vertu de religion*, puisqu'elle viole un vœu qui l'oblige aussi étroitement que le vœu d'obéissance et de chasteté ; l'autre contraire *à la justice*, puisque s'étant dépouillée de tout, elle ne peut disposer de rien sans commettre un vol.

La religieuse qui viole *le vœu simple* de pauvreté, ne pêche point contre *la justice* en

disposant de ses biens puisqu'ils lui appartiennent, mais elle pêche contre *la vertu de religion* en violant le vœu qu'elle a fait de ne disposer de rien sans permission.

II.

NATURE DE LA VERTU DE PAUVRETÉ.

La *vertu* de pauvreté consiste à se détacher intérieurement de toute affection pour les biens terrestres.

Le *vœu* de pauvreté a pour objet immédiat et direct le dépouillement *effectif*, la pauvreté extérieure et matérielle.—La *vertu* a pour objet immédiat et direct le dépouillement *affectif*, la pauvreté d'esprit, le détachement intérieur.

Le *vœu* de pauvreté a des limites précises, la *vertu* n'en a pas, en quelque sorte, dans son désir de dépouillement complet ; c'est elle qui dit avec S. Cyprien : *Quand on a Dieu, on n'a pas besoin d'autre chose, car celui qui a Dieu a tout.* Dieu, dans une âme qui possède la vertu de pauvreté prend la place qu'aurait occupée tout ce dont elle s'est privée pour l'amour de lui.

Toute transgression de la *vertu* de pauvreté n'est pas une violation du *vœu*, mais toute violation du vœu est une transgression de la vertu.

Une religieuse possède la vertu de pauvreté, lorsque étant privée, ou par sa supérieure ou par un accident de certaines choses qui étaient

à son usage, elle supporte cette privation sans se plaindre, sans murmurer et avec beaucoup de paix, alors même que cette privation lui est très sensible.

Une religieuse ne possède pas la vertu de pauvreté, lorsqu'elle tient avec affection à une chose,—qu'elle aime à y penser,—qu'elle la désire,—qu'elle la recherche avec empressement,—qu'elle craint de la perdre,—et qu'elle murmure et se trouble quand elle l'a perdue.

Le manque de vertu de pauvreté se manifeste surtout, on peut le dire, dans l'attache aux petites choses, à un *vêtement*, à un *meuble*, à un *objet de piété*, à un *livre*, à une *image*.

La *vertu* de pauvreté est le complément du *vœu* de pauvreté, elle lui donne sa valeur. " La pauvreté toute seule, dit S. Bernard, n'est pas une vertu, mais l'amour de la pauvreté est plus qu'une vertu, c'est une béatitude et la première des béatitudes. De grandes promesses sont faites aux autres; celle-ci est mise en possession du royaume du ciel: il ne lui est pas seulement promis, mais, dès ce monde, il lui est donné."

Le but qu'on s'est proposé, en faisant le vœu de pauvreté, a été d'éloigner les embarras qui accompagnent toujours la possession des biens de la terre, afin de servir Dieu avec la liberté qui dispose à l'union divine et arriver ainsi à la perfection ; or, il est évident que la religieuse qui n'a pas *la vertu de pauvreté*, n'atteindra qu'imparfaitement le but de son vœu ;

la vertu de pauvreté pouvant seule la détacher intérieurement des biens de ce monde.

III.

ÉTENDUE DU VOEU ET DE LA VERTU DE PAUVRETÉ

La *vertu* de pauvreté s'étend à tout et partout, et la religieuse qui veut être fidèle à sa vocation ne doit mettre aucune borne au dépouillement des affections et des désirs de son cœur. Cette disposition lui fera observer *avec fidélité* et surtout *avec mérite* toutes les observances de son vœu.

Le *vœu* de pauvreté ne s'étend pas au delà de ce qui est *indiqué par les constitutions* et *déterminé* par *les coutumes de l'institut.* Une religieuse doit donc s'instruire des règles et se faire expliquer la manière de vivre de la maison où elle est, et se conformer avec soin à tout ce qui lui est dit. Le concile de Trente recommande fortement *la vie commune*, et ne point s'y conformer peut devenir quelquefois une faute grave en elle-même, mais surtout, et le plus souvent, un péché de scandale dont les conséquences sont très funestes.

Soyez donc pauvre dans votre *cellule*, n'y conservant que la table, le prie-Dieu, le nombre de chaises, les objets de piété que la règle permet et que l'usage autorise.— Ne gardez que les livres qui vous ont été indiqués et portez-les à la bibliothèque commune dès que vous en avez fait l'usage pour lequel on vous les laissait.— Pas de provisions exagé-

rées de papier, de plumes, d'enveloppes : si on vous permet de conserver quelques timbres-poste, que ce soit en petit nombre. — Pas de linge autre que celui que toute sœur peut avoir.—Pas surtout de cassette fermée à clef. Une supérieure doit toujours avoir la facilité d'entrer dans les cellules et de voir tout ce qui s'y trouve.

Soyez pauvre dans *les objets à votre usage.*— Pas de *montre en or* si l'usage de la maison autorise à en avoir une, pas même de *montre* à vous en particulier si vos sœurs n'en ont pas et que votre supérieure n'ait pas reconnu qu'elle vous est nécessaire pour remplir votre emploi.— Pas de *cadre doré* dans votre cellule ; pas de *chaîne en argent* pour suspendre même vos médailles qui, elles aussi, ne seront en argent qu'autant que c'est formellement permis, et qu'elles ne sont pas d'une grande valeur.—Pas de *pendants d'oreilles* à moins d'un ordre du médecin.—Pas de *couverts en argent* à moins que ce soit une prescription ou au moins une tolérance générale.—Pas de *livres à tranche dorée.* "Ma fille, écrivait sainte Chantal à une de ses religieuses, souvenez-vous de ceci toute votre vie : où l'argent suffira n'y mettez pas de l'or ; où l'étain suffira n'y mettez pas de l'argent ; où le plomb pourra être suffisant n'y mettez pas de l'étain ; car la vraie fille de la Visitation ne doit pas chercher les choses riches, jolies, gentilles, mais les grossières, solides et seulement le seul nécessaire."

Soyez pauvre dans vos *vêtements.*— Qu'ils

soient tous *uniformes* pour la matière, pour la coupe, pour la couleur.—Qu'ils soient *simples* par la manière d'être portés, sans recherche, sans nouveauté, surtout sans affectation et sans vanité. L'usage des *miroirs* est interdit dans les monastères, qu'on sache s'en passer pour l'arrangement de sa toilette et qu'on n'y supplée pas frauduleusement, hélas ! par une mesquine coquetterie, en se regardant dans le verre d'un tableau ou dans la vitre d'une fenêtre.— Qu'ils soient *propres ;* si la vanité est le fruit de l'orgueil, dit S. Bernard, la malpropreté est le fruit de la paresse. La pauvreté et la propreté marchent toujours ensemble dans une maison religieuse bien réglée. La pauvreté s'arrête là où commence la négligence et la saleté.

Soyez pauvre dans vos *aliments.*—Contentez-vous, en principe, des aliments servis à tout le monde et que ce soit poussée par un véritable besoin que vous demandez un ordinaire à part : vos supérieures ont l'obligation *d'être larges* pour vos besoins matériels ; vous *soyez prudentes* dans les demandes que vous faites.— Ne demandez jamais d'un ton impérieux, demandez comme demande un pauvre ; ne prenez pas de détours pour faire demander par vos parents ni par le médecin.— Et dès qu'il vous sera permis de reprendre la vie commune, reprenez-la.— Ne gardez rien en cachette dans votre chambre ; à moins de cas particulier, c'est à l'infirmerie qu'on doit prendre la nourriture particulière et les adou-

cissements nécessaires.— On ne peut pas en communauté être trop bon et trop généreux pour les malades, mais faut-il que les maladees soient bien saints et bien vertueux.

IV.

MANIÈRE DE PÉCHER CONTRE LE VOEU DE PAUVRETÉ.

On peut pécher de deux manières contre le vœu de pauvreté.

1. En s'appropriant.— 2. en disposant sans la permission des supérieurs.

I.

S'APPROPRIER.

S'approprier, c'est se mettre en possession de ce qui peut être la matière du vœu. Ainsi :

1. Prendre le bien d'autrui ou celui de la communauté pour en faire sa propriété personnelle ou pour son usage exclusif, quand même il s'agirait de choses nécessaires : la nécessité donne le droit de demander et non pas celui de *dérober* à moins qu'elle ne soit absolue.— Quand il y a eu *vol*, la restitution doit se faire *des biens personnels* si on en a, ou par *compensation* telle que retranchement alimentaire, travail extraordinaire... ou ce qui est plus simple et ne demande qu'un peu d'humilité *par l'aveu de son vol et la condamnation* de la part des supérieurs.

2. Recevoir quoi que ce soit, de qui que ce soit, à quelque titre et pour quelque destination que ce soit.— Une religieuse ne peut recevoir *des dépôts* ni accepter *des présents* pour elle ; elle le peut pour la communauté, en vertu d'une permission présumée des supérieurs à qui elle les remet fidèlement et promptement. (1)

3. Acheter, échanger, emprunter soit pour son usage personnel, soit pour la communauté,—se faire acheter par ses parents ou se faire prêter par eux à l'insu des supérieurs.— Les religieuses, exerçant leur ministère auprès des malades et loin de leur communauté, ont une permission tacite pour tout ce qui peut leur être nécessaire, à condition d'en rendre compte à leur retour.

4. S'approprier le fruit de ses épargnes ou de son travail. Tout ce qu'une religieuse acquiert ou gagne,— tout ce qui lui est donné pour honoraires de fonctions spirituelles,— tout ce qui lui est offert en don,— tout superflu dont elle se trouve en possession doit être remis à sa supérieure.

(1) D'après une permission, à peu près générale dans quelques communautés, les religieuses peuvent se donner entr'elles des *images, des médailles, des objets de dévotion d'une modique valeur*...Mais il peut y avoir là de véritables abus ;—les abus et les dangers seraient plus à craindre si, sans permission renouvelée à peu près chaque fois, on faisait ces présents aux personnes du dehors et on les recevait d'elles, sous prétexte de *souvenirs*.

II.

DISPOSER.

Disposer des biens dont on a conservé la propriété, c'est agir par rapport à eux, comme si on était entièrement libre, sans songer que le vœu de pauvreté a restreint l'usage de cette propriété ; ainsi :

1. Donner sans permission quoi que ce soit et à qui que ce soit : faire par exemple en son nom et de ses biens des *aumônes*, des *présents*, des *remises de pension*, des *cessions de droits*,— disposer des économies réalisées sur son travail, sur sa consommation personnelle, sur un argent donné pour un voyage,—emporter dans une autre maison ce qu'on avait à son usage dans celle que l'on quitte.— La faute serait plus grave, si on donnait à des étrangers que si on donnait aux personnes de la maison.

2. Prêter sans permission, même à une compagne, est un acte de propriété qu'une religieuse doit éviter avec soin, à moins que l'objet ne soit de peu de valeur ou que la compagne en ait un besoin pressant ;— se prêter, *en passant*, une feuille de papier, une plume, un peu de fil, entre dans les relations ordinaires de la vie, et est un acte de complaisance dont il ne faut pas cependant abuser.— Prêter à des étrangers, des objets qui ont une valeur réelle, *des livres* par exemple, est une faute plus grave, parce que les intérêts de la maison sont ainsi facilement compromis.

Les *reliques* sont la propriété personnelle de

la religieuse qui les possède, elle peut les donner, les échanger, les prêter, pourvu que ce ne soit pas à titre onéreux ; dans ce cas, elles deviendraient matière du vœu de pauvreté.— Une religieuse a aussi la propriété personnelle *des écrits* dont elle est l'auteur, elle ne pourrait cependant *les publier* sans l'autorisation de ses supérieurs.

3. Travailler, sans permission, même à titre gratuit, au profit des étrangers,— vendre le fruit de son travail, le donner même en aumônes, s'agirait-il d'un art libéral *peinture, musique.*

4. Laisser par sa faute, détériorer ou perdre ce dont on a l'administration ou l'usage, soit dans son emploi, soit dans son service personnel.

Le vœu de pauvreté, oblige une religieuse à se montrer plus soigneuse dans sa communauté, qu'elle ne l'était dans sa famille.—Dans sa famille, elle pouvait avoir le droit *d'user* et, en quelque sorte, *d'abuser* sans faire tort à personne ; dans sa communauté, elle n'a que le droit *d'user*, et elle ferait tort à la maison si elle était négligente. — Ne soyez pas moins soigneuse dans le service matériel de votre maître Jésus Christ, et cela par respect et par amour, que vous ne le seriez chez un maître de la terre, par esprit d'ordre, par amour-propre ou par intérêt.

Nous avons indiqué les principes généraux ; les détails pourraient être très nombreux.— Une religieuse fera bien de se montrer délicate

sur ces mille détails qui peuvent plus ou moins blesser la pauvreté et qui se présentent tous les jours, soit *avec ses sœurs* pour qui elle veut être bonne et à qui elle veut faire plaisir,— soit *avec ses parents* toujours portés à lui offrir, à lui donner quelque chose, à exécuter ses désirs,— soit avec *ses amies* qui sont pour elle pleines de bienveillance, de respect, de reconnaissance, lui offrant ou lui demandant des souvenirs, — soit avec *les pauvres* qui émeuvent son cœur et pour lesquels elle se priverait si volontiers.

Il est des cas sans doute où *son bon sens chrétien* lui dira qu'elle peut agir, parce que *certainement*, si sa supérieure était là, elle l'autoriserait à accepter ou à donner ; mais qu'elle aille, dès qu'elle sera libre, rendre compte à sa supérieure de tout ce qui s'est passé, qu'elle ne cache rien, qu'elle ne dissimule rien ; sans cela, elle se fausserait vite la conscience.

V.

MANIÈRE DE PÉCHER CONTRE LA VERTU DE PAUVRETÉ.

On peut pécher de trois manières :

1. Par des regrets ou des désirs volontaires contraires à cette vertu.

2. Par un attachement déréglé aux choses qui nous sont nécessaires.— Si ces désirs ou ces attaches aux biens temporels allaient jusqu'à faire commettre quelque grave injustice ou des manquements notables à la cha-

rité, à la tempérance... il y aurait certainement péché mortel. En dehors de ces circonstances, les fautes contre la vertu de pauvreté sont des péchés véniels.

3. Par l'usage des objets de luxe ou des superfluités, ce qui est très opposé à l'état religieux et peut quelquefois aller jusqu'à la faute grave ; il est si facile de s'attacher aux choses superflues avec un sentiment coupable d'avarice, de sensualité ou de vanité ! Il faudrait toutefois un excès notable pour faire un péché mortel, quand on garde des choses superflues avec la permission expresse ou tacite des supérieurs ; il y aurait toujours cependant *péché véniel*, car on ne peut aller contre la volonté de l'Église en cette matière, sans faire preuve d'une affection désordonnée (Meynard).

VI.

SOURCES DES ILLUSIONS SUR LA PAUVRETÉ.

Les sources des illusions sur la pauvreté sont :

1. *Le peu de réflexion sur les obligations imposées par le vœu de pauvreté.*

Ces obligations sont les mêmes que celles des vœux de chasteté et d'obéissance. Les trois vœux de religion renferment des engagements formels qui ne peuvent être violés sans péché ; on le sait sans doute mais quand il s'agit de *la pauvreté* on agit avec une légèreté étonnante.

S'agit-il du vœu de *chasteté*, par exemple ? On est à cet égard d'une délicatesse qui va jusqu'à redouter non seulement le péché mais encore l'ombre du péché. Nous sommes loin, certes, de condamner cette délicatesse qui fait honneur à la pureté de la religieuse, mais ce qui est condamnable, c'est le peu de respect que l'on a pour la pauvreté, soit comme *vœu*, soit comme vertu.

On s'accoutume petit à petit à la regarder, dans les détails de tous les jours, comme une espèce de formalité assez insignifiante ; on se confesse des manquements qui paraissent plus graves et encore se justifie-t-on souvent en donnant des raisons pour expliquer ce manquement dont on n'a aucun repentir, mais on parle à peine de la faute *de garder dans sa cellule une chose dont on n'a nul besoin,—de tenir d'une manière déréglée à un objet qu'on regarde comme sien, qu'on ne prêterait que difficilement et qu'on ne remettrait à sa supérieure, si elle le demandait, qu'en murmurant beaucoup,—de laisser détériorer un objet parce que on n'en est pas directement chargée,—de passer de longs quarts-d'heure sans rien faire ou à s'occuper de futilités...*

Ces fautes peuvent être légères, elles ne blessent pas toujours directement le vœu de pauvreté ; mais ne compromettent-elles pas *l'esprit religieux* ? Mais ne sont-elles pas cause de cette vie irrégulière qu'on vous reproche ? Et ne savez-vous pas que *celui qui méprise les petites fautes tombera peu à peu dans de plus*

grandes ?—N'êtes-vous pas obligée par état à tendre à la perfection, et tendre à la perfection n'est-ce pas chercher à éviter même les plus faibles imperfections ?—Ne sentez-vous pas que *l'amour de la propriété* s'insinue petit à petit dans votre esprit ? Que vous vous troublez et vous vous irritez quand on vous enlève cet objet auquel vous sembliez ne pas tenir ?

II. *Le peu de réflexion sur la nature et les effets de la pauvreté.*

Faire le vœu de pauvreté c'est s'obliger à *devenir comme les pauvres.*

Or, 1. les effets de la pauvreté sont :

Le manque des choses nécessaires,

Le mépris et le rebut des gens du monde à cause de ce manque du nécessaire,

Le travail pour se procurer ce nécessaire,

La reconnaissance pour ceux qui donnent ce nécessaire.

La souffrance et la résignation quand manque réellement ce nécessaire,

La prière pour obtenir ce nécessaire.

2. La conduite du *bon pauvre*, c'est-à-dire du pauvre qui veut aller au ciel, doit être votre conduite à vous.—La seule différence entre un pauvre et vous, c'est que *le pauvre* est dans cet état par nécessité et, *vous religieuse*, vous êtes dans cet état volontairement, par un esprit de mortification, et que vous ressemblez davantage à Jésus-Christ.

Un pauvre reçoit sans murmure et sans plainte la nourriture qui lui est donnée.

Un pauvre dans le choix de ses vêtements

recherche ce qu'il y a de plus simple ; il est heureux de porter ce qu'on lui donne.

Un pauvre se rend à lui-même tous les services dont il a besoin sans en exiger de personne ; il n'a pas de serviteurs.

Un pauvre supporte sans trop se plaindre l'intempérie des saisons ; il n'est pas jaloux du bien-être des autres.

Un pauvre travaille autant qu'il le peut sachant bien qu'il y est obligé.

Un pauvre, quand il demande quelque chose, le fait avec timidité et humilité ; il sent qu'on n'est pas obligé de lui donner ; il ne murmure pas quand on le renvoie les mains vides, et, quand on lui a donné, c'est du fond du cœur qu'il dit un merci plein de reconnaissance.

Un pauvre, quand il est malade, se contente des secours et des soins qu'on lui donne et qu'il regarde comme ne lui étant pas dus ; il ne se plaint pas des délais ; il s'accommode au ton et aux manières des personnes qui le soignent.

Un pauvre est toujours gracieux et reconnaissant envers les personnes qui ont la bonté de s'occuper de lui.

O ma sœur, tant que vous n'en serez pas venue là, vous ne remplirez pas la perfection de votre vœu de pauvreté.

III. *Le peu de réflexion sur la valeur de la pauvreté.*

1. *La pauvreté* a la promesse des plus magnifiques récompenses :

C'est parce qu'ils se sont faits pauvres pour lui que Jésus-Christ promet à ses apôtres et *un centuple de grâces et les consolations du ciel en cette vie*, et *le droit de juger le monde à la fin des siècles* et *une place de distinction dans le royaume de l'éternité.*

Mais pour avoir part à ces récompenses, pour être rangées dans le ciel, au nombre et dans la classe de ceux à qui Dieu fait comme *une ample restitution* de tout ce dont ils se sont dépouillés pour lui sur la terre, il faut qu'il y ait en réalité un vrai dépouillement et un vrai dénûment en vous, et que vous sentiez ici-bas les privations et les souffrances attachées à ce dénûment. Sans cela, comment feriez-vous valoir votre titre de *pauvre* et qu'est-ce que Dieu aurait à vous restituer ?

2. *La pauvreté* a l'exemple de Jésus-Christ qui la relève, l'ennoblit, la glorifie ; et qui, maître du ciel et de la terre, *possédant toutes les richesses, s'est fait pauvre pour l'amour de nous afin que nous devinssions riches par sa pauvreté.* (II Cor. 8. 9.)

Jésus-Christ, qui pouvait *naître* riche et honoré, a voulu naître pauvre et dédaigné.

Jésus-Christ, qui aurait pu *vivre* dans l'abondance et le repos, a voulu vivre dans le dénûment et le travail.

Jésus-Christ, qui pouvait *s'adjoindre* pour compagnons de ses travaux des hommes distingués par leur naissance et leurs talents, a voulu choisir ses disciples, ses coopérateurs,

ses successeurs parmi les pauvres, les petits, les ignorants.

Jésus-Christ enfin, qui aurait pu *mourir* au milieu de l'éclat et du bien-être, a voulu mourir pauvre, dépouillé ; et a souffert à sa mort les insultes et l'abandon que souffrent les pauvres.

Devant cet exemple de Jésus-Christ qui donc osera se plaindre ? Qui donc ne sera pas heureuse de manquer de quelque chose pour l'amour de Jésus-Christ, surtout quand elle pourra se dire que cette privation momentanée lui vaudra, au ciel, une abondance qui dépassera tous ses désirs ?

3. *La pauvreté* fait de l'âme qui l'embrasse généreusement, *l'enfant de la Providence* dans tout ce que ce mot a de plus étendu ; — elle oblige Dieu à pourvoir à ses besoins, comme une mère est obligée de pourvoir aux besoins de son enfant incapable de se suffire. Et si jamais on n'a vu le *pauvre du monde*, qui s'est conservé pieux et soumis, manquer du nécessaire, comment est-il possible que le *pauvre volontaire*, *le pauvre du bon Dieu*, qui se conserve pieux, bon, soumis, n'ait pas tout ce qui lui fau?t—N'est-ce pas vous qui écoutez Jésus-Christ, vous défendant de vous inquiéter de votre nourriture et de votre vêtement ? vous, qui mettez en pratique ce précepte : *cherchez avant tout le royaume des cieux*, et qui avez droit d'attendre *que tout le reste vous soit donné par surcroît ?*

VII.

DIFFÉRENTES ILLUSIONS SUR LA PAUVRETÉ.

I.

PREMIÈRE ILLUSION.

Ce qui appartient à la communauté m'appartient.

Non : ce qui appartient à la communauté ne vous appartient pas ; vous avez *l'usage de fait* sur les choses que la supérieure met à votre disposition, mais vous n'avez *le droit d'usage* sur rien ; vous ne pouvez rien prendre de *vous-même* à moins d'une absolue nécessité, — vous ne pouvez user des choses que d'après la volonté de votre supérieure, — vous ne pouvez prêter cette chose à d'autres, — vous n'avez que le droit des pauvres : *demander, faire servir, le plus longtemps possible, ce qui est à votre usage*, et, de plus que les pauvres, *être disposée à rendre ce qu'on vous a prêté dès qu'on vous le redemandera.*

II.

DEUXIÈME ILLUSION.

Ce que je donne ou reçois et ce dont je me sers sans permission est peu de chose et d'une petite valeur.

Triste raison que celle-là. Est-ce qu'il ne devrait pas suffire à une religieuse de savoir

que toute propriété lui est défendue, pour s'interdire le plus petit acte qui blesse cette défense ? La religieuse qui, en cette matière comme en toute autre, cherche jusqu'où elle peut aller sans commettre un péché grave, prouve par là qu'elle a bien peu l'esprit de sa vocation. D'ailleurs n'est-il pas à craindre que la cupidité ne l'entraîne petit à petit et ne lui fasse regarder comme *vénielles* des fautes qui peuvent être *mortelles ?*

Le vœu de pauvreté, lors même qu'il n'est que *simple*, oblige de sa nature sous peine de péché mortel. La violation peut cependant n'être que légère à raison des circonstances. Mais quelle est la quantité requise pour qu'une religieuse pêche mortellement en disposant sans permission et sans raison suffisante des biens de la communauté ?

Les théologiens conviennent généralement que la quantité qui suffit pour un péché mortel *en matière de vol* suffit pour le même péché *en matière de vœu.*

Quelques-uns enseignent, avec assez de probabilité, qu'il faut raisonner des vols que les religieuses font à leur communauté, comme des vols que les enfants font à leurs parents ; c'est-à-dire que pour un péché mortel, il faut probablement une matière à peu près double de celle qui est requise dans les vols faits à des étrangers.

On ne peut, du reste, donner à cet égard une règle fixe et précise ; il faut pour cela connaître les circonstances qui accompagnent

la faute commise contre le vœu. Ainsi, pour former une matière grave, il faut une moindre quantité quand il s'agit d'une somme d'argent prise à la communauté, que quand il s'agit de choses qui se consument ou se détériorent par l'usage : *aliments*, *linges*. — Ainsi, si au vol même d'une chose minime, se joint le mauvais exemple qui directement ou indirectement entraîne les autres religieuses à voler à leur tour, le péché peut devenir grave. Malheur, dit S. Liguori, à la religieuse qui introduit le relâchement dans la pratique de la pauvreté !

Du reste, n'appelez pas *peu de chose* ce qui vous fait pratiquer le vœu de pauvreté et conserve en vous l'esprit de votre état. En raisonnant et en agissant comme vous le faites, le vœu de pauvreté ne coûterait rien ; or si un vœu ne coûte pas des sacrifices journaliers peut-on dire qu'on l'observe d'une manière vraiment méritoire ?

III.

TROISIÈME ILLUSION.

Je ne prends rien, je ne reçois rien, je ne gaspille rien ; mais je ne travaille pas autant que je pourrais le faire. — Suis-je tenue à vivre comme une mercenaire ?

Ce mot de *mercenaire* semble vous humilier ; ne répond-il pas à l'esprit de votre vocation ? Jésus-Christ pendant trente ans n'a-t-

il pas travaillé au métier pénible d'un artisan ? S. Paul, qui pouvait vivre aux dépens de ceux à qui il prêchait l'Evangile, ne se rend-il pas ce glorieux témoignage qu'il n'a été à charge à personne et que *ses mains ont fourni à son entretien et à celui des personnes qui étaient avec lui ?*

L'état religieux, étant un nouvel engagement à la pénitence et à la pauvreté, ne dispense pas *de gagner son pain à la sueur de son front ?* Quelques savants ont même prétendu que le *travail des mains* était de l'essence de l'état monastique ; il est au moins certain que ce travail a de tout temps été recommandé aux religieuses d'une manière particulière ; et que ne pouvant prier Dieu toute la journée et n'étant point obligées, comme les religieux, à vaquer à l'étude, il leur a été enjoint, pour éviter l'oisiveté et ses suites, d'employer leur temps libre à travailler de leurs mains.

Sainte Thérèse, chargée du gouvernement de tout un ordre et de la conduite de trente-deux monastères qu'elle avait fondés, s'appliquait *à un ouvrage manuel* dans les intervalles que lui laissaient ses maladies, ses occupations et ses prières ; et elle recommande ce travail dans plusieurs endroits de ses œuvres.

Ce travail est nécessaire *pour éviter les tentations et se conserver dans les vertus. L'oisiveté n'est-elle pas la mère de tous les vices ?* — Il est nécessaire *pour persévérer dans sa vocation.* Je suis convaincu, disait un supérieur expérimenté, que presque tous les jeunes religieux

qui sont sortis de l'institut, n'ont perdu leur vocation que parce qu'ils se sont *laissés aller à la paresse :* non que ce vice soit la cause directe de leur sortie, mais il les a conduits à des fautes graves, et ces fautes, après leur avoir fait perdre le goût et l'amour de leur état, les ont portés à l'abandonner... Aussi le service le plus important qu'un supérieur puisse rendre à un jeune religieux, c'est de l'occuper de telle sorte qu'il ne lui laisse pas un moment de relâche.

Ce travail est nécessaire *pour entretenir le bon ordre et la régularité dans la communauté.* — Le bon ordre, la régularité et par conséquent *la paix* et *la charité* ne peuvent régner dans une communauté qu'autant que chacun des membres s'acquitte consciencieusement de l'emploi qui lui est confié. Il en est des emplois dans une communauté bien réglée comme des anneaux d'une chaîne ; un seul qui vient à manquer ou à se relâcher dérange forcément tous les autres.

Ce travail est nécessaire quelquefois *pour subvenir aux besoins de la communauté* ; et, dans ce cas, celle qui ne fait pas tout ce qu'elle peut est cause de la souffrance qu'éprouvent ses sœurs ; et si elle ne souffre pas elle-même c'est aux dépens des autres qu'elle ne manque de rien. — Si la communauté se suffit largement, le travail des sœurs est utile soit pour faire des aumônes, soit pour fournir une dot aux postulantes trop pauvres.

Nous ne parlons pas du *travail intellectuel*

pour les sœurs obligées à faire la classe ; celui-là est trop évidemment nécessaire pour qu'on le néglige volontairement. Le *trop d'ardeur* à l'étude serait plutôt à blâmer, surtout quand il porte à des études étrangères à la classe qui nous est confiée.

IV.

QUATRIÈME ILLUSION.

Si j'ai quelque chose de plus que les autres et si je demande quelque chose de plus, c'est que j'en ai besoin.

Cette raison est bien vague et peut s'étendre à beaucoup de choses. Oh ! sans doute, *exposez vos besoins* mais *ne demandez pas avec trop d'insistance.* Malade, laissez au médecin l'ordonnance des remèdes qu'il jugera convenable, laissez à votre supérieure et à l'infirmière le soin de faire venir ces remèdes et de les préparer. Acceptez-les avec reconnaissance, mais ne murmurez pas si on ne vous les donne pas. N'exigez pas les soulagements que peut-être vous ne pourriez pas avoir dans votre famille et que surtout *un pauvre* ne pourrait pas se procurer.

" Il est des religieuses peu animées de l'esprit de leur état, lisons-nous dans un ancien traité, qui dans leur maladie veulent essayer de tous les remèdes, quelque coûteux qu'ils puissent être ; elles veulent consulter tous les médecins d'une contrée ; elles ne craignent

pas d'oublier la clôture pour demander un voyage et prendre les eaux ; les attentions qu'elles exigent ne finissent point ; leurs recherches sur la nourriture et le bien-être sont infinies ; elles lassent les infirmières, dérangent toute une communauté et meurent enfin comme elles ont vécu, en vraies mondaines. "

Et dans les cellules ? que de choses dont on pourrait et dont on devrait se passer ! Qu'elles soient propres, mais qu'elles soient nues comme les cellules des pauvres et que le bon Dieu n'y voie que ce que la règle y a fait placer. — Ecoutez cette page de sainte Thérèse : " Nous passâmes quelque temps, mes deux compagnes et moi, n'ayant pour tout meuble que notre couverture et nos deux garde-pailles ; et il y eut tel jour que nous n'avions pas seulement autant de bois qu'il en faudrait pour faire rôtir le plus petit poisson... Comme le froid était grand, nous le sentions fort durant la nuit et nous y remédiions le mieux que nous pouvions avec cette couverture et nos manteaux de gros drap... Cette pauvreté nous remplissait de tant de consolations et de joie que je ne saurais m'en souvenir sans admirer les trésors cachés que Dieu renferme dans les vertus.

V

CINQUIÈME ILLUSION.

J'use seulement du pécule qui est permis en religion.

Le pécule est sujet à une foule d'abus. Voici comment la question a été traitée par un auteur ascétique.

1. *Le pécule est-il permis ?*

Le pécule n'est autre chose qu'un argent possédé par une religieuse qui le tient en réserve pour le cas de besoin. Le pécule, qu'on appelle communément *la petite bourse*, est formé ordinairement des revenus patrimoniaux et s'alimente par les dons des parents.

D'après les principes établis, la religieuse, qui n'est liée que par des vœux simples, peut avoir un *pécule* parce qu'elle ne s'est pas dépouillée du droit de posséder et d'acquérir ; droit qu'elle conserve, mais dont elle ne peut user qu'avec permission.

Ce *pécule*, considéré en soi, n'a donc rien de contraire au vœu de pauvreté pourvu que la religieuse se conforme exactement aux règles suivantes :

1. Ne point garder cet argent, mais le déposer entre les mains de sa supérieure immédiate, chargée de ce soin.

2. Ne se servir de cet argent qu'avec permission.

3. Se conformer exactement à la permission obtenue et ne pas la dépasser ni la détourner.

4. Ne pas se servir de cet argent pour des fins contraires au vœu de pauvreté.

2. *Inconvénients du pécule.*

Ils sont graves pour l'esprit religieux. L'argent, dangereux pour tous, l'est davantage pour ceux qui ont fait vœu de pauvreté ; il attache avec une facilité et une ténacité étonnante, et ce n'est qu'à grand peine et après beaucoup de résistance qu'une sœur habituée à son pécule, le remet à sa supérieure qui le lui demande.

3. *Prétextes pour justifier le pécule.*

Ils sont nombreux, ils n'ont qu'une apparence de raison.

1. *Je conserve cet argent pour subvenir à une foule de petits besoins imprévus.*—Ces besoins sont ordinairement des *fantaisies*. La communauté ne vous donne-t-elle pas tout ce qui est réellement nécessaire ? Si vous étiez réellement pauvre, comment feriez-vous ?

2. *Je conserve cet argent pour témoigner ma reconnaissance par quelques dons.*—Et par là, vous attachez votre cœur. La reconnaissance d'une religieuse se témoigne par *la prière*. On sait, au dehors, que vous n'avez rien et c'est

à la communauté à remercier quand il le faut.

3. *Je conserve cet argent pour faire dire des messes.*—C'est la seule raison sérieusement bonne et encore faudrait-il que ce fût votre supérieure qui donnât ces messes et non pas vous.

4. *Je conserve cet argent parce que toutes les autres en conservent.*—Mauvaise raison ; cet argent ne les rend ni plus pieuses, ni plus humbles, ni plus détachées. Imitez-les dans leurs vertus et inspirez-vous *de l'esprit de la règle.*

Voici sur cette question les réflexions *de l'instruction des Novices à l'usage des Frères Prêcheurs :* " Bien que l'usage des pensions et des dépôts ne soit point par lui-même illicite ni contraire au vœu de pauvreté, puisque la religion en a le domaine et que le supérieur en règle l'usage, il devient cependant pour beaucoup de religieux, l'occasion de transgresser le vœu de pauvreté et de se damner. Il n'est en effet que trop facile à ceux qui ont de ces pensions, de s'en regarder comme les maîtres, de croire du moins y avoir plus de droit que les autres, de se fâcher si le produit en est employé pour d'autres que pour eux seuls ; et dans ce cas de se plaindre amèrement, montrant par là trop évidemment l'attachement qu'ils ont à l'argent et aux avantages qu'il peut leur procurer. Il est d'ailleurs à craindre qu'ils ne s'habituent à dépenser eux-mêmes ces sommes pour acquérir des

choses vaines et superflues, afin de satisfaire leur curiosité ou leur sensualité. Dans tous les cas cet argent leur cause beaucoup de soucis et de distractions. Ils s'occupent plus à réfléchir sur ce qu'ils pourront acheter pour subvenir à leurs nécessités souvent illusoires, qu'à *s'acquitter des devoirs de leur état, à plaire à Dieu et à faire leur salut*, ce qui est pourtant la seule chose pour laquelle Dieu les a mis en ce monde et les a appelés à la vie religieuse.

" L'usage des pensions et des dépôts est dangereux non seulement pour les particuliers, mais encore pour les communautés. Souvent il en bannit la régularité en y introduisant *l'égoïsme, la dissipation et le désordre.* C'est un objet de grande surveillance pour les supérieurs et les visiteurs.

VI.

SIXIÈME ILLUSION.

J'ai la permission.

Sans doute cette parole est faite pour calmer les inquiétudes de la conscience, mais encore faut-il que la permission *ait pu être donnée et ait été sérieusement obtenue.*

1. Une supérieure ne peut donner que des permissions utiles au bien général de la communauté et au bien particulier de la religieuse; elle ne peut par exemple accorder la possession et l'usage des *choses superflues : Que la permission que donne le supérieur pour les*

usages des religieux soit telle que les choses permises conviennent à leur état de pauvreté et qu'il n'y ait rien de superflu. (Conc. de Trente, s. xxv. 2).—Elle ne peut non plus donner des *permissions vagues* ; permettre par exemple à une religieuse de prendre ou de donner tout ce qu'elle voudra, ni d'employer à son gré l'argent de sa pension.

2. Le silence d'une supérieure qui voit et qui ne dit rien ne doit pas toujours être regardé comme une permission, parce que quelquefois la crainte de plus grands inconvénients l'oblige à dissimuler ce qu'elle ne pourrait corriger qu'en excitant des murmures et compromettant son autorité. Nous en avons parlé à propos de *l'obéissance.*

3. Une permission expresse est nécessaire quand il s'agit d'une chose considérable et qu'il n'y a pas une grave raison qui empêche de recourir à la supérieure.

4. Quelques théologiens condamnent, *dans la pratique*, toute permission *présumée*, à cause des abus que pourrait entraîner une interprétation trop favorable des intentions de la supérieure.— Une permission *présumée* est cependant admise pour les choses de peu d'importance, quand la supérieure n'est pas là ; mais à condition qu'on lui dira après ce qu'on a fait, et qu'on peut simplement penser qu'elle ne refuserait pas son assentiment.

5. La permission doit être *volontaire* de la part de la supérieure, obtenue sans fraude, sans erreur ; de telle sorte que si l'inférieure

l'arrache par des prières importunes, par des plaintes amères, par des *larmes*, c'est *une tolérance* plutôt qu'une *permission* ;— si elle est obtenue, en supposant un besoin qui n'existe pas ou en taisant une raison qui probablement la ferait refuser, cette fraude dans l'exposé rend la permission *nulle*.

6. Quelques religieuses s'abusent en croyant pouvoir se passer de permissions expresses sous prétexte 1. que c'est la coutume dans d'autres communautés,— 2. que certaines de leurs sœurs pieuses et instruites agissent ainsi,— 3. que la supérieure étant facile et indulgente accorde aisément tout ce qu'on lui demande,—4. que d'ailleurs elle est bien obligée d'avoir égard au mérite et aux services de celle qui prend ainsi la permission,—5. enfin que ce que l'on veut faire est avantageux pour la maison.

" On se trompe facilement en raisonnant ainsi, dit le P. Cormier, car toutes les décisions peuvent changer avec les temps, les lieux et les personnes.—De fait, ce qui est permis dans une religion, ne l'est pas toujours dans une autre dont les lois sont plus étroites pour ce qui regarde la pauvreté.— La pratique d'un religieux vertueux ne peut davantage servir d'excuse à un autre. Le premier a peut être des raisons particulières pour agir comme il le fait. S'il n'en a pas, il fait mal ; et quels que soient ses antécédents, il n'est en cela ni vertueux, ni digne d'imitation.— Que si un supérieur est condescendant par caractère ou veut se mon-

trer reconnaissant des services que l'on rend à la communauté, il ne peut cependant aller jusqu'à tout permettre ; et l'on n'a pas grâce pour juger s'il accorderait réellement cette permission dans le cas présent. — Enfin, quoique le supérieur recherche les avantages du couvent et considère les hommes de mérite, il ne doit pas pourtant tout accorder ni dispenser qui que ce soit de se montrer bon religieux en demandant les permissions prescrites par les lois de l'Ordre."

ARTICLE QUATRIÈME.

ILLUSION SUR LA CHASTETÉ.

Nous dirons sur ce point si important et si délicat :

1. *La nature et l'étendue de la vertu et du vœu de chasteté.*
2. *La beauté et les avantages de la chasteté.*
3. *Les précautions pour conserver la chasteté.*
4. *Les différentes illusions sur la chasteté.*

I.

NATURE ET ÉTENDUE DE LA VERTU ET DU VŒU DE CHASTETÉ.

1. La *chasteté en général* est une vertu par laquelle on s'abstient de tout ce qui est con-

traire au sixième et au neuvième commandement de Dieu.

La *chasteté religieuse* est une vertu par laquelle on renonce *volontairement et par vœu* à tous les plaisirs charnels, même permis dans un état moins saint.—Par ce vœu, on demeure *vierge* et la religieuse se donne à Jésus-Christ, comme une jeune fille se donne à un époux. Aussi l'Église appelle-t-elle les religieuses, les *épouses de Jésus-Christ.*

Une religieuse ne peut manquer à la vertu de chasteté sans manquer au vœu de chasteté, parce que l'objet de la vertu et du vœu est le même et que le vœu, loin de restreindre la vertu de chasteté, ajoute une nouvelle et plus étroite obligation à la loi générale ;— d'où il résulte qu'une religieuse, manquant à la vertu de chasteté, viole en même temps son vœu et *fait deux péchés.*

Les péchés contre la chasteté, blessant *directement* cette vertu, et commis par pensées, par désir ou par action, avec pleine délibération et plein consentement de la volonté sont, d'après le sentiment commun, *des péchés mortels* ; il n'y a pas de légèreté de matière comme dans les autres péchés.— Les péchés blessant *indirectement* la chasteté : *regards trop libres*, *lectures dangereuses*, *amitiés particulières*, *familiarités*... sont des péchés plus ou moins graves, selon qu'ils exposent au danger plus ou moins prochain de consentir aux plaisirs charnels.

2. Par le vœu de chasteté, la religieuse s'oblige :

1. *A ne pas se marier.*

2. *A éviter tout acte extérieur et intérieur déjà défendu par le sixième et le neuvième commandement de Dieu.*

Si le vœu de chasteté est *solennel*, il rend la professe inhabile à contracter un mariage, qui alors est *radicalement nul.*

Si le vœu de chasteté est *simple*, le mariage, contracté ne serait pas *nul* mais *illicite*, c'est-à-dire coupable et défendu par les lois de l'Église et les saintes règles de la communauté dans laquelle on a fait profession.— Dans les deux cas, la faute renferme un sacrilège et ordinairement un grand scandale pour la société chrétienne ; c'est le dernier des malheurs pour une religieuse.

Il est vrai, ajoute *le directoire spirituel à l'usage des Trappistes*, que l'infortunée qui pousse l'oubli de ses devoirs jusque-là, *sollicite des dispenses* pour colorer son infidélité et calmer ses remords, mais qu'il est difficile d'avoir des raisons suffisantes pour les justifier ! Une dispense obtenue par surprise, loin de dégager, ne fait que charger la conscience ; la coupable le sent bien et le monde lui-même ne s'y trompe pas. L'Église ne l'accorde qu'avec une répugnance extrême.

Déjà le vœu de chasteté perpétuelle fait dans le siècle et sans aucun rapport à la vie religieuse, a paru aux yeux de l'Église un état de vie si respectable et si saint, que *les Sou-*

verains Pontifes s'en sont réservé la dispense à eux-mêmes et ne la donnent que pour de graves motifs ; à plus forte raison lorsqu'à la sainteté propre du vœu, s'ajoute celle de la profession et que l'infidélité à Dieu s'accompagne d'une désobéissance formelle et scandaleuse à l'Église. (1)

Il peut arriver que, par des circonstances indépendantes de leur volonté, des religieuses soient rendues à la vie séculière et dispensées des vœux de pauvreté et d'obéissance à cause de l'impossibilité matérielle où elles seraient d'en remplir les obligations ; mais *elles demeurent toujours obligées au vœu de chasteté perpétuelle*, les dispenses ordinaires des vœux n'atteignent pas celui-là et il faut une dispense spéciale pour contracter mariage,— tant l'Église respecte l'engagement irrévocable de ce vœu,—tant elle se montre jalouse de conserver à son divin Epoux, les cœurs qui se sont librement donnés à lui pour toujours.

3. La chasteté, dit Mgr Gay, dans une belle page que nous reproduisons, est une vertu *austère*, *forte*, *mâle*, *jalouse*, *délicate*, *difficile*, *et tout ensemble pleine de délices.*

Elle est *austère*, parce que maintenir la paix et l'harmonie dans ce corps divisé et orageux que le péché nous fait, c'est positivement le dompter, et l'on n'y parvient pas sans le traiter durement, il faut dire sans le maltrai-

(1) Si le vœu est perpétuel et absolu, il est réservé au Souverain Pontife ;— s'il est temporaire, ou conditionnel, il ne tombe pas sous cette réserve.

ter. C'est aussi une *vertu forte :* il le faut pour qu'elle soit austère et s'acquitte de son rude office. Il le faut de plus, pour qu'elle résiste aux séductions dont elle vit entourée ; car elle a cela de propre qu'on ne l'assiège guère que par flatterie, et que l'arme la plus redoutable que son ennemi ait coutume d'employer contre elle, ce sont des tendresses et des caresses. Et de là vient que c'est une *vertu mâle.* Ce qui est si souvent recommandé dans l'Ecriture, d'être homme et d'agir virilement, est ici d'une application directe.

C'est encore une *vertu jalouse* : jalouse à cause de Dieu dont elle défend les intérêts, dont elle fait l'œuvre, dont elle maintient l'empire. Son œil est comme une flamme, sa main comme une torche embrasée : elle tient de ce chérubin qui garde l'entrée du paradis terrestre. Et, en même temps, elle est d'une *délicatesse incroyable.* Tout armée qu'on la voit, et toujours prête à guerroyer, elle ressemble aux colombes qui fuient, rien qu'à entendre le bruit d'un pas : on dirait une fleur qu'une brise émeut, dont un rayon trop vif fait incliner la tête, et qui meurt sous l'étreinte de la moindre gelée.

Elle est *timide* et rougit aisément ; elle aime l'ombre et se tient à l'écart ; elle vit de discrétion, de précaution, de régime. Sous ce rapport, il n'y a pas de vertus qu'elle ait plus de goût à fréquenter que l'humilité, la mortification et la prudence. Mais cela prouve que, comme nous le disions, elle est *très difficile*

D'abord c'est une vertu complexe qui en suppose bien d'autres, et ne peut ni se passer de leur concours, ni vivre hors de leur compagnie. De plus, elle oblige l'homme à des efforts constants. Ce ne peut être une vertu qui chôme et qui s'endorme. Saint Jean Climaque la nomme *une sublime négation de la nature, ou plutôt une victoire remportée sur elle et un noble défi jeté par un corps mortel à ces esprits célestes qui ne peuvent pas mourir ;* tout cela n'indique rien d'aisé.

Néanmoins, malgré ce labeur auquel on comprend assez que la souffrance vient souvent se joindre, c'est une *vertu pleine de délices.* Justement parce qu'elle fait répudier et dédaigner les voluptés d'en bas, elle fait mériter celles d'en haut, et prépare l'âme à les sentir.

II.

BEAUTÉ ET AVANTAGES DE LA CHASTETÉ.

1. Aux yeux même du monde qui pratique si peu la chasteté, cette vertu entoure celle qui la garde avec soin, d'une auréole qui inspire le respect.

Rome payenne vénérait les vierges, qui formaient pour elle une classe à part et en qui elle voyait quelque chose de divin ; elle les chargeait d'entretenir le feu sacré, et à leur rencontre, dans les rues, le plus grand des Romains, fut-il empereur ou conquérant, descendait de son char en signe de vénération.

Si un condamné à mort avait le bonheur de trouver une vierge sur le chemin qui le menait au supplice, la vierge le touchait, et ce condamné obtenait sa grâce.—Ce respect, au dire d'un ancien, venait de ce que les Romains supposaient que *la divinité* habitait dans celles qui étaient vierges.

2. Et aux yeux de la foi catholique, qu'elle est donc resplendissante de beauté et de sainteté, cette chasteté qui n'a toute sa splendeur et toute son intégrité que dans le sein de l'Eglise !—Oh ! s'écrie Salomon, *qu'elle est belle la race des âmes chastes ! Sa mémoire est éternelle, elle est toujours présente au cœur de Dieu et au cœur des hommes !* (Sag. IV, I.)

La vierge chrétienne est la seule qui offre, à la majesté du Dieu trois fois saint, le sacrifice complet de tout son être, de son âme, de son corps, de son cœur,—sacrifice renouvelé chaque jour,—sacrifice qu'elle perpétue quelquefois au milieu des assauts les plus terribles, jusqu'à son dernier soupir.

La vierge chrétienne est *l'épouse de Jésus-Christ*, lui donnant volontairement ce qu'elle aurait pu donner à une créature : ses pensées, son amour, sa vie ; et, pour lui rester fidèle, élevant entre elles et les créatures, un mur de séparation qu'aucune puissance humaine ne peut ébranler.—Et pour se mettre dans l'heureuse nécessité de ne penser qu'à lui, de ne s'occuper que de lui, abandonnant tout ce qui aurait pu la détourner un seul instant de son amour.

La vierge chrétienne est *la sœur des anges du ciel* par *sa volonté* d'être pure comme eux, —par *ses efforts* à dompter les exigences de son corps,—par *les fonctions* qu'elle remplit, dévouée à Dieu pour exécuter ses ordres.—Et dit S. Bernard, si la chasteté *de l'ange* est plus heureuse, celle *de la vierge* a plus de mérite.

La vierge chrétienne est *l'être le plus agréable à Dieu sur la terre*, parce que c'est celui qui tend le plus à lui être semblable ;— elle est *la prêtresse* de Dieu, lui offrant un sacrifice perpétuel,—elle est *le temple de Dieu*, n'admettant en elle rien qui ne soit pur,—elle est *l'autel de Dieu* sur lequel elle s'immole comme victime ; Dieu lui a prouvé son affection en donnant à son Fils *une vierge pour mère*, ce que, dans son amour, il pouvait lui donner de plus saint et de plus beau.

La vierge chrétienne est *l'associée de la très sainte Vierge Marie*, elle est son enfant bien-aimée, elle est sa protégée, elle est celle sur qui Marie répand de préférence ses faveurs, parce qu'elle lui ressemble en ce qui surtout fait d'elle une créature à part, indépendamment de la maternité divine.—La première, Marie a fait vœu et profession de chasteté absolue et perpétuelle ; à la fois vierge et mère, et mère de l'époux des vierges, elle eut pour époux un homme vierge, pour fils adoptif et pour appui de son veuvage le disciple vierge : la pureté semble être le domaine propre de Marie.

III.

PRÉCAUTIONS POUR CONSERVER LA CHASTETÉ.

La chasteté est délicate,—c'est *un vase fragile*, que nous portons dans nos mains, à travers une foule qui s'agite, se presse autour de nous et qui cherche, même directement, à le faire échapper de nos bras, à le briser, à le salir au moins.

Il faut donc nous entourer de *précautions*. —Ces précautions, nous le verrons plus loin, se résument surtout dans l'accomplissement fidèle de tous nos devoirs et cet accomplissement ne peut se faire que par une exacte *vigilance*.

Vigilance *sur nos habitudes de prières, et de fréquentation des sacrements*. La pureté est un don du ciel. *J'ai compris*, disait Salomon, *que la continence n'est pas au pouvoir de l'homme, et je suis allé la demander à l'Auteur de tous dons*. L'Eucharistie est *le pain des anges et le vin qui fait germer les vierges*.—La dévotion à Marie est le rempart qui arrête les traits du démon. La fuite des occasions est nécessaire pour éviter le péché contre la pureté, mais *elle ne suffit pas*, la pénitence est nécessaire, mais *elle ne suffit pas ;*—seule la grâce de Dieu, dit l'apôtre, peut nous affranchir des lois de la chair, et, pour obtenir cette grâce, *il faut la demander par Marie*.

Vigilance pour ne pas nous laisser dominer par le démon de l'orgueil, nous empêchant

de parler de nos tentations à notre confesseur, sous prétexte que nous ne sommes pas coupables ;—sans doute, il n'y a obligation, en confession, que de dire *les péchés ;* mais comment un confesseur peut-il nous aider, nous fortifier, nous précautionner, s'il ne connaît pas *nos penchants* et si nous ne voulons lui dire que ce qui est *matière d'absolution ?* Elles sont rarement fortes et vertueuses celles qui se concentrent ainsi en elles-mêmes, soit par amour propre, soit, disent-elles, par manque de confiance.—Une des grandes grâces qu'une religieuse éprouvée par les tentations devrait demander à Dieu, serait d'être *à l'aise avec son confesseur.* C'est une grâce que Dieu accorde quand elle est demandée, avec la volonté sincère d'être vertueuse et d'être obéissante.

Vigilance *sur nos pensées*, pour n'en admettre aucune qui puisse donner la moindre atteinte à notre innocence, aucune même d'entièrement *inutiles*, aucune de *vague ;* pensées sans but qui flottent incertaines et entraînent dans la rêverie.

Vigilance *sur nos désirs*, pour ne rien vouloir qui puisse blesser l'Esprit-Saint, qui est en nous. A quoi bon désirer avec un père qui pourvoit à tout ?

Vigilance *sur nos affections*, pour ne rien souffrir d'impur ni même d'étranger dans un cœur qui n'appartient plus qu'à celui qui est notre Époux, le Sauveur Jésus.—Toute affec-

tion qui préoccupe, serait-elle sainte, peut devenir dangereuse.

Vigilance *sur nos regards*, pour prévenir l'impression des objets extérieurs et le danger de la séduction.—La chasteté est dans notre âme comme dans son sanctuaire ; *notre corps* est l'enceinte qui l'environne ; *nos yeux* sont les portes de cette enceinte. Prenons garde, l'ennemi est toujours là.

Vigilance *sur la clôture*, qui, mal gardée, deviendrait une source de tentation.—Elle est mal gardée quand les fenêtres ne sont pas rigoureusement fermées et qu'elles permettent de voir au dehors ;—elle est mal gardée quand les murs du jardin, trop peu élevés, permettent aux étrangers de plonger leurs regards sur nous.

Vigilance *sur les parloirs ;* avec nos parents eux-mêmes, de peur que les nouvelles qu'on nous donne, que les questions que nous posons, que le *laisser-aller* si naturel de notre affection pour eux, ne soient la cause de délicates et pénibles tentations. Que de troubles de conscience ont eu pour origine un parloir trop prolongé, trop affectueux, trop rempli de choses futiles !

Vigilance *sur nos lectures ;* n'en faisons point sans permission, point qui n'aient un but réellement utile, point qui se prolongent au delà du temps désigné.—Ne lisons pas de journaux, ne ramassons jamais pour les lire, les feuilles déchirées que nous pouvons rencontrer sous nos pas.

Vigilance *dans les tentations*, pour combattre l'attrait du plaisir par une résistance calme, prompte, forte, généreuse.

Vigilance *dans les discours*, pour nous interdire toute parole tant soit peu contraire à la bienséance,—toute question curieuse sur des choses que nous ne devons pas savoir,—toute plaisanterie éveillant une image qui sent la mondanité, la coquetterie, la trivialité, l'esprit du monde.

Vigilance *sur les sentiments de complaisance* que peuvent faire naître en nous notre figure, notre savoir-faire, nos talents, notre famille, notre piété même...La virginité dans les âmes, dit S. Augustin, est un grand don ; mais plus ce don est précieux, plus je crains l'écueil de la vaine complaisance.—La défiance de soi-même prévient les chutes déplorables dont la solitude elle-même nous a donné de si lamentables exemples.

Vigilance *dans le travail.* L'oisiveté est la mère de tous les vices, surtout du vice contraire à la pureté. Le travail préserve de la rêverie, dompte la chair par la peine qui y est attachée, éloigne les tentations en occupant l'esprit ou les dissipe facilement.

Vigilance *dans notre tenue ;* vigilance *en tout*, vigilance *partout*, vigilance *avec tous*, avec nos compagnes, notre supérieure, notre confesseur, nos parents ; vigilance surtout avec les personnes que, par état, nous avons *à soigner* ou *à élever ;* ce sont des malades, ce sont des pauvres, ce sont des enfants. Ah !

sans doute, ce sont là pour nous des sources de grâces, mais aussi des *sources de tentations*. Ne les approchons jamais qu'avec le respect dû à leur *ange gardien*, qui les protège et qui nous regarde.

IV.

DIFFÉRENTES ILLUSIONS SUR LA CHASTETÉ.

I.

PREMIÈRE ILLUSION.

Se croire chaste parce qu'on n'a pas de penchant pour le mariage.

L'éloignement naturel pour le mariage n'est pas un motif suffisant pour rassurer une religieuse sur sa chasteté.—Elle peut, hélas ! sans aucune de ces pensées profanes, oublier le respect qu'elle se doit, en oubliant ces enseignements de S. Paul : *Faites donc mourir les membres de l'homme terrestre qui est en vous* (Col. III, 5.) et ne *cherchez pas à contenter votre sensualité en satisfaisant vos désirs.* (Rom. XIII, 14.)—*Nous ne sommes point redevables à la chair pour vivre selon la chair : si vous vivez selon la chair vous mourrez, mais si vous faites mourir par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez.* (Rom. IX, 12.)—*Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit-Saint habite en vous : or si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra.* (I. Cor. III, 16.)

Quelle lumière et quelle instruction dans ces dernières paroles ! *Nos corps sont les temples de Dieu ; donc*, dit Tertullien, *la pudeur doit en être la gardienne et comme la portière, veillant continuellement afin que n'approche aucune pensée qui risque d'offenser la majesté de Dieu, qui l'habite et l'oblige à l'abandonner.*

Ecoutez encore le même apôtre : non seulement, dit-il, nos corps sont le temple de la divinité par la création ; ils sont encore, par l'incarnation, *les membres de Jésus-Christ*, (1 Cor. vi, 15.) et par cette union ineffable du Verbe avec la nature humaine, ils ont acquis une dignité nouvelle, ils sont entrés en société de nature et de grâce avec le corps de Jésus-Christ, et comme le sien a été divinisé, les nôtres ont été divinisés aussi.—Qui donc, continue l'apôtre, oserait profaner son corps ? ce serait *ôter à Jésus-Christ ses propres membres* et de purs et chastes qu'ils sont les rendre impurs et souillés comme *ceux d'une femme qui a violé ses devoirs.*

Cette doctrine est commune à tous les chrétiens ; elle a pour les religieuses une force toute spéciale : c'est que votre corps, à vous, est plus saint que le corps des simples fidèles ; le vœu de chasteté que vous avez fait l'a dévoué tout particulièrement au service de Dieu et il a acquis par là une nouvelle consécration.

Voyez quel respect vous devez avoir pour votre *corps*, avec quel honneur et quelle révérence vous devez le traiter, surtout depuis

qu'admise plus fréquemment qu'autrefois à la sainte Table, vous êtes en quelque sorte les ciboires vivants de Jésus-Christ.

La modestie doit être votre caractère dominant et votre vertu de prédilection. Devant vos compagnes ou dans votre cellule, sous le regard de quelqu'un ou sous le regard de Dieu seul qui ne vous quitte jamais, la nuit comme le jour, dans la santé comme dans la maladie, ne vous permettez rien qui blesse la sainte vertu, même d'une manière légère ; *manière de vous vêtir, soins à vous donner à vous-même ou à donner aux autres...*, soyez toujours guidée par une grande réserve et un profond sentiment des convenances ; celles qui manquent de délicatesse s'exposent au danger de perdre la chasteté. Ne veuillez pas passer pour *être large* sur ce point ; soyez simple sans doute, mais prudente et respectez votre *ange gardien* tout autant que vous respecteriez *une compagne*.—Un peu d'excès dans les précautions en matière de chasteté n'est jamais blâmable.

C'est ainsi que, selon la belle expression de S. Paul, *vous glorifierez Dieu, le portant dans votre corps.* (1 Cor. VI, 20.)

II.

DEUXIÈME ILLUSION.

Se croire chaste parce qu'on n'est pas tenté contre cette vertu.

Ne vous fiez pas à ce calme plus apparen

que réel ; il y a là, de la part du démon, un ruse qui a fait de nombreuses et tristes victimes.

Le démon vous laisse en paix pendant six mois, un an peut-être, afin que vous vous relâchiez de votre vigilance, afin que vous vous permettiez des visites, des lectures, un laisser-aller, qu'autrefois vous n'auriez pas osé vous permettre, afin que, contente de vous, vous vous laissiez aller à une pensée d'orgueil et que Dieu vous abandonne.

Prenez garde, le démon est un insidieux agresseur : tantôt il se cache et ne se montre qu'à demi ; puis, comme un voleur, il s'avance à pas comptés, protégé par le sommeil dans lequel il vous a plongée ; tantôt, lui qu'on a cru mort, ressuscite, il apparaît subitement, il nous renverse.

Il y a en effet des apoplexies morales et des morts subites pour l'âme comme pour le corps. Que faut-il pour les provoquer ? *Une imprudence, un mot, une lecture, une entrevue.*—Tout cela, dix fois déjà, nous l'avions fait, nous l'avions vu, nous l'avions entendu impunément...; c'est que le démon attendait. Le démon prépare longtemps d'avance la chute d'une âme, d'une âme religieuse surtout ; il y travaille deux, trois, quatre, dix ans, s'il le faut. Il prévoit les événements, il épie les circonstances, il suscite des relations, il réveille des sympathies...

Oh ! ne vous fiez ni à votre vertu passée ni à votre force présente ; veillez et priez, afin

que, par le consentement de votre volonté, vous n'entriez point en tentation.

III.

TROISIÈME ILLUSION.

Se croire chaste en nourrissant une amitié trop affectueuse pour une compagne.

Nous avons signalé, en parlant de *la charité*, le danger de ces amitiés appelées simplement *amitiés particulières*, mais qu'on pourrait quelquefois appeler *amitiés passionnées*.

Au début, l'amitié pour une compagne n'est qu'*affectueuse* ; mais parce qu'elle n'est fondée que sur la jeunesse, ou sur les grâces extérieures, ou sur l'amabilité, ou sur les talents qui brillent ; mais parce qu'elle s'annonce par des expressions trop tendres, parce qu'elle occupe la pensée pendant la prière, parce qu'elle se manifeste par des regards assidus et des familiarités, qu'on n'oserait se permettre devant les autres, quoiqu'elles n'aient rien d'inconvénient, cette amitié est devenue *une passion*, ce n'est plus l'amitié chaste et chrétienne, c'est le commencement de l'amour profane et sensuel.—Aussi, éclairée par l'expérience, une vénérable fondatrice du XVII siècle disait un peu crûment peut-être : *Dans la religion on doit s'aimer comme des anges et se fuir comme des démons.*

Les *attachements de cœur*, si on ne veille à

les déraciner dès qu'ils se font sentir, durent quelquefois des années et sont plus à craindre qu'on ne pense communément pour la chasteté.

On se les dissimule tout d'abord, on ne veut pas en convenir ; on impose silence à sa conscience, on repousse les conseils, les avis, les réprimandes, les défenses d'une supérieure expérimentée ; et, ne se croyant pas malade, on ne prend aucune précaution, aucun remède pour se guérir.

On se les pardonne facilement, parce qu'on croit avoir le droit de se les pardonner ; les raisons ou plutôt les prétextes ne manquent pas : *c'est une affection légitime,—elle n'a rien de sensuel,—elle me porte au bien,—je prie mieux avec cette compagne, près d'elle, en pensant à elle,—je ne puis me passer de cette amitié.*

On les rend de jour en jour plus difficiles à briser.—Ces liens du cœur se montrent d'abord comme des *fils de soie* très doux en apparence et faciles à rompre ; peu à peu ils prennent la consistance *des fils entrelacés* formant une corde ; puis ils deviennent *cette chaîne de fer* dont parle saint Augustin et qui lui coûta tant à briser.

Oh, ma sœur, si vous saviez le bonheur, la paix, le repos qu'éprouve l'âme quand elle est débarrassée de tous ces liens et qu'elle est seule avec Dieu !

Tranquillité, liberté, douceur, lumière, il y a tout cela dans l'âme ! Et Dieu s'y fait sentir, il se montre, il aime ; et c'est alors, mais alors seulement, que la vie religieuse est le réel

de la vie du ciel et que la maison, quelle qu'elle soit, est l'antichambre du paradis.

Ecoutez sur ce sujet la doctrine de S. François de Sales. Elle s'applique surtout *aux amitiés avec les personnes du dehors*, mais elle doit s'étendre aussi aux amitiés entre religieuses : " Souvent Satan donne le change à ceux qui s'aiment. On commence par *l'amour vertueux*, mais, à moins de prendre de sages précautions, *l'amour frivole* s'y mêlera, et puis *l'amour sensuel*, et enfin *l'amour charnel*. Oui, il y a même danger dans l'amour spirituel, si on ne sait bien s'armer de défiance et de vigilance...Quand le démon entreprend de corrompre cet amour tout spirituel, il le fait finement en essayant de faire couler insensiblement dans le cœur quelques dispositions peu favorables à la pureté...Je crie fort haut à quiconque voudra l'entendre : *Taillez, coupez et tranchez* ; ne vous amusez pas à découdre ces folles amitiés ni à démêler leurs liens ; il faut promptement y mettre le fer et le feu ; et l'on ne doit pas ménager un amour qui est contre l'amour de Dieu. "

IV.

QUATRIÈME ILLUSION.

Se croire chaste en se permettant quelques familiarités mondaines.

Nous laissons ici la parole à S. Vincent de Paul s'adressant à ses chères Filles de la Charité.

" Un des vices de *la cordialité* est de ne pas en avoir du tout, de paraître rudes et fâcheuses, de montrer un visage triste et morne qui fait glacer le cœur à ceux qui vous abordent. L'autre vice de la cordialité, c'est l'excès de la cordialité ; par exemple, quand on voit une fille témoigner à sa sœur avec excès l'amour qu'elle lui porte, disant : " Voyez comme je vous aime ; " puis, la prendre par la main ou le corps et l'embrasser. Tout cela est vice entre sœurs, mais vice qui serait plus grand encore si on agissait de la sorte avec les personnes du dehors...Souvenez-vous, mes filles, du fondement que nous avons posé, qu'il n'y a point de vertu qui ne soit entre deux vices. Ainsi, l'excès à témoigner son affection à une personne, c'est bien une cordialité, mais une cordialité excessive, vicieuse ; paraître triste, morne, ne témoigner aucune amitié, est l'autre excès, l'autre vice de la cordialité. Il faut, quand vous conversez avec le prochain, que vous vous étudiiez à exercer cette cordialité, comme aussi quand vous servez les malades. Il faut mêler la cordialité avec le respect... vous souvenant que ces deux vertus de respect et de cordialité doivent se trouver dans les Filles de la Charité, sans que l'une y soit et non pas l'autre ; par la raison que si vous ne témoignez à une personne que de la cordialité, vous manquez de respect ; et que si vous ne témoignez que du respect, vous manquez de cordialité. Résolvez-vous donc à témoigner de la cordialité et du respect, tout ensemble. "

Dans une autre conférence, S. Vincent de Paul disait : " Il est bon de se récréer, mais modestement, se gardant de ris excessifs et gestes messéants." S. Paul le conseille ainsi : " Réjouissez-vous, mais en sorte que votre modestie paraisse, " se gardant de se toucher l'une l'autre. O Sauveur ! prenez garde à cela, mes filles , car le diable a mis là-dessous un piège que vous ne voyez pas...Ne vous embrassez jamais, si ce n'est quand la charité le requiert, par exemple, d'embrasser celles qui sont nouvellement reçues ou celles avec lesquelles on se réconcilie quand on les a contristées. Cette dernière pratique est très bonne et je vous la recommande, et cela encore que vous vous sentiez le cœur tout gonflé. Oh ! la sainte embrassade que celle de la réconciliation ! "

V.

CINQUIÈME ILLUSION.

Se croire chaste en se permettant indistinctement toutes sortes de lectures.

Il y a un grand danger dans les lectures faites par une religieuse sans discernement, sans prudence et surtout sans permission et comme à la dérobée.

Nous savons bien qu'il n'y a pas de *mauvais livres* dans les communautés et que ceux qui pourraient offrir quelques dangers parce qu'ils

sont spéciaux pour la supérieure, pour l'infirmière, sont prudemment enfermés ; mais il y pénètre directement ou indirectement *des journaux*, et même dans les *feuilles catholiques*, à moins que ce ne soient des *semaines religieuses*, il y a des pages blessantes pour la délicatesse d'un cœur qui s'est donné à Dieu ; et, dans les *autres feuilles*, celles qui parviennent au couvent, prêtées au parloir pour lire un article qui paraît utile, ou enveloppant des paquets ou des envois, il y a *des traits*, *des nouvelles*, *des récits* capables de produire de graves perturbations. Des troubles de conscience et des tentations ont leur origine dans quelques colonnes d'un feuilleton que la curiosité a porté à lire.

Soyez donc réservée ; la pente est glissante et la curiosité est impérieuse.

Ne dites point : *rien que cela* ; on ne s'arrête guère quand les sens sont attirés ; et on devient si rusée pour se procurer la suite d'une nouvelle qui intéresse !

Rejetez aussi, dit le P. Valuy, ces livres de facture moderne qui s'adressent avec une préférence marquée à la femme et lui prêchent d'un ton doucereux une dévotion molle et sentimentale ; de tels écrits ne feront jamais des saints et ils feront souvent des âmes sensuelles.

Rejetez encore certains romans pieux, qui développent outre mesure l'imagination et la jettent, loin des réalités et des austérités de

la religion et de la vie, dans le monde des illusions et des chimères.

Vos *livres classiques*, les *histoires* surtout, dans les communautés enseignantes, offrent aussi des dangers sinon *pour le cœur* au moins *pour l'esprit* ; demandez donc conseil aux prêtres qui vous dirigent avant d'introduire, pour vos élèves ou pour vous, un livre nouveau. *La foi* a sa délicatesse comme la *pureté* ; et une assertion contre l'Eglise, -- un jugement porté avec un esprit d'hostilité sur les actes du Pape, sur tel point pieux, sur telle action dans laquelle la religion est en cause, — une simple remarque contre la doctrine de l'Evangile et la vie de tel saint,— peut occasionner des tentations contre la foi difficiles à détruire.

Ne vous fiez pas complètement pour *vos livres à donner en prix*, même aux libraires catholiques ; la plupart, sans mauvaise intention sans doute, ont admis des ouvrages que nous ne laisserions pas lire ni à vos enfants ni à vous. Soyez prudente dans *l'examen* que vous avez à faire sur la moralité de ces livres ; n'allez pas jusqu'à la fin d'un récit qui vous paraît de nature à impressionner vivement les sens. Il n'y a pas grand mal à le mettre de côté ; il peut y avoir du mal à le lire et à le laisser lire.

VI.

SIXIÈME ILLUSION.

Se croire chaste sans pratiquer la mortification.

La mortification est *le sel* qui empêche la chair de se corrompre ; c'est *le joug* qui l'empêche de se révolter ; voilà pourquoi S. Paul disait : *Je châtie mon corps et je le réduis en servitude ;* et prescrivant à Timothée les avis qu'il devait donner aux fidèles, il lui recommande de prêcher aux veuves et par conséquent aux *vierges*, *de se mortifier* parce que dit-il, *celle qui vit dans le bien-être, quoiqu'elle paraisse vivante, est morte devant Dieu.* (1 Cor. IX, 27.) Quand le corps n'est pas mortifié, il se soumet difficilement à la loi divine et petit à petit il domine l'âme et l'entraîne.

Etre chaste sans châtier son corps,—vouloir commander à ses penchants sans s'imposer des privations n'est pas possible ; la vertu de chasteté n'a pas coutume de se trouver dans une chair flattée.

En religion on ne fait pas sans doute *vœu de mortification*, mais on fait *vœu de chasteté ;* l'un est compris dans l'autre : la chasteté est la fin, la mortification est le moyen. La religieuse qui prétendrait être chaste sans se mortifier serait une menteuse.

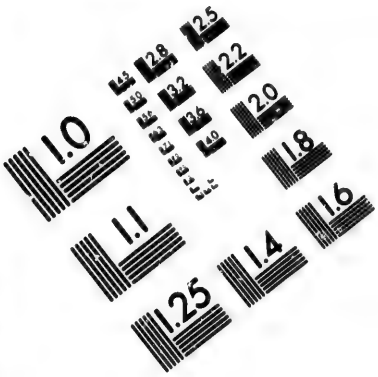
Comme c'est par *les sens* que le démon nous tente, nous impressionne, nous attire et essaie d'entraîner notre volonté, ce sont *nos sens* qui

doivent être l'objet d'une mortification à peu près continuelle. Nous avons dit en parlant *de la manière de combattre* comment nous devions agir avec eux. Relisez ces pages et vous verrez que ce que nous avons indiqué n'a rien d'effrayant, quand on le pratique sous l'impulsion et sous le regard de Dieu.

Nous ne demandons pas de détruire les sens, mais de *les mettre à leur place.* C'est l'ordre que nous voulons et non pas la révolte. Dieu est le maître de l'âme, l'âme est la maîtresse des sens, les sens sont les serviteurs de Dieu et de l'âme ; ils doivent lui obéir.

Dans chaque communauté, la règle impose quelques mortifications corporelles : *l'abstinence* en dehors de celle prescrite par l'Eglise, — *le jeûne,—la discipline,—la récitation d'une prière les bras en croix*... Soumettez-vous généreusement à ces prescriptions ; mais de vous-même et sans une permission bien expresse, n'augmentez pas le nombre de ces mortifications : vous pourriez nuire à votre santé et le démon se servirait de ce zèle immodéré pour vous donner des pensées d'orgueil.

Voulez-vous quelques mortifications sans danger, ni pour votre corps ni pour votre humilité, — mortifiez-vous *dans le sommeil,* vous levant au premier son de la cloche, secouant avec énergie la lassitude souvent factice qu'éprouvent vos membres ; il faut souvent plus *de force* pour quitter promptement le lit, que pour se donner la discipline.



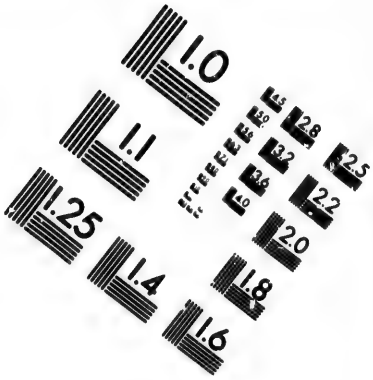
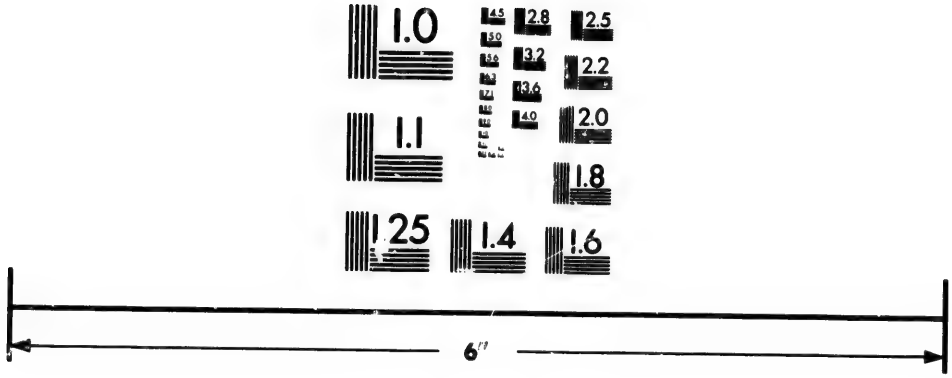
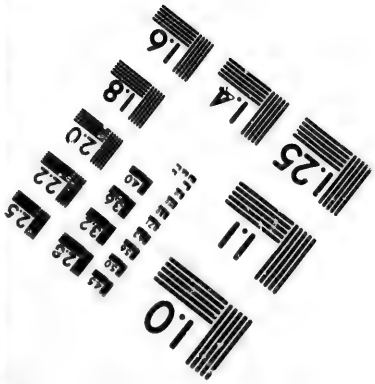
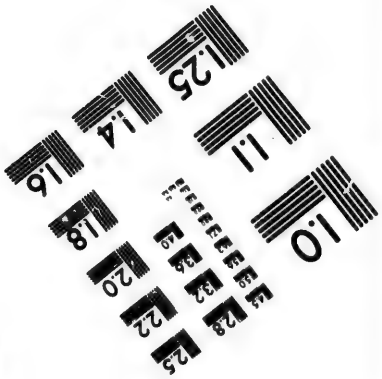


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Dans le travail, en ne perdant pas une minute malgré l'ennui, le dégout, le peu de succès : se tenir attentif et comme à la chaîne devant un travail, qui n'est pas de notre goût est pénible et dur quelquefois. — Il est impossible, dit Mgr de Ségur, de garder le trésor de l'innocence et de la chasteté si on mène une vie molle et oisive. Le travail quotidien, le travail qui commence de bonne heure et qui finit tard, le travail pénible qui épuise les forces du corps, le travail qui est la grande pénitence de l'homme, la mortification des sens, non seulement du cœur, mais du corps, voilà ce qui conserve la sainte chasteté, voilà ce qui fait persévérer dans l'innocence de la vie.

Dans le besoin de parler, qui est souvent si immodéré et dont la répression vaut bien une journée de cilice. Il est très pénible quelquefois, mais très méritoire aussi de retenir une parole vive, une question curieuse, une réplique spirituelle ; pénible de ne pas répondre à une provocation ou à un trait d'esprit et de passer pour *insensible*.

Dans la nourriture, ne choisissant pas nous-mêmes, acceptant avec reconnaissance, retenant son appétit, se privant de diverses petites choses insignifiantes, inaperçues de tous, mais que notre sensualité désirerait.

Dans la position et les aises du corps, ne prenant aucune position qui puisse blesser la modestie ou la politesse ; ce qui demande plus d'efforts qu'on ne suppose. — Réprimer

la mobilité excessive des différentes parties du corps comme mouvements des bras, de la tête, des pieds, changement de place, marche sautillante. — Ne pas se plaindre d'un vêtement mal fait, d'une chaussure gênante, d'un lit un peu dur, d'une fenêtre mal fermée, d'un courant d'air qui est demandé par une compagne.—Oh ! comme en ne faisant rien d'extraordinaire on parviendrait à dominer ses sens !

VII

SEPTIÈME ILLUSION.

Craindre de n'être plus chaste parce qu'on est violemment tentée.

Vous êtes tentée, violemment tentée, incessamment tentée, *bonne marque !* disait un saint ; c'est preuve que vous n'êtes pas au démon. Ceux qui lui appartiennent vont tout seuls au mal, le démon n'a pas besoin de les pousser. On n'assiège point une forteresse que l'on tient en son pouvoir, dit S. François de Sales ; tant que l'attaque dure, on peut être sûr que la résistance se soutient et qu'on n'a pas consenti. Il y en a, ajoute ce saint, qui pensent que tout est perdu quand ils sont affligés des pensées de blasphème et d'impiété, et qui s'imaginent qu'ils n'ont plus de *foi*. Cependant tant que ces pensées leur déplaisent elles ne leur peuvent nuire, et ces vents

impétueux ne servent qu'à leur faire jeter de plus profondes racines en *la foi*. La même chose se doit dire des *tentations de la pureté*.

C'est humiliant, bien humiliant de voir son imagination remplie d'images inconvenantes, de sentir son cœur vivement affecté de sentiments indignes d'une personne qui se respecte, d'éprouver dans ses membres des révoltes qui font rougir, — mais cet état humiliant ne doit point nous troubler. Le trouble est un mal et un mal qui n'en guérit point un autre, le trouble est une faiblesse ; il est l'effet de la lâcheté non de l'humilité ; l'effet de l'amour de soi-même, non de l'amour de Dieu et de la confiance en Dieu.

Pourquoi en effet, se troubler dans les tentations contre la chasteté ? Les plus grands saints les ont éprouvées. S. Paul avait été ravi au troisième ciel, cependant l'aiguillon de la chair le faisait gémir : l'ange de Satan lui donnait de cruels soufflets, il sentait la loi de ses membres qui s'opposait à la loi de l'esprit, et qui voulait le captiver sous le joug du péché. S. Jérome, dans un désert affreux, ayant un corps épuisé par les veilles et affaibli par les jeûnes, éprouvait les révoltes de la chair les plus humiliantes, et dans le temps qu'il n'avait d'autre compagnie que celle des scorpions et des bêtes sauvages, ainsi qu'il s'exprime, il lui semblait être à Rome au milieu des sociétés voluptueuses.

S. Benoît, ce grand patriarche de l'Ordre religieux en Occident, ne se vit-il pas obligé

de se rouler dans des épines, pour éteindre le sentiment de la volupté par celui de la douleur ?

Pourquoi se troubler dans les tentations contre la chasteté ? Les mauvaises pensées ne sont pas des péchés, l'imagination salie n'est pas un péché, le penchant à l'immodestie n'est pas un péché, les impressions et les suites involontaires de la tentation ne sont pas des péchés ; il n'y a de péché que dans la *complaisance de la volonté*, et tout l'enfer conjuré ne peut rien contre la volonté soutenue de la grâce et déterminée à refuser son consentement à tout plaisir sensuel.

Pourquoi se troubler dans les tentations contre la chasteté ? Dieu les permet, et nous devons adorer ses desseins ; il les permet pour nous faire connaître notre faiblesse et nous engager de recourir à lui ; — il les permet pour fortifier en nous et augmenter la vertu contraire ; — il les permet pour nous faire expier les fautes de la jeunesse, afin que l'âme, dit S. Augustin, trouve sa peine là où elle a trouvé son plaisir, et qu'elle fasse pénitence par les choses qui ont occasionné ses chutes passées ; — il les permet, mais quelque violentes qu'elles puissent être, nous devons croire fermement qu'il mettra des bornes au pouvoir de l'ennemi, *et que fidèle* dans ses promesses, ainsi que nous l'enseigne S. Paul, *il ne souffrira pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces.*

Pourquoi se troubler dans les tentations contre

la chasteté ? Le trouble est la source des scrupules qui naissent dans la suite ; les consciences délicates ne craignent d'avoir consenti à la tentation, que parce qu'elles se sont troublées, et qu'elles ignorent en conséquence ce qui s'est passé dans leur intérieur au moment qu'elles ont perdu la paix : d'ailleurs ce trouble affaiblit les forces de l'âme, il diminue la liberté de l'esprit, il fait plus, il augmente même la tentation, parce qu'il met les humeurs en mouvement, ainsi et à peu près qu'un bâton qui trouble une eau dormante la rend plus infecte.

Il faut donc, dans les tentations les plus humiliantes, conserver *toujours sa tranquillité, sa liberté, la paix du cœur, la confiance en Dieu* ; on doit craindre la tentation, mais on ne doit pas trop la craindre ; on doit la craindre pour ne pas donner au démon, soit par des imprudences, soit par des sensualités, lieu et occasion de nous tenter ; mais quand on a fait de sa part ce qui convenait dans l'ordre de Dieu pour n'être pas exposé à la tentation, il faut au moment que l'heure et la puissance des ténèbres arrivent, il faut alors s'armer de courage et mépriser l'ennemi. Le grand saint Antoine reprochait au démon sa faiblesse, et voulant animer ses religieux au combat, il leur disait : *Croyez-moi, mes frères, le démon est plus faible que vous ne pensez, il craint les veilles des âmes pieuses, leurs prières, leurs jeûnes, leur pauvreté volontaire, leur miséricorde, leur humilité, et surtout leur amour ten*

dre et ardent pour Jésus-Christ ; et le seul signe de la Croix suffit pour rendre ses efforts inutiles et pour le mettre en fuite.

Ne vous troublez pas non plus en vous confessant.—Soyez brève et soyez nette. Vous n'avez à dire que l'une de ces trois choses quand vous avez exposé le genre de tentation : *Mon père, j'ai consenti tant de fois*, ou *je n'ai pas consenti*, ou *je ne puis me rendre compte si j'ai consenti ou non, et je m'accuse telle que le bon Dieu me reconnaît coupable.*

De longs examens avant la confession, pour savoir si l'on a consenti, ont de très grands dangers : *ils irritent l'imagination, rappellent les tentations, entretiennent l'ardeur de la concupiscence.* Ils diminuent même à la longue l'horreur du péché mortel et font perdre la sainte pudeur de l'âme ; si l'on ne doit pas nommer le vice impur à plus forte raison ne doit-on pas y penser.

VIII.

HUITIÈME ILLUSION.

Se croire obligée de combattre directement les tentations contre la pureté.

Un grand nombre d'âmes délicates croient avoir consenti aux tentations contre la pureté si elles ne les ont pas *directement combattues.* *Illusion.* On ne consent à une tentation que

par *une complaisance libre et volontaire ;* on n'est jamais coupable de la *mépriser.* C'est même le conseil le plus sage dans la pratique. Quelques Pères du désert, conférant entr'eux se demandaient comment ils combattaient les tentations violentes qui les assiègeaient.—*Moi* dit l'un d'eux, *je considère la laideur du péché* —*Moi*,dit un autre, *j'implore la protection de la très sainte Vierge Marie.*—*Moi*, dit un troisième *je méprise le démon et je continue plus assidûment mon travail en la présence de Dieu.*—Cette pratique est la meilleure, dit celui qui présidait : elle vous conserve dans une entière liberté d'esprit, elle ne fatigue aucune de vos facultés et elle est toujours en votre pouvoir.

Tous les maîtres de la vie spirituelle, et l'auteur du *Combat spirituel* en particulier, nous donnent bien pour pratique d'attaquer directement la tentation quand elle nous pousse *à l'orgueil* ou *à la vengeance ;* ils nous disent bien de nous mettre en face de cette pensée *d'orgueil ou de vengeance*, d'en voir toute la petitesse, toute la laideur, d'en examiner les suites dans notre âme à nous et dans l'estimation des autres,—mais quand il s'agit de tentation contre la pureté, *tous nous défendent expressément de les examiner, nous commandant de détourner notre esprit, de nous distraire de quelque manière que ce soit ; de quitter même si la tentation est trop pressante, et si c'est chose possible, le travail que nous faisons, pour un autre plus absorbant ou plus distrayant.*

C'est par *la fuite* et non *par le combat* qu'on

surmonte ces tentations quelquefois si violentes ; lutter avec elles, c'est être à peu près vaincu. En luttant contre une pensée mauvaise, vous l'examinez de plus près, vous vous en occupez, vous la fixez dans votre esprit, et elle se prolonge, et elle devient plus vive et les impressions, qui auraient pu n'être que passagères, deviennent plus profondes. Distrayez vous donc, promenez, chantez, si vous le pouvez, mettez de l'ordre dans votre cellule, allez demander une permission, descendez au chœur... mais de grâce ne touchez pas à la boue même pour vous en débarrasser ; elle vous salirait.

N'examinez pas non plus, avec trop de détail, le consentement que vous avez pu donner à ces tentations, ni ce qui les a occasionnées, ni comment vous êtes parvenue à les repousser.

Quand la paix est revenue, mettez-vous en la présence de Dieu et demandez lui simplement : *Mon Dieu, suis je coupable ?* Dieu, qui a vu votre bonne volonté pendant le combat, Dieu, qui a suivi vos efforts, vous fera connaître *si vous êtes* réellement *en péché mortel.*—Dès qu'il y a *doute* dans votre esprit,—vous, qui habituellement ne voulez pas déplaire à Dieu et qui vous tenez unie à lui par la prière,—dès qu'il vous souvient que vous avez senti de la peine d'être ainsi tentée et que, pendant votre tentation, vous avez invoqué Jésus-Christ, la T.-Ste Vierge, votre bon Ange... gardez la paix ; vous pouvez continuer vos communions.

Les saints docteurs sont unanimes à dire qu'une personne d'une conscience timorée, doit, si après la tentation elle se souvien d'avoir invoqué le nom de Marie pendant la lutte, se tenir tranquille sur sa culpabilité ; Marie l'a préservée de péché mortel.—Faites part de cette décision à votre confesseur, il vous approuvera.

IX.

NEUVIÈME ILLUSION.

Se croire obligée de combattre les tentations contre la pureté par des jeûnes et des macérations extraordinaires.

En principe, cette obligation n'existe pas ; et si quelques saints ont employé des pratiques d'une excessive austérité, leur exemple est pour nous un sujet d'édification plutôt qu'un modèle à suivre.

Il faut *se mortifier*, nous l'avons vu, mais il faut, ici comme partout, une sage et prudente discrétion. Ce n'est pas proprement dans les souffrances corporelles telles que les cilices, les jeûnes, le retranchement excessif du sommeil, qu'il faut chercher le remède aux tentations contre la sainte vertu ; ces pénitences, tant soit peu exagérées, pourraient intéresser votre santé et diminuer vos forces corporelles, et ni votre santé ni vos forces ne vous appar-

tiennent plus, elles sont à Dieu et à votre communauté qui a droit de s'en servir ; de plus ces pénitences, selon les tempéraments, peuvent échauffer le sang et produire un effet tout opposé à celui qu'on veut obtenir (1).

1. Ce qui apaisera d'une manière plus efficace et sans aucun danger, pour l'amour-propre surtout, *la révolte de vos sens* et ce qui calmera *l'effervescence de votre imagination* ce sera *l'habitude de la vie régulière et l'obligation que vous vous imposerez d'être fidèle à toutes les plus petites observances de votre règle*,—ce

(1) Voici, par rapport à la chasteté, une observation très importante empruntée à un auteur ancien :

" Il est des tentations contre la sainte vertu qui viennent d'une chair trop délicatement nourrie, d'une abondance d'humeurs, d'une santé trop vigoureuse ; dans ce cas les austérités seront utilement employées, —mais il est aussi des tentations qui viennent d'un tempérament sec et ardent et d'un sang âcre ; il faut alors plutôt employer des adoucissements, et les austérités ne servant qu'à exciter le sang, aigriraient le mal et augmenteraient la tentation.

" Cassien rapporte le discours suivant du saint abbé Moyse : " Il est dangereux d'abattre son corps par des austérités indiscrètes ; les jeûnes excessifs font le même mal que la gourmandise... Nous avons vu souvent des personnes qui se sont tellement laissées affaiblir par des jeûnes que leurs infirmités et leur faiblesse les ont fait retomber sous la tyrannie de la passion qu'elles avaient déjà surmontée... C'est pourquoi, selon S. Paul, il faut savoir se servir des armes de la justice, à droite et à gauche et assez entre les deux extrémités contraires avec un juste tempérament et une sage discrétion. "

Ce qu'il y a de plus sage, c'est de ne rien faire sans ermission.

sera l'accomplissement minutieux de la vie de communauté qui, au dire des saints, est la pénitence la plus dure,—ce sera le support silencieux des travers, des manies, des défauts de vos sœurs,—ce sera le silence sur ces mille petites choses qui vous manquent ou qui vous choquent à chaque instant,—ce sera enfin la constance pour vous maintenir dans une égalité d'humeur que rien ne puisse altérer. —Rien ne dompte la nature, ne l'assouplit, ne la forme comme cette monotonie d'une vie toujours la même, toujours occupée, toujours tendant au même but. Elle tue l'amour de ses aises, elle tue l'orgueil, elle tue l'empressement, elle tue la volonté propre et les sens ne se révoltent pas facilement au milieu *de tous ces morts.*

Ce qui apaisera encore d'une manière efficace la révolte des sens, c'est *le dévouement renouvelé chaque jour à l'emploi qui vous est confié, c'est l'acceptation calme, généreuse et souriante des peines attachées à cet emploi.*— Que de dégoûts à surmonter, que de répugnances à vaincre, que de mortifications à endurer pour rester dix ans et plus avec des enfants ou avec des pauvres ou avec des malades !

De la part des enfants : *le peu de disposition, la paresse, la dissipation, l'indocilité, la grossièreté, quelquefois la malpropreté, le défaut de bonne volonté et de piété ;*—de la part des pauvres et des malades : *la rudesse, l'ingratitude, l'insensibilité, l'impatience, les murmures, l'igno-*

rance, les plaies dégoûtantes, des maladies de toute espèce, la mort avec son agonie parfois effrayante.

Ne comprenez-vous pas ce qu'il faut de courage, de constance, de foi, de vertu en un mot, pour supporter ce qu'il y a de peine, de fatigue, d'ennui dans cette mission, et pour le supporter avec un visage calme et serein ?

Oh ! encore une fois, *appliquez-vous à votre devoir ;* si le démon de la sensualité vous attaque, *appliquez-vous à accomplir ce devoir avec plus de dévouement ;* ce combat contre les délicatesses et les goûts de votre nature vaut bien, soyez en sûre, un jeûne, une discipline, une macération faite en dehors de ce que demande votre règle.

2. A ce travail je puis dire presque matériel, joignez les différentes pratiques de *vigilance* dont nous avons parlé : *la prière, la sainte communion, la dévotion à Marie, l'ouverture de cœur à votre directeur, l'humilité...* et comptez sur le Dieu que vous servez ! A l'heure de votre mort vous pourrez chanter avec le prophète : *Béni soit le Seigneur mon Dieu ! il a été mon appui, il a lui-même fortifié mes mains pour le combat, il a exercé mon bras à la victoire.* (Ps. 143.)

X.

DIXIÈME ILLUSION.

Se croire obligée de ne se permettre aucune affection et de ne s'attacher à rien, pas même à sa communauté.

Cette illusion est le produit d'un esprit faible, étroit et peu éclairé. Elle n'est pas heureusement générale et cependant on trouve dans les communautés une ou deux sœurs qui subissent son influence. Elle les rend malheureuses elles-mêmes parce qu'elle les met dans un état de gêne continuelle et remplit leur esprit de soupçons injustes, de jugements téméraires ; elle est nuisible à la communauté parce qu'elle arrête le dévouement des sœurs et que, *sous prétexte d'une perfection chimérique*, elle les porte à se resserrer le cœur, à s'isoler de leurs compagnes, de leur supérieure, à se regarder presque *comme étrangères* à la communauté.

Ce *resserrement de cœur*, si opposé à l'esprit religieux, peut provenir d'autres causes sans doute : de la vanité froissée par l'exemple, de l'estime exagérée qu'on a de ses talents et du dépit de n'être pas employée comme on voudrait ; mais la cause principale, celle qui la rend si difficile à guérir, est *l'exagération* dont nous parlons. Rien n'est tenace, dans un petit esprit, comme les fausses idées dans la dévotion.

Le fondateur *des Petits frères de Marie* voulant prémunir ses frères contre cet isolement des intérêts de la communauté et ce manque d'épanchement qui rend si égoïste, leur donnait les avis suivants :

" Pour être heureux en communauté, il faut y venir et y rester en qualité *d'enfants de la maison.*

" La sainte Ecriture nous apprend que l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme. Eh bien ! le religieux aussi, s'il veut être content dans son saint état, s'il veut avoir toutes les consolations de la Religion, doit quitter son père, sa mère, ses frères, ses sœurs et tout ce qu'il a dans le monde pour s'attacher à ses supérieurs, à ses confrères et à la communauté qui devient sa famille. Celui donc qui ne se donne pas tout entier à sa communauté et qui ne travaille pas à prendre les sentiments d'un enfant bien né, n'est pas un *religieux*, mais un *domestique.*

Or, voulez-vous savoir quelle différence il y a entre le frère domestique et le frère qui est enfant de l'institut :

I.

Le frère *domestique* regarde le supérieur comme un maître, comme un gendarme, qui le surveille ; d'où il suit qu'il le craint et le redoute, qu'il fuit sa présence, lui cache le détail de sa conduite, et plus encore ses défauts ; qu'il se méfie de lui, et s'imagine

facilement que le supérieur le maltraite, qu'il lui en veut, lui fait de la peine et le corrige sans raison.

" Le frère *do mestique* regarde ses frères comme des étrangers ; aussi il est pour eux sans charité, sans attention, sans honnêteté, sans prévenances. Tout occupé de sa personne, de ses propres intérêts, il prend pour lui ce qu'il y a de mieux, de moins pénible, sans s'inquiéter si ses frères souffrent, s'ils sont trop surchargés et s'ils sont dans le besoin.

" Le Frère *domestique* est indifférent aux intérêts de la communauté : peu lui importe qu'elle prospère ou qu'elle aille en décadence ; c'est pourquoi il ne remplit son emploi que par manière d'acquit ; il est sans zèle, sans dévouement pour le bien commun : il est prodigue, il voit gâter les choses sans s'en inquiéter, et laisse dépérir le mobilier et les objets qui lui sont confiés plutôt que de se donner la peine d'en prendre soin.

II.

" Le religieux qui est *enfant de la maison* agit tout différemment.

" Il regarde et il aime le supérieur comme son père : il a une foi entière à ses paroles et s'abandonne absolument à sa direction. Persuadé que le supérieur ne veut et ne cherche que son bien, il reçoit ses avertissements et ses réprimandes comme des témoignages d'affection, comme des preuves de la plus

tendre amitié. Loin de cacher ou de dissimuler ses défauts et ses fautes, il est le premier à les faire connaître, et il n'est content que lorsque le supérieur connaît toute sa conduite et toutes les peines de son âme.

" Le religieux qui est *enfant de la maison* regarde les membres de la communauté comme ses frères ; aussi on le voit tout occupé à les aider, à les soulager, à leur rendre service ; partout il prend leur parti, les soutient, les défend, excuse et cache leurs défauts.

" Le religieux qui est *enfant de la maison* n'aime rien tant après Dieu que sa communauté ; il n'a rien tant à cœur que de la voir prospérer, c'est-à-dire se développer, conserver son esprit, atteindre son but, en procurant la gloire de Dieu et le salut des âmes. Se regardant avec raison comme obligé de contribuer pour sa part au bien de la communauté, il s'efforce de donner partout l'exemple de la régularité, de la piété, de la soumission, du bon esprit, du dévouement, ne craignant ni peine, ni travail pour procurer le succès des écoles, la bonne administration du temporel des maisons, et ne reculant devant aucun sacrifice lorsqu'il s'agit du bien commun, de l'édification, de l'utilité des frères et du service de la communauté.

III.

" Le religieux seul qui a les sentiments et l'esprit de famille trouve en Religion le cen-

tuple de bien et de contentement promis par Jésus-Christ. Comme il ne vit que pour sa communauté, comme il se dévoue au bien de ses frères, et qu'il ne laisse échapper aucune occasion de leur être utile, de leur faire plaisir, on le paie de retour, on lui rend au centuple ce qu'il donne ; on l'aime, on se sacrifie pour lui, tous les cœurs lui sont dévoués, et il a autant de serviteurs ou plutôt autant de frères, autant d'amis, qu'il y a de membres dans la communauté.

" Quant au frère *domestique*, non seulement il n'a pas le centuple, mais il n'y a même pour lui en Religion de satisfaction et de contentement d'aucune sorte. Comme il n'aime véritablement aucun de ses frères et qu'il vit en égoïste, il n'a les sympathies de personne : on le supporte, on évite de l'offenser, parce que la charité chrétienne le demande ; mais on ne saurait avoir pour lui les égards et les attentions qu'il n'a pas pour les autres, ni lui témoigner les sentiments d'amitié qu'il ne comprend pas et pour lesquels son cœur n'est pas fait. Aussi, je ne crains pas de le dire, il n'y a guère d'hommes plus malheureux que le religieux qui n'a pas l'esprit de famille, c'est-à-dire, qui n'est pas dévoué à sa communauté, qui conserve ses affections pour ceux qu'il a quittés, et qui vit en communauté comme un étranger, comme ayant son bien et son trésor ailleurs. "

ARTICLE CINQUIÈME.

ILLUSIONS SUR LES DANGERS DE LA VIE RELIGIEUSE.

—

La jeune fille qui, dans le monde encore, se prépare à embrasser la vie religieuse ne peut pas s'imaginer qu'il y ait *quelques dangers* dans ces maisons qu'elle appelle, avec tant de vérité, *les maisons du bon Dieu.*

Pour son âme inexpérimentée, toute maison religieuse est *un port* dans lequel les tempêtes ne se font jamais sentir ;

C'est *une forteresse* dans laquelle ni le démon ni le monde ne pénètrent plus ;

C'est *un paradis* dans lequel on vit avec le bon Dieu, on sert le bon Dieu, on est heureuse près du bon Dieu ;

C'est *un navire* qui mène tout droit au ciel au milieu de la paix, de la charité, du bonheur !

Elles sont vraies ces images qui *attirent* à la vie religieuse l'âme fidèle et innocente parce qu'elles la mettent à l'abri, et qui *rassurent* l'âme qui a été coupable parce qu'elles lui offrent la facilité de revenir à Dieu et de rester fidèle Dieu. — Mais si la vie religieuse est réellement *un port, une forteresse, un paradis*, l'âme qui vient s'y cacher y apporte *les penchants mauvais* qui, dans le monde, lui faisaient sentir sa faiblesse et l'humiliaient si profondément, — le démon y

pénètre avec toute sa haine, toute sa rage, toute son astuce, de sorte que si dans la vie religieuse les dangers sont *moins nombreux* que dans le monde, — s'ils offrent *moins d'attraits*, — s'ils sont *plus visibles* et *plus faciles à éviter*, ils n'en existent pas moins et n'exigent pas moins que dans le monde de minutieuses précautions.

Hélas ! hélas ! on peut, du couvent comme du monde, tomber dans l'enfer et la chute est plus terrible parce qu'on était monté plus haut.

On peut, de ce paradis descendre dans l'enfer et s'enfoncer plus profondément parce qu'ayant abusé de plus de grâces on est devenu plus coupable.

Ce n'est pas le lieu, dit S. Bernard, *qui sanctifie les personnes, mais les personnes qui doivent sanctifier le lieu. — Ce n'est point la sainteté de l'état mais l'état de sainteté qui seul peut nous sauver ; et on se perd dans l'état le plus saint et le plus élevé.* Voyez l'Ange dans le ciel, Adam dans le paradis terrestre, Judas dans la compagnie de Jésus.

Et plus a été grand l'amour de Dieu pour une âme dans ce monde, plus seront grands, dans l'autre, l'abandon dans lequel Dieu la laissera et la punition qu'il lui infligera ; — plus a été grande la générosité de Dieu, plus sera grand son mépris pour l'âme ingrate qui l'aura abandonné.

Ces dangers sont d'autant plus à craindre que le démon les cache avec plus de soin.

1. Ils nous rassure en nous persuadant qu'il

y a chez nous une volonté sérieuse de ne pas commettre de péché mortel.—Non, vous ne le voulez pas, vous ne le voudrez certainement jamais directement, mais si vous vivez habituellement dans la dissipation, dans la légèreté, dans le mépris *non pas formel* sans doute, mais *réel* cependant en pratique,de ces mêmes observances qui sont pour l'ensemble des règles ce que sont les fils délicats qui joignent ensemble plusieurs parties d'étoffe,—qui vous assure que vous ne finirez pas par vous trouver comme insensiblement conduite à commettre un péché mortel ? Nous vous le dirons plus tard, *c'est par degré, en religion surtout, qu'on descend dans l'abîme.*

2. Le démon nous rassure en nous trompant sur la nature des manquements auxquels nous nous laissons aller et des soulagements que nous nous accordons.

Il ne vous dira pas : *Ne te mortifie pas*, mais il vous dira : *Telle mortification est nuisible à ta santé et tu es obligée de te conserver forte pour la communauté ; à quoi est-on bonne quand on est malade ?*

Il ne vous dira pas : *Laisse la prière*, mais il vous dira : *La prière telle qu'on la fait est gênante, elle est pour toi impossible ; la faire avec la communauté est trop fatigant ! l'assistance au chœur te fait éprouver des maux de tête ; la chapelle est trop froide, elle est trop chaude, il y a des courants d'air qui te tuent.*

Il ne vous dira pas : *Il faut te dissiper*, mais il vous dira : *Tu ne peux pas, à ton âge, agir,*

marcher, te tenir comme ces sœurs qui sont vieilles ; tu as besoin de gaîté, d'expansion, sans cela la maison serait un cimetière.

Il ne vous dira pas : *Ne sois pas modeste*, mais il vous dira : *Dans ce que tu fais, il n'y a pas de mal ; c'est chose ridicule d'être scrupuleuse : le mal est là où on le met.*

Il ne vous dira pas : *Désobéis, ne sois pas charitable*, mais il vous dira : *C'est bien la peine qu'une petite parole dite en passant, qu'une légère moquerie, une médisance sans portée ou un moment d'humeur qui passe rapidement. Après tout, tu aimes ta supérieure, tu aimes tes sœurs, tu ne leur veux pas du mal, c'est bien suffisant.*

Ne soyez donc jamais sans cette *crainte filiale*, don du S.-Esprit, qui vous rendra vigilante, timide, délicate, fidèle à la prière, humble pour recevoir un reproche, forte pour résister à tous les entraînements, prudente pour distinguer toutes les illusions et discerner tous les dangers dont nous allons signaler les principaux.

I.

Dangers provenant de la mémoire, de l'imagination, du jugement.

Ces dangers peuvent naître de votre *mémoire*, de votre *imagination*, de votre *jugement*, qui n'étant plus gardés par la prière, par la vigilance et par la mortification éprouvent de temps en temps *une effervescence* capable d'alar-

mer une conscience délicate,—c'est cette *effervescence* impossible à maîtriser plus tard, si elle ne l'est pas dès le début, qui produit ces *mauvais esprits* dont nous avons montré les *caractères* dans la première partie de cet ouvrage (chapitre VIIe) et parmi lesquels on distingue les quatre suivants : si justement appelés *les fléaux des communautés.*

1. *L'esprit de dissipation*, entretenu par les *paroles inutiles* dites dans la maison par étourderie, par démangeaison de parler, par désœuvrement, ou dites au parloir, dans ces longues stations où se perd tout le fruit de la prière et d'où on sort presque toujours un peu moins intérieure.

Entretenue encore par les *pensées inutiles* qui vont et viennent dans l'esprit comme les nuages vont et viennent dans le ciel,— qui se présentent surtout pendant l'oraison, le saint office, la visite au S. Sacrement et dont on ne peut se débarrasser parce qu'elles se sont acclimatées en nous.

2. *L'esprit de mondanité* entretenu par l'habitude de voir et de juger les choses avec la lumière du monde, comme si la foi n'avait pas pour nous une lumière qui doit être préférée, puisqu'elle est la seule vraie. — Ainsi on voit les personnes et on oublie Celui qu'elles représentent ; on voit un événement dans ce qu'il a de pénible ou de consolant, on oublie qu'il est voulu par Dieu et que ses effets enferment quelque chose de divin et d'utile pour notre sanctification ; on pense au temps

présent, on oublie l'éternité, on ne dit pas *à quoi cela me servira-t-il pour le ciel ?*

Entretenu par l'habitude du désir d'être vue, louangée, appréciée, d'estimer les emplois qui mettent en évidence, — de repousser tout ce qui humilie et rabaisse tant soit peu.

3. *L'esprit de curiosité* entrenu par les nouvelles du dehors apprises de mille manières ou des tourières,qu'on interroge adroitement, ou des visiteurs du parloir, qu'on écoute avec empressement et qu'on excite à raconter.

Entretenu par les nouvelles du dedans apprises parce qu'on épie toutes les démarches des sœurs, même tous les mouvements de la supérieure ; on sait celles qui ont été au parloir et le temps qu'elles y ont resté ; on sait les sœurs qui n'ont pas assisté à tel exercice, celles que la supérieure a appelées chez elle ou qui d'elles-mêmes ont cherché à la voir ; on sait les lettres qui ont été reçues, à qui elles étaient adressées,— d'après les gestes ou l'air de quelques sœurs qui parlaient ensemble *on devine* ce qu'elles ont dit et on le répète comme une chose sûre ; on s'entretient de tous ceux qui ont des rapports avec la maison, des supérieurs ecclésiastiques, du confesseur surtout, qu'on loue ou qu'on blâme à tort et à travers.

4. *L'esprit de critique* entretenu par l'idée exagérée que chaque sœur a de son jugement, de sa valeur personnelle,—voyant tout, examinant tout et voulant que ce qu'elle pense devienne la loi de tout le monde.— Tout passe

devant le tribunal de cet esprit dans lequel n'habite plus Jésus si doux, si humble, si bienveillant : les supérieurs, le confesseur, les sœurs qui sont en charges, les sœurs malades, les sœurs converses..., et il est surtout impitoyable pour tous.

II.

Dangers provenant du cœur.

1. Ces dangers peuvent naître de *votre cœur* qui *se détache* si difficilement des affections du monde ; et nous ne parlons que de ces affections légitimes voulues par Dieu, mais auxquelles il a renoncé et dont il se préoccupe trop, les entretenant, les appelant, désirant encore en sentir toutes les douceurs.— Il s'agit ici surtout des *parents*, *qui*, *aimés trop naturellement*, peuvent faire beaucoup de mal à une religieuse.

Non certes, il ne faut pas oublier son père, ni sa mère, ni ses frères, ni ses sœurs ; l'observation des *conseils évangéliques* ne détruit pas *le précepte* du quatrième commandement, et les paroles de Jésus-Christ engageant à *quitter son père et sa mère pour le suivre* et disant que *celui qui aime son père ou sa mère plus que lui n'est pas digne de lui* ne signifient pas qu'il faut les effacer de son souvenir et de son cœur. La religieuse, en entrant au couvent, s'est engagée à aimer ses parents d'une manière plus surnaturelle qu'autrefois,

c'est-à-dire à s'occuper spécialement de leur salut éternel et nullement, ou bien secondairement, de leurs affaires temporelles,— et à moins des cas exceptionnels d'une *pauvreté complète*, qui demanderait pour leur subsistance le travail de leur fille, ou *d'une maladie* telle que, seule, leur fille pût les soigner, la religieuse ne doit, que d'une manière superficielle, s'enquérir de leur prospérité matérielle ; encore moins doit-elle *conseiller*, *donner son avis*, *s'employer auprès des personnes en place*, *procurer un établissement à ses frères et sœurs*, *correspondre de côté et d'autres*. Une religieuse qui en est là, dit sainte Thérèse, a l'âme bien malade.— Le cœur ainsi envahi n'a plus de paix, plus de dévotion ; il n'est plus à sa communauté, il est retourné à sa famille, il se repent par moment de l'avoir quittée. C'est un sujet continuel de distraction, quelquefois, un commencement de perte de vocation. (1)

(1) Nous avons parlé, en expliquant la première obligation de la religieuse, *aimer*, des soins à donner à nos parents pauvres. Voici sur cette question qui trouble si souvent la paix de l'âme, les enseignements que donnait le fondateur des *Petits-Frères de Marie*, " Un des pièges les plus dangereux du démon est de porter un religieux à s'occuper des affaires temporelles de ses parents, ou par une fausse compassion, à s'exagérer leurs besoins et à se croire obligé de les aider par des moyens que la Religion n'approuve pas.— L'ennemi du salut va jusqu'à faire croire à quelques-uns qu'il est permis d'abandonner leur vocation, pour les assister. Il est certain qu'un enfant est

Ah ! selon l'expression énergique de Jésus-Christ, *laissons donc les morts enterrer leurs morts.* Aimons beaucoup nos parents, compatissons à leurs peines, mais apprenons leur surtout *à faire profit pour le ciel* des épreuves que le bon Dieu leur envoie.

2. Ces dangers peuvent naître de *ce pauvre cœur* encore qui s'affectionne si facilement et si fortement, *si passionnément* quelquefois, à une compagne, à un enfant, à une malade, à toute personne qui s'intéresse tant soit peu à lui,— et qui ne croyant pas pouvoir vivre sans une affection sensible, aspire toujours à aimer et à être aimé.

Pauvre cœur ! quelquefois, quand après

obligé d'assister son père et sa mère, lorsqu'ils sont hors d'état de pourvoir à leur subsistance ; mais il est extraordinairement rare qu'un religieux soit tenu *d'abandonner sa vocation pour satisfaire à ce devoir.*

" Pour qu'il se trouve dans ce cas, il faut, de l'avis de tous les théologiens :

1. Que les besoins du père et de la mère soient extrêmement graves ;

2. Qu'il n'y ait point d'autres moyens de les assister;

3. Que le religieux, en quittant sa vocation, soit certain de pouvoir leur être utile ;

4. Qu'en cela, il ne suive point sa propre inclination et ne soit point lui-même juge de la gravité du besoin de ses parents,ni des moyens d'y pourvoir, mais qu'il se conduise d'après l'avis de son supérieur qui seul a le droit de décider ce que le religieux doit faire.

5. Qu'il rentre dans la Religion et reprenne, les exercices de sa vocation, dès que les besoins de son père et de sa mère cesseront ou par la mort ou autrement."

beaucoup de travail et ordinairement *à dé-ception*, il est parvenu,—il le croit du moins,—à s'être détaché des créatures humaines et de ces amitiés particulières dont nous avons montré tout le danger, il s'attache à un oiseau, à un animal domestique qu'il soigne, qu'il caresse, dont il ne peut se séparer et qu'il pleure quand la mort le lui enlève. "Je ne puis me dispenser de blâmer, dit S. Liguori, le travers de certaines religieuses qui se prennent de tendresse pour les bêtes, telles que les chats et les chiens ; elles les veulent toujours avec elles, à table... elles les portent souvent dans leurs bras, les baisent et vont jusqu'à leur dire des paroles affectueuses ; si ces animaux tombent malades, elles s'affligent ; s'ils meurent, elles sont inconsolables et en veulent à quiconque a pu en être la cause. Si une telle affection pour les animaux est déraisonnable dans une personne du monde, à combien plus forte raison, dans une épouse de Jésus-Christ."

III.

Dangers provenant de la volonté.

Ces dangers peuvent naître de *la lâcheté de la volonté* accoutumée à flotter entre le devoir et la jouissance et à examiner où commence la faute et où finit le devoir, pour se permettre tout ce qui est possible sans faire un péché.— Comment ne succombera-t-elle pas

quelquefois quand elle sera pressée par la passion, elle qui est si peu généreuse quand il s'agit d'éloigner les pensées et les sentiments qui troublent pendant la prière et de fuir les occasions qui sans être précisément mauvaises sont dangereuses ?

IV.

Dangers provenant des sens.

Ces dangers peuvent naître *des sens* qui semblent soumis et qu'un rien suffit pour exalter ; qui paraissent dans un état de mort et qu'un regard, qu'une parole, qu'un souvenir suffit pour électriser. Oh ! ne vous fiez pas à *cette paix* que vous laissent vos sens depuis quelques mois peut-être ; ne dites pas : *je suis heureuse, plus rien ne m'impressionne comme autrefois* et, comptant sur cette insensibilité qui n'est que factice, n'allez pas vous permettre *cette lecture* futile, amusante, un peu mondaine, qui cache pour vous des pensées de dégoût pour votre vocation,— *ces démonstrations* extérieures d'amitié, qui vont surexciter en vous des sensations qui vous conduisent à des désirs coupables,— ce *laisser-aller* dans votre tenue, dans vos regards qui donnera entrée dans votre âme à une foule de pensées dont vous ne pourrez vous débarrasser qu'avec beaucoup de peine.

Les *sens* ne meurent jamais ; ils ne font que s'assoupir.

V.

Dangers provenant de la Règle elle-même et de votre emploi.

Ces dangers peuvent naître :

1. De l'accomplissement lui-même de votre règle que l'habitude porte à suivre par *routine*.

2. De votre emploi, que la lassitude porte *à négliger dans quelques-uns de ses détails*.

3. De l'ensemble enfin de votre vie religieuse, qui devient pesante, parce que vous avez perdu petit à petit votre ferveur et que vous êtes tombée dans la *tiédeur*.

Etudions rapidement ces trois maladies de l'âme, qui peuvent vous atteindre : *la routine*, *la négligence*, *la tiédeur*.

1. *La routine.*

La *routine* consiste à agir dans la communauté comme agit, sur *la route*, une machine qui est poussée ; cette machine est purement passive ; elle va, elle vient, elle avance, uniquement parce qu'elle est poussée.—Il y a des âmes en communauté qui en sont là ; peu énergiques par tempérament, elles se sont laissé envahir par la paresse et par la nonchalance, et comme la règle donne à la communauté un mouvement uniforme, elles suivent le courant ; elles vont à la prière, à l'office, à la récréation, au travail, parce que *on y va*.—Elles agissent *sans réflexion*,—sans

motif,—sans *examen*; quand un exercice est fini, elles en commencent un autre... voilà tout. Leur vie est machinale, on dit qu'elle est *routinière*; peut-être appellent-elles cette vie une *vie régulière*, mais ce n'est pas vrai: une vie régulière est une *vie soumise*, une vie *exacte*, qui a *un but* connu et voulu, un but élevé, et la régularité matérielle n'est que le moyen d'atteindre ce but.

Cette manière de vivre a des degrés sans doute, mais dans tous ces degrés et, du plus au moins, elle cause à l'âme un immense préjudice : *elle détruit tout esprit intérieur et toute dévotion,—elle empêche le fruit des confessions et des communions,—elle ôte le mérite recueilli par l'intention dans toute bonne œuvre faite en état de grâce et dans toute souffrance supportée pour l'amour de Dieu,—elle laisse l'âme mourir d'inanition.*

Secouez-vous donc, âme routinière! Cette vie n'est pas celle d'une religieuse, ni celle d'une chrétienne, ni même celle d'une créature raisonnable.—Avant chacune de vos actions, dites-vous avec paix et avec calme : *Je vais faire telle chose, de telle manière, pour tel motif et, en agissant ainsi, je veux contenter le bon Dieu.*

2. *La négligence dans les petites choses.*

I. On appelle *petites choses* ces mêmes observances et ces mêmes prescriptions qui se rencontrent presque à chaque instant de la journée, qui ne demandent pour être accom-

plies que peu de temps et dont la violation ne forme, pour chacune d'elles, qu'un manquement de peu d'importance.

Ces *petites choses* se rencontrent dans *l'ordre de la journée* : le lever au premier son de la cloche,—la fidélité à se rendre là où la cloche appelle,—la ponctualité à quitter le travail commencé, dès que l'obéissance commande, —la marche lente plutôt que précipitée en montant ou en descendant un escalier,—le nombre de prières à faire à telle heure...

Elles se rencontrent *dans la tenue* qui demande qu'on marche habituellement les yeux baissés,—qui indique la manière de s'asseoir, de tenir les jambes, les mains,—de rester à genoux ou debout, de réciter la prière,—de tenir le livre d'office,—de faire les différentes cérémonies prescrites pour le chœur, pour le chapitre, pour la coulpe,—de porter tel ou tel vêtement,—de s'habiller de telle façon...

Elles se rencontrent *dans la cellule* à propos de l'ordre qui doit y régner, des objets qui doivent y rester,—*dans le réfectoire* à propos du moment où il faut déplier sa serviette, de la manière dont il faut tenir ou placer les objets dont on se sert...

Elles se rencontrent *dans les rapports mutuels de charité ou de politesse :* formules à employer quand on se parle, quand on s'écrit, quand on fait une demande à la supérieure... Il est des communautés dans lesquelles on ne parle aux sœurs qu'en les appelant *ma chère*

sœur, à la supérieure qu'en lui donnant les titres de *Révérende Mère*...

Elles se rencontrent *dans les rapports d'amitié*, défendant de se toucher même la main par affection ; de rester *deux ensemble* pendant la récréation,—fixant les heures pour aller au parloir, le temps pour y rester, la manière de s'y tenir...

II. Toutes ces observances *sont petites*, ce ne sont que des liens imperceptibles, mais ils unissent entr'elles les perles d'un collier ; ce ne sont que *des fils*, mais ils attachent entr'eux plusieurs morceaux d'étoffe qui réunis forment un tout... En couper *un* c'est peu, mais c'est préparer une désorganisation qui peut devenir générale si elle n'est arrêtée.

La négligence dans les petites choses devient entre les mains du démon *un moyen de séduction*. Il se garde bien de proposer à la religieuse qu'il veut détourner de son devoir des fautes graves à commettre, des désobéissances formelles, des manquements sérieux à la pauvreté ; il lui dira seulement en la poussant à quelques légères infractions à sa règle, à quelques légères satisfactions pour alléger un peu sa vie dure et pénible : *c'est si peu de chose*, et il l'accoutumera au désordre, à la paresse, au murmure. C'est que le démon comprend mieux que nous la portée de cet oracle des livres saints : *Celui qui néglige les petites choses tombera dans les grandes fautes*, (Eccl. XIX, I.) et cette parole de J.-C. : *Celui qui*

pèche dans les petites choses pèchera aussi dans les grandes. (Luc xvi, 10).

La négligence dans les petites choses, qui conduit nécessairement *aux petites fautes*, ne porterait-elle pas une religieuse aux fautes graves,refroidit dans son âme *l'amour de Dieu*, qui seul lui fait sentir les joies de la vie qu'elle a embrassée,—elle lui *fait perdre cette délicatesse de conscience* qui environnait son âme comme d'une double enceinte et la préservait d'une foule de chutes.—Elle *fortifie les penchants* opposés à la loi de Dieu que chacun de nous sent au fond de son âme, et ces penchants finissent par l'entraîner sans qu'elle s'en doute.—Elle la porte à calculer pour ainsi dire avec Dieu en s'attachant à ce qu'on appelle *l'essentiel;* et Dieu à son tour use de réserve. Vous mesurez vos hommages, votre obéissance, votre fidélité, pauvre âme illusionnée, Dieu mesure sa bienveillance, sa protection, son amour... Vous refusez à Dieu ce que, dites-vous, vous ne lui devez pas absolument et Dieu vous refusera les secours privilégiés nécessaires à votre faiblesse, dans les jours de tentation, et les grâces de choix réservées à ses amis.—La négligence dans les petites choses occasionne de petites blessures à votre cœur, à votre esprit, à vos sens, blessures légères sans doute, mais qui, se multipliant, altèrent le principe de la vie spirituelle et risquent de l'éteindre.—Remarquez cette gradation : *le juste se néglige et s'affaiblit; la*

grâce diminue ; l'homme de péché se fortifie ; le religieux dépérit ; le chrétien disparaît.

III. Secouez-vous donc, âme négligente ; oh ! si vous saviez ce que vous pourriez gagner en étant fidèle dans ces détails de tous les jours qui semblent passer inaperçus !

1. *Vous glorifiez Dieu* qui voit en vous une servante fidèle et dévouée accomplissant sa volonté jusque dans ses moindres détails, et l'accomplissant avec amour.

Ah ! c'est que il faut bien aimer Dieu pour être exacte et ponctuelle en toutes choses, pour sacrifier à un désir exprimé par Dieu une satisfaction légitime ou un travail commencé, laissant, dès que la cloche sonne, un ouvrage qui nous plaît, une sœur dont la conversation nous charme, un livre qui nous attache, même une lettre commencée ou une phrase à demi-formée.

Il faut bien aimer Dieu pour lui donner à chaque instant du jour et pendant toute une vie, sa volonté, ses membres, ses forces, ses goûts particuliers, car tout cela suppose une *âme héroïque.*—Cette fidélité constante aux petites choses ne peut être que le résultat de *l'esprit de zèle* qui ne laisse échapper aucune occasion de plaire à Dieu et de l'honorer,—*de l'esprit de renoncement* qui se prête à ce détail obscur où les sacrifices multipliés demandent beaucoup à la nature et ne laissent rien à la vanité,—*de l'esprit de reconnaissance* qui,ému de la libéralité de Dieu à son égard, veut lui donner toujours davantage,—*de l'es*

prit d'humilité qui voyant la disproportion infinie entre ce que peut la créature et ce que Dieu mérite, cherche à suppléer par l'intensité de l'amour et par la fidélité de toutes les minutes à la faiblesse de ses actions,—*de l'esprit de force enfin et de générosité* qui, dans l'attention constante aux petites choses, veut faire de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les minutes, autant de sacrifices à Dieu à qui il s'est donné.

2. *Vous vous sanctifiez* et de la manière la plus sûre et la plus inébranlable, par cela même que vous faites tout, poussée par l'amour que vous portez à Dieu.—Non certes, ce n'est pas *la vanité*, ce n'est pas *l'amour de soi* qui peuvent porter à la fidélité aux petites choses, c'est l'amour de Dieu seul, parce que lui seul voit et apprécie ce que vous faites et la peine que vous coûte ce que vous faites.

Vous savez bien du reste qu'une action n'est pas réellement grande et surtout sanctifiante par l'éclat qu'elle produit, mais *par l'intention* avec laquelle on la fait,—*par le mouvement de la grâce* qui l'inspire,—*par l'approbation qne Dieu lui donne et par le prix qu'il veut bien lui attacher.*

Soyez donc fidèle, bonne servante de Dieu, et un jour, Dieu, votre maître, vous dira : J'ai tout compté et je vais tout récompenser. Vos sacrifices étaient légers mais vous les avez multipliés ; vos actions n'offraient aux yeux des hommes que de faibles apparences, mais votre amour et votre constance les ont

rendues dignes de moi : *Entrez dans la joie de votre Seigneur.*

3. *La tiédeur.*

1. La tiédeur, résultat presque inévitable de la négligence des petites choses, *est un manque de courage, de force, de zèle, de bonne volonté surtout dans l'accomplissement de nos devoirs.*

C'est l'état d'une religieuse qui veut sans doute être une *bonne religieuse*, qui serait même étonnée si on lui disait qu'elle n'est pas *une bonne religieuse*, mais qui ne prend aucun moyen pour le devenir. Elle est comme atteinte d'une maladie de langueur ou plutôt d'une espèce de léthargie spirituelle qui la laisse insensible aux instructions, aux exemples, aux reproches.

Elle s'ennuie à la prière qui la fatigue par sa longueur et par sa monotonie; elle se traîne au travail qu'elle ne fait que par force; elle se surprend, pendant de longs moments, le regard vague et l'ensemble du corps affaissé; elle assiste à tous les exercices mais sans se rendre compte de ce qui s'y passe.

Son âme est ce *champ du paresseux* tout en désordre et tout couvert de ronces et d'épines, —*ce figuier stérile* qui ne produit que des feuilles,—*ce chemin* sur lequel les mauvaises herbes étouffent les inspirations de la grâce, les remords de la conscience, les bons exemples des autres,—cette *statue* enfin qui a des oreilles

mais qui n'entend pas, des yeux mais qui ne voit pas, une bouche mais qui ne prie pas, un cœur mais qui ne bat pas pour Dieu.

Ecoutez le portrait que fait *Cassien* du religieux tombé dans la tiédeur.

" Il redoute et hait la retraite : il s'ennuie dans sa cellule ; il méprise ses frères, travaille avec lâcheté n'a ni crainte ni inquiétude sur sa négligence dans les devoirs de la religion ; il est esclave de la sensualité, se répand au dehors, s'occupe des affaires du monde, aime les conversations oiseuses, reçoit avec peine les avis charitables qu'on lui donne et cherche des prétextes pour ne pas les suivre ; il supporte difficilement le joug de la discipline, il conserve une affection désordonnée pour sa maison, ses biens, ses parents ; il se permet de dangereuses familiarités. "

De temps en temps, la religieuse tiède éprouve des secousses qui semblent la ramener à Dieu : c'est pendant une retraite, c'est en présence de la mort d'une compagne, c'est quand la maison est menacée d une épidémie... Mais cette secousse vers le bien n'est que passagère, elle revient vite à son premier état.— *Après tout*, dit-elle, *je ne commets pas de graves fautes*, et de fait, elle trouve à peine, quand elle se confesse, une faute bien précise à accuser : ce sont *des distractions dans la prière, un peu de lâcheté dans le travail, quelques légers manques de charité*... elle ne voit plus rien : elle n'est pas tentée, elle n'est pas inquiétée. Et certes, rien d'étonnant ; le démon n'a pas

besoin de la pousser dans l'abîme, elle y va toute seule.

II. Il est triste, bien triste cet état, plus triste que l'état du péché mortel. *Plut à Dieu*, dit le Saint-Esprit à l'âme tiède, *Plût à Dieu que vous fussiez tout à fait froide !* Un péché mortel qui vous humilierait profondément et vous montrerait l'enfer ouvert sous vos pas vous épouvanterait et vous ramènerait, par la crainte au moins, à ce Dieu dont vous vous êtes éloignée ; mais votre tiédeur vous laisse *indifférente* devant la pensée de la damnation éternelle, *insensible* aux exhortations qui troublent vos compagnes plus pieuses ; elle vous dit, et vous acceptez ces paroles sans émotion : *Ce n'est pas pour toi cela !* — Votre tiédeur a fait dire à Dieu une de ces paroles qu'une bouche humaine oserait à peine prononcer : *Je vais vous vomir*... Oh ! il faut que cet état soit bien répugnant, puisque Dieu qui cherche les pécheurs avec sollicitude, qui les reçoit avec tendresse, qui s'assied comme un ami à leur table, qui les embrasse même comme il embrassa Judas, Dieu éprouve pour vous, âme tiède, un tel dégoût que malgré son amour, il ne peut plus vous supporter, il est prêt à vous vomir comme on vomit une nourriture qui pèse sur l'estomac.

Etudiez rapidement les effets de la tiédeur.

1. *Elle est le principe d'une infirmité spirituelle presque incurable ;* pour guérir une maladie, il est nécessaire d'en connaître la nature et la gravité, de la sentir au moins ; or l'âme

tiède ne se croit pas *tiède* ; elle s'irrite si on lui fait entendre qu'elle pourrait l'être ; aussi S. Bernard était persuadé que *la conversion d'un homme du monde, quelque pervers qu'il fût, offrait moins de difficulté que celle d'un religieux tiède.*

2. *Elle expose au danger prochain de péché mortel* et, ce qui est plus terrible, *à vivre un péché mortel ;* — comme l'âme tiède commet facilement et à peu près sans remords une foule de péchés véniels, elle sent diminuer petit à petit la crainte de l'offense de Dieu. Elle arrive au point d'amuser son imagination de pensées sensuelles qui deviennent facilement impures ; de donner à ses sens des libertés qui deviennent facilement coupables ; d'hésiter témérairement entre la résistance et le consentement à la tentation : *ceci est bien permis, celà n'est pas défendu.....* et quand vient *le doute* si elle a pris plaisir ou non, elle se fait à elle-même des principes faciles ou plutôt elle se crée des raisons évasives pour excuser ses fautes..... Ah ! n'oublions pas l'oracle qui ne trompe pas ! *celui qui aime le danger périt ; celui qui méprise les petites fautes tombera dans les grandes.*

3. *Elle expose à une mort peu chrétienne.* La mort, disent tous les saints, est *l'écho de la vie* ; et ce serait un prodige de mourir dans la ferveur quand on a passé sa vie dans la tiédeur. Aux approches de la mort, la religieuse tiède n'a aucun désir du ciel ; la terre la retient par mille liens, elle n'a qu'une préoc-

cupation : *guérir*.—Et quand vient l'heure des derniers sacrements, quand elle a compris qu'il n'y avait plus d'espoir de vivre, oh ! sans doute elle prie, elle se recommande à Dieu, à la sainte Vierge, à son bon ange, elle s'humilie, elle demande pardon ; elle supplie ses sœurs de prier pour elle ; elle fait généreusement le sacrifice de sa vie, mais comme le souvenir de sa tiédeur et de son peu de dévouement doit affaiblir sa confiance ! — Et devant Dieu ! devant votre Dieu que vous avez si mal servi, qui vous aime cependant puisqu'il vous a permis de reconnaître et de déplorer votre erreur, ô pauvre sœur, quelle confusion ! quels regrets ! et quelle dure expiation dans les flammes du purgatoire !

III. Secouez-vous donc, vous dirons-nous pour la troisième fois, âme qui avez laissé la tiédeur vous envahir. — C'est par la négligence aux petites choses que ce mal a commencé en vous, *soyez fidèle*, fidèle jusqu'à la minutie à tous les petits points de la règle ; — c'est par la lâcheté dans votre travail et la nonchalance à remplir vos devoirs de tous les jours ; c'est par l'insoumission, le manque de respect pour vos supérieurs que ce mal est venu, redevenez laborieuse, soumise, respectueuse ; demandez toutes vos permissions, ne vous permettez pas le moindre manquement, faudrait-il pendant quelque temps vous faire une réelle violence.

Priez surtout. Priez beaucoup, sans cela vous ne parviendrez à rien ; soyez franche et

sincère dans vos rapports avec votre supérieure et votre confesseur, à qui vous ferez part de votre résolution, que vous supplierez de vous aider avec fermeté et à qui vous devez rendre compte de vos efforts, de vos chutes, de votre courage, de votre lâcheté..

Punissez-vous à la moindre infraction ; agissez avec vous comme avec une enfant rebelle, capricieuse, volontaire qu'on vous a donnée à régir.

IV. Mais peut-être est-il nécessaire de bien préciser *les marques de la tiédeur*. Quelques âmes timides s'effraient facilement parce que elles se sentent affaissées et sans goût, et elles se croient *tièdes*, et elles ont peur du bon Dieu. Voici quelques détails précis qui les éclaireront :

1. Etre distraite dans ses prières ; mais s'affliger de ces distractions et prendre des moyens pour les prévenir et les diminuer, *ce n'est pas être tiède.*

Eprouver beaucoup de dégoût pour la prière, beaucoup de sécheresse à la communion, beaucoup d'ennui pendant l'oraison, mais ne laisser ni sa prière, ni sa communion, ni son oraison ; les faire à l'heure voulue, tout le temps voulu, et ne pas se dépiter de son peu de succès, *ce n'est pas être tiède.*

Faire des fautes, même peu de temps après sa confession, mais s'en repentir tout de suite ; se laisser aller à des paroles vives, à des impatiences, mais s'humilier sincèrement et se punir ; se sentir égoïste, vaniteuse, paresseuse,

mais réagir contre ces funestes tendances, *ce n'est pas être tiède.*

Tout cela c'est la lutte, c'est la vie, c'est l'acheminement vers le ciel.

2. Faire mal ses prières par sa faute, par dégoût, par négligence, les omettre sans remords : *c'est un commencement de tiédeur.*

Faire des lectures non dans les livres les plus capables d'instruire, d'éclairer, de toucher, de mener à Dieu, mais dans ceux qui n'ont pour but que de récréer et d'amuser ;—faire ses examens à la hâte, sans envie de se connaître et sans désir de se corriger ;—se confesser vaguement, sans précision, sans regret de ses fautes et sans ferme propos de se corriger ;—communier sans préparation spéciale, mais seulement parce que c'est le jour, parce que les autres communient, parce qu'on n'oserait pas se dispenser de communier, passer le jour de la communion sans presque s'occuper du bonheur qu'on a eu le matin ; *ce sont des preuves de l'envahissement de la tiédeur.*

Aimer les nouvelles,—se livrer à la dissipation, ne pas surtout retenir ni ses regards ni sa démangeaison de parler,—nourrir un certain dégoût des choses de Dieu et ne pas s'en inquiéter,—ne vouloir manquer de rien, —ne vouloir souffrir aucune peine ni aucune contrainte,—s'impatienter pour la moindre contrariété,—commettre des fautes légères et craindre plus les humiliations qui les suivent que l'offense de Dieu,—ne tenir aucun compte

ni des inspirations de la grâce ni des avertissements des supérieurs ; *ce sont des preuves de l'état de tiédeur.*

Après la lecture de ces pages ne comprenez-vous pas avec plus de force ces paroles que nous vous disions au commencement de cet article : Ne soyez donc jamais sans cette *crainte filiale*, don du St-Esprit, qui vous rendra *vigilante*, *timide*, *délicate*,—*fidèle à la prière*,—*humble pour recevoir un reproche*,—*forte pour résister à tous les entraînements*,—*prudente pour distinguer toutes les illusions et discerner tous les dangers.*

ARTICLE SIXIÈME.

ILLUSIONS SUR LA VALEUR PERSONNELLE.

Elles sont fécondes les illusions sur *notre valeur personnelle !* Ni l'âge, ni l'expérience, ni les déceptions ne les dissipent complètement ; et elles nous harcèlent encore jusque sur notre lit de mort.

Dans le désert, loin de tout regard humain, le solitaire se surprend écoutant avec complaisance cette pensée : *Je vaux pourtant quelque chose ;*—et dès qu'il vit avec un compagnon, serait-il son supérieur, il surprend encore cette pensée surgir de son esprit : *Je vaux pourtant autant que lui.*—Heureux quand il ne dit pas avec le pharisien de l'Evangile : *Je vous rends grâce, mon Dieu, de ce que je ne*

suis pas comme le reste des hommes, qui sont injustes, voleurs, sensuels, ni même comme celui qui est là près de moi.

Pauvre, pauvre nature humaine ! " La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, dit Pascal, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur se vante et veut avoir des admirateurs ; et les philosophes eux-mêmes en veulent ; et ceux qui écrivent contre la gloire veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui les lisent veulent avoir la gloire de les avoir bien lus ; et moi qui écris cela, j'ai peut-être cette envie ; peut-être ceux qui le liront l'auront aussi. "

Et cependant écoutez l'oracle qui ne se trompe jamais : *Sans moi vous ne pouvez rien !* (Joan. XV, 16.) Oh ! que de choses dans ce *Rien !—Quand vous aurez fait tout ce que vous devez faire, dites-vous : Nous sommes des serviteurs inutiles.* (Luc XVII, 10.)

Ecoutez S. Paul commentant les paroles de son maître : *Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ; et si vous avez tout reçu, pourquoi vous glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu ?* (1 Cor. IV, 7.)

Ecoutez S. Jean de la Croix parlant de lui, de vous, de tous les hommes, d'après la lumière qu'il avait reçue dans une de ses oraisons :

Je ne suis rien,
Je ne puis rien,
Je ne vaux rien,

Je ne mérite rien,
L'on ne me doit rien,
Au rien il ne faut rien,
Le rien ne peut rien,
Le rien n'est bon à rien,
Le rien n'est digne de rien,
Le rien doit demeurer à rien,
Le rien ne se plaint de rien,
Le rien ne s'offense de rien,
Le rien ne s'étonne de rien,
Le rien ne se trouble de rien,
Le rien n'est propre à rien,
Le rien n'ambitionne rien,
Le rien ne méprise rien,
Le rien ne demande rien,
Le rien ne considère rien,
Le rien se contente de rien,
Le rien ne prétend à rien,
Le rien ne prend goût à rien,
Le rien ne désapprouve rien,
Le rien n'est blessé de rien,
Le rien n'envie rien,
Le rien ne s'incommode de rien,
Le rien ne prend part à rien,
Le rien ne soutient rien,
Le rien ne tient à rien,
Le rien ne se scandalise de rien,
Le rien ne s'empresse de rien,
Le rien ne juge ni ne condamne rien.
Le rien ne craint rien,
Le rien ne désire rien,
Le rien n'appréhende rien,
Le rien ne se choque de rien.

Ecoutez le curé d'Ars disant de lui avec une grande bonhomie et une conviction bien sincère : *On s'est servi pour former le curé d'Ars d'une oie, d'une dinde et d'une écrevisse.*

Ecoutez S. François de Sales disant de ceux qui ont reçu de Dieu l'intelligence, la beauté, le savoir : " Hélas ! les mulets laissent-ils d'être lourdes et puantes bêtes pour être chargés des meubles précieux et parfumés du prince ? "

Et de lui-même dans une lettre à Ste Chantal : " Je voudrais que vous me connussiez bien ; vous diriez : Voilà un roseau sur lequel Dieu veut que je m'appuie ; je suis bien en sûreté puisque Dieu le veut, mais pourtant le roseau ne vaut rien.—On vante le bien que font mes prédications, écrivait-il encore ; mais hélas ! je suis comme un *écuyer tranchant* qui distribue tout aux autres et ne prend rien pour lui,— comme *un luth*, qui est sourd à son propre son,—comme *l'échelle*, qui fait monter les autres là où elle ne va pas elle-même,— comme *les enseignes*, qui invitent le passant à entrer pour faire bonne chère tandis qu'elles passent la nuit au froid et à la pluie. "

Ecoutez l'*Imitation de Jésus-Christ* vous disant à votre entrée en religion : Tu n'es pas venue ici pour commander mais pour obéir ; pour être servie, mais pour servir. Rappelle-toi que tu es appelée à travailler et à souffrir et non pas à ne rien faire ou à dire des riens. Ici les âmes s'éprouvent comme l'or dans la fournaise; ici personne ne doit se permettre de rester, à

moins qu'il ne veuille de tout son cœur et pour l'amour de Dieu y vivre dans les humiliations... Veux-tu apprendre quelque chose qui te serve : " *Aime à être inconnue et comptée pour rien.* "

Voilà les idées vraies de notre valeur personnelle. *Rien de nous ; tout nous est prêté par Dieu.*—S'énorgueillir, se glorifier, c'est un mensonge et c'est un vol.

" Quand on vous loue, disait Ste Catherine de Gênes, comprenez qu'on ne parle pas de vous, mais des dons du Seigneur. "

Un vase d'argile, fut-il rempli de pierres précieuses, en est-il moins fait de terre et de boue ?—Un homme qui ne vit que d'emprunts et d'aumônes peut-il être fier de ce qu'il a ?

Oh ! comm^ elle est vraie cette parole : *pour être humble il suffit d'avoir du bon sens ;* et comme le P. Lacordaire avait raison d'affirmer que *l'humilité est une grande partie du sens commun.*

Nous ne prolongerons pas ces citations qui pourraient être prodigieusement multipliées, tant les saints étaient convaincus *du mépris* qu'ils méritaient. Tous n'ont pas exprimé publiquement les sentiments qu'ils avaient de leur faiblesse et de leur nullité, mais tous ont pensé ce que S. Vincent disait à ses prêtres : *Si vous connaissiez mes misères vous me chasseriez de la congrégation à laquelle je suis à charge, que je déshonore et à laquelle je fais tort.*

Nous allons exposer :

1. *Les effets des illusions sur la valeur personnelle.*
2. *Les remèdes à ces illusions.*

I.

EFFETS DES ILLUSIONS SUR LA VALEUR PERSONNELLE.

Les effets de cette illusion, fruit de l'orgueil, sont nombreux ; ils sont très préjudiciables à l'âme, qu'ils *rendent abominable aux yeux de Dieu*, dit S. Basile, et pour qui, ajoute S. Grégoire, *ils sont comme une peste qui corrompt tout en elle ;* ils sont très préjudiciables à la communauté, dans laquelle ils introduisent le trouble et la division et détruisent l'esprit de famille.

Voici l'énumération rapide des principaux effets :

1. Se préférer aux autres,—les mépriser, les dédaigner intérieurement et leur manifester ce dédain dans toutes les occasions.

2. Etre tenace dans ses idées,—contestant en tout et avec tous,—n'avouant jamais qu'on s'est trompé alors même qu'on sait bien au fond de son âme qu'on s'est réellement trompé.

3. Trouver à redire à tout ce qui se dit ou se fait dans la maison : *à un changement matériel, à une réparation, à un avis...* Il suffit qu'on n'ait pas été consulté, pour déclarer mauvais ce qui se fait

4. Parler beaucoup de soi, pour mendier un

compliment, pour montrer sa supériorité.—Le mot *moi* est toujours sur les lèvres de la sœur orgueilleuse ; c'est toujours d'*elle* ou de *sa famille* ou de *ses amis du monde* qu'elle s'en tretient ; toujours *elle* ou *les siens* qu'elle vante, qu'elle excuse, qu'elle trouve parfaits.

5. Recevoir les observations de mauvaise grâce, avec un silence affecté, avec un air méprisant ;—répondre et se justifier avec vivacité, impertinence—se retirer avec fierté et aller raconter aux autres, en l'exagérant, tout ce qui a été dit.

6. Etre envieuse du succès d'une compagne et des louanges qu'on lui donne ; de la piété qu'elle montre et qu'elle a réellement ; des grâces que Dieu lui fait et de la confiance que lui témoignent ses supérieurs ;—se réjouir, intérieurement au moins, de voir cette compagne jalousée, humiliée pour son peu de réussite, par un reproche amer, par l'impuissance de travailler dans laquelle le bon Dieu l'a mise.

7. Craindre, par respect humain, de paraître pieuse, régulière, soumise surtout,—ou par un effet contraire, affecter pour se faire admirer et envier, d'être la plus ponctuelle, la plus exacte, la plus laborieuse.

8. Ne pas obéir ni promptement ni de bonne grâce parce que on n'estime pas ses supérieurs, disant qu'ils ne sont pas à la hauteur de leur position,—parce qu'on se persuade qu'il est plus prudent et plus sage de s'écarter de leurs ordres que de les suivre,—parce qu'on aime

à se donner un certain air d'indépendance,—parce qu'on aime sa liberté.

9. S'occuper beaucoup de se faire valoir par les soins minutieux qu'on prend de l'arrangement extérieur de ses vêtements,—par les objets de luxe qu'on porte, *montre en or*, *médaille précieuse*, *livre richement relié*,—par sa manière de marcher, de parler, de prier,—cherchant en tout et partout à attirer l'attention.

10. S'impatienter à la moindre contrariété et s'irriter contre tout ce qui heurte sa manière de voir,—contre une supérieure qui refuse une permission,—contre un confesseur qui exige un sacrifice qu'on ne veut pas faire,—contre une compagne qui n'agit pas comme on voudrait, qui a le malheur de contredire ce qu'on a avancé,—contre les personnes qui nous sont confiées parce qu'elles ne font pas tout ce qu'on leur dit et comme on le leur dit.

11. Être avide de connaître les choses qui ne regardent pas : *ce que fait telle sœur*, *avec qui elle est au parloir*,—*pourquoi la mère l'a appelée* ;—*ce que disent ces deux sœurs qui sont ensemble.* S'ingénier pour découvrir tous les petits secrets de la maison afin de pouvoir les divulguer et avoir la réputation d'être bien informée.

12. S'excuser toujours, et à chaque observation, qu'elle soit faite par la supérieure, par le confesseur ou par une compagne ancienne et ne vouloir jamais avoir tort,—se plaindre que tout le monde est monté contre nous,

qu'on ne nous passe rien à nous, tandis qu'on ne dit rien à d'autres plus coupables que nous, —se retrancher au moins sur *les intentions* qu'on a eues et qui, dit-on, connues de Dieu seul, suffisent pour justifier et pour consoler.

13. Être hypocrite, c'est-à-dire s'abandonner en secret à des passions qu'on ne peut se dissimuler à soi-même et les cacher sous les apparences de la vertu ;—c'est le dernier degré de l'orgueil.

14. Se montrer d'une grande susceptibilité, —voir presque toujours dans les paroles et dans les démarches des autres des injures qu'on nous fait ou qu'on nous prépare,—prenant en mauvaise part tout ce qui nous est dit ou nous est fait,—s'offensant d'un mot entendu, d'un geste surpris, d'une manière d'être qui a choqué, s'exaspérant, se fâchant et quelquefois même se laissant aller à l'emportement.

15. S'irriter de tout ce qui dans les autres n'est pas comme on voudrait et se plaindre de tout le monde,—reprocher à l'une son caractère singulier, à l'autre son air prétentieux ; à celle-ci son humeur chagrine, à celle-là sa trop grande gaîté ;—voir toujours *une paille dans l'œil de celles que le bon Dieu nous a données pour compagnes et ne pas voir une poutre dans son œil à soi.*

16. Ne rien passer à personne parce qu'on se croit toujours blessée par tout ce qui contrarie : c'est une parole échappée en récréation et qu'on regarde comme une injure,—c'est un

refus qu'on a essuyé et qu'on regarde comme un affront,—c'est une contradiction qu'on ne peut supporter,— un manque d'égards dont on se souviendra...

17. Etre habituellement mécontente de tout et de tous : on ne nous rend pas justice,—on ne nous estime pas à notre valeur,—on ne se sert pas de nous,—on ne nous demande jamais conseil...

18. Exagérer ses peines, ses malaises, ses délaissements,—on souffre de tout le monde : des supérieurs, du confesseur,des compagnes, de l'emploi du temps, des infirmités, de l'âge... et personne ne compâtit à nos souffrances ; on nous laisse de côté, on nous oublie, on nous abandonne ; on ne l'a pas cependant mérité,ce traitement.—Ah ! si on avait su !

19. Etre méfiante de tous et s'en faire gloire, attribuant ce manque d'humilité à la pénétration de l'esprit qui fait connaître combien dans les communautés il y a peu d'amies sincères, droites, franches.—Si tout le monde était comme elles, disent ces âmes orgueilleuses, elles vont droit, elles, mais les autres ! elles trompent, elles trahissent... aussi gardent-elles tout pour elles seules !

20. Vivre boudeuse après une observation, un refus, un reproche,—passer des journées entières sans se dérider, sans dire un seul mot, montrant un visage froid, sec, raide et répondre sèchement à une parole d'affection : *Laissez-moi tranquille, je sais ce que j'ai à faire.*

—Ces actes de mauvaise humeur ne sont que des accès d'orgueil.

21. Parler avec affectation du travail qu'on a à faire,—de la fatigue qu'on éprouve,—du peu de temps qu'on a pour prendre haleine,—du peu de secours et de soulagement qui est donné,—dire souvent qu'on ne tiendra pas longtemps à un labeur si incessant et répéter à tous les reproches qui sont faits sur le peu d'exactitude aux exercices ou à toutes les demandes d'un service à rendre : *qu'on n'a pas le temps.*

22. Exiger plus que les autres soit pour les soins du corps, la nourriture et les vêtements, soit pour les dispenses sous prétexte de la charge qu'on occupe ou de l'emploi qu'on remplit ; — commander ses inférieures, les sœurs plus jeunes ou celles qui sont dans le même emploi, avec un ton raide, aigre, impérieux.

23. S'accuser quelquefois pour obliger les autres à faire notre éloge,—dire tout ce qu'on trouve de mal dans une action qu'on a faite pour entendre dire par les autres que *rien n'est mieux réussi*,—demander avec instance qu'on nous fasse connaître nos défauts et se montrer susceptible et se fâcher contre celle qui a la simplicité de nous les dire,—on appelle cette manière d'agir : *humilité à crochet.*

24. Prodiguer les conseils, mais ne jamais en demander au moins avec sincérité,—mépriser ceux qu'on nous donne, et trouver étrange et hardi qu'on ose nous en donner.

25. Se révolter et se raidir contre toute réprimande, sous prétexte qu'elles découragent et qu'elles désespèrent, qu'on ne doit plus être traitées comme des enfants et des novices, que pour des religieuses anciennes et qui ont de l'expérience, la conscience suffit.

Nous arrêtons là cette *liste* déjà longue des prétentions de l'orgueil. Qui de nous, en sondant son cœur, ne pourrait pas la prolonger encore !

II.

REMÈDES AUX ILLUSIONS SUR LA VALEUR PERSONNELLE.

I.

Le remède principal, remède universel pour toutes les maladies de l'âme, celui sans lequel les autres n'ont qu'une efficacité passagère et sans profit pour le ciel, est *la prière de tous les jours demandant à Dieu l'humilité*, la prière unie aux réflexions sur notre peu de valeur réelle.

Lisez, en présence de Dieu, lisez la page suivante et laissez la pénétrer dans votre âme :

Quel que soit mon état actuel, puis-je savoir ce que je serai demain, ce soir peut-être ? Pour tomber dans un péché mortel que me faut-il ? *Une tentation violente qui est là peut-être, et un manque de recours à Dieu...* Oh ! si je vous oubliais, mon Dieu ! Et si Dieu ne me donne pas une grâce particulière je puis l'oublier ! Oh ! qu'il est profond ce mot de saint

Philippe de Néri : *Défiez-vous de moi, Seigneur, car si vous n'y prenez garde je vais vous trahir !*

Si je suis dans la grâce, je puis facilement en déchoir, et en déchoir tellement que je tombe dans les plus monstrueux désordres et que je ne m'en relève jamais. C'est la foi qui m'apprend ces vérités et l'expérience, hélas ! ne les confirme que trop.

Qui eût jamais cru que Salomon, le plus sage des hommes, pût devenir insensé au point d'adorer les plus honteuses idoles ?— Qui eût jamais cru que David si pieux et si saint, David le dépositaire des secrets de Dieu, au premier regard porté sur un objet illicite, tomberait dans un crime scandaleux, commettrait un homicide, demeurerait un an entier dans son péché sans penser même qu'il était pécheur ?—Qui eût dit que saint Pierre après avoir fait à son maître, et avec tant de sincérité, mille protestations d'amour, pût en venir à le renoncer, et à soutenir sa perfidie par des imprécations et des serments ?

Oh ! qu'elle est vraie cette parole de saint Augustin : *Il n'est pas de crimes commis par une créature que je ne puisse commettre moi-même si Dieu me laisse un seul instant !* Et Dieu peut me laisser pour me punir de mes infidélités ! Je suis comme suspendu par un fil sur l'abîme des plus énormes péchés et des plus terribles supplices ! Et j'aurais la folie de mépriser mes sœurs, la folie de me plaindre d'un manque d'égards, moi qui tout à l'heure peut-

être vais me rendre indigne de vivre avec elles !

Mon Dieu ! mon Dieu ! gardez-moi !

Le deuxième remède contre les illusions sur la valeur personnelle est *l'habitude de la réflexion sur la nature et les effets de l'humilité.*

Nous allons rapidement exposer :

1. *La nature et le fondement de l'humilité ;*
2. *Les effets de l'humilité ;*
3. *La punition des fautes contre l'humilité ;*
4. *Les conditions de l'humilité.*

1. *Nature et fondement de l'humilité.*

1. L'humilité est une vertu qui en nous faisant connaître nous-mêmes, tels que nous sommes dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, nous fait regarder indignes de l'estime, des honneurs et de l'approbation des hommes.

L'humilité est la franchise d'une âme droite qui ne veut que ce qu'elle connaît vrai, qui veut et aime ce qui est vrai, lors même que le vrai l'humilie.

2. L'humilité est fondée 1o *sur notre qualité de créature* établissant une disproportion infinie entre la grandeur de Dieu et notre bassesse, entre la puissance de Dieu et notre impuissance absolue.—Cette qualité nous montre la vérité de ces paroles qui résument la doctrine de saint Jean de la Croix : *Je ne suis rien.—je n'ai rien,—je ne puis rien. Mon esprit, Dieu qui me l'a donné peut me le retirer ; mes membres, mes sens, mes biens naturels et surna-*

turels, Dieu qui me les a donnés peut me les enlever ; et cela sans aucune injustice.

3. *Sur notre qualité de pécheur.*—En péchant nous nous sommes abaissés au-dessous de tout ce qu'il y a de plus misérable ; au-dessous même de la boue qui a, par-dessus nous, l'honneur de ne s'être pas révoltée contre Dieu, contre son créateur.

Quiconque réfléchit sérieusement n'a pas de peine à constater *son état de néant* ; et on comprend que saint Thomas d'Aquin, l'une des plus hautes raisons, ait pu dire *qu'il n'avait jamais eu un sentiment de vaine complaisance.*

2. *Effets de l'humilité.*

1. *L'humilité est le fondement de toutes les vertus ;* elle est la première et l'indispensable disposition pour bien faire toutes choses : *pour prier, pour communier, pour obéir ; pour être charitable, pour être dévoué.*—L'orgueil produit *la haine de l'autorité, l'horreur de la soumission, le mépris de l'égalité, l'égoïsme, l'hypocrisie.*

2. *L'humilité est l'aromate qui conserve toutes les vertus ;* l'orgueil est *le venin* qui les corrompt et qui les gâte. Il vicie les bonnes œuvres avant même qu'elles soient faites ; il les vicie pendant qu'on les fait ; il les vicie après qu'elles sont faites. Dans une âme dominée et inspirée par l'orgueil les plus belles choses perdent leur éclat, les plus éclatantes vertus leur mérite.

3. *L'humilité attire les regards et l'amour de Dieu.*—Dieu aime la vérité, et l'âme humble se plaçant dans le sentiment vrai de ce qu'elle est, de son néant, de sa pauvreté, de sa misère, Dieu la contemple avec complaisance et répand sur elle ses bienfaits.—Ecoutez l'auteur de l'*Imitation* racontant les tendresses de l'amour divin pour une âme qui est humble :

"Quand Dieu la voit dans la peine il la console,—quand il la trouve abîmée dans le sentiment de son néant, il s'approche, il verse sur elle des torrents de grâces et, à proportion qu'elle s'humilie, il l'élève vers la gloire ; il lui révèle ses secrets, et doucement l'attire jusqu'à lui."

Lorsque l'âme, qui est humble, a quelque chose à demander à Dieu, sa prière est toujours bien reçue. (Eccli. xxxv, 21.) Lors même qu'elle ne sait pas parler à Dieu et se sent incapable de prier, l'humilité supplée à tout ce qui lui manque et lui tient lieu de tout ; Dieu tient sa prière pour parfaite. (Judith ix, 16.)

Marie n'a été choisie entre toutes les créatures pour être mère de Dieu que parce qu'elle était la plus humble.

3. *Punition des fautes contre l'humilité.*

C'est de l'orgueil surtout qu'on peut dire : *On est puni par où on a péché.*

Dieu punit les orgueilleux par des humiliations d'autant plus pénibles à supporter que l'orgueil était plus profond ; et en géné-

ral il permet, dans sa miséricorde, que nous subissions les mêmes humiliations que nous avons fait subir aux autres.

Nous avons été *hautaines*, *dures*, *sans miséricorde*, *nous avons montré du dédain* pour des compagnes moins bien douées que nous, courbées par la vieillesse ou la maladie... un jour viendra où nous sentirons vivement le *poids du mépris et du rebut* ; Dieu permettra, sans que personne le veuille directement, que nos compagnes soient dédaigneuses pour nous et qu'elles nous rebutent, que nos supérieures nous oublient et nous laissent entièrement de côté.

Nous avons, par orgueil, *mal jugé volontairement nos sœurs*, et, dans notre cœur, *nous nous sommes*, *comme le pharisien*, *comparées et préférées à elles*, — Dieu permettra que nous soyons assaillies de tentations violentes et profondément humiliantes qui nous forceront à reconnaître que nos sœurs valaient mieux que nous ; — Dieu permettra que nos supérieurs nous jugent défavorablement, trouvent mal tout ce que nous faisons et tout ce que nous disons...

Oh ! oui, elle sera terrible la punition des religieuses qui se seront volontairement et habituellement laissé aller à l'estime exagérée d'elles-mêmes, et par suite au mépris, au dédain, à l'indifférence volontaire pour leurs sœurs. Dieu qui veut les sauver à tout prix ne leur épargnera aucun remède et les remèdes contre l'orgueil sont terribles.

4. *Conditions de l'humilite.*

1. *L'humilité doit être vraie et sincère*, c'est-à-dire ne pas se contenter de ces paroles dites à notre désavantage et que nous serions bien fâchées d'entendre de la bouche des autres, ni d'un extérieur abattu et de manières affectées. — L'humilité qui paraît trop au dehors, l'humilité qui *pose* en quelque sorte, devient par là même suspecte.

"Je n'appelle pas humilité, dit saint François de Sales, ce cérémonieux assemblage de gestes, de révérences, d'inclinations, quand il se fait, comme il arrive souvent, sans aucun sentiment intérieur de sa propre abjection et de la juste estime du prochain. Car tout cela n'est qu'un vain amusement des faibles esprits et doit être nommé plutôt fantôme d'humilité qu'humilité."

"Chez plusieurs de ces natures enduites d'une couche de miel à l'extérieur, vous rencontrerez dans l'occasion une tenacité de bronze, une susceptibilité qui vous effraie. Véritables éponges pour la louange et parfaits hérissons à la moindre critique."(P. W. Faber.)

L'humilité en paroles consiste à dire beaucoup de mal de soi, sauf à en penser beaucoup moins, à se mettre sous les pieds de tout le monde, sauf à être très fâché quand on vous prend au mot. La moindre parole irrite ces esprits ; une simple marque d'indifférence est un trait qui les atteint jusqu'au fond du cœur.

" Voici mon avis, Philothée : ou ne disons point de paroles d'humilité, ou disons-les avec un vrai sentiment intérieur conforme à ce que nous prononçons extérieurement. N'abaissons jamais les yeux qu'en humiliant nos cœurs. Ne faisons pas semblant de vouloir être les derniers sans que de bon cœur nous ne voulussions l'être. " (Saint François de Sales.)

2. *L'humilité doit être simple.* — Elle aura ce caractère lorsqu'elle n'affectera aucune singularité et lorsqu'elle ne fera ni action extraordinaire ni pratique insolite. Les actes d'humilité doivent être motivés par des circonstances particulières et, en communauté surtout, ils ne doivent ordinairement être faits qu'avec une autorisation spéciale. Faites, avec un profond sentiment de votre petitesse et de votre culpabilité, les actes indiqués par votre règle, comme de baiser les pieds de vos sœurs, de vous coucher par terre à l'entrée de la salle par où doit passer la communauté, de manger à genoux, mais ne les faites pas plus souvent qu'ils ne vous sont imposés ; ne créez pas pour vous en particulier de nouveaux actes d'humiliation ; vous pourriez prêter à rire et troubler l'ordre. L'abjection est utile comme exemple et comme remède ; mais dans la pratique, il faut toujours y apporter un esprit de convenance et de discrétion.

3. *L'humilité doit être joyeuse.* — Elle n'est donc pas une certaine tristesse et un air mélancolique qui nous porte à voir toutes choses avec un crêpe funèbre sur les yeux. Il serait

alors bien difficile d'avoir la paix, la dilatation du cœur et la joie spirituelle. — L'humilité véritable a un double regard : tandis que l'un est incliné vers *notre abjection*, l'autre est fixé *sur la miséricorde* de Dieu, plus vaste que notre misère, *sur sa bonté*, plus puissante que notre faiblesse ; et de ce double regard résulte quelque chose de doux qu'on peut appeler *le sérieux de l'âme exilée avec la joie et la confiance des bienheureux*.

4. *L'humilité doit être constante.* — Elle doit être pratiquée pendant toute la vie, car l'orgueil ne se guérit jamais parfaitement. Tout chrétien doit avoir la pensée qu'il n'est au monde que pour s'humilier ; on peut cesser de jeûner pour de certaines raisons ou cesser de faire l'aumône, mais on ne doit jamais cesser de *s'humilier*, l'orgueil est le dernier des vices dont on se dépouille.

III.

Le troisième remède contre les illusions sur la valeur personnelle est la *pratique des actes d'humilité*. En voici quelques-uns :

1. Avoir du mépris intérieur pour tout ce qui a de l'éclat, pour tout ce qui a l'air de grandeur, comme étant opposé à l'état de Jésus-Christ, qui est un état d'humilité et d'anéantissement.

2. Avoir au contraire beaucoup d'estime et de respect pour tout ce qui ressent la pauvreté et l'humilité, comme sont les pauvres gens,

les pauvres maisons, etc., parce que tout cela a plus de rapport à l'état pauvre et humble de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

3. Ne point chercher ni la connaissance, ni l'amitié, ni la faveur des grands et des personnes de qualité, converser plus volontiers avec les pauvres qu'avec eux, travailler plus volontiers au salut des pauvres qu'à celui des riches et des grands parce qu'il y a moins de dangers, plus de facilité et un plus grand profit à espérer.

4. Ne point s'ingérer dans les emplois ou dans les affaires d'éclat et qui peuvent attirer de la considération, même sous prétexte de zèle, à moins que la gloire de Dieu, la charité ou l'obéissance n'y engagent.

5. Quand on est obligé d'entrer dans les affaires, prendre sur soi ce qui est le plus pénible et le moins honorable, et faire en sorte que le succès en soit plutôt attribué à un autre qu'à nous.

6. Ne parler que le moins qu'on peut de soi, ne rien dire à son avantage, et ne rapporter jamais le bien qu'on fait, à moins que la nécessité ou l'édification du prochain n'y oblige.

7. Ne faire jamais le bien en vue des hommes, ni pour leur plaire, ni pour s'attirer leur estime, n'ayant en vue que de plaire à Dieu.

8. Ne point faire grand cas de tout le bien qu'on peut faire, craignant toujours que le défaut de pureté d'intention, le désir de plaire aux hommes, l'humeur et l'amour-

propre ne se mêlent dans nos meilleures actions et ne rendent souvent abominable aux yeux de Dieu ce qui nous attire l'estime et l'approbation des hommes ; et quand même on aurait fait tout ce qu'on doit (et qui oserait se flatter qu'il a fait tout ce qu'il doit ?) se croire, selon le conseil de Jésus-Christ, un serviteur inutile.

9. Faire plus volontiers le bien qui est caché que celui qui paraît.

10. Etre content du peu de talents que Dieu nous a donnés et du peu de succès que nous avons dans nos travaux et dans nos emplois, persuadés que nous glorifions souvent plus Dieu par l'acceptation de notre abjection, que nous ne le ferions par des succès qui nous rendraient peut-être vains et orgueilleux.

11. Eviter les louanges autant qu'on le peut, les craindre même beaucoup, et les recevoir avec confusion et avec peine, appréhendant que ces vaines louanges ne soient toute la récompense de nos bonnes actions, qu'elles ne nous fassent perdre la récompense éternelle, et qu'enfin l'approbation des hommes, si nous la cherchons ou si nous nous y plaisons, n'attire sur nous la condamnation de Dieu.

12. Quand Dieu permet que nous ayons du succès, plus il est grand, plus il faut s'humilier, se confondre et s'étonner en même temps de ce que, pour faire éclater sa puissance, il daigne se servir d'instruments aussi faibles que nous, lui en rapporter toute la gloire sans

s'en réserver la moindre partie, sans se laisser aller à la moindre complaisance, se souvenant des paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ à ses disciples : le succès que vous avez n'est pas ce qui doit faire le sujet de votre complaisance, mais bien plutôt l'espérance que vous devez avoir que vos noms sont écrits dans le ciel.

13. Quand nous sommes humiliés et méprisés, bien loin de nous affliger et de nous décourager, nous devons nous en réjouir et aimer notre abjection, et nous en faire, en quelque manière, un sujet de complaisance, parce que nous sommes pour lors dans un état de conformité avec Jésus-Christ humilié et anéanti.

Un religieux a réuni dans les lignes suivantes les actes d'humilité les plus pratiques :

Abhorrez la dispute et ses succès frivoles.
Ne soyez ni tranchant, ni prompt dans vos paroles.
Ne vous excusez pas, serait-ce justement.
N'ajoutez rien au vrai, dites-le simplement.
Loin des yeux, au grand jour, soyez partout le même.
Ni bien ni mal de vous ; silence, oubli suprême !
Né pauvre, osez le dire, ou taisez vos grandeurs.
Oubliez vos bienfaits, jamais vos bienfaiteurs.
Dans les moindres détails cherchez la dépendance.

Estimez, chérissez la plus simple observance.
Obéissance aveugle à tout supérieur.
Au Père qui vous guide ouvrez bien votre cœur.
Vos fautes, souhaitez qu'on les fasse connaître
Osez, sans fausse honte, agir, parler, paraître.
Aimez d'être repris de l'acte le meilleur.
Du mal qu'on montre en vous convenez sans aigreur.
Cherchez à vos défauts un censeur véridique.
Faites du moindre oubli pénitence publique.
Jamais en vos succès de folle vanité.
Restez inébranlable à toute adversité.
Craignez, comme Berchmans, les grâces merveilleuses,
Indigne des douceurs et des larmes pieuses
Estimez-vous de cœur le plus petit de tous.
Par vos moindres côtés toujours mesurez-vous
Faites-vous peu servir, prodiguez vos services
A vos frères l'honneur ; à vous les sacrifices
Soyez respectueux, affable pour chacun.
Gardez bien votre cœur, n'en occupez aucun.
Ne livrez pas votre âme aux soupçons téméraires.
En vos contradicteurs, voyez, aimez des frères
Au mérite d'un autre empressé d'applaudir,
Sachez vous abaisser afin de le grandir.
N'épiez point les torts du prochain qui s'oublie.
Que jamais sans raison votre voix les publie
Pauvre, soyez heureux d'un pauvre vêtement.
A l'emploi le plus vil courez plus promptement.

Des parts laissez toujours au prochain la meilleure.
Soulagez le malade, et consolez qui pleure.
Servez à la cuisine, humble, empressé, joyeux.
Croyez qu'en votre office un autre ferait mieux.
Enviez, recherchez les petits qu'on évite.
Pensez que votre sort passe votre mérite.
Pas de plainte !... Qui peut vous faire injure, à vous ?
Mettez-vous au plus bas et sous les pieds de tous.
De conduite et de cœur soyez toujours novice.
Chérissez les dédains, goûtez-en la justice.
Croyez, nuisible à tous, être indigne du jour.
A qui vous foule aux pieds vouez un grand amour.
Si l'on vous applaudit, riez de la méprise.
J'ai plus d'orgueil qu'un paon! voilà votre devise.
Estimez-vous l'horreur du monde, et pire encor.
Même soif des mépris que l'avare a de l'or.
Demandez-les à Dieu, c'est le conseil d'Ignace,
Confus qu'un tel ingrat soit comblé de sa grâce.
Quoi qu'il advienne enfin, tenez-vous satisfait.
Rappelez-vous Jésus, guide et maître parfait,
Auquel un monde impie a prodigué l'outrage.
A vous, son Nom, son Cœur, son Œuvre en héritage.
Disciple de Jésus, ne dégénérez pas ;

Prouvez-lui votre amour en marchant sur ses pas.
Indigence, mépris, douleur, cortège austère :
Tel est de votre Roi le triple caractère.

IV.

Voici, comme conclusion, les conseils donnés par le P. Agricola à une religieuse qui lui exposait ses tentations de vanité, d'amour-propre et de complaisance d'elle-même :

1. Quand le démon de l'orgueil vous suggérera que vous avez plus d'esprit, plus de talent, plus de pénétration, plus d'intelligence, plus de lumière, plus de capacité, plus d'adresse, plus d'habileté, plus de savoir-faire que les autres, dites-vous à vous-même : Hélas ! tout ce qu'il y a et tout ce qu'il peut y avoir en moi de bon, ne vient-il pas de Dieu ? N'est-ce pas de sa bonté que je l'ai reçu ? N'est-ce pas lui que je dois remercier ? N'est-ce pas pour sa gloire et pour mon salut que je dois m'en servir : et si je manque en ce point, ne faudra-t-il pas que j'en rende compte au grand jour du jugement au souverain Juge qui me l'a donné ?

2. Quand il vous suggérera que vous pensez mieux et plus spirituellement, que vous parlez plus correctement et plus sensément, que vous agissez avec plus de prudence et de retenue, dites intérieurement : Où est mon esprit et mon bon sens ? En quoi le fais-je consister, et quelle est ma prétendue sagesse !

J'offense Dieu chaque jour par pensées et par œuvre, et je m'applaudirai de ma façon de penser, de parler et d'agir !

3. Quand il vous représentera l'estime et le cas qu'on fait de vous, l'honneur et le respect qu'on vous porte, l'attention et l'amitié qu'on a pour votre personne, dites-vous à vous-même : De quoi me servira de plaire aux créatures, si j'ai le malheur de déplaire à mon Dieu ? Tout n'est que vanité sur la terre, hormis d'aimer Dieu et de le servir seul. Ah ! si on me connaissait !

4. Quand il voudra vous insinuer que vous faites honneur à votre communauté, à votre Religion, à votre famille, à votre charge et à vos emplois, dites intérieurement : Ce n'est point le bien que je vois en moi, qui me justifiera ; mais les vertus que j'aurai pratiquées, les devoirs de mon état que j'aurai remplis. Les hommes jugent selon les apparences, mais Dieu qui sonde les cœurs et les reins juge selon la vérité.

5. Quand il voudra vous persuader que vous avez de la probité, du mérite, de la droiture, de la religion, songez que vous avez souvent mérité l'enfer, que vous n'êtes pas sans défauts ni sans imperfections, que vous manquez d'amour pour Dieu et de charité pour le prochain dans bien des occasions.

6. Quand il vous insinuera que vous avez plus de noblesse, plus d'éducation, plus de sentiments, plus de prestance, plus de grâces, plus de politesse, plus de manières que les

autres, dites : Hélas ! tous ces avantages de la nature et de la fortune ne servent le plus souvent qu'à offenser Dieu, qu'à nous rendre coupables à ses yeux, qu'à nous faire perdre la grâce et le ciel, qu'à mériter l'enfer. Ce sont là tout autant d'écueils pour le salut.

7. Quand le démon voudra vous affliger, vous rendre triste et inquiète, de ce qu'on vous aura mal récompensée, de ce qu'on vous aura blâmée et censurée, en donnant des interprétations mauvaises à vos bonnes œuvres et à vos intentions, quoique pures, dites : Je vous remercie, Seigneur, de ce que vous me traitez comme on a traité vos apôtres et vos disciples, je vous bénis de ce que vous me réservez la récompense pour l'autre vie.

8. Quand il voudra vous induire à faire votre devoir et à opérer de bonnes œuvres pour être vue et connue, pour passer pour une fille pieuse et vertueuse, dites : Retire-toi, Satan, je ne veux d'autre témoin que Dieu, je ne veux travailler que pour sa gloire ; il est seul ma dernière et principale fin.

9. Lorsqu'on vous applaudira, lorsqu'on vous louera et qu'on vous donnera des éloges, dites : Ce n'est point à moi, Seigneur, que la gloire et l'honneur sont dus ; mais à vous seul, ô mon Dieu, et à votre saint nom.

10. Quand il vous inspirera de vous ajuster avec quelque sorte d'affectation, ou avec un peu plus d'étude que vous ne faites, dites intérieurement : Une vierge chrétienne ne doit chercher d'autre ornement que celui de la

vertu ; toute son étude doit être de se revêtir de Jésus-Christ, de son humilité, de sa patience, de sa modestie et de sa douceur.

ARTICLE SEPTIÈME.

ILLUSIONS SUR LA PERFECTION.

La religieuse sait bien qu'elle est appelée à la perfection, c'est-à-dire *à rendre sa vie de plus en plus semblable à la vie de J.-C.*, — et qu'elle doit tendre à la perfection.

Cette obligation est formelle pour tous les chrêtiens ; elle ne peut pas, elle n'ose pas le nier.

Elle sait bien que si elle est *entrée en religion et si elle a fait les vœux de religion*, c'est pour avoir des moyens plus pratiques et des secours plus abondants pour arriver à *cette ressemblance avec J.-C.*,—c'est pour que la *règle* à laquelle elle est venue se soumettre modérât d'abord puis fixât peu à peu son inconstance naturelle, — c'est pour que *les vœux* qu'elle a prononcés la liassent plus intimement à Dieu et la missent dans une espèce d'impossibilité de ne pas le servir.

Elle a compris qu'ainsi guidée par la règle, retenue par ses vœux, soutenue par l'exemple de ses compagnes elle *vivrait plus purement*, — *elle tomberait plus rarement*, — *elle se relèverait plus vite*, — *elle marcherait plus précau-*

tionnée, — *elle serait comblée de plus de grâces*, — *elle jouirait de plus de paix*, — *elle mourrait avec plus de confiance*, — *elle gagnerait pour le ciel une plus belle couronne*, — et c'est pour ce motif, — auquel sont venus se joindre, selon l'attrait de la grâce, d'autres motifs plus élevés encore, *le dévouement pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain*, qu'elle a voulu *se lier* à Dieu par d'autres liens plus étroits que ceux du baptême et qu'elle s'est *faite religieuse.*

Et, *religieuse*, elle est fortement résolue de remplir toutes les obligations qui font la *religieuse parfaite*, c'est-à-dire, comme elle l'a bien compris, d'une *religieuse à laquelle il ne manque rien.*

Mais ce sont des mots vagues que ceux de *religieuse parfaite.* Au début de la vocation on les comprend d'une manière un peu exagérée peut-être et qui a besoin d'une sage et prudente direction ; mais, petit à petit, si la religieuse ne reste pas bien humble sous la direction de ceux à qui Dieu l'a soumise, le démon, profitant de la faiblesse naturelle de son esprit et même de la fatigue qu'éprouvent ses sens, lui fait voir *la perfection* d'une manière non pas *opposée à la vérité* sans doute,— il ne serait pas écouté, — mais d'une manière qui *n'est pas tout-à-fait conforme à la vérité.* — Le démon sait bien qu'en *exagérant ou en diminuant* la vérité sur la perfection, il finira par la faire oublier complètement ; — de là, *les illusions* que nous devons combattre.

Nous dirons dans cet article :

1. *Les différentes illusions sur la perfection* ;
2. *La nature de la perfection* ;
3. *La nécessité de la perfection ;*
4. *Les moyens de tendre et d'arriver à la perfection ;*
5. *Les marques auxquelles on peut connaître qu'on avance dans la perfection ;*
6. *La pratique de la perfection ;*
7. *Les degrés de la perfection ;*
8. *Les principaux artifices du démon pour détourner de la perfection.*

Nous croyons devoir commencer par exposer *les illusions sur la perfection* ; il nous semble qu'ensuite la *nature de la perfection* sera mieux comprise.

I.

DIFFÉRENTES ILLUSIONS SUR LA PERFECTION.

1. *Illusions sur la nature de la perfection.*

La *perfection* pour quelques âmes ardentes, jeunes, inexpérimentées :

C'est *le repos de l'âme* pardonnée par Dieu et aimée de Dieu pour qui elle a tout quitté si généreusement ;

C'est *l'apaisement des passions* qui, dans les murs du cloître, ne viennent plus tourmenter par leurs humiliantes suggestions ;

C'est *la joie du cœur* près du tabernacle et pendant le doux épanchement d'une prière toujours fervente ;

C'est *le bonheur de la vie de famille* retrouvée dans la vie de communauté.

On l'a rêvée ainsi avant d'entrer en religion ; et parce que dans les premières années de cette vie religieuse qu'on appelait, d'après les paroles des saints, *le paradis de la terre*, on a goûté et le repos de l'âme et la joie du cœur et le bonheur d'être aimée, — parce que on n'a plus senti les révoltes des sens et qu'avec une facilité extrême on a repoussé les tentations du démon, — on s'est dit avec un sentiment un peu présomptueux peut-être : *Je suis heureuse, rien ne me coûte ; je vais au ciel poussée doucement par la main paternelle de mon Dieu*, et on s'est imaginé que Dieu était content puisqu'on l'était soi-même.

Illusion ! illusion ! non, ma sœur, la perfection à laquelle vous tendez n'est pas dans tout ce bien-être du cœur et de l'âme que vous éprouvez. Ce repos, ce calme, cette joie, ne sont pas *votre œuvre à vous ;* vous les sentez, vous en jouissez, vous ne vous les donnez pas ; et la perfection doit être *votre œuvre personnelle aidée de la grâce.*

Ce bien-être du cœur et de l'âme n'est que passager comme tout ce qui est sur la terre ; ce n'est qu'au ciel qu'on trouve la paix sans trouble, l'amour sans lassitude, la lumière sans ombre, la joie sans mélange et bientôt peut-être vous l'apprendrez à vos dépens.

Petit à petit, la prière vous fatiguera, les exercices journaliers vous deviendront pesants à cause de leur monotonie, le caractère

des personnes avec qui vous vivez perdra de son amabilité, le dégoût succèdera à l'enthousiasme, Dieu se retirera, le démon se montrera plus harcelant... et s'il n'y a pas en vous une vertu solide, vous vous ennuierez, et vous vous plaindrez, et vous serez grondée, et vous vous découragerez, et vous vous relâcherez, et vous ferez des fautes graves.

Ce n'était donc pas *la perfection* cet état de quiétude et de bonheur ; — nous vous dirons, plus loin, *la vraie nature de la perfection.*

2. *Illusions sur les marques de la perfection.*

Elles sont nombreuses les illusions qui nous montrent la perfection *là où elle n'est pas.* Quelle est la religieuse qui ne croit pas *très bien faire* en se laissant aller à la pratique des choses pieuses vers lesquelles la porte son tempérament et qui, *contente de faire ce qu'elle aime à faire*, ne dit pas qu'alors seulement Dieu est content d'elle ?

1. Les unes mesurent la perfection sur *la longueur des prières, sur l'assiduité aux exercices, sur le fréquent usage des sacrements.* — Ne doivent-elles pas à Dieu leur temps, leurs membres, leurs facultés ? et comment les lui donner plus directement que par la prière ?

2. Les autres établissent la perfection *dans l'abstinence, dans les jeûnes et les macérations corporelles.*—Ne sont-elles pas venues en religion pour se sacrifier, pour s'immoler, pour expier leurs péchés à elles et les péchés des

autres ? et comment se sacrifier et expier plus sûrement qu'en domptant sa chair et se privant de toute satisfaction non absolument nécessaire ?

3. D'autres font consister la perfection *dans les œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles.*—Ne doivent-elles pas ressembler à Jésus-Christ qui est venu sur la terre pour nous faire connaître son Père et pour sauver les pécheurs ? et comment atteindre à cette ressemblance d'une manière plus pratique qu'en instruisant les enfants, en consolant les affligés, en se dévouant au chevet des malades?

4. D'autres enfin mettent leur perfection *dans ces actions d'éclat qui prouvent l'ardeur de la foi et de l'amour.*

Elles envient aux martyrs ces temps de persécution où il était donné de professer sa foi au milieu des supplices,—elles regrettent de n'être point appelées, par état, comme les apôtres, à arborer la croix dans les pays idolâtres,—elles voudraient, au fond de leur cœur au moins, être humiliées, calomniées ou comme telle sainte dont elles ont lu la vie qui les a enthousiasmées, elles seraient heureuses, leur imagination le leur fait croire, d'être clouées pendant des années sur un lit de douleur...

Illusion, illusion encore que tous ces désirs. Ces actes si grands et si généreux sont des *moyens de perfection*, mais ne sont pas la perfection.

On peut prier, communier, se dévouer et

ne pas plaire à Dieu. Dieu, dit S. François de Sales, n'a pas égard à la multiplicité des choses que nous faisons pour son amour, mais seulement à la ferveur de la charité avec laquelle nous les faisons.—Et vous, petite sœur à peine connue même dans votre communauté, qui passez toute votre vie à apprendre à de petits enfants les premiers éléments de la doctrine chrétienne,—et vous qui au fond de votre cuisine, ou au chevet d'un pauvre malade, n'êtes vue de personne, vous pouvez, si vous le voulez, rendre à Dieu *une gloire* qui pour vous sera aussi méritoire que si vous souffriez le martyre.

Vous pouvez *vous sanctifier* tout autant et surtout avec plus de facilité, parce qu'il y a moins de danger, que celles de vos compagnes qui sont dans un emploi plus élevé,—qui brillent dans la maison et hors de la maison par leur intelligence, leur savoir-faire, leurs manières attrayantes,—qui sont en quelque sorte le soutien de la maison et sur qui repose tout l'avenir de la communauté.

Réfléchissez un moment devant le bon Dieu: cette sœur n'est dans cette position brillante que parce que Dieu l'a mise là ; vous n'êtes, vous, dans cet emploi petit, inconnu, méprisé, que parce que Dieu vous y a placée ; vous faites donc l'une et l'autre la volonté de Dieu ; —cette sœur ne brille que parce que Dieu lui a prêté un peu de son intelligence ; vous restez inconnue parce que Dieu n'a pas jugé à propos de vous prêter à vous ce qu'il lui a

prêté à elle ; vous avez moins de responsabilité, voilà tout. Ce ne sont pas les diamants qu'on nous a prêtés qui augmentent notre valeur personnelle.

Faites bien ce que vous avez à faire, employez pour Dieu, dans votre emploi, toutes les ressources que Dieu vous a données et— à l'heure des récompenses,—vous entendrez, vous, comme celles qui auront plus longtemps prié, parce que elles devaient le faire, et plus brillamment travaillé, parce que elles avaient un travail plus extérieur à faire,—vous entendrez ces mêmes paroles : *Courage bonne et fidèle servante, entre dans le repos que tu as mérité.*

3. *Illusions sur la nécessité de la perfection.*

Ce n'est jamais ouvertement et devant ses compagnes qu'une religieuse discutera sur *la nécessité de la perfection*, ce sera toute seule, en elle-même, après les reproches maternels d'une supérieure qui la voit devenir petit à petit moins régulière, moins silencieuse, moins laborieuse ; ce sera après les avertissements un peu plus austères mais toujours paternels d'un confesseur alarmé qui redoute l'affaiblissement de l'esprit religieux ou qui craint une faute grave.

Rien de dangereux comme ces moments de discussion avec soi-même quand on est un peu aigrie, froissée, humiliée.—Alors le démon fait entendre quelques-unes de ces

paroles insidieuses qui troublent peut-être au premier abord, mais qui, si on les laisse pénétrer, finissent par se montrer avec toutes les apparences de la vérité.

I. *L'état religieux n'est pas un état de perfection puisqu'on se fait religieuse pour devenir parfaite ; pourquoi donc exiger que je sois parfaite ?*

Non, vous n'êtes pas obligée *d'être parfaite actuellement ;* le Seigneur a trop de bonté pour tant exiger de votre faiblesse et il se contente de vos désirs et de vos efforts ; mais il vous oblige de travailler à devenir parfaite ; votre supérieure et votre confesseur ne demandent que cela de vous ; et même au dernier jour, dit S. Thomas, Dieu ne vous demandera pas *si vous avez été parfaite, mais si vous avez employé tous vos soins à le devenir.*

Or, est-ce employer tous vos soins à être parfaite que de vous contenter d'observer *les commandements de Dieu et les obligations strictes de vos vœux*, sans vous mettre en peine de *vivre dans l'esprit de foi, de bien faire votre oraison, d'être ponctuelle, silencieuse, mortifiée ?*

Est-ce employer tous vos soins à être parfaite, que de ne vouloir vous gêner en rien, de murmurer quand on vous reproche vos fautes et de ne pas chercher à vous corriger de ce qu'on vous reproche ?

Cette disposition dans laquelle vous êtes, est très dangereuse : écoutez ce qu'elle suppose :

1. Que vous n'êtes à Dieu qu'à demi et que

vous vous partagez entre Dieu et vos aises. entre le ciel et la terre.

2. Que vous rétractez en quelque sorte par votre conduite et par vos actions l'offrande de vous-même, que vous fîtes si généreuse et si complète au jour de votre profession, et que vous vous repentez presque d'avoir tant donné à Dieu.

3. Que vous abusez des grâces attachées à votre vocation et que vous ne faites presque aucun cas des invitations, des caresses, des promesses et des récompenses de Jésus-Christ.

Sans doute, il n'est pas nécessaire de tendre à la perfection par toutes les actions qui pourraient servir à l'acquérir ; il suffit d'y tendre *par la pratique des vertus chrétiennes et des vœux de religion et par l'observance des constitutions de votre institut*,—mais si vous vous mettez peu en peine *des moyens* qui vous sont suggérés pour vous aider à pratiquer la vertu et à observer vos vœux, n'est-il pas à craindre que vous ne tombiez dans des manquements graves ? *Celui qui n'est pas fidèle dans les petites choses ne sera pas fidèle dans les grandes.* (Luc, XVI, 10.)

Sans doute, pour tendre à la perfection *il suffit d'éviter les fautes graves*, mais pour éviter les fautes graves, il est très important d'éviter, autant que possible, les fautes vénielles

Sans doute encore, d'après saint Thomas. les transgressions de la règle, quoique renouvelées, ne constituent pas, *par elles-mêmes, le mépris des règles*, mais il est bien difficile que

ce mépris ne naisse pas petit à petit et qu'il ne soit difficile *en pratique* de dire s'il existe ou s'il n'existe pas.—Nous parlerons plus loin de la *nécessité de tendre à la perfection.*

II. *Mais si je n'avance pas je ne recule pas non plus.*

Grave illusion que celle-là ! Sans doute on ne peut pas dire absolument ni formellement que, *en théorie*, *ne pas avancer c'est reculer*, il faut encore une certaine vie pour rester *stationnaire* au milieu d'un courant et cette vie peut suffire pour permettre à une âme de ne pas se décourager,—mais *pratiquement*, l'enseignement de tous les saints fondé sur l'expérience est que *ne point avancer c'est reculer.*

1. Parce que dans ce monde il n'y a aucun état de stabilité ; cet avantage n'appartient qu'à Dieu, seul chez qui il n'y a et ne peut y avoir ni changement ni vicissitude.

2. Parce que, portés au mal comme nous le sommes, nous avons besoin d'un secours continuel et d'une grande attention pour ne pas pécher.—Notre cœur est une terre maudite qui, d'elle-même, produit de mauvaises herbes ; les passions l'envahissent vite, si à chaque instant on ne les réprime pas.

3. Parce que, dit saint Grégoire, il en est de nous qui marchons dans la vie spirituelle comme d'un homme qui nage au milieu d'un fleuve rapide ; s'il cesse le mouvement de ses membres, il recule, il est emporté par le courant.—Le chemin de la perfection que nous avons à tenir est si contraire au torrent de

notre nature corrompue par le péché, que celui qui ne s'efforce pas d'aller toujours en avant sera entraîné par l'impétuosité de ses passions.

III. *Mais la perfection est une chose toute extérieure ; ni ma supérieure ni mon confesseur ne voit ce qui se passe en moi.*

La perfection est intérieure c'est vrai ; mais *ses effets* se manifestent au dehors d'une manière plus ou moins sensible ; et c'est par ses effets que vos supérieurs peuvent légitimement juger de vos progrès ou de votre relâchement. Ils laissent à Dieu le jugement de votre conscience, ils vous disent : eux, que *votre conduite* n'est pas celle d'une religieuse. Voulez-vous connaître quelques-uns des effets qui indiquent les progrès d'une âme dans la perfection ?

Si vous les reconnaissez en vous, bénissez le Seigneur ; si vous ne les voyez pas, humiliez-vous et soyez plus docile à la correction.

1. *Une novice* doit être devenue plus pieuse, plus calme dans sa démarche, plus modeste dans l'ensemble de sa tenue, plus douce dans ses rapports qu'une *personne séculière.*

Une professe doit être devenue plus intérieure, plus silencieuse qu'*une novice.*

Une professe de plusieurs années doit être devenue plus régulière, plus patiente, plus unie à Dieu qu'elle ne l'était l'année de sa profession.

2. Ce *caractère* naturellement fier et hautain doit être devenu, petit à petit, sous l'in-

fluence de la grâce, plus modéré, plus humble, plus complaisant.

Cette *volonté*, qui se révoltait au seul nom de dépendance, doit être devenue petit à petit plus soumise et plus respectueuse.

Ce *cœur* aux tendances si naturelles doit être devenu plus surnaturel et en même temps plus dévoué à tous.

Les *passions* en général doivent être devenues plus mortifiées, l'obéissance doit être plus prompte, la charité plus douce et plus expansive, le recueillement plus facile, la piété plus vive et plus agissante.

Les efforts pour *être parfaite* produisent nécessairement ces effets, plus ou moins sans doute, mais les produisent toujours.—Nous vous donnerons plus loin d'autres marques auxquelles vous pourrez connaître que vous avancez dans la perfection.

IV. *Mais les saints avaient des défauts. On cite même de saint François de Sales cette parole : Il est plus d'un saint avec qui je n'aurais pas voulu vivre ;—on peut donc être parfait et avoir des défauts.*

I. Oui certes, on peut être *saint* avec des défauts ; on peut marcher vers la perfection sans *être parfait*, car la perfection, sur la terre, est moins, comme nous le dirons, une *perfection consommée et exempte de défauts involontaires*, qu'une *perfection de volonté*, laquelle suffit pour agir actuellement d'une manière aussi parfaite que Dieu le demande d'une âme.—Dieu laisse souvent aux âmes qui ten-

dent avec le plus de courage à acquérir la perfection des défauts :

1. Pour les tenir en haleine et les empêcher de se relâcher, par un combat à peu près continuel.

2. Pour les tenir dans l'humilité et les empêcher de se glorifier des grâces extraordinaires qu'il leur fait.

3. Pour leur donner des sentiments plus charitables, plus compatissants, plus miséricordieux, pour ceux qui, autour d'eux, ont aussi des défauts.

Mais si on peut être saint avec des défauts, c'est à condition qu'on les réprime avec soin et qu'on travaille presque incessamment à les corriger.

II. On peut être saint non seulement avec *des défauts, mais encore avec des imperfections volontaires* dans lesquelles on tombe quelquefois ou par fragilité ou par une ignorance qui n'est pas toujours excusable ; mais faut-il être dans l'habitude de les combattre.

" Il peut même arriver,—nous l'avons dit ailleurs,—qu'une âme sainte et parfaite, autant qu'on peut l'être en ce monde, tombe dans un péché véniel sans qu'on puisse dire pour cela qu'elle ne soit pas telle. C'est le sentiment de Benoît XIV qui dit expressément qu'une faute vénielle de surprise n'empêche pas la vraie sainteté ; proposition autorisée par ces paroles de saint Antoine : " S'il arrive que les saints du Seigneur, qui s'efforcent de terminer leurs pieux combats et

de courir dans la route du salut, tombent quelquefois comme des hommes, plus par la fragilité de la nature que par inclination au péché, ils se relèvent pour courir avec plus d'ardeur, et la honte de leur faiblesse les anime à de plus rudes combats ; de sorte que leur chute, loin d'être un obstacle à leur course, semble leur avoir donné une nouvelle agilité."— D'ailleurs, n'est-il pas écrit que le *juste tombera sept fois?* Les saints peuvent donc pécher quelquefois, mais ils réparent si bien leur faute et s'en humilient, au point qu'il leur a été en quelque sorte plus avantageux de l'avoir commise que de s'en être préservés. C'est ce que le Sage exprime quand il ajoute aussitôt : *Et il se relèvera.* (*Manuel de Direction.*)

II.

NATURE DE LA PERFECTION.

I. On appelle *parfait*, dit S. Thomas, *un être auquel il ne manque rien pour être ce qu'il doit être.*

Un chrétien, c'est-à-dire une créature humaine appartenant à Jésus-Christ par le baptême et s'étant obligée par là à connaître, à servir et à aimer Jésus-Christ, *sera parfait* s'il connaît Jésus-Christ, s'il le sert et s'il l'aime autant qu'il le peut.

Une religieuse, c'est-à-dire une chrétienne qui par les vœux de religion qu'elle a volontairement prononcés a renoncé à sa volonté,

à ses biens, à sa famille, aux joies que lui donnerait une famille à elle, pour servir plus fidèlement Jésus-Christ et pour l'aimer avec plus de générosité et plus de dévouement, *sera parfaite* si elle pratique l'obéissance, la pauvreté, la chasteté autant qu'elle le peut.

La perfection consiste donc pour les créatures, *sur la terre*, à s'efforcer d'atteindre le but pour lequel elles ont été créées ou qu'elles se sont proposé d'atteindre selon leur nature. (1)

Or, ce but, c'est d'être *uni à Dieu comme à leur unique fin : la charité est le lien de la perfection* (Colss. III. 14).; et comme c'est le péché qui éloigne de Dieu, et comme ce sont les vertus qui rapprochent de Dieu, il faut pour parvenir à cette union :

(1) La perfection, selon S. Thomas, comprend trois choses :—*La première*, qu'on n'ait aucun défaut ni aucun vice, parce que tout vice et tout défaut est opposé à la perfection.—*La deuxième*, qu'on possède toutes les vertus, parce qu'elles contribuent toutes à la perfection.—*La troisième*, qu'on possède ces vertus dans un degré excellent ; car on ne dit pas qu'une *vertu médiocre est parfaite*, de même qu'on ne dit pas qu'une *œuvre est parfaite* lorsque les parties qui la composent, alors même qu'il n'en manque aucune, sont médiocres.

Voilà pourquoi, *il n'est personne sur la terre qui soit entièrement parfait*, parce qu'il n'est personne qui soit sans défaut ni qui possède toutes les vertus dans un degré éminent.

Voilà pourquoi nous disons qu'il y a obligation de *tendre à la perfection* et non *d'être parfait*.

1. *S'appliquer à éviter tout péché même véniel.*
2. *S'efforcer de pratiquer les vertus,*
3. *Chercher à posséder ces vertus dans un degré éminent.*

Un seul mot résume ces moyens : *tendre à unir notre volonté à celle de Dieu*, car Dieu veut que nous évitions le péché, Dieu veut que nous pratiquions la vertu.

L'union de notre volonté à celle de Dieu nous portant à lui obéir en tout, voilà donc la perfection ; elle est *toute là, elle n'est que là* ; et, plus est intime cette union de notre volonté et plus elle nous porte à obéir non seulement aux commandements de Dieu, mais à ses conseils et à ses simples désirs, *plus est grande notre perfection*, elle nous rapproche davantage de notre fin. Nous le sentons tellement que la seule pensée d'être unis à Dieu et à cet être infiniment grand, infiniment bon, infiniment miséricordieux, à cet être puissant, éternel, immuable, et le désir mis en œuvre de vouloir tout ce qu'il veut, nous calment, nous rassurent, nous apaisent, nous reposent, nous rendent heureux,—et que nous sommes inquiets, tourmentés, agités, chaque fois que nous faisons un acte qui nous sépare même momentanément de lui. — *Il nous manque quelque chose, nous sommes imparfaits.*

L'union de notre volonté à celle de Dieu est renfermée dans le commandement *d'aimer Dieu.* Aimer c'est *s'unir ;* c'est, de *deux êtres tendre à n'en faire qu'un* par la volonté.

Aimer Dieu par-dessus tout, de manière

exclure toute offense grave, est un *commencement de perfection.* C'est un précepte commun à tout chrétien.—Aimer Dieu par-dessus tout, de manière *à éviter la faute la plus légère*, est un degré plus avancé de perfection, mais n'est pas encore la perfection complète ; puisque c'est un précepte qui oblige tous les hommes quoique plus légèrement.—Aimer Dieu par-dessus tout, de manière à exclure tout ce qui lui déplaît ou lui plaît moins et à chercher à faire tout ce qui lui est agréable, voilà *la perfection complète et spéciale.*

C'est celle-là que nous devons désirer, à celle-là que nous devons tendre ; et c'est pour l'atteindre que vous, religieuses, vous avez prononcé les vœux de religion.

II. Cette doctrine est celle de tous les saints.

" La perfection consiste en une seule chose, dit S. Vincent de Paul : *à faire la volonté de Dieu.* Si, au dire de Notre-Seigneur, il suffit pour être parfait *de se renoncer, de porter sa croix et de le suivre*, qui donc se renonce mieux lui-même, porte mieux sa croix et suit davantage Jésus-Christ, que celui qui s'applique à ne faire jamais *son vouloir propre*, mais toujours *celui de Dieu ?* Voyez donc combien il faut peu de chose pour devenir saint. (1) Rien de plus que de s'habituer à *vouloir en toute occasion ce que Dieu veut.*"

(1) *Etre saint et être parfait*, c'est la même chose. La volonté de Dieu est la sainteté même, la sainteté par essence, la sainteté originale, le principe, la règle et le modèle de toute sainteté, parce qu'elle est la

" Le malheur, dit S. François de Sales, est que nous entendons servir Dieu *à notre manière* et non *à sa manière à lui, selon notre volonté et non selon la sienne.* Lorsqu'il veut que nous soyons malades nous voulons être en bonne santé,—s'il entend que nous le servions dans les souffrances, nous voulons le servir par des œuvres actives,—quand il veut que nous exercions la charité, nous voulons exercer l'humilité,—quand il veut de nous la résignation, nous voulons la dévotion et l'oraison ou toute autre vertu ; et cela non pas parce que les choses que nous voulons lui sont plus agréables, mais parce qu'elles sont davantage de notre goût.

" Voilà certainement l empêchement le plus grand que nous puissions apporter à notre perfection ; car il est indubitable que, si nous voulons *être saints* selon notre volonté propre nous ne le serons jamais. *Pour être vraiment saint, il faut l'être selon la volonté de Dieu.*"

justice, l'équité, la droiture et la charité même. Les créatures ne participent à la sainteté de Dieu qu'en conformant leur volonté à la sienne. *C'est par cette conformité que nous devenons saints comme il est saint.* Toute la perfection chrétienne et toute la sainteté est renfermée dans cette conformité à la volonté de Dieu, et ceux-là sont les plus parfaits et les plus saints dont la volonté y est plus conforme et qui en imitent le mieux la droiture et la justice. Si donc vous prétendez à la sainteté et à la perfection, il faut vous attacher avec le dernier soin à conformer votre volonté à celle de Dieu." (*Avis sur les devoirs religieux.*)

III. Cette doctrine est celle de Jésus-Christ, qui nous l'a prêchée par ses paroles et par ses exemples.

La *conformité de sa volonté à celle de Dieu* a rempli sa vie toute entière ; elle a été sa *nourriture*, c'est-à-dire ce qui a entretenu en lui sa vie d'*Homme-Dieu*. La première parole qu'il prononce à son entrée dans le monde est celle-ci : *Me voici, mon Dieu, je viens pour faire votre volonté*, comme pour nous dire que *tout est là pour lui*.

"Quoi donc, dit Mgr Gay, ne vient-il pas prêcher, travailler, souffrir, mourir, vaincre l'enfer, fonder l'Église et sauver le monde par sa croix ? Il est vrai, c'est bien là sa tâche. Il le sait : en s'ouvrant, ses yeux ont tout vu, et tout ce que ses yeux ont vu, son cœur l'a immédiatement embrassé. Il veut tout accomplir jusqu'à un *iota*. Il le veut d'un vouloir plein de sincérité, d'amour et d'efficacité ; et quant à lui, tout est consommé aussitôt que proposé. Mais s'il veut tout cela, c'est que *telle est l'éternelle volonté de son Père*. C'est cette volonté seule qui le touche et le décide. Voyant tout le reste, c'est *elle seule* pourtant qu'il regarde : c'est *d'elle seule* qu'il parle et *d'elle seule* qu'il prétend dépendre. Principe, fin, raison, lumière, appui, demeure, aliment, récompense, cette volonté divine lui est tout. Il s'y pose donc, il s'y réduit, il s'y enferme ; et faisant plus tard tant de choses, des choses si relevées, si inouïes, si surhumaines, il ne fera jamais que cette chose très simple, en

laquelle nos petits enfants sont capables de l'imiter, *il fera la volonté du Père céleste;* il s'y livrera sans réserve et y vivra tout abandonné."

La conformité de notre volonté à celle de Dieu, voilà donc ce qui nous rapproche le plus de Jésus-Christ, par conséquent de *la perfection*, et notre perfection sera d'autant plus consommée que cette conformité sera plus intime.

III.

Nécessité de tendre a la perfection.

I. Tous *les chrétiens* sont obligés de tendre à la perfection dans une certaine mesure proportionnée à leur condition, car tous sont tenus d'aimer Dieu de tout leur cœur, de toutes leurs forces et par-dessus toute chose : *C'est la volonté de Dieu que vous soyez parfaits*, écrivait S. Paul aux fidèles, (1 Thes. IV, 3). *Soyez parfaits comme mon Père céleste est parfait*, disait Jésus-Christ à tous ceux qui l'entouraient et à tous les hommes. (Math. V, 28.) — Les moyens dont les séculiers doivent se servir pour tendre à cette perfection de précepte sont de *garder exactement les commandements de Dieu et d'accomplir fidèlement les devoirs de leur état.*

II. *Les religieux* sont obligés de tendre à une perfection plus haute que les séculiers, à cause de la sainteté de l'état qu'ils ont embrassé, état par lequel ils s'engagent à garder

non seulement les commandements de Dieu mais aussi les conseils renfermés dans les trois vœux ordinaires de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Ces trois vœux ajoutent à leurs obligations de chrétien et leur imposent de nouveaux devoirs ; ils forment pour eux *des devoirs d'état qu'ils doivent accomplir fidèlement.*

III. Les religieux ne sont pas cependant obligés *d'être parfaits*, nous l'avons dit, mais de travailler à le devenir aussitôt qu'ils ont accepté cette obligation par la profession. — S'ils renonçaient directement ou indirectement à l'intention qu'ils ont eue en faisant profession de tendre à la perfection et s'ils ne conservaient pas la volonté d'y tendre ils seraient dans un état criminel ; ils violeraient les promesses sacrées qu'ils ont faites dans leur profession.

IV. Les religieux ne sont pas obligés de tendre à la perfection par toutes sortes d'actions qui pourraient servir à l'acquérir, mais seulement, nous allons le dire, par la pratique des vertus chrétiennes et des vœux de religion et par l'observance de leur règle. — Ce serait une grande illusion et il y aurait désordre pour la communauté si une religieuse se croyait obligée, ou même si sans se croire obligée, elle voulait pratiquer tout ce qui est indiqué dans les livres de piété, — faire tout ce que les saints ont fait, — embrasser toutes les dévotions que l'Eglise approuve, — faire partie de toutes les associations recomman-

dées et multiplier le nombre de ses prières. Quelle que soit la ferveur d'une religieuse, elle ne doit rien entreprendre au delà de ce qui est ordonné par sa règle, sans une permission de sa supérieure et, dans certains cas, de son confesseur.

V. " Les auteurs conviennent, dit Craisson, qu'une religieuse qui garde ses vœux et est fidèle à tout ce qui lui est prescrit sous peine de péché grave, *tend vraiment à la perfection.* — Si elle avait seulement la volonté d'éviter les fautes graves et *la disposition formelle* de commettre les fautes vénielles qui se présenteraient, plusieurs auteurs pensent que cette disposition serait *mortellement criminelle*, parce qu'elle renfermerait le mépris du précepte ; mais, d'après S. Liguori, il est plus probable et plus communément reçu que, même dans ce cas, il n'y a pas toujours faute grave contre l'obligation de tendre à la perfection ; puisqu'on y tend par là-même qu'on observe ses vœux et que la disposition dont nous parlons peut venir d'une autre cause que du mépris formel du précepte et peut avoir sa source, par exemple, dans l'idée qu'on s'est formée qu'il n'est pas nécessaire au salut d'éviter les fautes légères, — ou dans l'amour de ses aises et la crainte de trop se mettre à la gêne.

" Toutefois, dit le même saint, si la religieuse en question ne pèche pas grièvement contre le précepte formel de tendre à la perfection, elle pourra difficilement être à l'abri de faute grave sous d'autres rapports, tant à

cause du danger où elle s'expose souvent de tomber en péché mortel, que de celui de nuire considérablement à la religion et porter coup à la discipline régulière par ses mauvais exemples et ses infractions continuelles aux règles de son institut. " (*Des communautés à vœux simples*, nos 478-479.)

IV.

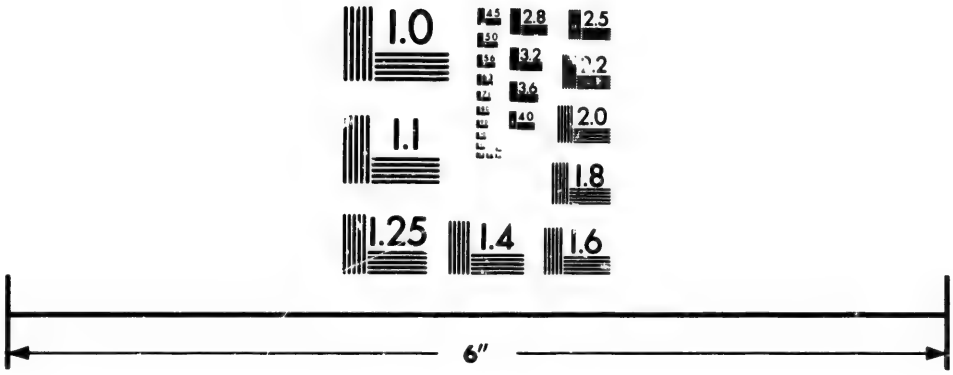
MANIÈRE DE TENDRE ET D'ARRIVER A LA PERFECTION.

L'obligation de tendre et d'arriver à la perfection imposée par Dieu, suppose, de la part de Dieu, *les moyens de parvenir à la perfection*, — or ces moyens Dieu les a mis avec profusion autour de la religieuse.

Les objets qu'elle voit, les discours qu'elle entend, les exemples qu'elle a sous les yeux, tout la porte à la perfection. — Ses sœurs l'édifient ; ses supérieurs la maintiennent dans le devoir par leur vigilance, la dirigent par leurs avis, l'empêchent de tomber par leur sollicitude, l'aident à se relever par leur douce et sage correction. — Les exercices de la communauté l'excitent et la soutiennent continuellement. Oh ! comme elle a à remercier le bon Dieu !

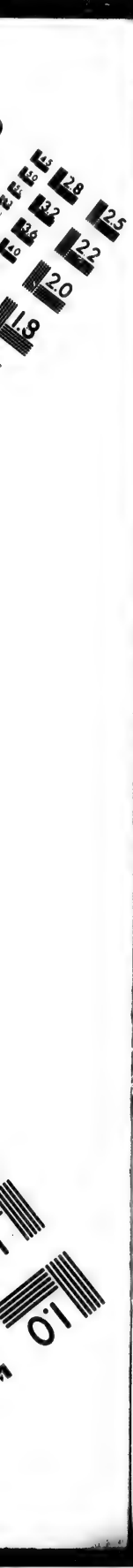
I. Ces moyens, pour elle, se résument dans *l'observation exacte de sa règle*. La règle est pour toute religieuse la manifestation de la volonté de Dieu, cette volonté à laquelle elle

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.0

doit, pour être parfaite, s'unir de la manière la plus intime.

Nous verrons, plus loin, les avantages de *l'observation de la règle*, nous nous contentons de proclamer ici ce mot de S. François de Sales : *La prédestination des religieuses est attachée à l'observance de la règle ;* c'est, ajoute S. Liguori, *la voie la plus directe pour arriver à la sainteté*, c'est même *l'unique ;* toute autre ne conduira pas au but.

Une religieuse aura beau s'imposer de nombreuses pénitences, de longues prières et d'autres exercices de piété, si elle transgresse habituellement les plus petits points de sa règle, elle ne fera pas le moindre progrès dans la perfection.

Elle travaillera, elle priera, elle se mortifiera, mais tout cela Dieu ne l'acceptera pas, parce que *Dieu ne le voulait pas, — ou il ne le voulait pas de cette manière — ou il ne le voulait pas dans ce moment.*

" J'avance, dit le P. Guilloré, que toute la perfection d'une religieuse *n'est qu'illusion sans l'observation des règles*, par la raison qu'il n'est point de perfection véritable qui ne soit inspirée par l'esprit de Dieu. Or, l'esprit de Dieu qui a lui-même inspiré les règles ne peut porter à leur inobservance sans être en contradiction avec lui-même. Si donc Dieu porte une personne à un genre de vie qui sorte des voies communes, il commencera par la porter à la pratique des règles qui est le perfectionnement des âmes religieuses.

" Si une religieuse, pour sainte qu'elle paraisse, n'est pas fidèle *à la pratique de ses règles*, je ne crains pas de dire que ce n'est pas l'esprit de Dieu qui lui inspire la perfection à laquelle elle prétend arriver. Ses austérités, ses longues oraisons, son zèle pour le salut du prochain et tout le reste dans lequel elle met sa confiance n'est qu'une pure illusion. Une preuve de ce que j'avance c'est que ces personnes qui prétendent être conduites par des voies extraordinaires, en dehors des règles, sont souvent *volontaires et entêtées de leurs idées, délicates et attachées à leurs aises et à leurs petites commodités, ne pouvant rien souffrir de la part du prochain, susceptibles et faciles à choquer.* "

II. Ces moyens offerts par la règle *sont faciles à connaître.* — La religieuse n'a pas à chercher ce qu'elle a à faire ni à le demander ; elle le voit, elle le sait, elle le connaît ; chaque moment de la journée lui donne l'occasion de faire un nouveau progrès.

Ils sont précis. — La régle ne laisse rien à l'arbitraire ; elle détermine tout, elle embrasse tout.

Ils sont à la portée de tous. — La règle est composée avec sagesse et avec mesure par des personnes qui connaissaient la faiblesse humaine ; elle a des soulagements pour celles qui sont faibles, elle a des dispenses pour celles qui ne peuvent pas la remplir dans son entier.

Ils sont sûrs. — La règle a sanctifié tous les

religieux qui sont au ciel, et un pape a été jusqu'à dire qu'il ne demanderait pas d'autre miracle pour la canonisation d'un religieux, que l'assurance de sa fidélité parfaite à tous les points de la règle.

Ils sont féconds en vertus. — L'observance de la règle édifie ; elle n'expose pas à la vaine gloire : elle offre à chaque instant à pratiquer la *douceur*, *l'humilité*, *la patience*, *le renoncement à sa volonté*, *le support des défauts du prochain* ; elle fait acquérir à chaque instant des trésors inappréciables de grâces et de mérites. Aussi voit-on tous les jours, dans les communautés religieuses, des personnes fidèles et ferventes qui, sans rien faire d'extraordinaire, par une grande fidélité à garder toutes leurs règles, arrivent à une éminente sainteté.

C'est pour cela conclut le P. Neveu, qu'on peut dire à chaque religieux ce que Moïse disait au peuple d'Israël : Les moyens que je vous propose pour vous sanctifier ne sont point ni au-dessus de vos forces, ni si élevés que vous ne puissiez les atteindre, ni si éloignés que vous ne puissiez les connaître, ils sont *devant vos yeux*, *ils sont dans vos mains ils sont dans vos règles.*

Pour être sainte vous n'avez donc qu'à garder ces règles comme il faut.

V.

MARQUES AUXQUELLES ON PEUT CONNAITRE QU'ON AVANCE DANS LA PERFECTION.

Parmi les marques de nature à rassurer la religieuse sur son avancement dans la perfection,

Les unes sont surtout *intérieures*. — Une religieuse peut sans crainte d'illusion, croire qu'elle est dans la voie de la sainteté, lorsqu'elle sent grandir en elle le désir de devenir *plus sainte*, et que ce désir est fondé sur la connaissance qu'elle a des devoirs de son état et sur l'idée que plus elle sera sainte plus elle glorifiera Dieu.

Lorsqu'elle tend tous les jours à réprimer ses penchants, son amour-propre, son caractère difficile, sa sensualité, son esprit d'indépendance, dans la pensée d'être plus digne de Dieu à qui elle s'est donnée.

Lorsqu'elle assiste aux exercices de communauté avec piété, avec assiduité, avec bonheur et qu'elle se sent heureuse de vivre avec ses sœurs, de prier avec elles, d'être unie à elles toutes, sous le regard de Dieu.

Lorsqu'elle est fidèle aux plus petites observances et qu'elle évite la plus légère faute de propos délibéré dans la pensée habituelle de plaire à Dieu et de contenter Dieu.

Lorsqu'elle ne se trouble pas des imperfections qu'elle commet tous les jours, mais qu'elle s'en humilie simplement, qu'elle ac-

cepte avec paix les reproches qui lui sont faits et que, au lieu de se décourager, elle reprend sa vie calme et active.

II. Les autres marques de perfection sont *extérieures* ; elles peuvent se résumer dans ce seul mot : *les saints ne se plaignent pas.* — A mesure qu'elle se rapproche de Dieu, à mesure qu'elle devient plus sainte, la religieuse apprend à supporter et à être contente de tout et de tous.

Elle ne se plaint ni *du temps* ni de *l'intempérie des saisons*, acceptant avec calme et en silence les petites souffrances que lui occasionne la chaleur ou le froid. Ce n'est pas elle qui murmure à propos d'une porte mal fermée, ou d'un courant d'air qui la gêne. Elle ne se *raidit pas* contre la douleur mais elle la supporte sans répéter à tout le monde ce que son état de santé a de pénible et de triste.

Elle ne se plaint pas *de son emploi*, et quel qu'il soit, elle l'aime parce que Dieu, par la bouche de sa supérieure, le lui a confié. — Est-il *pénible ?* elle l'aime doublement parce qu'il est plus méritoire ; est-il *humble ?* elle l'aime davantage parce qu'il la tient à sa place et loin du regard des autres. On ne l'entend jamais dire : *Je ne suis pas faite pour cet emploi ; il est entièrement opposé à mes goûts et à mes aptitudes ; il est trop pénible ; il m'empêche de prier...*

Elle ne se plaint pas *de sa supérieure*, parce qu'elle ne voit en elle que la personne de Jésus-Christ, et qu'elle reçoit ses ordres, ses

avis, ses réprimandes comme venant de Dieu même. — Elle ne dit pas que sa supérieure manque de prudence, de savoir-faire, d'expérience ; qu'elle a un commandement trop ferme, trop absolu... tout ce qui lui vient d'elle lui paraît bon.

Elle ne se plaint pas *de ses sœurs*, supportant leurs défauts avec un sentiment de miséricorde et avec la pensée que ses sœurs la supportent elle aussi, — supportant leur caractère quelque difficile qu'il soit et ne laissant jamais paraître la contrainte qu'elle a à se faire pour rester bonne, affable, prévenante, — supportant leurs infirmités corporelles et leur rendant tous les services qu'elle peut leur rendre.

Elle ne se plaint, *ni de l'ordinaire de la maison*, ni de la manière dont on la traite, soit pour le vestiaire, soit pour le logement, soit pour la place à occuper dans les différents exercices. " Les *sensuels*, dit un pieux auteur, puisent le mauvais esprit dans le réfectoire, tandis que les *saints* y puisent l'esprit de mortification et de grands mérites pour le ciel. Tout est bon pour les saints; et, loin de se plaindre, ils désirent et recherchent partout ce qu'il y a de pire et de plus pénible. "

Elle vit dans une *paix* à peu près continuelle et cette paix la rend affable, souriante, complaisante, la porte à accepter simplement les petits soulagements qu'on lui offre, à être surtout pleine de reconnaissance pour tout ce qu'on fait pour elle.

Elle vit aussi dans une *joie* et un *contentement* à peu près continuels ; or la sainte joie et le contentement au service de Dieu sont une grande preuve de solide vertu et de sainteté ; et saint Bonaventure ne craint pas d'affirmer que la joie spirituelle est une marque que la grâce sanctifiante habite dans une âme. —Le mécontentement, le chagrin, les plaintes, la tristesse, au contraire, sont un mauvais signe ; quand vous voyez une religieuse envahie par cette maladie spirituelle, plaignez-la et priez pour elle.

VI.

PRATIQUE DE LA PERFECTION.

Puisque les moyens d'atteindre à la perfection se résument dans *l'observation exacte de la règle* et que la règle *embrasse chacune des actions de nos journées* il faut, *dans la pratique*, s'appliquer à bien faire chacune de ces actions

Nous allons indiquer :

1. *Les principes pour bien faire les actions de la journée.*

2. *L'application de ces principes à chacune des actions de la journée.*

I.

Principes pour bien faire nos actions.

Pour que nos actions soient *bien faites*, c'est-à dire méritoires pour le ciel, il faut les faire :

1. *Avec pureté de conscience.*

Si il y a en nous un *péché mortel*, toutes nos actions, même les plus saintes, sont sans mérite aux yeux de Dieu et sans valeur pour le ciel ; et quelle perte, nous qui travaillons tout le jour !

Ce n'est pas que ces actions soient tout à fait inutiles, si réellement elles sont bonnes en elles-mêmes : elles disposent Dieu, toujours si bon pour profiter de toutes les occasions que nous offrons à sa miséricorde, à nous accorder des grâces de conversion et nous disposent nous-mêmes à retourner à lui, — mais ce sont des œuvres *stériles*, des œuvres *mortes* pour lesquelles nous n'aurons jamais aucune récompense.

Oh ! restons donc en état de grâce ; plus cet état est parfait en nous, plus nos œuvres sont méritoires, plus elles glorifient Dieu ;— dès que nous nous sentons coupables, même d'une faute vénielle, humilions-nous, effaçons cette faute par les moyens si abondants que la sainte Église met à notre disposition : *un signe de croix fait pieusement avec de l'eau bénite, un acte d'amour de Dieu dit avec un profond sentiment de regret, d'affection, de dévouement, de soumission*... et si, par malheur, nous avions commis un péché mortel, demandons au plutôt la permission de nous confesser; ne nous couchons jamais au moins sans un acte de contrition profondément senti.

2. *Avec pureté d'intention.*

C'est l'intention qui donne la valeur à nos actions les plus insignifiantes ; les *faire pour Dieu*, les *offrir à Dieu*, c'est leur communiquer quelque chose de divin ; Dieu, en les acceptant, les rend en quelque sorte dignes de lui. Oh ! quelle journée bien remplie qu'une journée donnée à Dieu ! quelle gloire pour ce divin Maître qu'une servante qui fait tout ce qu'il veut, comme il le veut, et qui lui offre avec amour tout ce qu'elle fait.

Agir par *humeur*, par *caprice*, par *inclination*, par *coutume*, par *respect humain*, par *hypocrisie*, par *ostentation*, par *intérêt*, c'est travailler sans aucun résultat pour le ciel, c'est souvent travailler en souillant sa conscience.

3. *Avec ordre et exactitude.*

L'ordre et la vertu sont deux noms qui signifient presque la même chose. Quelque bien que vous fassiez, si vous ne le faites *dans l'ordre*, vous ne le faites point comme il faut.

L'humeur dirige les animaux ; la *raison* dirige l'homme ; *l'Evangile*, le chrétien, *la règle*, le religieux ; *l'ordre*. tous les êtres.

C'est *l'ordre* qui fait le paradis ; c'est le *désordre* qui fait l'enfer.

La raison veut quelquefois, sans doute, qu'on quitte l'ordre prescrit, mais c'est pour suivre un autre ordre plus parfait qui nous

est déclaré par *la nécessité*, par *l'infirmité*, ou par *l'obéissance*.

L'exactitude est le soutien de l'ordre. Elle consiste à faire les actions qui entrent dans notre devoir, *dans le temps*, *dans le lieu* et de *la manière* qui nous ont été prescrits.

Ne pas faire ses actions avec ordre et exactitude c'est les *dénaturer* en quelque sorte ; c'est au moins les rendre *imparfaites* et par là diminuer plus ou moins la valeur qu'elles pourraient avoir.

4. *Avec ferveur.*

1. Agir avec ferveur, c'est agir avec *promptitude* et avec *courage ;* non pas précisément avec *goût*, *plaisir et ardeur sensible.*

La ferveur est bien ordinairement accompagnée de ce goût sensible, mais elle n'en est pas inséparable. On peut être très fervent et avoir un dégoût naturel pour ce qu'on fait, y sentir de la répugnance et n'y trouver que peine et froideur. La ferveur est surtout dans la volonté, c'est elle qui fait agir malgré tout. Et alors, elle est plus solide et plus méritoire puisque nous n'agissons que parce que c'est *notre devoir.*

2. *Agir avec ferveur*, c'est ne rien faire *à moitié*, rien avec ce laisser-aller, composé de légèreté et de mollesse, qui est le fléau de la perfection religieuse. Quand on agit ainsi, disait un saint religieux, on ose un peu mais on n'ose pas assez. On voudrait bien, en fai-

sant quelque chose, faire taire d'importants remords, mais il ne faut pas que cela coûte trop. Tout se fait à moitié, à peu près, à la légère, par routine. On ne vise en rien au parfait. Rien ne porte ce cachet de l'accompli, du fini. Au lieu de marcher, on se traîne ; au lieu d'agir, on se propose ; au lieu d'exécuter, on conçoit des plans ; au lieu de prendre le devoir à deux mains, on l'effleure ; au lieu de méditer, on rêve ; au lieu de prier, on marmotte.

5. *Avec persévérance.*

C'est-à-dire *avec continuité ;* c'est-à-dire faire *jusqu'à la fin* ce qui est commandé,—le faire *tous les jours*, si c'est commandé tous les jours ; faire aussi bien la dernière ligne d'une page à écrire que la première ligne, le dernier point d'une couture que le premier point, remplir la dernière minute d'une journée aussi bien que la première.

Rien de difficile comme cette persévérance dans le travail ; la monotonie cause si facilement le dégoût ; la lassitude amène si facilement le relâchement. Il faut prendre quelque repos sans doute, mais il faut aussi chaque jour relever son courage et regarder le ciel.

II.

Application des principes pour bien faire nos actions.

C'est un simple tableau que nous allons exposer : il indique sommairement *les intentions* que nous devons avoir et *les actes* que nous devons faire pour nous rapprocher de plus en plus de la volonté de Dieu et, par là, atteindre à la perfection que demande notre vocation de religieuse.

Le lever.

Promptitude,—modestie,—première pensée à Dieu,—offrande à Dieu de tout son être,—bonheur d'avoir encore une journée au service du bon Dieu.—Prières vocales ou souvenir du sujet de l'oraison en mettant de l'ordre autour de soi.

L'oraison.

S'y porter de tout son cœur : on va s'offrir à Dieu, on va écouter Dieu ; on va prendre les ordres de Dieu ;—situation du corps respectueuse ;—calme,—paix,—rappel de l'esprit s'il s'égare,—prévoyance de ce qui peut arriver d'extraordinaire dans la journée,—soumission d'avance à tout ce que Dieu permettra.

La prière vocale.

Toujours un peu lente et un peu réfléchie,

qu'elle soit longue ou qu'elle soit courte, — signe de croix surtout fait avec esprit de foi ; —n'en omettre aucune par lâcheté ; ne pas se troubler quand l'obéissance ou la charité nous oblige à en laisser une partie.

La sainte messe.

Union avec le prêtre ou méditation des mystères de la passion et des mystères du rosaire ;—toujours au moins la communion spirituelle ;—on ne doit pas sortir de la sainte messe sans être fortifiée pour la journée.

Le travail.

Qu'il soit fait par un sentiment d'obéissance quelque pénible qu'il soit,—fait sous le regard de Dieu qui veut que nous le fassions,—fait avec ordre, avec constance, avec soin,—fait quelquefois en esprit de pénitence ou en esprit d'amour,—fait en union avec Jésus ou Marie qui se sont occupés comme nous.

Le repas.

Recueillement pendant les prières qui précèdent et qui suivent,—attention à la lecture, —prendre garde à l'empressement,—prendre ce qui se présente,—propreté par esprit de charité,—prévenance et prévoyance pour les autres,—légère mortification de tous les jours sur quelque chose qui flatterait notre sensualité,—point de singularité.

Les récréations.

Avec la communauté,—honnêteté,—bienséance d'actions et de paroles,—joyeuseté,—affabilité,—support,—pas de contestations,—pas d'éclat,—ne rien prendre en mauvaise part,—se prêter volontiers à tout et à toutes,—ne pas chercher à dominer, mais chercher à faire plaisir et à amuser,—ne pas perdre Dieu de vue,—pratiquer quelques actes de vertu, —finir au moment marqué.

Le soir.

Silence profond,—marche plus lente qu'empressée en montant pour le repos;—au lit sans délai dès qu'on est libre,—attendre le sommeil avec les mêmes pensées et les mêmes sentiments que nous voudrions porter au tribunal de Dieu.

La confession et la sainte communion.

Toujours Dieu directement en vue, Dieu qui va pardonner, Dieu qui va se donner;—avant tout et plus que tout *humilité et reconnaissance;*—s'y préparer, dès la veille, en récitant son chapelet ou son office; remercier en récitant encore son chapelet ou son office;—garder le fruit de la confession et de la sainte communion, se proposer toujours une intention particulière dans chaque communion.

Les ennuis, les peines, les contradictions.

Les supporter avec paix quelque douloureux et quelque longs qu'ils soient. — Dieu les permet, Dieu quelquefois les envoie directement ;—ils ont toujours une vertu sanctifiante.—*Etre insensible* n'est pas possible ; *être soumis*, *résigné*, *patient* est toujours possible à l'âme qui vit unie à Dieu ;—une journée sans quelque peine n'est pas meilleure pour le ciel.

Les pénitences faites en public.

Ce sont celles qui sont imposées au chapitre des coulpes ou à l'occasion de quelque faute accidentelle, ou même qui sont simplement autorisées par la supérieure : *prier les bras en croix*, souvenir de l'attitude douloureuse et de la prière de Jésus sur la Croix ;—*baiser les pieds de ses sœurs*, souvenir de Jésus se prosternant aux pieds de ses apôtres et leur lavant les pieds, même à Judas ;—*baiser la terre*, souvenir de Jésus accablé et tombant à terre au jardin des Olives ;—*se prosterner à la porte du chœur ou du réfectoire pendant que la communauté passe*, souvenir de Jésus chargé des péchés des hommes et s'humiliant profondément devant son père.—Faire toutes ces pénitences avec ponctualité, simplicité, esprit de foi.

Charité.

Douce,—compatissante,—officieuse,—préve-

nante,—point de rapports,—point de médisance,—point de raillerie,—souffrir tout et de tous; éviter de faire souffrir les autres,—savoir s'humilier pour rendre un service et pour l'accepter simplement,—pardonner avec générosité, — ne jamais garder la moindre rancune.

Obéissance.

A tous ceux qui ont l'autorité, sans distinction,—sans délai,—sans réplique,—sans murmure.

Chasteté.

Sans contention mais précautionnée, — garde des sens,—crainte des moindres licences, —fuite des occasions dans nos rapports avec nos sœurs, avec nos parents, au parloir, avec nous-mêmes quand nous sommes seules.

Pauvreté.

Dépendance dans les moindres bagatelles, —se passer de tout ce qui n'est pas absolument nécessaire et pour le nécessaire toujours *moins que plus ;*—chercher à se simplifier en toute chose, mais ne jamais se singulariser.

Union avec Dieu.

Voir Dieu habituellement : près de nous, avec nous, au-dedans de nous ;—voir Dieu près de nos compagnes et dans chacune de

nos compagnes,—le voir dans nos supérieurs, —dans nos enfants,—dans nos malades,—voir surtout Jésus-Christ dans le Tabernacle,—de là : respect habituel,—paix habituelle,—joie habituelle.

Oh ! qu'elle est heureuse l'âme qui tend à remplir ainsi chacune des heures de sa journée et à accomplir, avec les intentions indiquées, *les actions* qui remplissent ces heures ! que de mérites dans la plus petite des œuvres qu'elle fait ! que de gloire rendue à Dieu ! que de grâces attirées sur la communauté, sur la ville où réside cette communauté, sur l'Eglise tout entière !

Pour exciter votre ardeur et secouer votre lâcheté aux heures de défaillances, lisez lentement la réflexion suivante :

Pourquoi ai-je quitté le monde ? N'est-ce pas parce que je me sentais lâche dans mes devoirs, n'ayant rien qui me forçât à les remplir ?—parce que j'avais de graves raisons de me méfier *de mon imagination* que rien ne retenait, *de mon cœur* que le monde captivait, *de mes sens* qui peu à peu m'entraînaient,—parce que en un mot *j'avais peur de me damner ?*—Et ici, est-ce que je voudrais encore vivre dans la crainte de me damner ? Ah ! cette crainte, elle serait fondée, si je négligeais *ma règle*, qui me force à remplir les devoirs de mon état ; si je me mettais peu en peine *d'être obéissante, ponctuelle, pieuse, de captiver mon imagination, de retenir mes sens, d'employer en un mot les moyens si utiles, si*

pratiques, si certaine que je suis venue chercher en communauté.

Et si je ne veux pas être plus sainte et plus parfaite que je n'eusse été dans le monde, était-ce la peine d'abandonner mes parents, ma famille, mes biens et cet avenir riant qui se présentait à moi ? — Etait-ce la peine d'imposer à ma famille une douleur et un sacrifice dont elle sent encore l'amertume ? —Etait-ce la peine de renoncer à ma liberté pour me soumettre à une règle qui après tout est pesante ; de laisser ma vie calme et tranquille pour une vie de labeur incessant et qui est d'autant plus pénible que je suis moins sainte ?

VII.

DEGRÉS DE LA PERFECTION.

Le P. Crasset a exprimé par des images vives et fortes les différents degrés de perfection qui, sur la terre, peuvent nous conduire à *l'union avec Dieu*, prélude de l'union ineffable et éternelle qui fait le bonheur du ciel.

Premier degré : être comme un pèlerin.

Un religieux doit se considérer sur la terre comme un *pèlerin* qui fait voyage et qui retourne à sa chère patrie qui est le paradis ;

c'est la qualité que donne à tous les chrétiens le prince des apôtres.

Or un *pèlerin* use des choses en passant : il ne s'attache point à son hôtellerie,—il ne fait point de dépenses pour l'ameublier et pour l'enrichir, sachant bien qu'il la doit quitter dans quelques jours.

Un *pèlerin* marche toujours et avec activité, alors surtout que les jours sont courts et que les chemins sont mauvais : *Mes frères*, dit saint Paul, *avancez à grands pas dans la perfection, car le temps est court, la mort approche, le soleil se couche et les chemins sont dangereux.*

Deuxième degré : être comme un crucifié.

Un religieux doit être plus *qu'un pèlerin* sur la terre, il doit être *un crucifié : ceux qui sont à Jésus-Christ*, dit saint Paul, *ont crucifié leur chair avec leur vices et leurs méchantes inclinations.*

Or, être crucifié, dit saint Bernard, c'est estimer *délices* ce que le monde appelle *croix*, c'est estimer *croix* ce que le monde appelle *délices.*

Etre *crucifié* c'est faire de nécessité vertu et de vertu nécessité.—C'est être attaché si fortement à la volonté de Dieu par les clous de la crainte, de l'espérance et de l'amour, que rien ne puisse jamais nous détacher de son service. A toute proposition qui le détournerait même légèrement de son devoir, le crucifié doit dire : *Je ne puis pas.*

Un *pèlerin* peut aller où il veut, il peut avancer ou reculer quand il lui plaît; un *crucifié* est privé de l'usage de ses membres, il doit rester là où Dieu l'a mis et il doit y rester avec amour.

Troisième degré : être comme un mort.

Un religieux doit être plus qu un *crucifié :* celui qui est en croix voit encore ce qui est devant lui, il entend ce qu'on dit, il a l'usage de ses sens.—Un religieux, pour être parfait, doit être *mort à la vie sensuelle.*

Or, *un mort* ne voit plus, n'entend plus, ne savoure plus, ne craint plus, ne désire plus. Si on le frappe, si on l'injurie, si on le met en pièces, il ne sent point le mal qu'on lui fait, il ne s'en offense point.

Certes, il n'est pas possible sur la terre d'être ainsi *insensible*, mais il est possible, avec le secours de la grâce et par l'effet de l'habitude constante, de se mortifier, de lutter contre ses passions, de les réprimer, de n'accorder à ses sens que le nécessaire, de vivre, sous la main de Dieu, comme un mort qui n'a d'autre mouvement que celui qu'on lui donne.

Quatrième degré : être comme enseveli.

Un religieux doit être plus *qu'un mort ;* il doit être comme *enseveli.*

Un *mort* se voit encore ; on lui rend es

honneurs, on le porte en terre avec pompe et appareil ; mais une fois *enseveli* son souvenir s'efface peu à peu, et bientôt il est totalement oublié.

Le religieux, lui aussi, doit en venir au point d'être *comme enseveli*, c'est-à-dire inconnu, méprisé, oublié, abandonné. Il doit aimer à vivre sans honneur, sans gloire, sans plaisirs ; non qu'il cherche précisément et directement le mépris et le déshonneur, mais qu'il l'accepte avec paix, avec courage, avec constance, avec action de grâces, quand Dieu permet que cette épreuve lui soit réservée.

Cinquième degré : être comme un condamné aux ténèbres.

C'est le dernier degré de la perfection. C'est celui qui nous fait dépendre totalement de Dieu ; celui qui nous fait vivre dans le dénuement complet de toutes choses spirituelles, par un effet spécial de la volonté divine sur nous : point de lumières, point de consolations, point d'appui ;—c'est la privation de la présence sensible de Dieu, c'est l'exil du cœur, c'est quelquefois l'abandon aux puissances de l'enfer.

Nous vous le dirons dans les pages suivantes, chère âme éprouvée, demeurez dans la paix fortement attachée à Dieu qui n'abandonne jamais réellement ses créatures aimées comme vous l'êtes,— vivez sans défiance, sans murmure, attendez quelques jours ; votre

Sauveur est resté trois jours dans les ténèbres du tombeau, après est venue pour lui la résurrection glorieuse : elle viendra pour vous cette résurrection et elle sera éternelle comme celle de Jésus-Christ.

VIII.

PRINCIPAUX ARTIFICES DU DÉMON POUR DÉTOURNER DE LA PERFECTION.

Les principaux artifices dont se sert le démon pour nous détourner de la perfection sont :

1. *Les pieuses indiscrétions dans la conduite.*

Le démon porte les âmes religieuses, avides d'être parfaites, à se livrer aux *mortifications extraordinaires :* ce sont *des disciplines* ou *des cilices* en dehors de ce qu'indique ou tolère la règle,—c'est la *privation du sommeil* pour multiplier ses prières,—c'est *un lit* qu'on a rendu plus dur ou même raboteux,—c'est *la diminution de la nourriture...* Il leur fait éprouver dans ces actes de l'attrait et de la douceur, et empêche qu'elles en parlent à leur directeur sous prétexte qu'elles n'osent pas et, qu'après tout, ce n'est pas nécessaire.

Or, l'empressement et le plaisir qu'elles mettent à ces mortifications en dehors de la règle, les détournent des mortifications plus importantes, résultat de l'accomplissement de leur devoir,—de l'attention à se corriger de leurs défauts, à être douces dans leurs paroles, sim-

ples dans leurs actions, obéissantes aux ordres des supérieurs, libres de toute attache à leur jugement.

Si la religieuse ainsi exagérée est d'un tempérament ardent, si elle est portée à l'orgueil, cette tentation du démon devient très dangereuse. Elle ne soutiendra pas longtemps ce genre de vie qui n'est réglé ni par la prudence, ni par l'humilité, ni surtout par l'obéissance, et *de ce trop* qu'elle fait, elle en viendra bientôt *au pas assez ;* et de cet échafaudage de mortifications organiques ou orgueilleuses, il ne restera qu'un amour-propre irrité ou une paresse qui trouvera fatigant tout genre de travail, ou une faiblesse de santé qui empêchera d'agir.

Prenez garde, méfiez-vous de tout ce qui est fait en dehors de la règle et de tout ce que le démon vous dit de cacher à votre confesseur ou à votre supérieure, quelles que soient les raisons qu'il vous donne !

2. *Les résolutions imprudentes.*

Qui de nous, après une bonne retraite surtout, n'a pas pris les plus belles résolutions ? Qui de nous ne s'est pas promis *d'être saint, de l'être tout de suite* et pour cela n'a pas voulu réformer *entièrement* sa conduite ?

C'était trop beau et trop parfait, et voilà pourquoi après quelques jours nous nous sommes lassés et nous sommes redevenus ce que nous étions auparavant.

N'embrassez par trop à la fois ; au lieu de *compter* vos résolutions, *pesez-les ;* cherchez les plus essentielles, les plus fécondes, les plus pratiques, les plus actuelles ; faites-les sanctionner par votre confesseur ou votre supérieure et tenez rigoureusement à leur observance.

Une résolution par retraite, c'est beaucoup si elle est bien observée : *si tous les ans nous déracinions un vice ou un défaut, un seul,* dit l'Imitation, *nous serions bientôt des saints.*

3. *L'attente d'un changement de position pour commencer à être parfaites.*

Le démon, dans le monde, fait croire à beaucoup de personnes que si elles n'avaient pas tel souci, telle peine, telle tentation ; si certaines circonstances de position changeaient, si elles ne vivaient plus avec telle personne, si leurs affaires s'arrangeaient,— elles se mettraient généreusement à travailler à leur perfection.

Le démon donne les mêmes pensées à beaucoup de religieuses ; elles s'imaginent que si elles n'étaient pas dans cet emploi qui les absorbe, si elles n'avaient pas cette supérieure qui ne leur va pas, si elles n'étaient pas obligées de vivre avec cette compagne qui leur est antipathique,... elles seraient plus pieuses, plus sages, plus parfaites.

Illusions, pauvres âmes ! D'abord ce n'est pas *dans un mois, dans une semaine* que vous

devez commencer à travailler à votre perfection, *mais aujourd'hui*, mais à cette heure même ; et ensuite, votre position, votre emploi, votre charge, votre entourage, vos épreuves sont précisément les moyens que Dieu vous donne pour devenir parfaites.

Il ne s'agit pas de changer *les choses*, mais de vous servir de ce qui est, comme d'autant d'échelons pour monter à Dieu : il s'agit uniquement de cette page que vous lisez à cette heure, de l'occupation que va suivre cette lecture, du travail auquel vous allez vous livrer par obéissance, des relations avec telle compagne que vous allez avoir, des prières que vous allez faire ;—oh ! mettez donc à tout cela l'intention et la perfection que Dieu demande !

Peut-être vous ne réussirez pas dans le travail que vous allez entreprendre ; peut-être vous serez humiliée sans raison, grondée injustement ; voilà une excellente occasion de ne chercher que Dieu, de détacher votre cœur, de faire mourir votre amour-propre.

Peut-être c'est cette sœur, avec qui l'obéissance vous fait travailler, qui est *la grâce* dont la Providence veut se servir pour vous sanctifier ; c'est en vivant avec elle, c'est en souffrant à cause d'elle et par elle, c'est en étant douce et humble de cœur avec elle que vous trouverez le trésor caché de la perfection.

Oh ! ne dites donc pas : *Je commencerai quand je serai dans telle ou telle situation ; dites : Je commence tout de suite, et par l'action que j'ai à faire en ce moment.*

TROISIÈME OBLIGATION

DE LA RELIGIEUSE.

SOUFFRIR.

Les jours de mon pèlerinage ici-bas sont de cent trente ans, disait le patriarche Jacob au roi d'Egypte ; *beaucoup de maux les ont traversés, et ces jours ont été courts et mauvais.* (Gen. XLVII.)

Ces paroles sont le résumé le plus fidèle de toute vie humaine. Nous naissons pour souffrir, et du berceau jusqu'à la tombe, la vie pour tous n'est guère autre chose *qu'un deuil plus ou moins sombre,—un apprentissage de la souffrance,—une lutte sans trève et sans relâche avec la douleur.—Vivre longtemps*, dit S. Augustin, *c'est subir une plus longue torture.*

Et ces souffrances, et ces douleurs, et cette torture, pèsent sur tous les hommes sans exception : *L'homme né de la femme*, dit l'Esprit-

Saint, *vit peu de jours et il est rempli d'une multitude de misères.* (Job. IV.)

Nous dirons :

1. *La nécessité de la souffrance.*
2. *La nature et les causes de la souffrance.*
3. *Les différentes formes de la souffrance.*
4. *La manière de supporter la souffrance.*
5. *Les effets de la souffrance.*

CHAPITRE PREMIER.

NÉCESSITÉ DE LA SOUFFRANCE.

I.

La nécessité de la souffrance est fondée pour tous les hommes en général, sur notre nature rendue accessible à la douleur et condamnée à la souffrance en punition du péché originel.

L'homme n'a pas été créé pour souffrir; c'est pour être heureux que Dieu le mit sur la terre; et de ce bonheur, qu'il a goûté quelques jours, il a gardé un si doux et si inaltérable souvenir que l'atteindre et que le posséder encore est devenu le mobile de toutes ses actions, la tendance invincible de tout son être, l'incessante aspiration de son âme! Hélas! il n'en rencontre plus que l'image, il ne sent plus, que comme en passant, son ineffable douceur!

C'est que l'homme se révolta contre Dieu et que, en punition de ce péché, Dieu maudit la terre et fit tomber sur l'homme cet arrêt foudroyant : *Tous les jours de ta vie, tu mangeras ton pain détrempé de tes larmes et de la sueur de ton visage* (Gen. III.), et depuis, l'humanité s'avance traînant dans l'exil la longue chaîne de ses malheurs et portant sur son front les marques de l'anathème et de la déchéance.

La souffrance, c'est le péché qui l'a faite comme il a fait la mort : elles sont l'une et l'autre *la solde du péché*, et la vie n'est plus qu'un hôpital où nous sommes tous placés pour y être traités, dit S. François de Sales ; quand nous n'aurons plus à souffrir, nous en sortirons comme on fait sortir un malade de l'hôpital dès qu'il est guéri, et c'est par la souffrance seule que notre guérison s'opère.

Réglez toute chose selon votre caprice, dit *l'Imitation de Jésus-Christ*, vous trouverez toujours et partout que, de gré ou de force, il y a *quelque souffrance* à endurer : toujours vous rencontrerez *la croix* soit dans les douleurs corporelles, soit dans les afflictions de l'esprit.

La croix ! elle est toujours dressée devant vous ; elle est toujours à vous attendre !

Tournez-vous en haut, en bas, au-dedans, au-dehors, partout vous la verrez ; partout si vous voulez la paix du cœur et la vie éternelle, il vous la faudra porter avec patience !

Oh ! si vous vouliez jeter un regard sur les quelques journées écoulées depuis votre ber-

ceau jusqu'à cette heure où vous lisez ces lignes, vous religieuses, dont la vie, plus que la vie des autres, a été, en général, si calme, si paisible, si monotone, n'est-il pas vrai que vous trouveriez bien peu de pages du journal de cette vie, entourée cependant de l'affection la plus dévouée et des soins les plus tendres, où ne figure, sous une forme ou sous une autre, quelqu'une de ces expressions qui, à travers mille nuances diverses, signifient toutes une seule et même chose : *Souffrir ?*

L'Esprit-Saint résume en deux mots la vie de l'homme sur la terre, *Labor et dolor*, *labeur et douleur*, et il en donne la raison : *Punition et expiation.*

II.

La nécessité de la souffrance est fondée, pour tous les hommes en général, sur les péchés personnels qu'ils ont commis et qu'ils doivent nécessairement expier.

Tout péché est une injure faite à Dieu, en lui désobéissant et en lui préférant ou une créature ou sa propre satisfaction ; or, Dieu qui est la justice et la sainteté par excellence, se doit à lui-même que cette *injure soit réparée ;* et comme tout péché est une *jouissance ou de l'esprit ou du cœur ou des sens* cherchée contre la volonté de Dieu, il faut que cette jouissance soit expiée par une peine ou de l'esprit, ou du cœur, ou des sens, qui rétablisse l'ordre violé.

La douleur a toujours la justice de Dieu *pour auteur* et le péché de l'homme *pour cause.*—La souffrance suit le péché, comme l'ombre suit le corps, dit Mgr de Ségur. Quelquefois elle ne le suit pas immédiatement, quelquefois même, elle semble lui être épargnée en ce monde ; mais tôt ou tard, elle viendra, d'autant plus terrible qu'elle aura plus tardé.

Le péché, dit saint Paul, *est la racine de tous les maux* (I Tim. VI, 10). —La concupiscence, dit saint Augustin, est la source de toutes les misères qui accablent les créatures raisonnables ; source de maladie, source de dégoût, source de terreur, source d'humiliation, source de difficultés sans nombre.—Saint Paul entendait en lui-même une réponse de mort, cette réponse n'était que le sentiment de la douleur et la douleur, en général, est l'écho et le châtiment du péché.

Sans doute, par la contrition de ses fautes et par l'absolution, l'homme est rentré dans l'innocence ; il n'est pas rentré pour cela dans la paix complète et dans l'absence de douleurs : *Si quelqu'un prétend*, dit le concile de Trente, *que la remise de la faute entraîne la remise de toute la peine due au péché, qu'il soit anathème.* De là, le dogme de la satisfaction hors du temps ; de là, le dogme de la satisfaction dans le temps ; de là, la douleur réparatrice dont nous aurons à parler.

Nous pouvons être parfois tentés de croire que nous souffrons sans cause. Rentrons alors en nous-mêmes, sondons devant Dieu et dans sa lumière les replis les plus cachés de nos

cœurs. La première chose à faire quand un malheur vient fondre sur nous, c'est de nous examiner nous-mêmes, nous reconnaîtrons bientôt que nous sommes punis justement. Car, quel est l'homme qui sincèrement puisse dire en vérité : *je n'ai jamais péché ?*—La justice humaine peut frapper un innocent *quelquefois ;* la justice de Dieu, *jamais.* Pour l'espèce humaine comme pour l'individu *tout mal est une peine.* Mais toutefois retenons bien ceci : pour *l'individu, toute peine* (excepté la dernière) *est infligée par l'amour autant que par la justice* (de Maistre). Dieu est toujours père, surtout quand il châtie et il ne se résout à perdre éternellement le pécheur que lorsqu'il voit l'invincible obstination de celui-ci dans le péché.

III.

La nécessité de la souffrance est fondée, pour tous en général, sur l'obligation de combattre, que nous avons établie dans le chapitre précédent.

Puisque combattre c'est 1. *se précautionner*, c'est-à-dire veiller sur nos sens et sur nos facultés pour empêcher que les agents extérieurs ne les attirent hors du devoir, et 2. *lutter* contre nos penchants pour apaiser leur fougue et les retenir, malgré tout, dans les limites prescrites par la loi de Dieu,—il n'est pas possible, à ce simple point de vue, de ne pas *souffrir.*

Nos *sens*, nos *penchants*, le *démon*, sont des ennemis trop acharnés et trop puissants pour ne pas *s'irriter* de notre lutte et ne pas *résister* à la violence que nous leur faisons, et nous, nous sommes trop délicats, pour ne pas ressentir vivement les effets de cette résistance, c'est-à-dire *souffrir*.

Quand saint Paul nous dit : *Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu afin de pouvoir vous défendre des embûches et des artifices du diable, car nous avons à combattre non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés et les puissances infernales, contre les princes du monde, contre les esprits de malice répandus dans l'air* (Eph. II, 12), il nous annonce ce combat continuel et la souffrance, suite nécessaire de ce combat.

IV.

La nécessité de la souffrance est fondée sur l'obligation de mériter le ciel.

Le ciel est un royaume à conquérir. Jésus-Christ nous a expressément dit : *Le royaume du ciel souffre violence et seuls les violents peuvent le conquérir* (S. Math. XI, 12) ; or cette *violence* à apporter, indiquée d'une manière si générale, s'étendant à tous les âges de la vie et à toutes les positions, n'indique-t-elle pas *la souffrance* qui en est la suite nécessaire, endurée à tous les âges de la vie et dans toutes les positions ?

Pour conquérir le ciel point d'autre moyen : *Nul*, dit saint Paul, *ne sera couronné s'il n'a vaillamment combattu* (2 Tim. II, 5).

" Ne craignez donc pas d'accepter et de porter *la croix*, ajoute l'Imitation.—*La croix*, c'est le salut, c'est la vie.—*La croix*, c'est le rempart qui nous met en sûreté.

La croix, c'est la source des suavités célestes, c'est la force de l'âme et la joie de l'esprit ;

La croix c'est la vertu par excellence, c'est la perfection de la sainteté.

Sans *la croix* point de salut ; sans *la croix* point d'espérance d'éternelle vie."

V.

La nécessité de la souffrance est fondée pour tous en général et pour les religieux en particulier sur l'obligation de ressembler à Jésus-Christ.

Tout chrétien est un autre Jésus-Christ.

Un chrétien ne sera admis au ciel qu'autant qu'il y aura une certaine ressemblance entre sa vie et celle de Jésus-Christ. C'est pour que cette conformité fût possible que Jésus-Christ a passé trente ans sur la terre, menant une vie sans éclat, donnant à tous l'exemple des vertus les plus simples, demandant à tous de l'imiter chacun selon sa position et à nous, qu'il a appelés pour être unis plus intimement à Lui, demandant tout spécialement de continuer son œuvre *de Sauveur*, pour laquelle il est venu sur la terre.

Or, c'est par *la croix* et par *les souffrances* que Jésus-Christ a sauvé le monde ; et c'est par *la croix* et par *les souffrances*, que nous pourrons continuer son œuvre, nous tous qui avons l'honneur d'être choisis par lui et qui avons le nom d'*apôtre*, quel que soit le genre de mission qui nous est donné : *mission de prière continuelle, mission d'annoncer la parole de Dieu, mission de dévouement au soulagement des douleurs ;* et quel que soit le nom que nous portions, *prêtres, religieux, missionnaires, religieuses.*

Ecoutez la parole du Maître s'adressant directement à nous : *En vérité, en vérité je vous le dis : si le grain de froment ne tombe en terre et n'y meurt, il demeure seul et sans fruit ; mais s'il meurt il porte des fruits abondants.* (Joa. XXII, 24.) Cette comparaison exprime déjà assez clairement la pensée du divin Maître ; mais pour rendre toute méprise impossible, il se hâte d'en donner lui-même l'explication : *Qui aime sa vie la perdra, et qui hait sa vie dans ce monde la retrouvera dans l'éternité. Que celui qui prétend me servir, marche à ma suite ; et que partout où je serai* (et bientôt il sera sur le Calvaire) *là soit aussi mon ministre* (ib).

Jésus-Christ ne pouvait nous dire plus clairement que nous ne pouvons conquérir les âmes par d'autres moyens que par ceux qu'il a mis en œuvre. Or, si efficace que soit sa parole, si méritoire que soient ses travaux, si puissantes que soient ses prières, c'est

pourtant *à ses souffrances et à sa mort que le salut de nos âmes est spécialement attribué* soit par lui-même, soit par ses interprêtes autorisés, les Prophètes et les Apôtres : *Nous avons trouvé notre guérison dans ses meurtrissures*, dit Isaïe (LIII, 19).—*Il s'est incorporé nos péchés*, dit S. Pierre, *et les a fait monter avec lui sur la croix, afin que morts au péché nous vivions à la justice* (I P. II, 24). — *Il n'y a pas de rémission pour vous*, disait S. Paul aux Hébreux en leur montrant Jésus crucifié, *si pour vous il n'y a pas de sang répandu* (Heb. IX).

Le divin Maître s'exprime lui-même avec bien plus d'énergie quand il nous dit que *pour entrer*, comme notre chef, *dans l'éternelle gloire, il a fallu qu'il souffrît tout ce qu'il a souffert* (Luc XXIV, 26).

VI.

La nécessité de la souffrance est fondée, pour les religieux en particulier, sur l'obligation, dans laquelle les mettent leurs vœux, d'être victimes.

I. " Jésus-Christ, chef divin de son corps mystique qui est l'Eglise, se perpétue, dit le P. Lyonnard, et se prolonge en quelque sorte dans chacun de ses membres sous quelqu'un des traits caractéristiques de son existence.

Dans le *simple fidèle*, il continue sa vie privée et pour ainsi dire, *sa vie domestique* de Nazareth.

Dans *le prêtre*, il continue sa vie publique de prédication et sa fonction de *sacrificateur*.

Dans *le religieux*, il continue sa vie et sa fonction de *victime*.

Tronc divin, vigne divine, la vie du Christ va donc se communiquant comme une sève féconde, formant trois grandes branches étroitement unies, lesquelles, se ramifiant à leur tour, vont porter la vie divine du Christ jusqu'au dernier et moindre rameau de cet arbre mystérieux.

La première branche est la vie du Christ continuée dans les fidèles, c'est *la vie chrétienne*;

La seconde, c'est la vie du Christ docteur et prêtre, continuée dans les prêtres, c'est *la vie sacerdotale*;

La troisième, c'est la vie du Christ victime obéissante et crucifiée, continuée dans les religieux, c'est *la vie religieuse.*"

Tout religieux, quelle que soit la nature de son ministère, est, par le seul fait de sa profession religieuse, officiellement député et destiné à perpétuer sur la terre le sacrifice de Jésus-Christ en qualité de *victime* associée à la divine victime du calvaire pour le salut du monde.

"On appelle religieux, dit saint Thomas, ceux qui se dévouent totalement au service divin et qui s'offrent à Dieu *comme un holocauste.* En effet, l'état religieux peut être considéré comme un holocauste par lequel on s'offre à Dieu tout entier, avec tout ce que l'on

possède. On offre à Dieu *les biens extérieurs* par le vœu de pauvreté volontaire, — on lui consacre *le bien de son propre corps*, principalement par le vœu de continence, — on lui offre enfin *le bien de l'âme* par l'obéissance, puisqu'on lui fait de la sorte le sacrifice de sa propre volonté."

Un religieux est donc par sa vocation *une victime ;* or, qui dit *victime*, dit *un être voué à la souffrance et à l'immolation.*

S. François de Sales l'indiquait clairement à une jeune professe à qui il écrivait : Vous voilà sur l'autel sacré, en esprit, afin d'y être sacrifiée et immolée et même consumée en holocauste... Vous voilà doucement toute morte au monde et le monde tout mort en vous ; c'est une partie de l'holocauste ; il en reste encore deux : l'une est *d'écorcher la victime*, dépouillant votre cœur de soi-même, coupant et tranchant toutes ces menues impressions que la nature et le monde vous donnent,—l'autre *de brûler* et de *réduire en cendres* votre amour-propre et convertir toute en flamme d'amour céleste votre chère âme.

Plus que tout autres, ô religieuses, attendez-vous donc *à souffrir*, non seulement par suite directe des privations auxquelles vous vous êtes soumises par vos vœux, mais par *une volonté expresse de Dieu* qui continue, par vous, la vie souffrante de son fils Jésus-Christ.

II. Souvenez-vous que *la victime* ne vit plus pour elle, mais pour Celui qui a reçu son sacrifice, et dont la gloire à réparer est sa

pensée unique. Le péché dont elle s'est chargée la rendant indigne de tout droit, elle ne se plaint jamais qu'on lui fait tort. S'étant abandonnée à la justice divine, sa tendance universelle est *d'être livrée passivement* à l'action de Dieu, comme pour ainsi dire *jouet* de son bon plaisir et par suite à celle des créatures même les plus petites ; elle aime tous les coups qui la frapperont ; les plus efficaces sont à ses yeux les meilleurs, et quand l'heure est venue, elle est toujours prête.—La *victime* est dans un état habituel *d'attente*, calme, paisible, soumise, généreuse.

Et non seulement la victime *attend et accepte* la souffrance, mais quelquefois aussi elle *la demande* avec simplicité. Une âme dévouée, une jeune fille, en 1866, offre sa vie pour Pie IX et Dieu l'appelle à lui ; Mgr de Ségur, à sa première messe, demande l'infirmité la plus crucifiante qui n'arrêterait pas son ministère, et Dieu lui envoie la cécité. Des demandes semblables rendent *un grand honneur* à Dieu, mais elles requièrent un *attrait spécial* et surtout la soumission à un directeur prudent.

III. Il est si beau, si grand, si généreux cet *état de victime*. La victime volontaire est *un composé de force et d'amour* et l'âme qui possède cette force et cet amour à un degré supérieur peut, dit un religieux, *décider devant Dieu le sort d'une nation ;* elle est, ajoute Louis de Blois, *plus utile à l'Eglise en une heure que les autres, quels qu'ils soient, en plusieurs années.*

Soyez donc heureuses d'avoir été choisies pour être victimes, heureuses de souffrir, heureuses de continuer l'œuvre de Jésus-Christ.—C'est la loi du christianisme, dit l'abbé Ribet, que la restauration de l'homme déchu se réalise par la souffrance volontaire. Jésus-Christ a glorifié son Père et racheté l'homme en souffrant, et il veut prolonger dans les âmes les plus saintes sa réparation et sa rédemption par la douleur.

VII.

La nécessité de la souffrance est fondée, pour quelques âmes en particulier, sur le choix que le bon Dieu a eu la bonté de faire d'elles, comme victimes particulières.

Dieu, dit le P. Lyonnard, pour des fins qui lui sont connues, se choisit *des victimes spéciales* et leur communique pour le salut de leurs frères, une large participation aux souffrances de son divin fils et par conséquent à son titre et à sa fonction de *victime.*

En parcourant les annales de l'Eglise, il serait facile de démontrer cette assertion par des faits nombreux qui la mettraient en évidence. En effet, Dieu s'est choisi dans tous les temps des âmes ferventes, pour en faire des victimes agréables à ses yeux ; sur elles il s'est plu à décharger les coups que sa justice réservait soit à une cité, soit à une nation, soit même à son Eglise, à cause des infidélités

de ses enfants. C'est ainsi qu'il avait déchargé sur l'innocente victime du Calvaire, son Fils aimé, les rigueurs que sa juste colère réservait à l'humanité coupable.

Dire le tendre amour, la tendre prédilection que Dieu le Père porte à ces âmes à qui il a donné un trait tout particulier de ressemblance avec son fils crucifié, est chose impossible.

Pour leur faire plaisir, il n'est pas de miracles de grâces qu'il ne soit disposé à accorder à leurs prières, surtout quand elles les lui présentent mêlées aux larmes, au sang et aux agonies de Jésus, ainsi qu'à leurs propres larmes et àleurs prop res agonies.

" Or, c'est surtout aux époques de crise religieuse et sociale, que le Seigneur a coutume de susciter dans sa miséricorde ces *victimes cachées* dont l'action latente, comme celle de la grâce en chacun de nous, opère avec elle et par elle d'une manière intime et vitale. On peut comparer la fonction importante que ces âmes saintes accomplissent dans les membres du corps mystique de Jésus-Christ aux organes vitaux qui, dans le corps humain, sont immédiatement unis au cœur pour transmettre le sang et avec lui la vie, dont il est la source, aux membres les plus éloignés.

" Nous ne dirons pas que ces âmes saintes sont comme une sorte de *sacrement vivant* dont Jésus-Christ se sert pour opérer dans ses membres, une œuvre de vie divine, mais, nous dirons qu'elles sont des *instruments*, des *canaux*

immédiatement unis par la douleur et par l'amour à la source de cette vie divine, c'est-à-dire au très saint cœur de Jésus, pour la transmettre et pour l'obtenir à ceux de ses membres auxquels il veut qu'elle arrive par leur moyen.

" De là, il résulte que plus une âme est unie *par la douleur et par l'amour* à la source de vie qui est Jésus-Christ, plus elle est dans les conditions requises pour puiser abondamment en lui les flots de la vie divine pour elle-même et pour les autres,—plus elle est apte à perpétuer sur la terre le sacrifice de Jésus, à être associée à son titre et à sa fonction de victime pour le salut des hommes,—plus par conséquent elle a d'accès auprès de Dieu et d'empire sur le cœur de son Fils, pour en obtenir les grâces plus abondantes pour les justes, pour les pécheurs, pour l'Eglise, pour le Souverain Pontife, pour les nations, pour les diocèses, pour les paroisses, pour les familles, pour la conversion des infidèles, en un mot pour tous les besoins de l'Eglise et de l'humanité."

Or, si Dieu se choisit indistinctement des *victimes spéciales* dans tous les rangs de la société chrétienne, il est cependant certain qu'il les choisit plus nombreuses dans *les communautés religieuses*,—ces communautés appelées, avec tant de justesse par un évêque, *des paratonnerres détournant loin des têtes coupables et recevant sur elles-mêmes les foudres de la divine colère prête à éclater et à les punir.*

VIII.

La nécessité de la souffrance est fondée pour quelques âmes en particulier sur l'affection toute spéciale que leur porte le bon Dieu.

Dieu châtie ceux qu'il aime (Heb. XII, 6). Voilà une parole qui sera éternellement le scandale de l'homme de chair et de sang. Il ne comprendra jamais l'amour qui frappe et qui torture ; et cependant c'est l'amour du père qui coupe, malgré les larmes de son enfant, le membre gangrené de cet être bien-aimé que le mal allait tuer,—c'est l'amour de la mère, qui pour rendre sa fille belle, bien belle, ne craint pas de lui faire subir une opération douloureuse afin de lui enlever du visage ce qui l'enlaidissait.

Nous n'avons pas à entrer ici dans l'exposé de cet état de l'âme que les mystiques appellent *les purifications passives* et qui font passer l'âme que Dieu favorise ainsi "par "une série de tribulations extérieures et in-"térieures qui la remplissent d'angoisses,— "la livrent à tous les assauts de la concupis-"cence, des hommes et des démons, — la "jettent dans un creuset ardent qui consume "ses souillures, ses instincts charnels, sa vie "propre, et d'où elle sort pure, résistante et "brillante comme l'or, animée d'une vie nou-"velle entièrement souple à l'action et aux "inspirations de Dieu." (*Ribet. — Mystique divine.*)

Ces épreuves effrayantes que sainte Angèle de Foligno aurait échangées contre tous les tourments de cette vie et qui égalent, au témoignage du cardinal Bona, les supplices endurés dans l'enfer, ne sont le partage que d'un petit nombre, et nous ne devons pas en parler encore.

Nous nous contenterons de soulever un coin du voile qui aveugle même beaucoup d'âmes consacrées à Dieu, et de leur montrer l'action de l'amour le plus tendre dans ces épreuves qui, subies au service d'un Dieu si bon et si paternel, leur semblent une véritable contradiction.

1. C'est une loi générale que celui que Dieu aime doit être soumis aux épreuves.

C'est la loi de l'ancien Testament : *Parce que vous étiez agréable à Dieu*, dit l'Ange à Tobie, *il a été nécessaire que vous fussiez éprouvé.* (Tob. XII, 13.)

C'est la loi du nouveau Testament : *Le disciple n'est pas plus que le maître, ni l'esclave plus que son Seigneur. Il suffit au disciple d'être traité comme son maître et à l'esclave d'être traité comme son Seigneur. Si donc ils ont appelé le Père de famille du nom de Belzébuth, à combien plus forte raison traiteront-ils ainsi les serviteurs.* (Math. X, 24.)

C'est la loi publiée par les apôtres : *Tous ceux qui veulent vivre en Jésus-Christ avec piété seront persécutés.* (II Tim., III, 12.)

C'est la loi proclamée par les saints Docteurs

et que résume ce mot de Bossuet : *Dieu a pris la résolution d'affliger les Saints.*

Inutile donc de se faire illusion : toute âme qui embrasse généreusement et pleinement le parti de la vertu doit s'attendre à être éprouvée : *Mon fils*, dit l'Esprit-Saint, *lorsque vous entrerez au service de Dieu, demeurez ferme dans la justice et dans la crainte du Seigneur et préparez votre âme à l'épreuve.* (Eccl. II, 1.)

2. Cette loi est le résultat de l'amour de Dieu et d'un amour tout spécial. Dieu voulant, même pendant leur séjour sur la terre, rendre quelques âmes privilégiées plus saintes, plus dignes de lui, plus unies à lui, commence cette union intime de sa nature avec leur nature en les purifiant *par les épreuves* comme un jour elles auraient été purifiées *par les flammes du purgatoire.*

Comme les âmes qui sortent de leurs corps, avant d'être disposées à la gloire, passent par le purgatoire pour s'y purifier complètement et se rendre dignes du ciel, ainsi, dit sainte Thérèse, *en cette vie, avant d'arriver à la parfaite union avec Dieu, les âmes ont communément besoin de passer par des peines extraordinaires, afin d'être par là purifiées et rendues capables de jouir de Dieu.*—C'est en quelque sorte les peines du purgatoire qu'elles subissent.

Et alors, à ces âmes ainsi purifiées, Dieu, même sur la terre, s'unit d'une manière si intime et si ineffable que cet état de souffrances est pour elles *le ciel.* Elles jouissent

véritablement de Dieu, dit le père Surin, et participent à un bien qui ne se peut comprendre. "Oh ! quel bonheur de souffrir et de souffrir toujours, écrivait la bienheureuse Marguerite Marie. Rien n'est capable de me plaire si ce n'est la croix de mon divin Maître ; une croix comme la sienne, ignominieuse, pesante, sans adoucissement, sans consolation. Que d'autres mettent leur bonheur à monter sur le Thabor, pour moi, je ne veux que la souffrance, rien que la souffrance ! Oh ! quel bonheur de pouvoir souffrir en silence et de mourir sur la croix au milieu de toutes les tribulations du corps et de l'esprit."

Et ces âmes, dès qu'elles sont séparées de leur corps, n'ayant plus rien à expier, se jettent et se plongent avec la violence de l'amour le plus ardent dans le sein de Dieu, qui s'ouvre subitement devant elles et qui les reçoit pour l'éternité.

C'est une grâce de choix que Dieu leur a faite, nous la comprendrons en étudiant *les effets de la souffrance.*

Après tout, nous qui aspirons au ciel, il faudra nécessairement que nous passions par les souffrances ou *ici-bas sur la terre ou plus tard dans le purgatoire.*—Indépendamment de nos péchés personnels, le péché originel a laissé en nous assez de laideur pour exiger une rude purification.

3. Voici comment le P. Surin explique la nécessité des souffrances extraordinaires pour les âmes spécialement aimées de Dieu.

" Si l'on avait mis dans un vase d'argent une liqueur forte et âpre, il faudrait, supposé qu'on voulût mettre dans ce vase une autre liqueur précieuse et douce, vider tout d'abord ce vase de ce dont il serait rempli.—On pourrait dire alors qu'il n'y a plus rien dedans, mais il y resterait toujours une odeur laissée par la première liqueur ; et pour l'ôter, il faudrait fourbir ce vase avec du sable ou de la cendre, ce qui premièrement ne se ferait pas sans le salir, et en second lieu, si le vase avait le pouvoir de sentir, ce ne serait pas sans peine et sans douleur pour lui, puisqu'il serait comme écorché.

" De même lorsque Dieu veut purifier une âme et lui ôter non seulement les vices qu'elle contenait et dont elle a dû se vider par la confession, mais la délivrer même des restes et de l'odeur de ces mêmes vices qui subsiste dans son inclination naturelle et dans le fond de son amour-propre, il la salit en apparence par *les troubles*, *les inquiétudes*, *les sécheresses*, et achève de la purifier par les peines les plus rigoureuses."

IX.

La nécessité de la souffrance est fondée, pour la religieuse en particulier, sur l'obligation de conserver dans toute sa pureté l'amour qu'elle a pour Dieu.

Aimer Dieu est, nous l'avons dit, l'obligation essentielle de la religieuse, celle du reste qui répond le mieux à sa nature. C'est l'amour de

Dieu qui, lui ayant fait voir les amours de la terre comme bien fragiles, bien peu en rapport avec ce besoin qu'elle sentait d'aimer toujours, d'aimer jusqu'au sacrifice, l'a conduite à Dieu, qui est l'amour pur, l'amour vrai, l'amour complet, l'amour éternel.

Elle a pris le voile pour rester vierge toujours et pour aimer davantage, et en faisant cet acte, elle n'a pas cru faire un acte ni étonnant ni héroïque, elle a obéi à l'impulsion de la grâce en rapport avec sa nature.

Chez elle, *l'amour et le sacrifice* se sont confondus dans une même pensée, parce que l'amour vrai est *l'oubli absolu de soi pour s'occuper uniquement de l'être aimé et se sentir disposé à lui sacrifier tout ce qu'il demande. L'amour* pour elle c'était *l'abnégation*; elle n'est venue dans le monastère que pour aimer, se donner, se renoncer.

C'est au point que cette âme si elle était trop heureuse tremblerait, s'imaginant ne point aimer ou au moins ne pas savoir témoigner son amour; elle croit qu'il faut souffrir pour être sûre de s'être donnée; le cœur moins pur veut jouir dans ses affections, le cœur pur ne veut que souffrir.

Tout amour véritable a faim et soif de souffrances. Il craint, et avec raison, que les joies les plus pures ne l'altèrent, ne l'énervent, ne le diminuent; et il les redoute presque comme d'autres redoutent le péché. Il peut y avoir de l'exagération, mais il y a le sentiment exquis de la conservation de l'inno-

cence. Pour bien aimer il faut être bien pur et la pureté ne conserve toute sa fraîcheur qu'au milieu des tribulations, c'est *le lis entre les épines.* Le cœur le mieux gardé est celui que gardent les peines.

L'âme *s'use* facilement dans des épanouissements trop prolongés ; elle ne sera capable de les supporter qu'au ciel, parce que là elle sera plus forte ; elle se *fatigue* aussi ; mais quelle âme généreuse s'est jamais fatiguée de souffrir à cause de sa tendresse ? Quel cœur s'est jamais plaint de se dévouer toujours ? On dit *assez* à la joie ; on ne dit jamais *assez* au dévouement qui coûte. La souffrance alimente, exalte, ravive et sanctifie l'amour.

Souffrez donc *avec bonheur* les douleurs que Dieu vous envoie ; elles sont pour vous, âmes consacrées à Dieu, ce que sont les tempêtes pour les flots ; elles vous gardent *pures et aimantes*, elles vous donnent la satisfaction si douce de sentir que vous aimez Dieu !

CHAPITRE SECOND.

NATURE ET CAUSES DE LA SOUFFRANCE.

I. La souffrance, en général, est tout ce qui fait éprouver une sensation ou un sentiment pénible.

Elle est *physique* ou *morale* selon qu'elle affecte spécialement ou le corps ou l'âme,

mais qu'elle ait son siège spécial dans le corps ou dans l'âme, l'être tout entier en éprouve les douloureux effets.

II. La souffrance *vient toujours de Dieu* ou envoyée directement par lui ou permise et mesurée par lui.

On dit qu'elle vient *directement* de Dieu quand Dieu agit sur l'âme ou sur le corps sans intermédiaire : c'est, *pour le corps*, une maladie qui n'a pas de cause connue ; c'est, *pour l'âme*, *pour l'esprit*, *pour le cœur*, un état d'ennui, de sécheresse, de délaissement, d'inquiétude, d'appréhensions continuelles, de tentations affreuses et incessantes (1).

On dit qu'elle vient *indirectement* de Dieu quand il donne aux créatures la permission ou même la mission de nous faire éprouver quelques effets douloureux, mais alors nous savons qu'il leur trace des limites que ces créatures, seraient-elles plus acharnées contre

(1) Le but de notre travail ne nous permet pas d'entrer pour *les souffrances de l'âme* dans les détails que donnent les auteurs mystiques. Ces détails ont quelque chose d'effrayant. Ils représentent bien ce que le P. Surin appelle *le purgatoire et l'enfer de l'âme* et ce que sainte Thérèse dit ne pouvoir mieux comparer qu'aux souffrances *des damnés* On les trouve dans les œuvres de *saint Jean de la Croix, de Thomas de Jésus*, dans son livre de *la contemplation*, dans la vie de sainte Thérèse de sainte Magdeleine de Pazzi, du B. Henri Suzo, dans les écrits de la bienheureuse Angèle de Foligno... Du reste, les âmes que Dieu favorise de ces souffrances ont moins besoin de livres que d'un *directeur expérimenté*.

nous, ne peuvent pas dépasser,—qu'il mesure *la puissance de la douleur* aux forces qu'il nous a données,—et *le temps de la douleur* au degré de perfection auquel il veut nous faire atteindre.

La souffrance peut donc avoir pour agent sous la dépendance de Dieu :

1. *Le démon*, à qui Dieu permet de nous tenter et de nous tourmenter même physiquement,—et dont Dieu se sert pour nous éprouver et nous sanctifier par la douleur, comme nous le voyons dans l'histoire de Job. L'homme n'est tombé dans le péché qu'à l'instigation du démon et Dieu l'a châtié *en l'abandonnant, dans une certaine mesure, à la puissance du démon.* Le démon est en quelque sorte établi *l'agent universel de nos souffrances.*

" Il serait trop long, dit Mgr de Ségur, d'expliquer ici en détail comment *tout le mal* qui est sur la terre, comment tous les désordres qui troublent la nature, comment toutes les destructions, de quelque genre qu'elles soient, sont le résultat de l'influence maudite de ce grand *esprit*, que Dieu a créé pour être comme l'administrateur général de tout le monde de la matière. Ces désordres, ces bouleversements ne peuvent venir de Dieu, qui est l'ordre infini ; ils ne viennent pas non plus des bons anges, qui sont des ministres de paix, d'ordre et de vie ; ils ne viennent point des éléments matériels, qui, par eux-mêmes, n'ont ni mouvement ni puissance : ils viennent donc de cette force secrète et détestable qu'on appelle

le démon et qui trouble, sans pouvoir cependant le détruire, le bel ordre de la création.

C'est ainsi qu'au moyen de mille et une manières, que les savants appellent *les causes secondes*, l'auteur du mal bouleverse, çà et là, l'atmosphère et y produit les tempêtes, les orages, les grêles, les tonnerres, avec toutes leurs destructions. C'est ainsi qu'il envenime telles et telles plantes, tels et tels sucs ; qu'il anime de sa rage tels et tels animaux, pour faire du mal à l'homme et aux autres créatures de Dieu.

Ainsi encore, il suscite dans l'air, dans l'eau, Dieu le permettant ainsi, des petits animalcules imperceptibles que l'on distingue à peine au microscope, et qui promènent sur la terre ces horribles épidémies, ces maladies contagieuses qui détruisent tant de monde : la peste, le choléra, la petite vérole, les fièvres de toute nature.

La médecine et la science constatent les effets de ces maladies ; elles en combattent, quelquefois elles en arrêtent même les ravages, au moyen des remèdes sous lesquels se cache l'action miséricordieuse et guérissante du bon Dieu et des saints anges ; mais la foi seule pénètre jusqu'à la cause invisible de tous ces maux, et nous montre, caché comme un malfaiteur qu'il est, l'ennemi de Dieu et des hommes, le père du mal, l'horrible démon. Tous les maux dont nous souffrons ici-bas remontent à lui comme à leur source. "

La souffrance peut avoir encore pour agents :

2. *Notre supérieure et notre confesseur*, contre lesquels nous éprouvons quelquefois un sentiment d'antipathie qui n'a pas de raison d'être, mais qui exige de nous une véritable violence chaque fois que nous devons nous approcher d'eux,—contre lesquels nous sommes prévenus —que dans notre imagination, exaltée et trompée par le démon, nous supposons n'avoir point d'affection pour nous ou être injustes envers nous.—Le bon Dieu peut permettre encore que nos supérieurs, comme nous allons le dire, soient prévenus contre nous, qu'ils nous jugent défavorablement, qu'ils nous croient coupables et se montrent sévères à notre égard.

3. *Nos compagnes*, qui peuvent être une occasion de souffrance soit volontairement, soit, surtout et presque toujours, involontairement, par leur caractère opposé au nôtre, par leur manière de voir, leur jugement plus ou moins droit, l'antipathie toute naturelle qu'elles éprouvent pour nous, leur piété même qui peut être pour nous un motif permanent de petites souffrances, les exigences de leur nature dont elles ne se rendent pas compte et que nous trouvons intolérantes.

4. *Notre emploi*, qui peut être opposé à nos goûts, à nos aptitudes, à notre santé.

5. *Notre tempérament*, qui est délica , frêle, impressionnable, maladif.

6. *Notre caractère*, qui est susceptible, opiniâtre, jaloux, impatient du joug, mobile, changeant, irascible.

7. *Nos amis*, qui nous laissent, nous abandonnent, nous méprisent, nous trahissent et quelquefois nous calomnient.

8. *Les accidents de tous les jours*, qui sont pour nous, à chaque instant, une cause d'inquiétude, de contrariétés, de malaises, de privations, d'humiliations.

9. *La vieillesse* ou *les infirmités précoces*. qui amènent la faiblesse des membres ou des sens et la caducité de l'esprit,—qui arrêtent notre activité extérieure,—nous rendent un objet de pitié, de mépris quelquefois et de dégoût pour nos compagnes,—obligent nos supérieurs à nous retirer tout emploi, à nous mettre de côté, à nous laisse' comme nous le disons avec un sentiment ıertume, *entièrement au rebut.*

CHAPITRE TROISIÈME.

DIFFÉRENTES FORMES DE LA SOUFFRANCE.

Nous allons étudier en particulier quelques-unes des formes de la souffrance, et nous parlerons :

1. *Des sécheresses et des angoisses de l'âme*,
2. *Des humiliations*,
3. *Des tentations*,
4. *Des maladies* et *des infirmités*,
5. *Des scrupules.*

I.

LES SÉCHERESSES ET LES ANGOISSES DE L'AME.

I. C'est ordinairement par *la soustraction des consolations sensibles* qué commencent les épreuves des amis de Dieu.—Ne faut-il pas que Dieu accoutume l'âme qui s'est si ardemment consacrée à son service, à l'aimer *lui* et non pas seulement *les consolations* et *les joies* qu'il donne? Ne faut-il pas que cette âme qui connaît les perfections infinies de Dieu et qui a senti si vivement sa bonté pour elle, le serve *par reconnaissance* plus que *par intérêt?* Sans doute, Dieu ne veut pas que l'âme exclue de sa pensée la récompense qu'il a promise à ceux qui le servent, mais il veut être servi et aimé plus *pour lui* que pour cette *récompense.* Dieu mériterait d'être servi et aimé alors même qu'il ne promettrait rien.

Voilà pourquoi Dieu, après avoir attiré une âme par les consolations et les délices spirituelles, se retire et la laisse pendant un certain temps en face seulement *du devoir* qui se présente à elle dans toute sa sécheresse.

L'effet de cette épreuve est appelé par les auteurs mystiques du nom de *nuit*, et ce nom indique parfaitement l'état dans lequel elle met l'âme. Rien ne ressemble *à un jour lumineux* comme le temps des consolations; alors la lumière abonde, la voie à suivre est parfaitement tracée, l'âme sait où elle marche, la joie qui l'inonde lui donne en quelque

sorte des ailes pour voler dans la perfection.... mais que *la nuit* arrive, c'est-à-dire que cette allégresse divine qui transporte le cœur vienne à disparaître, quel étrange et douloureux changement ! Les yeux de cette âme, tout à l'heure si clairvoyants, se troublent; son esprit, qui s'occupait si volontiers de Dieu, ne trouve plus rien qui le fixe ; son cœur si brûlant d'amour ne sent plus rien, le dégoût remplace l'ardeur qu'il sentait pour le bien ; elle ne voit que ténèbres, que fantômes effrayants ; elle a la peur de Dieu.

II. Ecoutez les saints nous rendant compte de ce qu'ils ont éprouvé :

" Il y a des moments, dit Ste Thérèse, où je me trouve sans aucune ferveur spirituelle. Alors le passé s'efface tellement de ma mémoire, qu'il me semble que je n'ai rien fait de bon dans ma vie. Tout me paraît un songe ; mes souffrances physiques m'accablent, mon intelligence s'obscurcit, je ne pense plus à Dieu, et je ne sais plus où j'en suis. Si je prends un livre, je ne comprends pas un mot de ce que je lis ; je me vois pleine d'imperfections, sans amour pour la vertu, et toute l'ardeur que j'éprouvais auparavant pour les souffrances s'affaiblit tellement que je serais incapable, à ce qu'il me semble, de résister à la moindre tentation, que je ne me trouve bonne à rien, que je reculerais devant la moindre chose un peu difficile, et que je trompe tous ceux qui ont bonne opinion de moi. Je voudrais alors pouvoir me cacher et

quelque endroit où personne ne me vît ; mon unique soulagement au milieu de tant de peines, c'est la grâce que Dieu me fait de ne pas l'offenser plus qu'à l'ordinaire ; c'est la pensée que, loin de lui demander de me délivrer d'un si grand tourment, je suis disposée à souffrir jusqu'à la fin de ma vie, si tel est son bon plaisir. Je me soumets à lui de bon cœur et je le prie seulement de m'assister, afin que je ne l'offense point."

" Quelle n'est pas, s'écriait le bienheureux Sébastien Valfré, l'angoisse d'un cœur qui se trouvé plongé dans les ténèbres et les doutes spirituels, à tel point qu'il ne sait pas s'en dégager, ou que, s'il le sait, il n'est pas compris de son directeur, soit parce que celui-ci manque d'expérience, soit parce que Dieu ne lui accorde pas alors les lumières pour connaître le triste état de son pénitent. Car Dieu laisse parfois l'âme ainsi éprouvée dans un si complet abandon, qu'elle se sent tout d'abord portée à un extrême désespoir et ne sait où se tourner : elle pourrait dire que c'est le moment des ténèbres, mais de ténèbres si épaisses qu'elle n'a plus ou ne croit plus avoir d'autre pensée que celle-ci : *tout ce que je dis, tout ce que j'entreprends, tout ce que je fais est perdu.* A cet instant terrible, si elle ne se conforme pas à la volonté de Dieu, si elle n'attend pas avec patience qu'elle soit rendue au calme, si elle n'espère pas, après l'hiver de l'angoisse, le printemps de la consolation ; ô Dieu ! il n'y aura pour elle qu'un remède, ce sera de ne

pas se décourager, de compter sur le secours du Seigneur et d'attendre les miséricordes qu'il lui ménagera dans le temps favorable."

Ecoutez les peines horribles que saint Alphonse éprouva sur la fin de sa vie.

Dieu, qui voulait l'éprouver, comme l'or dans le creuset, le soumit, pendant les dernières années de sa vie, aux afflictions les plus cuisantes et les plus amères que l'on puisse imaginer. Il y a des souffrances plus cruelles que la mort pour les âmes attachées à Dieu ; c'est la crainte continuelle de pécher, une violente suggestion au mal et la terrible angoisse de se sentir éloignées de Dieu. Or, tous ces maux extrêmes, Dieu permit qu'ils fondissent sur son serviteur.

Son intelligence demeurait obscurcie, et lui-même, délaissé au milieu des plus épaisses ténèbres, ne voyait partout que péchés, occasion et danger de pécher ; et comme il était toujours dans l'incertitude s'il n'avait pas offensé Dieu ou s'il n'allait pas l'offenser, le bon vieillard était dans une agonie sans pai et sans trêve. Lui qui avait dirigé des millie d'âmes, lui qui les consolait d'un seul mo était réduit alors à ne se pouvoir diriger lu même. Tout lui faisait ombrage, tout l inspirait des craintes, et toute crainte dev nait pour lui une horrible et infranchissab montagne.

De cette crainte naquit chez le saint la d fiance du salut. "Qui sait, dit-il en pleuran si je suis en état de grâce, et si je me sauv

rai ?" Puis se tournant vers le crucifix, il s'écriait tout en pleurs : " Mon Jésus, ne permettez pas que je sois damné." Et ne sachant s'il était coupable, ou non : " Seigneur, répétait-il avec larmes, ne me laissez pas tomber dans l'enfer, parce qu'on n'aime pas en enfer." Un jour qu'on lui demandait comment il se trouvait : " Je me trouve, dit-il, sous la verge de la justice divine." Et se retournant vers le crucifix : " Ah ! Seigneur, s'écria-t-il, châtiez-moi, châtiez-moi comme je le mérite, mais ne me rejetez pas de votre face."

Outre les scrupules, il avait à essuyer des tentations aussi variées que dangereuses : il lui fallait souffrir les révoltes des sens, la vanité des pensées, la présomption et l'incrédulité. Mais si toutes les tentations étaient pour lui un grand tourment, celles qui attaquaient sa pureté redoublaient son martyre : " J'ai quatre-vingt-huit ans, dit-il un jour, et le feu de ma jeunesse n'est pas encore éteint." Sa chasteté essuyait de si rudes assauts, que parfois il criait pendant la nuit : " Mon Jésus, faites-moi mourir plutôt que de vous offenser. O Marie, si vous ne me portez secours, je puis faire pis que Judas." Son unique soulagement eût été la prière ; mais elle ne lui apportait le plus souvent aucune consolation. " Je converse avec Dieu, dit-il un jour à son confesseur, et il me semble qu'il rejette chacune de mes paroles. Je dis : Mon Jésus, je vous aime ! et je l'entends me répondre : cela n'est pas vrai." Dans cet état, deux choses resplen-

dissaient en lui au dire de son directeur : une aveugle obéissance et un complet abandon entre les mains de Dieu. Il avait une telle foi dans l'obéissance que, ne pouvant avoir près de lui son confesseur ou ne voulant pas l'incommoder, il lui envoyait exposer ses troubles et ses angoisses par un serviteur ou par le frère qui l'assistait. Il trouvait un grand soulagement à se confier ainsi à la Miséricorde divine ; car il dit lui-même à son directeur : " Mon unique ressource dans mes angoisses est de m'abandonner entre les mains de Dieu ; j'y trouve la paix et le soulagement. J'espère que Jésus-Christ, n'écoutant que sa bonté, ne voudra pas me jeter en enfer. "

III. Que faire dans cet état si triste et si désolant ? — Continuer sa vie régulière et soumise ; —se traîner, s'il le faut, à la prière, à l'oraison, à la communion, au travail, mais ne rien laisser volontairement ; — forcer ses lèvres à dire à Dieu les actes de foi, d'espérance, d'amour, de regret que le cœur semble se refuser à sentir ; — redire à Dieu avec toute la puissance de sa volonté, la parole si aimante de S. François de Sales : *Je veux au moins vous aimer dans cette vie, si je suis assez malheureux pour ne pas vous aimer dans l'autre ;* — et par-dessus tout obéir aveuglément au prêtre à qui le bon Dieu a confié le soin de notre âme.

Nous croyons, du reste, utile de prévenir que les sécheresses ne sont pas toujours un

épreuve voulue directement par Dieu ; elles peuvent venir :

1. De quelques attaches secrètes qui blessent le cœur du bon Maître et qui empêchent son entière familiarité avec l'âme infidèle. O vous qui souffrez et qui vous plaignez, regardez au fond de votre cœur et s'il y a un souvenir ou une affection qui tienne la place que Dieu doit y occuper, soyez généreuse ; chassez tout cela et laissez-y Dieu, Dieu tout seul.

2. D'une manière d'être purement physique et d'un tempérament porté à la mélancolie et à la tristesse. Faites part simplement de votre état à votre directeur et suivez ses avis pour votre nourriture, pour votre repos de la nuit, pour vos heures de distraction.

II.

LES HUMILIATIONS.

I. L'humiliation est une douloureuse souffrance ; Dieu ne l'épargne pas à ses amis, et ces saints qui, à cette heure, sont pour nous et avec justice, des modèles *de douceur*, *de pureté*, *de zèle*, *d'humilité : S. François de Sales*, *S. François Régis*, *S. Jean de la Croix*, *Ste Thérèse*, *le B. Père Claver*, *le vénérable Boudon*, *le B. de la Salle*, *la B. Marguerite-Marie*... et tant d'autres, oh ! comme Dieu, dans son amour, les a purifiés par la douloureuse épreuve *de la calomnie*, *du mépris*, *de*

l'abandon, des rebuts les plus accablants ! Il ne nous semble pas utile de raconter en détail les humiliations par lesquelles ont passé les saints : nous craindrions de scandaliser quelques âmes.

L'humiliation est sans doute la punition ou le remède de l'orgueil qui est si profondément enraciné dans notre cœur, mais elle est aussi un moyen énergique pour nous détacher des créatures et nous attacher à Dieu. Ah ! quand nous nous sentons *le rebut* de tous, quand nous nous voyons *repoussés* et *dédaignés* par nos amis les plus intimes, qui devraient nous protéger, à qui donc irons-nous si ce n'est à Dieu, à Dieu qui a toujours un regard de miséricordieuse pitié pour l'âme la plus coupable et la plus vile quand elle se traîne humblement jusqu'à lui, à Dieu qui accueille avec tant de bienveillance l'âme délaissée qui l'appelle ?

Un jour que le B. Suzo savourait en paix dans sa cellule les délices de l'oraison, il entend une voix d'enfant qui, partant du dehors, l'appelle et lui dit : Henri, viens voir ceci.— Le saint court à la fenêtre et cherche du regard cet enfant dont les doux accents l'ont fait tressaillir jusque dans l'intime de l'âme. Il ne voit personne ; seulement ses yeux se fixent sur un petit chien qui se jouait dans le coin d'une cour avec un lambeau d'étoffe.

Tantôt cet animal déchirait ce vieux linge avec les dents, tantôt il le jetait en l'air pour le recevoir ensuite dans sa gueule, tantôt il le traînait dans une mare boueuse qui était près

de là et le foulait aux pieds. Henri rentra dans sa cellule sans comprendre ce que ce fait pouvait avoir de mystérieux. Mais l'ange qui l'avait invité à le considérer lui en révéla la signification : " Henri, lui dit-il, as-tu vu tout ce que ce chien a fait de ce linge ? *Le linge, c'est toi-même ;* le chien signifie tes amis et tes frères, qui vont se soulever contre toi et désormais tu deviendras comme leur jouet et leur amusement."

Le bienheureux se prosterna le front contre terre, acceptant de bon cœur tout ce que le Seigneur lui préparait d'épreuves, et lui rendant mille actions de grâces d'avoir bien voulu le prévenir d'avance pour lui donner le temps de se préparer à la lutte.

Vous êtes prévenue, vous aussi, âme religieuse, aimée tout spécialement par le bon Dieu ; préparez-vous à l'humiliation.

II. Cette humiliation d'où peut-elle venir ? Question importante et délicate.

Les humiliations vous viendront de toutes parts, vous serez humiliée *par Dieu, par vos supérieurs, par vos amis, par votre père spirituel, par toute créature enfin.*

Mais ne vous effrayez pas : Dieu sera avec vous ; et avec Dieu vous aurez toujours et la force pour ne pas faiblir et la grâce pour profiter de cette rude épreuve.

1. *Dieu.*

Dieu humilie une âme en permettant qu'elle fasse par oubli, par étourderie de caractère,

par manque de mémoire, par erreur tout à fait involontaire, *des fautes extérieures* qui tantôt troubleront l'ordre de la communauté, tantôt la mettront en retard, tantôt lui occasionneront de réelles désobéissances et cela au vu et au su de tout le monde ; de là nécessairement des reproches en particulier et en public ; de là une réputation de légèreté, de dissipation qui est extérieurement fondée ; de là, petit à petit, le peu de cas qu'on fait de ce qu'elle dit ; de là, petit à petit, l'oubli ou même le mépris dans lequel on la laisse.

2 *Les supérieurs.*

Les supérieurs voyant une religieuse tomber fréquemment dans des fautes extérieures, finiront peu à peu par concevoir d'elle une opinion défavorable. Sans doute les fautes commises par ces religieuses que le bon Dieu veut faire vivre dans l'humiliation sont plus apparentes que réelles ; c'est la volonté seule qui constitue la malice du péché et, chez elles, la volonté est plus attachée à Dieu que jamais, mais les supérieurs ne peuvent juger que d'après ce qui paraît au-dehors : Dieu seul pénètre dans le secret du cœur. De là vient, qu'avec la meilleure intention du monde, par une permission toute particulière de Dieu, ils tourmentent cette pauvre âme de toutes les manières, l'accusant tantôt d'illusions, tantôt de mauvaise volonté. Comme ils la croient aveuglée sur ses défauts, ils la

corrigent âprement, espérant ainsi lui ouvrir les yeux ; puis voyant que par la rigueur ils n'aboutissent à rien, ils désespèrent, en quelque sorte, de la guérison d'une personne sur laquelle ils avaient compté autrefois et la traitent comme un *être désormais inutile.*

Certes, les supérieurs, qui ont toujours quelque chose de paternel dans le cœur, ne prennent point une résolution aussi extrême sans en éprouver une vive peine ; et c'est pour l'âme éprouvée un surcroît de torture. Elle aime ses supérieurs ; il n'y a pas de sacrifice qu'elle ne fît volontiers pour leur plaire et voilà, elle le sent, qu'elle devient pour eux un sujet de tourment.

Que faire dans une peine si cruelle ? Quand le cœur ne peut plus porter tout seul le poids de ses chagrins, il est naturel d'aller chercher quelque soulagement auprès de ses amis. Hélas ! par une permission encore toute divine, au lieu de trouver des consolations, on ne rencontre qu'amertume et déception.(1)

(1) Les esprits étroits et orgueilleux surtout,—il s'en trouve quelquefois dans les communautés, — pourraient facilement abuser de ce qui est dit dans ce chapitre et se croire *dans un état de perfection* uniquement parce qu'ils sont *punis* par leurs supérieurs ; — qu'ils remarquent bien :

1. Que les âmes éprouvées ainsi par Dieu ne voient pas *dans les punitions et dans les rebuts,* une simple épreuve, mais une punition réelle qui leur est due soit pour leurs fautes actuelles, soit pour leurs fautes passées.

2. Que les supérieurs, en agissant avec rigueur,

Les amis, toujours par une permission divine, se retirent de la pauvre âme que Dieu veut humilier pour l'attirer uniquement à lui. Quelle est la cause de cet abandon ? Elle est toute divine ; c'est petit à petit qu'il a lieu ; elle reste aimante et dévouée la pauvre âme, mais elle devient involontairement un peu plus timide, un peu plus réservée ; peut-être Dieu permet quelques légères inconséquences et l'amitié qu'on lui portait se refroidit ; vient l'indifférence, puis l'oubli : quelquefois le soupçon.

" Cette même âme, dit le P. Grou, qui peu de temps auparavant passait pour une sainte, dans toute une communauté, se voit tout à coup mise en suspicion ; on perd la bonne opinion qu'on avait d'elle ; on la regarde comme une hypocrite ; ses paroles innocentes sont interprétées en mauvaise part ; ses actions les plus saintes sont jugées criminelles ; on l'abandonne, on la fuit ; ses amis

voient toujours une faute à punir, un caractère à plier, une désobéissance à expier. Dieu peut permettre qu'ils se trompent, qu'ils exagèrent ; Dieu même peut permettre qu'ils agissent par un sentiment d'antipathie, mais l'âme qui subit les conséquences de leur erreur, de leur exagération ou de leur caractère, *si elle est réellement sainte*, souffre en silence, ne se regarde jamais ni comme une *victime*, ni comme une de ces *âmes d'élite* que Dieu fait passer par les épreuves, mais elle s'humilie toujours davantage devant ceux qui la dirigent —Le murmure détruit ordinairement tout le bon effet d'une épreuve envoyée par Dieu.

même et ses plus intimes confidents se tournent contre elle."

" Ce qui est le plus sensible à l'âme privilégiée, dit sainte Thérèse, c'est que ses amis s'éloignent d'elle et sont précisément ceux qui tiennent sur son compte les propos les plus mordants... "

" Je connais une personne, écrit la même sainte, et c'est d'elle-même qu'elle parle, qui se vit réduite à appréhender de ne trouver aucun confesseur qui voulût l'entendre, tant on avait dit de choses contre elle."

Nous qui serions si heureux de vivre avec une sainte Thérèse, une sainte Angèle de Foligno, avec un saint Pierre d'Alcantara ou un saint Jean de la Croix, nous ne pouvons nous figurer que difficilement l'isolement et l'abandon dans lesquels le bon Dieu a permis qu'ils vécussent pendant un certain temps. Oh ! si nous avons à souffrir la même peine, sachons comme eux, nous unir à Jésus abandonné, à Jésus trahi; supporter en paix et répandre silencieusement nos larmes devant le tabernacle.

4. *Le confesseur.*

Le confesseur n'abandonne jamais; père spirituel, il est l'image de la bonté divine sur la terre et Dieu lui a communiqué de sa paternité. Non, il ne se retirera pas de vous, âme éprouvée, quand même tout le monde vous laisserait; mais Dieu permettra ou que

vous éprouviez à son égard un serrement de cœur qui empêchera toute ouverture de conscience, ou que même vous le soupçonniez d'être prévenu contre vous ou que lui-même ne trouve rien à vous dire. Lui, qui auparavant vous comprenait si bien, lui qui lisait dans votre âme comme dans un livre ouvert, *n'y voit plus rien* aujourd'hui ; et du moment qu'il ne vous comprend plus, malgré tout l'intérêt que sa charité vous porte, que voulez-vous qu'il fasse ? *Prier pour vous et se taire.* Oh ! oui, c'est une terrible épreuve que celle-là ! Restez, restez bien humble, bien petite ; ne vous plaignez pas surtout, ne murmurez pas, ne racontez pas vos peines, ne vous laissez pas aller à de durs reproches, mais continuez simplement l'aveu de vos fautes et de vos imperfections ; acceptez les avis qui vous sont donnés, quoiqu'ils vous semblent tout-à-fait nuls pour votre âme, efforcez-vous de les suivre et *attendez* : *Dieu viendra quand l'épreuve aura rempli sa mission.*

5. *Les créatures en général.*

Vient une heure quelquefois où il semble que les lois du monde soient changées à l'égard des âmes que Dieu veut spécialement éprouver. Rien ne leur réussit. Les choses les plus simples cessent de l'être et se hérissent de difficultés ; la moindre entreprise qu'elles essaient se heurte contre des obstacles insurmontables ; tout ce qu'elles touchent

périt entre leurs mains et ces résultats toujours malheureux, même là où la prudence la plus vulgaire les prévoyait heureux, finissent par produire chez elles une telle timidité qu'elles n'osent presque plus ni rien dire ni rien faire.

Sans doute tout ce que nous venons d'écrire dans ce paragraphe n'est pas *ordinaire :* nous avons cru devoir le dire cependant, et quoique nous n'ayons pas exposé *cet état particulier à quelques âmes* dans toute son étendue, nous avons l'espérance, qu'avec la grâce de Dieu, ces pages rassureront quelques âmes, en leur montrant seulement une *épreuve* là où peut-être le démon leur montrait un *abandon de Dieu.*

III. *Conduite générale dans les accusations portées contre nous.*

1. Ne pas s'excuser dans les petits reproches de tous les jours sur notre peu de soin, notre peu d'ordre, notre peu de régularité.—Ne pas s'excuser non plus dans une réprimande publique.—Laisser l'humiliation faire dans notre âme son œuvre de purification et de perfection. Quand il semble qu'il y a cependant de graves motifs de ne point se laisser condamner sans réponse, ne pas agir avant d'avoir demandé conseil et d'avoir recouvré la liberté et le calme du cœur.—En principe *ne point improviser une excuse.*—Oh ! qu'il est plus sage et plus saint, à l'exemple de tant de saints calomniés et de saint François de Sales entr'autres, de *laisser à Dieu le soin de*

nous justifier, de continuer sous le poids du soupçon ou de la calomnie notre vie régulière calme et paisible et de dire avec paix : Dieu est le maître de ma réputation ; s'il voit qu'elle me soit nécessaire, il saura bien me la rendre.

2. Ne parler des humiliations reçues qu'au directeur de sa conscience pour apprendre à les supporter ; ne jamais laisser échapper un mot de critique ni de défaveur sur les auteurs de ces peines.

La consolation du ciel descend au milieu de ce silence de l'âme, au pied de l'autel, dans le paisible silence de l'oraison. Ne vouloir que Dieu seul pour consolateur c'est gagner le cœur de ce Père miséricordieux et attirer ses plus intimes caresses.—Au reste les consolations des hommes sont plus qu'impuissantes à soulager le cœur ; elles y creusent le vide ; elles en souillent les affections ; elles ouvrent la porte à beaucoup de défauts. Les consolations célestes au contraire amènent avec elles l'humilité, la charité, l'obéissance, la mortification, la patience, la paix profonde : *Je me suis souvenu de Dieu*, dit David, *et j'ai été consolé.* (Ps. 76.)

3. Quand vous serez accusée justement pour quelque faute que vous aurez commise, dit S. Grégoire, humiliez-vous profondément ; si l'accusation est fausse, excusez-vous doucement, niant d'être coupable, car vous devez cette révérence à la vérité et à l'édification ; mais si on continue à vous accuser, ne vous troublez nullement et remettez votre réputa-

tion entre les mains de Dieu : vous ne sauriez la mieux assurer.—Soyez bien convaincue de ce mot de S. François de Sales : *Le mal et l'affliction sans abjection enflent bien souvent le cœur au lieu de l'humilier.*

III.

LES TENTATIONS.

La tentation proprement dite est tout ce qui sollicite au péché.

Elle a pour cause l'inclination au mal qui est en nous,—la malice du démon,—l'attrait des créatures,—les mauvais exemples.

Pour une âme qui aime réellement Dieu c'est une rude souffrance que cet *état de tentation* quand il est porté à un certain degré ou d'intensité ou de continuité. Elle se sent poussée au mal avec une violence qui lui semble quelquefois irrésistible ; il lui semble qu'elle veut le mal, qu'elle fait même le mal, et elle sent cependant qu'au fond de son être elle aime Dieu, qu'elle ne veut pas offenser Dieu, qu'elle préférerait mourir mille fois plutôt que de lui déplaire, mais tout cela est confus ; elle ne peut se rendre compte si réellement elle n'a pas offensé Dieu ; alors, comme à S. Paul, la vie lui est à charge ; elle désire mourir, elle demande à Dieu d'être délivrée de ce corps de mort... et Dieu lui répond *Ma grâce te suffit !...* Oh ! oui, c'est une

épreuve bien douloureuse que cet état de tentation !

Nous dirons :

1. *Les motifs pour lesquels Dieu permet la tentation.*

2. *Les différentes sortes de tentations.*

3. *La conduite pratique à tenir à l'égard des tentations.*

I.

Motifs pour lesquels Dieu permet la tentation.

Les maîtres de la vie spirituelle assignent cinq motifs particuliers pour lesquels Dieu laisse une âme qui lui est chère en butte aux tentations.

1. C'est pour *l'éprouver*. Lorsque l'âme est en paix, on ne sait si la fidélité chez elle est vertu, ou si elle procède d'un bon naturel et du goût qu'elle peut avoir pour tel ou tel exercice ; mais lorsque, combattue par le démon, elle persévère dans le bien, elle montre clairement qu'elle le fait par vertu et par amour de Dieu.

2. C'est pour *l'humilier*. La vertu d'humilité ne s'acquiert jamais si bien que par la voie des tentations. Quand une âme est assaillie de longues et fortes épreuves et qu'elle se voit sur le point de succomber, elle touche du doigt sa propre faiblesse et en reste grandement humiliée, parce qu'elle reconnaît la nécessité du secours continuel de Dieu

elle recourt donc à lui avec plus de sollicitude et se maintient avec plus de précaution pour ne se point exposer à des occasions de chute lamentable.

3. C'est pour *la purifier* de ses défauts et de ses imperfections et la rendre, par conséquent, plus belle et plus agréable à ses yeux. " De même, dit Gerson, qu'une mer battue par la tempête rejette au loin toutes les immondices qu'elle a pu recevoir, de même l'âme en butte aux tentations se défait de toutes les imperfections dont elle s'était chargée dans un temps de calme."

4. C'est pour *la fortifier dans la vertu.* Une âme qui, redoutant de tomber au moment de la tentation, se prend à détester le vice, à multiplier ses bonnes résolutions, à mortifier sa chair, à fléchir le Seigneur par de ferventes prières et par les actes de vertus héroïques qu'elle n'aurait jamais pratiqués en temps ordinaire, se fortifie et se fixe solidement dans la vertu. Saint Paul priait instamment le Seigneur de le délivrer des aiguillons de la chair qui le harcelaient si cruellement : " Non, lui répondit le Sauveur, il ne vous est pas avantageux d'en être affranchi ; ma grâce vous suffit, et votre faiblesse vous est une cause de plus grande perfection."

5. C'est pour *accroître ses mérites et ses couronnes.* Chaque fois que l'âme triomphe d'une tentation, elle acquiert une augmentation de grâce qui lui vaudra un accroissement de gloire dans le ciel : ainsi plus j'aurai vaincu

le démon, plus je m'assurerai de couronnes. Le Seigneur dit à sainte Mechtilde : " Autant l'âme éprouvée surmonte de tentations avec mon secours, autant elle met de perles autour de ma tête."

II.

Différentes sortes de tentations.

Nous indiquerons seulement celles qui tourmentent le plus péniblement les âmes religieuses.

1. *Tentations contre la foi.*

Ces tentations sont très pénibles et très décourageantes.

Elles ôtent à la piété tout son charme et à la prière toute sa consolation ; elles ont pour effet d'éloigner de Dieu, de la sainte communion surtout. Aussi faut-il les combattre énergiquement et, d'après l'avis de son confesseur, à qui il faut toujours les exposer, *agir contre* dans toutes les circonstances. Après tout, dites-vous bien que la parole de Dieu est immuable et qu'elle ne trompe pas, que ce ne seront ni vos sentiments ni votre manière de voir qui changeront la réalité des choses. Ainsi puisque Jésus-Christ a dit qu'il était dans l'Eucharistie, il y est réellement, et tous vos raisonnements et toutes vos impressions n'empêcheront pas la vérité et la réalité de sa parole. Alors même qu'il vous semble *n'avoir*

plus la foi, agissez toujours et en tout comme si réellement *vous aviez beaucoup de foi.*

De plus grands saints que vous furent tentés contre la foi :

Saint Hugues, évêque de Grenoble, fut tourmenté pendant une grande partie de sa vie de tentations de blasphèmes contre la Providence. Il s'ouvrit sur cette peine au pape saint Grégoire VII, qui le rassura et lui dit que Dieu ne permettait cette épreuve que pour son bien.

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi en fut tourmentée à un point qui inspirait la pitié. " Priez pour moi, disait-elle quelquefois aux religieuses de son couvent, pour que je ne blasphème pas contre Dieu." Cette peine dura cinq ans.

Saint François de Sales, dans une de ses maladies éprouva une tentation si forte et si dangereuse contre le sacrement adorable de l'Eucharistie, qu'il n'a jamais voulu faire connaître en quoi elle consistait, dans la crainte que son récit n'ébranlât quelques âmes faibles.

Saint Vincent de Paul essuya aussi des tentations du même genre, et c'est pour y répondre, par ses œuvres, qu'il fit toutes ces grandes choses qui étonnent et que l'on admire tant encore. Il écrivait chaque jour sa foi dans ses œuvres, et répondait par ses actions aux faux raisonnements du tentateur. C'est ce qu'il faut imiter en pareil cas. Il ne faut pas discuter intérieurement ; il faut

prier, faire des actes de foi courts et simples, et faire de bonnes œuvres.

2. *Tentations contre la pureté.*

Cette tentation, quand elle ne sera provoquée par aucune imprudence, ne nuira pas plus à l'âme que toute autre épreuve. Les précautions d'usage, une fois prises, c'est-à-dire la modestie et la mortification des sens, la fuite des occasions dangereuses, une ouverture pleine de foi et de simplicité en confession, l'âme, au lieu de se souiller dans cet état, y acquerra plus de délicatesse, plus de défiance, plus de mépris d'elle-même, plus d'humilité ; par conséquent elle sera plus éloignée que jamais peut-être des fautes de ce genre, et plus près du cœur de Dieu, qui aime les humbles, les petits, ceux qui ne comptent plus sur eux-mêmes, et n'ont d'espoir qu'en lui. " Où étiez-vous, Seigneur, pendant les scènes abominables qui viennent de troubler mon imagination ?" disait à Notre-Seigneur sainte Catherine de Sienne.— " Ma fille, j'étais dans votre cœur," répondit le bon Maître. C'est l'histoire des âmes fidèles dans les tentations dont il s'agit. La dévotion à la très sainte Vierge, le soin de porter avec simplicité ses médailles bénites sont d'étonnants remèdes dans ce genre d'état.

3. *Tentation d'orgueil.*

Le démon ne tente pas d'orgueil les âmes dévotes comme il tente les âmes mondaines ;

mais nous ne savons dans quel cas la victoire est plus difficile à remporter. Il y a dans l'orgueil des personnes dévotes quelque chose de si subtil et de si séduisant, qu'on ne peut y échapper qu'avec une grâce toute spéciale de la bonté de Dieu. De ce genre d'orgueil naissent les jugements téméraires sur le prochain, beaucoup de rigueur et d'exigences, un zèle inopportun et de mauvais goût, un grand penchant à se plaindre, un plaisir secret à entendre médire, la confiance en ses propres forces, une avidité imprudente et présomptueuse des états extraordinaires de l'âme, et toutes les illusions qui accompagnent cette espèce d'avidité. Dans cet état, et dès qu'on en conçoit le moindre doute, il faut s'en humilier beaucoup dans l'oraison et les moments de recueillement; s'exercer aux choses qui donnent de la honte; prendre sur soi d'avouer ses fautes sans aucun déguisement; affronter quelques humiliations en actions ou en paroles, mais ne suivre en cela que l'avis du directeur, car les erreurs de l'amour-propre pourraient encore là devenir dangereuses. Ne jamais parler de soi que par nécessité, et ne pas se presser de donner son avis.

4. *Tentation de désespoir.*

Cette tentation, portée à un certain degré, est épouvantable et exerce même sur le corps de terribles ravages, comme on l'a vu dans saint François de Sales étudiant à Paris. On sait par quelle héroïque disposition il en

triompha, avec l'assistance de la très sainte Vierge.

Si Dieu vous soumet à cette terrible tentation, s'il vous semble que tout espoir est perdu pour vous, que vous êtes destinée à l'enfer, que vous vivez dans un état de péché mortel, repoussée de Dieu, de la Ste Vierge, de tous... oh ! de grâce, ne vous laissez pas abattre ; allez vous prosterner aux pieds du S. Tabernacle et dites à Jésus comme Job disait à Dieu : *Quand vous me tueriez, j'espérerai encore en vous ;* dites-lui comme S. François de Sales : *Si je dois vous haïr pendant toute l'éternité, laissez-moi au moins maintenant vous dire que je vous aime !*

Cette tentation vaincue laisse arriver à l'âme l'amour le plus pur, les lumières les plus vives et des grâces de toute espèce. Les défauts les plus subtils s'y corrigent, la nature y meurt pour y faire place à la foi, et ces jours et ces années d'angoisses affreuses produisent même avant le ciel quelquefois des délices que les mots de la langue humaine sont impuissants à exprimer.

Les moyens de combattre cette tentation, sont une extrême fidélité aux exercices de piété, la fréquentation assidue des sacrements, dût-on, comme sainte Marie-Madeleine de Pazzi, se traîner à la communion, l'humilité et la dévotion à la très sainte Vierge.

III

Conduite pratique à tenir à l'égard des tentations.

1. Ne demandez pas à Dieu qu'il vous délivre de la tentation, demandez-lui seulement la grâce de ne pas succomber ; celui qui refuse le combat, renonce à la couronne. Abandonnez-vous, *pour le combat*, à la sainte volonté de Dieu. Il ne permettra jamais que vous soyez tentée au-dessus de vos forces et pendant la lutte, si seulement votre regard se tourne vers lui, il combattra avec vous et pour vous.

2. " Laissez courir le vent, dit S. François de Sales, et soyez sûre que toutes les tentations de l'enfer ne sauraient souiller un esprit qui ne les aime pas. Il y a, dans le fond de l'âme, un fond encore plus intime où le démon ne peut pénétrer : Dieu se l'est réservé, c'est son sanctuaire. Le démon s'agite, il fait du bruit, il émeut l'imagination, il fatigue même les sens, mais dans cette partie supérieure de l'âme, la paix réside parce que Dieu s'y trouve. " Que le démon agisse sur mes sens et sur mon imagination, il le peut malgré moi, disait un saint, mais *ma volonté* n'appartient qu'à moi, il n'y peut rien ; il aura beau me dire que *je veux le mal*, je lui répondrai toujours *non*."

3. Vous craignez d'être coupable parce que vous confondez *l'impression* avec le *consente-*

ment et que prenant un état passif de votre imagination pour un acte de votre volonté, vous croyez avoir cédé à la tentation, parce que vous l'avez vivement ressentie ; rassurez-vous : l'imagination s'exerce d'ordinaire hors des limites de notre pouvoir.—S. Jérôme était retiré dans le désert, il avait fui pour ne plus être témoin des scandales du monde, et son imagination lui représentait les danses des dames romaines ; il macérait son corps, comme S. Paul, il le réduisait à une rude servitude, et le feu de la concupiscence torturait encore son cœur. Au milieu de ses combats effroyables, il souffrait, mais il ne péchait pas : il était tourmenté, mais il n'était pas coupable, et la douleur qu'il éprouvait était une marque de son ardent amour pour Dieu.

4. Pénétrez-vous bien de cette doctrine qui servira à rassurer votre âme si la crainte d'avoir péché mortellement vient la troubler. Pour constituer un péché mortel, il faut la réunion de trois circonstances :

Que la *matière* soit grave.

Que *l'esprit* ait une pleine connaissance de la culpabilité de l'action que l'on commet, ou de l'omission que l'on se permet, ou du danger de l'occasion où l'on s'expose.

Que *la volonté* se décide de plein gré et par une préférence criminelle pour l'action défendue,ou l'omission coupable, ou l'occasion dangereuse.

Si l'une de ces circonstances vient à manquer, il n'y a pas péché mortel.

La sécurité parfaite ne peut et ne doit venir que de *l'obéissance ;* vous devez donc avec simplicité et candeur exposer l'état dans lequel vous vous trouvez à votre directeur ; et lorsqu'après vous avoir écoutée, votre directeur a prononcé, vous devez vous arrêter à sa décision, vous y fier avec une imperturbable tranquillité et repousser toute crainte de n'avoir pas été comprise ou de ne pas vous être assez complètement expliquée.

5. L'état de votre âme, quelque tourmentée qu'elle ait pu être, peut s'exposer en trois mots : ou *je suis certainement coupable* et je m'accuse de ma faute,—ou *certainement je ne suis pas coupable*,—ou *je ne puis me rendre compte si je suis coupable ou non ; j'ai lutté, j'ai combattu, et je m'accuse telle que le bon Dieu me voit.*—Toutes les paroles que vous pourrez dire pourront toujours se résumer par une de celles-là.

Rappelez-vous, que pour les âmes qui veulent sincèrement être à Dieu, l'important, dans la confession, n'est pas *d'expliquer beaucoup*, mais d'être *bien humbles, bien soumises et de vouloir sincèrement éviter les moindres occasions de péché.*

6. Que devez-vous aller chercher auprès d'un directeur éclairé ? *La grâce du Sacrement et une direction conforme aux desseins de Dieu sur votre âme.*

Ces deux choses importantes ne manquent jamais, mais elles ne suffisent pas à votre nature avide de contentement. Votre âme

voudrait être comme déchargée du poids qui l'oppresse,—trouver un appui qui l'aidât à s'élever au-dessus de ses misères et à sortir des épreuves du dedans et du dehors ;—elle voudrait se sentir portée dans le chemin du ciel pour y éviter toute fatigue et toute difficulté. C'est l'occasion de se rappeler cette parole bien féconde dans ses applications : *S'il en était ainsi où serait le martyre de la vie ?*

En général, la mission du directeur est *d'éclairer l'âme, d'agir sur elle autant qu'il le juge à propos pour la conduire à Dieu*, et, suivant l'expression de Bossuet, *pour ne la laisser respirer que du côté de Dieu.*

Ne lui demandez pas autre chose.

IV.

LES MALADIES ET LES INFIRMITÉS.

PARAGRAPHE PREMIER.

Les maladies.

La maladie épouvante les gens du monde ; elle devrait être pour la religieuse un sujet de joie.

La maladie est un *don tout spécial de l'amour de Dieu.*

Ecoutez une âme profondément pénétrée de cette vérité : " Oh ! comme avec S. Paul je me plais dans mes infirmités, dans me

douleurs et dans mes souffrances, puisque c'est Dieu qui me les envoie.

" Je les aime parce qu'elles me tiennent dans l'humilité et dans la dépendance et qu'elles me détachent de la vie.

" Je les aime parce qu'elles me donnent occasion de témoigner à Dieu mon amour et ma fidélité.

" Je les aime et je les adore comme des sacrements qui apportent la grâce dans mon cœur,—me purifient de mes fautes,—m'enrichissent d'un trésor de mérites,—me conduisent à la perfection,—me rapprochent du ciel,—me sacrifient à la gloire de mon Dieu,—me rendent une victime de sa grandeur et de son amour, m'unissant enfin à Jésus-Christ et me rendent semblable à lui. "

Le sentiment qui me saisit quand j'approche de la couche d'un malade, écrivait une sainte dame, est un sentiment *de respect*. Sur ce lit de souffrance, je vois plus qu'un frère, plus qu'un ami dans la détresse, je vois *une âme* que le Seigneur a mise à part pour la façonner lui-même de ses mains et parce qu'il a quelque chose à lui dire et quelque chose à me dire par elle.

Dans la maladie, la main paternelle de Dieu se montre d'une manière plus visible que dans les autres souffrances.

Nous dirons :

1. *Les avantages de la maladie.*
2. *Les illusions dans la maladie.*
3. *Les conseils pratiques dans la maladie.*

I.

Avantages de la maladie.

1. *La maladie expie les péchés.*—Elle fait ce que fera un jour le purgatoire, si la mort en nous frappant ne trouve pas en nous cet amour de Dieu parfait qui purifie et qui est si rare sur la terre ; et elle le fait malgré ses tortures, avec *une douceur et une modération* inconnues au delà de la vie.—Oh ! qu'il est plus doux d'effacer ses péchés sur un lit que de les expier dans le feu ! Et grâce à la miséricorde infinie de Dieu, que d'années de purgatoire peuvent être expiées par quelques jours de maladie, si on est résigné, patient, uni à la sainte volonté de Dieu ! La maladie est un *purgatoire de miséricorde.*

La maladie est la plus expiatoire des souffrances parce que elle peut les embrasser toutes : elle agit à la fois sur le corps et sur l'âme ; elle torture les membres ; elle s'attaque à tous les sens ; elle prive de sommeil et de nourriture ; elle accable d'ennuis, de craintes, d'inquiétudes ; elle met quelquefois sous la dépendance absolue des autres ; elle fait subir quelquefois les peines du mépris, de l'abandon, de l'oubli.

2. *La maladie nous donne une espérance presque certaine de notre salut.*— Il est peu de moyens plus efficaces pour sauver une âme parce qu'elle éloigne presque toutes les occasions de péché et qu'elle donne les moyen

de pratiquer toutes les vertus. Oh ! qu'un malade a peu à faire pour se sanctifier. Reconnaître simplement que c'est la main de Dieu qui le frappe et qu'elle le frappe avec justice : lui demander sa guérison sans doute, essayer les remèdes qui sont indiqués, mais se soumettre avec amour à la si sainte et si sage volonté divine et unir ses souffrances aux souffrances de Jésus-Christ.

Plusieurs saints ont passé leur vie dans des souffrances continuelles, ils ne pouvaient ni faire de longues prières, ni suivre une règle, ni se livrer à aucune œuvre de zèle : ils étaient soumis, ils souffraient avec amour en regardant leur crucifix. Est-ce donc bien difficile ? Et puisqu'il faut supporter le mal, n'est-ce pas même l'alléger que de le supporter avec patience et avec paix ?

3. *La maladie nous rend en quelque sorte ressemblants à Jésus-Christ crucifié.* — O pauvre malade, n'attribuez pas votre état ni à la corruption de l'air, ni au changement de saison, ni à votre tempérament, ni à tel ou tel accident matériel ; regardez, regardez plus haut : *c'est Dieu* qui par un amour particulier veut vous rendre semblable à son Fils Jésus, c'est Dieu qui veut faire de vous *un magnifique crucifix.* Ces plaies qui vous couvrent, ces incisions qui vous sont faites, ces douleurs qui vous torturent, sont les instruments dont il se sert pour graver sur votre corps l'image de son Fils Jésus.

Oh ! la belle pensée que celle-là ! Le sculp-

teur qui veut faire un crucifix tourmente en tous sens le bois sur lequel il travaille ! il donne de grands coups de marteau à droite et à gauche ; il enlève de grands éclats ; il ne laisse aucune partie sans la fouiller de son ciseau. — C'est ainsi que les bourreaux ciselaient les martyrs ; c'est ainsi que *la maladie* torture le corps. Elle donne de grands coups sur la tête du malade ; elle lui déchire les entrailles, elle lui tenaille les pieds et les mains ; elle lui broie la poitrine ; et le malade qui a devant ses yeux l'image de Jésus crucifié peut dire avec S. Paul : *Je porte sur mon corps les stigmates de mon Dieu* ; je suis l'image de ses douleurs, l'expression de ses souffrances ; je meurs tous les jours et ma vie est un long martyre que je souffre pour son amour.

4. *La maladie est un sacrifice.* — Elle fait du corps du malade résigné une véritable hostie sainte et vivante qui lentement se consume et s'immole comme lentement se consumait et s'immolait Jésus-Christ ; et c'est pour ses péchés à elle, c'est aussi pour les péchés des autres.

Dans une famille ou dans une communauté un malade qui souffre avec paix et avec amour, un malade qui comprend son état de victime est pour tous ceux qui lui sont unis par les liens du sang, de l'amitié ou de la religion *une expiation et un préservatif.* Il est une prière perpétuelle faisant descendre en abondance des grâces qui ne seraient pas données

sans lui. Heureuses les maisons où se trouvent de saintes malades.

Le corps souffrant est *la victime* qui s'offre à Dieu avec paix, avec soumission, avec bonheur malgré ses larmes ; le lit sur lequel il est étendu est *l'autel* d'où il s'offre ; la fièvre est *le feu* qui le consume ; la douleur est *le bourreau* qui le fait mourir; chaque malade peut dire en toute vérité : *J'accomplis dans mon corps ce qui manque à la passion de Jésus-Christ ; je suis un de ses membres ; je suis crucifié avec lui. Ah ! que personne ne trouble mon repos, car je porte en mon corps les stigmates de mon Sauveur.* (Col. 1, Gal. VI.)

5. *La maladie est un martyre.* —Le malade, s'il est patient dans ses douleurs, rend à Dieu la plus grande gloire qu'une créature puisse lui donner. Il souffre quelquefois ce que souffraient les martyrs, il souffre plus longtemps qu'eux ; et s'il souffre en aimant et en remerciant, il force tous ceux qui le voient à dire ce que les païens disaient des martyrs : *Il faut que le Dieu des chrétiens soit un bon maître puisque ses serviteurs sont si heureux de souffrir et de mourir pour lui !*

Autour de lui, le malade, par sa résignation, par son sourire au milieu de ses douleurs, par sa douceur et par son amour, publie la bonté de Dieu, il rend hommage à sa grandeur ; il prêche l'excès de sa miséricorde, la gloire de sa divinité, la sagesse de sa providence ; il ne sait pas raisonner, mais il sait souffrir et mourir.

O quelle consolation doit éprouver le malade quand il peut se dire ; je souffre parce que Dieu le veut et je souffre pour Dieu ; je me sacrifie à la gloire de Dieu ; je meurs pour obéir à Dieu ; j'accomplis ce qui manque à la passion du Fils de Dieu ; je satisfais à son désir, j'imite son exemple, je corresponds à son amour ; je lui rends le plus grand témoignage de fidélité qui puisse lui être rendu ; je suis martyr, je suis crucifié, je suis immolé ; et tout cela avec bonheur pour participer aux souffrances de mon Sauveur et pour lui témoigner ma reconnaissance !

6. *La maladie est un trésor pour ceux qui soignent le malade.*—Ils peuvent gagner des mérites immenses par leur charité. *Oh ! que je suis consolé*, disait saint François de Sales dans ses maladies, *de voir la peine que ces pauvres gens prennent autour de moi ! par leur service et leur charité ils gagnent le ciel !*

C'est que la *visite et le soin* des malades est une des principales œuvres de miséricorde évangélique ; elle est d'une si grande valeur qu'elle est entrée dans les considérants de cette sentence solennelle de félicité que Notre Seigneur voulut d'avance rédiger et notifier au monde en faveur des bien-aimés de son Père pour n'avoir plus qu'à la prononcer au jour des suprêmes justices : *J'étais malade, infirme, et vous m'avez visité.*—Oui, c'est Jésus-Christ qui est malade dans cette chambre, c'est Jésus-Christ qui est couché dans ce lit, c'est Jésus-Christ que vous visitez et que vous

soignez, c'est à Jésus-Christ de payer votre visite et vos soins, et comme il les paiera largement et magnifiquement !

II.

Illusions dans la maladie.

Le démon ne pouvait pas, sans résistance, laisser aux malades la jouissance de tous ces avantages ; sans doute il ne poussera pas tout d'abord à la plainte, au murmure ou au dépit, la religieuse que Dieu vient de frapper, mais il suscitera une foule de prétextes pour diminuer à ses yeux *les avantages surnaturels* de son état et accroître son ennui ; voilà pourquoi l'Imitation dit cette parole : *L'infirmité rend peu de personnes meilleures.*

1. L'amour-propre dit à la malade q u'étant à charge à ceux qui l'entourent, elle doit souhaiter ardemment qu'ils soient délivrés des soins qu'ils lui rendent ; ce n'est pas pour elle qu'elle le désire si vivement et quelquefois si impatiemment, mais pour ces pauvres sœurs qui se fatiguent et qui se tuent ;— comme si Dieu ne savait pas tout cela ; et comme si le salut des sœurs garde-malades n'était pas attaché aux soins qu'elles donnent.

2. L'amour-propre dit à la malade que l'impossibilité où elle est de remplir ses devoirs la rend *inutile* à la communauté ;—comme si une communauté pouvait être mieux protégée et mieux servie que par la croix de

Jésus-Christ apportée au milieu d'elle ; comme si la prière aimante et résignée d'u malade n'attirait pas sur la maison autant profits qu'un travail actif pourrait lui en a porter.—Une malade, tout comme celle q se porte bien, a *une mission à remplir :* sanctification à elle et la sanctification d autres. Les moyens qu'elle doit employer so *ses souffrances, son ennui, son délaissemen* ce sont là *ses outils de travail* et, si elle l emploie bien, elle verra que, dans la balan de l'éternité, ses journées d'une inutilité a parente ont profité à sa communauté plus qu le travail qu'elle aurait fait.

3. L'amour-propre dit à la malade qu' serait plus utile pour elle de prier et de suiv la communauté que de souffrir,—comme ce qui est préférable n'est pas *ce que Dieu veu* On est agréable à Dieu *par ce qu'on a et no par ce qu'on n'a pas.*

4. L'amour-propre dit à la malade qu'elle à craindre de scandaliser ses sœurs par le plaintes que lui arrache la souffrance ;— comme si les sœurs ne savaient pas que sensibilité naturelle n'ôte rien à la résigna tion. La douleur faisait quelquefois pousse à sainte Catherine de Gênes des cris à fendr l'âme ; Dieu se servait de sa sensibilité pou dissimuler à ses yeux l'héroïsme de sa vert Le B. Henri Suzo dont les austérités fo frémir, éprouvait parfois des souffrances q lui arrachaient des hauts cris qu'on entenda de la rue.

Répondez à toute pensée qui pourrait diminuer votre résignation : *Dieu est bien bon de m'affliger ; je veux tout ce qu'il veut ; je le veux pour tout le temps qu'il le veut !*

III.

Conseils pratiques dans la maladie.

1. *Pour la piété.*

Mettez-vous en paix avec le bon Dieu, vous confessant dès que vous le pourrez. Rien ne donne le calme, même pour les douleurs physiques, comme la paix de l'âme et l'union à Dieu.

Acceptez la sainte communion dès qu'on vous l'offre ; demandez-la, si vous pouvez ; désirez-la, si vous ne pouvez la demander.

Laissez vos prières de règle dès qu'on vous le dit, mais entourez-vous d'objets pieux qui vous obligent en quelque sorte à penser à Dieu,—plus *d'oraisons jaculatoires* que de longues prières,—plus de résignation intérieure que de paroles.—Le *fiat*, *l'amen*, *l'alleluia* doivent être le cri de l'âme religieuse.—Si vous le pouvez, dites une dizaine de chapelet toutes les fois que l'heure sonne ; vous pourrez ainsi, sans beaucoup de fatigue, dire votre *rosaire* et passer votre journée unie à Dieu.—Si vous ne le pouvez pas *baisez au moins votre crucifix* à peu près à toutes les heures.—Une religieuse malade doit toujours

avoir à la portée de sa main son crucifix et son chapelet; c'est une pieuse coutume de tenir son chapelet entouré à son bras.

Si c'est l'usage, recevez volontiers, aux heures de prières de la communauté, la sœur qui viendra près de votre lit dire son chapelet à haute voix ou faire sa lecture spirituelle. — Unissez-vous au moins, par la pensée, aux exercices de la communauté.

2. *Pour les remèdes.*

Prenez tous les remèdes qui vous sont ordonnés et surmontez la répugnance que pourrait vous causer leur amertume, dans la pensée de vous unir à Jésus abreuvé de fiel. — Soyez cependant assez simple et assez humble pour manifester vos répugnances, pour demander les choses dont il vous semble avoir besoin pour exprimer un désir dès qu'on vous le demande. Jésus sur la croix a dit qu'il *avait soif.*

Attendez tranquillement de la bénédiction de Dieu le succès des remèdes et ne vous troublez point s'ils n'opèrent pas votre guérison aussi promptement que vous le voudriez.

Soyez toujours *bonne* pour accueillir ceux qui viennent à vous, *reconnaissante* pour les services qu'on vous rend, *patiente* pour les souffrances occasionnées par les pansements ou les retards que mettront quelquefois vos sœurs à vous servir ou à vous soulager.

Une question importante se présente ici

Une personne consacrée à Dieu à qui il survient une maladie que la pudeur craint même de découvrir, peut-elle se faire voir aux hommes de l'art et y est-elle obligée ?

1· *Elle le peut :*

Parce que l'art du chirurgien ou du médecin et les remèdes viennent de Dieu et que la Providence les a également établis pour tous : *C'est le Très Haut*, dit l'Ecclésiastique, *qui a produit de la terre tout ce qui guérit ; l'homme sage n'en aura pas d'éloignement*, mais il s'en servira dans le besoin. (XXXVIII 4.)

Parce que les conseils ou les répugnances de la pudeur ne sont point un sentiment plus légitime que le désir de la propre conservation.

2. *Mais elle n'y est pas obligée :*

Parce qu'il n'est nulle part *ordonné* de recourir dans les maladies au secours de l'art et des remèdes.

Parce que s'il est permis à certaines personnes de se livrer par esprit de pénitence à des mortifications qui peuvent abréger leurs jours ; il doit l'être de renoncer, par un motif au moins aussi noble, à certains soulagements dans les maladies que le bon Dieu a envoyées, la mort dût-elle s'en suivre.

Parce que la pudeur qui se trouve ici jointe à un grand amour pour la virginité, peut avoir ses martyrs, comme la foi, la charité, la justice ont les leurs.

PARAGRAPHE SECOND.

Les infirmités.

Entre les maladies et les infirmités, dit Mgr de Ségur, il y a cette différence que les premières sont plus ou moins passagères, tandis que les secondes sont un état permanent. L'infirmité est ordinairement moins douloureuse que la maladie ; mais à cause de son caractère de continuité, elle est d'ordinaire beaucoup plus pénible, plus difficile à supporter. Dans l'épreuve de la maladie, c'est l'impatience qui est le plus à redouter : dans l'épreuve de l'infirmité, c'est plutôt le découragement, la tristesse, et une espèce de routine qui nous habitue à porter la croix d'une manière banale, sans prier, sans nous sanctifier.

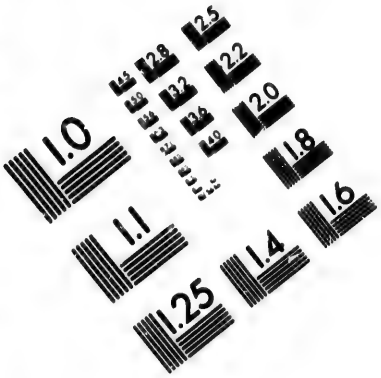
Il y a des infirmités de toutes espèces, et l'on ne sait en vérité quelle est la plus désagréable. C'est comme le velours : rouge, vert, bleu, noir, violet, etc., chaque couleur est si belle, qu'on ne sait à quelle pièce donner la préférence. Les aveugles, les sourds, les muets, les paralytiques, et tant d'autres qu'il n'est pas besoin de rappeler, sont de pauvres infirmes, dont tous les bons cœurs ont compassion.

Quelle qu'elle soit, l'infirmité est pénible, très pénible en elle-même ; et souvent elle le devient davantage encore, soit parce qu'on ne peut s'empêcher de se comparer à tout propos

à ceux qui n'ont pas notre infirmité, soit à cause de mille petits accidents quelque peu ridicules, auxquels on ne saurait échapper quand on ne voit pas, quand on n'entend pas, quand on bégaie, quand on est contrefait ; en un mot, quand on est infirme.

Aucun état ne prête autant au mérite que l'état d'infirmité. C'est une privation de tous les instants ; et lors même qu'elle ne serait point douloureuse, elle constitue cependant l'infirme dans un état forcé de renoncement, de mortification, de pénitence, auquel il suffit de se résigner d'une manière très ordinaire, pour mériter beaucoup devant le bon Dieu. Si l'on accepte cet état avec une foi vive, avec un vrai amour, il est aisé de concevoir combien l'infirmité devient sanctifiante et facilement sanctifiante. Oui, facilement ; car il suffit de dire *Amen* de bon cœur, et de faire de nécessité vertu.

C'est là ce qui explique comment des âmes très ferventes désirent l'infirmité, et, loin de s'en désoler quand elle se présente, l'accueillent comme une amie. J'ai connu au séminaire de Saint-Sulpice un saint directeur qui était sur le point de perdre la vue. " C'est une bien grande grâce, me disait-il, et une belle visite de Notre-Seigneur. Seulement, j'espère qu'il n'en restera pas là ; et qu'après m'avoir rendu aveugle, il me rendra sourd. Que ce serait bon de ne plus être distrait du bon Dieu ! " Et le saint homme souriait doucement. Il ne fut pas exaucé : il a retrouvé le libre



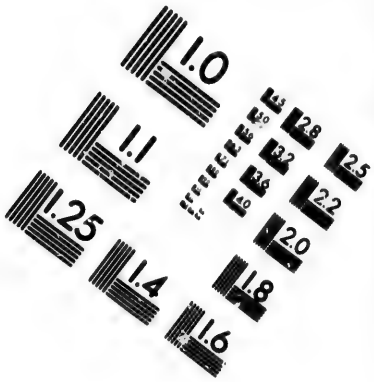
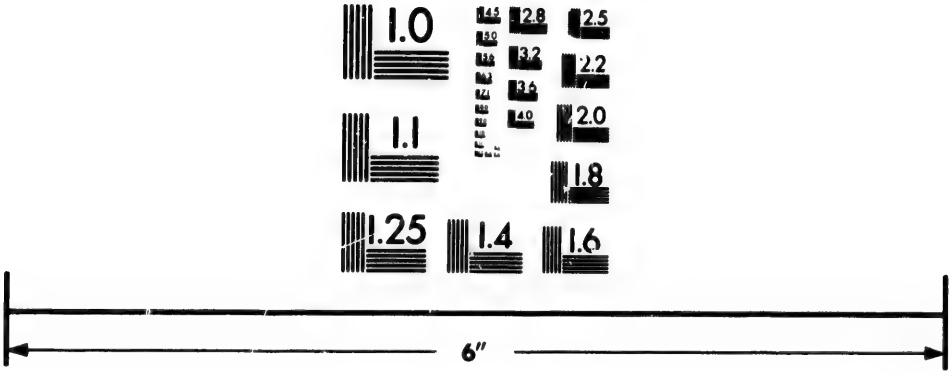
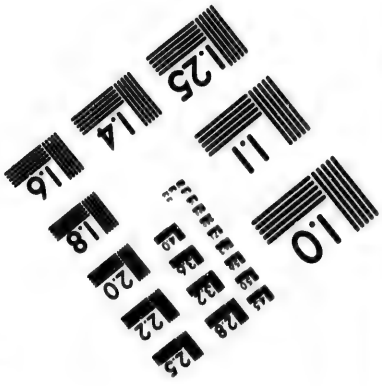


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.0

usage de ses yeux et n'a jamais cessé de très bien entendre. Mais son bon désir n'en a pas été moins méritoire devant Dieu.

Sans atteindre à cette haute vertu, visez du moins, pauvres infirmes, à sanctifier par la prière et par la douceur votre sacrifice de chaque jour. Ayez bien soin de demeurer toujours en état de grâce : sans cela, vos mérites si précieux seraient perdus pour le ciel. Quelle qu'elle soit, votre infirmité est une grande grâce, d'autant plus grande qu'elle est plus pénible. Gardez-vous de l'oublier. Ne vous plaignez pas de ce dont il faut bénir Dieu : votre infirmité est comme un char qui vous porte, et qui, malgré ses cahots désagréables, malgré son train fatigant, vous conduit en droite ligne au paradis. Elle vous fait faire la pénitence, que, de vous-même, vous n'auriez peut-être pas le courage de faire. Elle vous prépare un magnifique paradis.

Votre infirmité est une grosse parcelle de la vraie Croix : honorez-la, et sachez l'apprécier à toute sa valeur. Ne vous réjouissez pas trop si elle vient à disparaître. On raconte que saint Omer, évêque d'Arras, était devenu aveugle dans les dernières années de sa vie. Malgré sa cécité, il continuait à remplir les fonctions de sa charge. Comme il présidait un jour à la translation des reliques de je ne sais plus quel martyr, dont il portait la châsse avec un autre évêque, voici que tout à coup il recouvre la vue. A sa place, bien d'autres se fussent réjouis ; mais lui, envisageant tout

au seul point de vue de la foi, se met à pleurer, à se plaindre au bon Dieu et au trop aimable martyr ; et il fait si bien qu'après la cérémonie il obtient la restitution subite de sa chère infirmité.

Oh ! si tous les infirmes étaient animés de cet esprit, que de saints fleuriraient dans le grand parterre de l'Eglise !

V.

LES SCRUPULES.

Nous dirons :

1. *La nature du scrupule ;*
2. *Les effets du scrupule ;*
3. *Les diverses classes de scrupules ;*
4. *Les remèdes contre les scrupules.*

I.

Nature du scrupule.

Le scrupule est, en matière de morale, un doute qui n'est pas fondé ou qui l'est très légèrement, quoiqu'il aille quelquefois jusqu'à la persuasion et qu'il remplisse la conscience de troubles et de perplexités.

Quelques personnes regardent *le scrupule* presque comme une vertu et le confondent avec *la délicatesse de conscience* ; c'est une erreur ; le scrupule est un défaut des plus dangereux et le pieux et savant Gerson a dit

qu'une conscience scrupuleuse nuit plus à l'âme qu'une conscience relâchée.

Sans vouloir faire ici un portrait de l'âme scrupuleuse, portrait qui serait plus attrayant qu'utile, nous dirons qu'elle se reconnaît en ce qu'elle change facilement d'avis, et sans raison sérieuse, sur la même action qu'elle juge tantôt comme licite et tantôt comme illicite ;—en ce qu'elle s'attache aux circonstances les plus minutieuses, s'ingéniant à en découvrir toujours quelques nouvelles ;—en ce qu'elle agit toujours avec une grande inquiétude et un grand trouble ;—en ce qu'elle est fort tenace dans ses opinions et enfin en ce qu'elle consulte beaucoup de directeurs, mais sans se laisser tranquilliser par aucune raison et sans adopter jamais aucun avis.

II.

Effets du scrupule.

Le scrupule fausse le jugement,—trouble la paix de l'âme,—engendre la défiance envers tout le monde et surtout envers Dieu, qui n'est plus qu'un tyran à ses yeux,—éloigne des sacrements,—rend ridicule, — empêche l'activité dans le travail,—altère enfin la santé du corps et de l'esprit. Combien de malheureux ont commencé par le scrupule et ont fini par la démence ! Combien de plus malheureux encore, ont commencé par le scrupule et ont fini par une vie de péché.

III.

Diverses classes de scrupules.

1. Les uns *sont envoyés par Dieu*, non pas comme cause positive, car Dieu ne peut être l'auteur d'opinions fausses ni d'aucune erreur, mais comme cause négative en ce sens que Dieu, en retirant sa lumière, produit dans l'âme une épouvantable nuit.

Dieu agit ainsi pour conserver l'âme dans l'humilité, lui faire pratiquer la patience, l'abnégation de son propre jugement et surtout *l'obéissance* ; c'est une terrible épreuve. Saint Bonaventure, S. Ignace de Loyola, Ste Thérèse et une foule d'autres saints l'ont subie de longues années.

Un directeur expérimenté voit vite lorsque les scrupules viennent de Dieu ; l'âme est tourmentée, mais elle vit toujours dans la paix, sûre que Dieu ne l'abandonnera pas ; l'âme souffre de violentes appréhensions, mais elle est toujours patiente, elle se plaint, mais elle ne murmure pas ; elle expose ses doutes, mais elle se soumet toujours ; elle sent une violente répugnance à obéir, mais sa volonté domine toujours cette répugnance et elle obéit toujours.

Aussi lorsque Dieu a obtenue la fin qu'il se proposait, c'est-à-dire de purifier cette âme et d'enraciner en elle les vertus solides, il lui

montre son amour et fait jouir cette âme éprouvée de la plus douce sérénité.

Les autres *viennent du caractère de la personne* et ce sont les plus difficiles à déraciner.

Ces scrupuleux sont *des natures timides, sombres, mélancoliques* qui à la moindre apparence de péché se remplissent de terreur,—*des natures tenaces, entêtées* qui ne veulent jamais démordre d'une idée qu'elles ont conçue,—des *esprits faibles* sur qui tout fait impression et qui s'agitent pour un rien,—*des esprits peu étendus* qui ne voient les choses que par un seul côté et, d'ordinaire, par le côté le plus effrayant,—*des esprits confus* qui ne démêlent rien avec précision,—*des esprits ignorants* qui n'ont étudié que superficiellement et s'imaginent tout savoir,—*des esprits faux surtout* qui voient ce qui n'est pas,—*des imaginations déréglées* toujours portées à l'exagération.

Ces pauvres âmes sont bien dignes de compassion et c'est parce qu'elles portent avec elles la source de leurs craintes, de leurs scrupules et de leurs extravagances que leur guérison est si difficile.—Un médecin leur est souvent nécessaire, et devant le bon Dieu elles ne sont pas toujours responsables de tous les actes qui nous paraissent quelquefois si déraisonnables.

Les autres enfin *viennent du démon*,—ce sont les scrupules les plus préjudiciables, et si les scrupules de tempérament peuvent con-

duire *à la folie*, ceux-là peuvent conduire quelques âmes *au vice*.

Le démon tend à resserrer la conscience de l'âme délicate en lui montrant ses péchés passés comme mal confessés et par conséquent non pardonnés, en lui inspirant une crainte excessive de la justice divine et lui persuadant qu'il y a un péché dans toutes les actions qu'elle entreprend.—Son but est de rendre la prière pénible, l'usage des sacrements odieux, le joug de Dieu insupportable, de jeter dans le désespoir et de faire abandonner la vertu.

Il y parvient quelquefois quand ces pauvres âmes ainsi tentées s'effraient, se concentrent et n'osent pas parler de leurs peines ; mais si elles sont humbles et tant soit peu confiantes, si timidement et même incomplètement elles disent ce qu'elles éprouvent, résolues de faire ce qu'on leur dira, et si réellement elles obéissent malgré tout à la parole claire et précise de leur confesseur, cette *tentation* ne leur est pas nuisible ; Dieu permet qu'elle passe vite et elles en deviennent plus humbles et plus précautionnées.

Mais quand ces âmes ont vécu pendant un assez long temps dans une certaine lâcheté et une espèce de mépris, sinon formulé mais réel cependant, pour les petites observances de la règle, le démon qui les a laissées dans l'illusion, profitant de l'étroitesse de leur esprit et de leur tendance à l'orgueil, jette le trouble sur tout *ce passé* dont il grossit l'importance ; il les tente d'orgueil, de sensualité.

et comme ces âmes sont habituées à se confesser à la légère, elles ne savent plus comment dire ; elles disent mal, elles s'embrouillent, elles prennent mal surtout les observations qui leur sont faites ; elles discutent ; elles se plaignent qu'on ne les comprend pas ; elles sont entêtées, elles ne parlent que du *passé* sans se précautionner pour le présent ; elles continuent leur vie lâche, irrégulière, ne prenant aucune précaution pour éviter les péchés contre la charité et l'obéissance.—Elles s'inquiètent d'un péché matériel ou des distractions qui surviennent pendant la messe du dimanche, ou de l'obligation qu'on leur impose de faire gras le vendredi ; et elles se mettent peu en peine de murmurer, de médire, de manquer au silence. Voilà bien les scrupuleux les plus à plaindre, hélas ! et les plus nombreux.—Dieu peut encore tirer sa gloire des scrupuleux *de tempérament* : ceux-ci offensent souvent le bon Dieu.

IV.

Remèdes contre les scrupules.

1. Le seul remède, nous ne disons pas pour *guérir l'âme scrupuleuse*, mais *pour la sauver* c'est *l'obéissance à son confesseur.*

Dieu ne peut se contredire. Dès lors que Dieu a dit en parlant de ses ministres : *Qui vous écoute m'écoute*, si l'âme scrupuleuse peut lui répondre, au dernier jour : *J'ai fait tel*

chose, j'ai omis telle autre parce que mon confesseur me l'a dit, Dieu ne la condamnera pas.

Obéissez donc, pauvre âme si malheureuse, pour le nombre de prières à faire,—pour le temps à y mettre,—pour la manière de les faire,—pour l'attention à y apporter,—pour la défense de les répéter ou de les recommencer,—pour celles que vous devez absolument retrancher.

Obéissez pour ne jamais revenir sur le passé,—pour l'accusation de vos péchés de telle ou telle manière,—pour la défense d'expliquer davantage un péché accusé une première fois, même quand il vous semble que vous l'avez mal accusé,—pour les péchés que vous dites avoir oubliés,—pour l'examen à faire avant votre confession.

Obéissez pour les communions que votre confesseur vous ordonne de faire,—pour les livres qu'il vous défend de lire et les personnes qu'il vous défend de fréquenter,—pour les actes de vertu qu'il vous impose,—pour toutes choses, pour le temps, le lieu, la manière d'agir.

Obéissez à votre confesseur, à celui que la Providence ou que l'autorité a désigné pour vous diriger ; ne le quittez pas par caprice, par mécontentement, par dépit ou par découragement. Ne cherchez, en général, tant et tant de conseils : la multiplicité de décisions est un obstacle à la paix plutôt qu'une lumière.

Ne soyez pas exagérée sans doute ; ne vous refusez pas une bonne parole quand le bon

Dieu vous la ménage, mais, en principe, tenez fortement à *l'unité de direction.*

II. Un second remède, qui vient en aide à l'obéissance, est *un travail actif, constant, presque surchargeant.* On n'a guère le temps de pécher quand on a à peine le temps de respirer.

III. Comme c'est surtout *la confession* qui jette le trouble dans l'âme des scrupuleux, nous allons ici transcrire une page des *avis spirituels*, bien propre à les rassurer.

Sur quelques difficultés touchant la confession.

" Remarquez que la confession est une invention toute d'amour du cœur de N.-S. Comme rien n'est meilleur pour les âmes, le démon fait tout ce qu'il peut pour empoisonner cette source de vie. Il se sert pour cela de nous-mêmes, puis il vient après.

Il se sert de nous-mêmes en cherchant 1. à nous convaincre que c'est une chose difficile de se bien confesser. Rien n'est plus faux. Quand on ne le veut pas, oh ! oui, ce n'est pas seulement difficile, mais c'est même impossible. Supposez la bonne volonté ordinaire, je dis qu'il n'est rien de plus facile. La bonne volonté, nous l'avons quand nous voulons. Quand vous allez au confessionnal c'est avec la bonne volonté ; il n'y a donc rien de difficile pour vous dans la confession.

2. Le démon se sert encore de nous pour nous éloigner de la confession en entretenant

dans nos esprits des idées dominantes d'une perfection telle à apporter à la confession, que nous ne pouvons jamais la réaliser. Ici la règle est de faire moralement ce qui est requis. Ne cherchez pas à vous confesser *très bien*, contentez-vous du *bien ;* le bien sera le superflu pour vous. C'est le cas de dire : *le mieux est l'ennemi du bien.* La difficulté de la confession et sa perfection, deux obstacles réels dont il faudra triompher.

L'âme ainsi troublée par des vues exagérées, le démon survient... le trouble lui plaît trop pour qu'il ne l'augmente pas. Il a tant de moyens !

Les ténèbres viennent après : à la faveur du nuage qui dérobe le ciel des vérités et du trouble qui agite l'âme jusque dans ses profondeurs, que ne va-t-il pas faire ? C'est le moment favorable pour lui. Qu'il en saura bien profiter :—Je ne puis me confesser aujourd'hui, pense-t-on, les confessions passées ne sont pas meilleures que celle que j'allais faire... Pourquoi donc me confesser ? Il faudrait une confession générale, beaucoup de temps ; c'est impossible... On m'a dit, *je crois* (tandis que c'est positif), qu'il ne fallait plus faire de confession générale, et je ne voudrais pas désobéir.—Mais pourquoi n'avoir pas ainsi pensé tout d'abord ? Une heure s'est écoulée en pure perte, en tourments qu'on s'est attirés par son peu de foi, de générosité et de confiance en Dieu. Pourtant

on se résout à se confesser. La bonne volonté est réelle, quoique le trouble empêche de la sentir. Tout à l'heure, par scrupule, on ne se confessait pas; on se confesse par raison, mais on prend son inspiration pour une fausse lumière. Le démon revient encore, il ramène le trouble et les ténèbres.—J'ai fait, dit-on, une mauvaise confession; c'est très sûr. Après, comment communier? *On le veut, je le voudrais.*—Nouvelles inquiétudes! On le veut, mais je ne puis. Si je ne le fais, je désobéis.—On communie dans le trouble. La communion ne laisse pas d'être profitable à l'âme; mais l'est-elle au point où elle le serait si, en toute générosité, on se riait de ses vaines craintes? Si tout d'un coup par confiance et par amour, guidé par l'obéissance qui ne trompe jamais, on passait à travers tous les pièges et les périls que le démon sème sur nos voies?—On dit encore: Si on me connaissait? On vous connaît mieux que vous ne vous connaissez vous-même. Et puis, que vous importe le défaut de connaissance dans le prêtre? La volonté de vous faire connaître suffit, Dieu suppléera à la connaissance qui manque à son ministre. N'est-ce pas assez qu'il puisse vous juger suffisamment pour vous absoudre? Or, cette science ne lui manquera jamais!—C'est ainsi que lorsqu'on se laisse emporter et ballotter par ses propres et fausses idées tout s'enchaîne malheureusement dans la conduite. On n'a plus ni paix ni repos, ni suavités au service de Dieu.

Que faut-il faire pour éviter tous ces inconvénients ? Le voici :

Je vous rappelle qu'il doit être doux, qu'au moins il n'est pas difficile, encore moins très difficile de se bien confesser. Ceci n'a pas besoin de preuves. Vous l'expérimenterez bientôt, si vous vous confessez tout bonnement de cœur, sans tant d'esprit, comme les bonnes femmes qui ne cherchent pas *à définir ce qu'elles ignorent ;* mais qui se disent : Si je suis et me vois coupable, je m'accuse..... Je tâche de me repentir de ce que j'ai accusé, et puis je suis en repos.—Que j'ai connu de belles dames bien spirituelles et bien piquantes qui ne se confessaient pas aussi bien que leurs fermières ! D'où vient cela ? C'est qu'elles portaient leur esprit au confessionnal ; il n'y faut qu'un peu de sens, de la simplicité avec de l'humilité et de *l'oubli de soi.*"

Nous donnerons à la fin de ce volume quelques pages qui complèteront les conseils de direction que nous n'avons pu qu'indiquer d'une manière générale.—Ces pages seront très utiles aux âmes éprouvées par les scrupules ; utiles encore à celles pour qui le scrupule est une punition de leur lâcheté habituelle, s'il leur reste encore un peu d'humilité pour se reconnaître et pour soumettre leur manière de voir.

CHAPITRE QUATRIÈME.

MANIÈRE DE SUPPORTER LA SOUFFRANCE.

Puisque la souffrance est envoyée ou permise par Dieu, il n'y a qu'une manière chrétienne et même raisonnable de la supporter : c'est de l'accepter *avec soumission.*

Dieu est *maître absolu*, il a donc le droit de faire ce qu'il veut.

Dieu est *tout-puissant*, ce qu'il veut arrivera toujours, quelle que soit la résistance et l'opposition des créatures.

Dieu est *infiniment sage*, ce qu'il veut est donc le produit de sa sagesse et ne peut avoir que des résultats dignes et utiles.

Dieu est *souverainement bon*, *infiniment aimant*, ce qu'il veut est donc toujours un effet de sa miséricorde et de son amour.

Voilà pourquoi *la soumission pleine*, *entière*, *affectueuse* à tous les accidents et à tous les événements de la vie est l'acte le plus raisonnable et le plus saint ; et Dieu dans sa bonté en a fait *l'acte le plus méritoire.*

" L'habitant de la cité sainte, dit S. Augustin, porte au fond de son cœur un *fiat* et un *amen* continuels. Il veut toutes ses peines et ne veut aucune des consolations dont il est privé. Demandez-lui ce qu'il souhaite, il vous répondra : *Précisément ce que j'ai.* "

I.

MODÈLES.

Le premier et l'incomparable modèle de la parfaite soumission et obéissance, sur lequel doivent sans cesse se fixer nos regards, est Notre-Seigneur Jésus-Christ dans sa passion. D'un côté, nous voyons en lui les faiblesses, les répugnances et les craintes de la volonté humaine : *S'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! Mon âme est triste jusqu'à la mort.* (MATTH. 26.) *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* (MATTH. 27.) Comme il a pris notre nature, il en a pris les faiblesses, et ces dégoûts, ces ennuis, ces tristesses, ces craintes, ces épouvantes, ces serrements de cœur, ces défaillances que nous éprouvons dans les situations pénibles de la vie. Mais il n'a fait paraître cette affliction que pour nous donner l'exemple d'une soumission parfaite aux décrets de la divine Providence, lui qui n'est venu du ciel que pour faire la volonté de son Père, lui qui ne s'écarta jamais d'un iota de cette divine volonté, lui qui, depuis la crèche jusqu'au *Consummatum est* de la croix, n'a su faire autre chose que la volonté de Dieu. *En tête du livre il est écrit de moi : Que je fasse votre volonté !* (HEBR. 10.) *Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la vôtre. Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père qui m'a envoyé.* (JOAN 6.)

Mon Père, que votre volonté se fasse et non la mienne ! (MATTH. 26.)

Dans la perte de tous ses biens, Job s'écriait : *Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté, que son saint nom soit béni !*

" Un seul *Dieu soit béni !* dans le temps de l'adversité, disait saint Jean d'Avila, vaut mieux que mille *Je vous remercie* dans la prospérité. "

Pendant que David s'éloignait de Jérusalem, Séméi, de la parenté de Saül, se mit à lancer des pierres et des malédictions contre lui. Un de ses officiers, Abisaï, indigné de cette conduite, se préparait à courir sur cet homme et à lui couper la tête de son glaive. Mais David l'arrêta, en disant : *Laissez-le me maudire ; il ne fait qu'exécuter les ordres de la justice divine ; et comment oser trouver à redire à ce qu'elle a décidé ? Laissez-le exécuter les ordres du Seigneur, afin que Dieu regarde en pitié mon affliction.* (II REG., 16.)

Sainte Gertrude avait une dévotion singulière pour la troisième demande du *Pater*. Arrivée à cette demande, elle répétait plusieurs fois de suite : " Que votre volonté soit faite ! que votre volonté soit faite ! " Or, un jour qu'elle priait ainsi, le divin Sauveur lui apparut portant dans sa main droite la santé et dans sa main gauche la maladie et lui dit : " Choisis, ma fille, ce qui te convient le mieux. " Que va choisir Gertrude ? la santé sans doute ? non. Ce sera donc la maladie ? non plus. Ne sachant pas au juste ce qu'il y avait de mieux

pour elle et de plus agréable à son divin Maître, elle aima mieux répéter encore : *Que votre volonté soit faite, Seigneur, et non la mienne !*

Saint François d'Assise, étant aux prises avec une maladie qui lui faisait souffrir des douleurs très aiguës, un de ses religieux, homme simple, lui dit : " Mon père, priez Notre-Seigneur de vous traiter un peu plus doucement ; car il me semble que sa main s'appesantit trop sur vous. " Le saint jeta un grand cri, et fit cette réponse : " Mon frère, si je ne savais que votre propos vient d'une simplicité qui n'y entend point de mal, j'aurais dès ce moment votre conversation en horreur, puisque vous avez été assez téméraire pour trouver à redire aux desseins de Dieu sur moi. " Après ces paroles, quoiqu'il fût extrêmement faible, à cause de la violence et de la durée de son mal, le saint se jeta rudement à terre de sa couche, au risque de se briser tous les os ; et, baisant le pavé de sa cellule : " Je vous remercie, dit-il, ô mon Seigneur, de toutes les douleurs que vous daignez m'envoyer ; donnez-m'en cent fois plus encore, si c'est votre bon plaisir ; je les recevrai plein de joie parce que l'accomplissement de votre sainte volonté est la plus douce et la plus grande de toutes les consolations. "

Ste Gertrude montant une colline, le pied vint à lui manquer et elle tomba dans une sorte de précipice où elle pouvait trouver la mort. En se relevant elle disait à Notre-Sei-

gneur : Très aimable Jésus, qu'il me fût arrivé un grand bonheur si cette chute m'eût donné le moyen d'aller plus tôt à vous !—Ses compagnes étonnées lui demandèrent si elle ne craignait pas de mourir sans recevoir les sacrements de l'Eglise. Elle leur répondit : Je désire, il est vrai, de tout mon cœur recevoir les sacrements en ce dernier passage ; mais je fais encore plus d'état de la *volonté de Dieu*; car je suis convaincue que la meilleure disposition que l'on puisse avoir pour bien mourir est de *se soumettre à ce qu'il veut.* C'est pourquoi, quelle que soit la mort par laquelle il lui plaira que j'aille à lui, c'est celle-là que je désire, bien persuadée qu'elle sera meilleure pour moi que toutes les autres.

Le P. de Ravignan, dans une de ses dernières maladies disait : "La disposition intérieure à laquelle Notre-Seigneur semble me ramener constamment par une de ses meilleures grâces et qu'il paraît me demander uniquement c'est *d'être content de lui et de me réjouir en lui de tout* : des souffrances qu'il m'envoie, —du malaise ou de l'incertitude dans lesquels il me laisse, —du mieux qu'il m'annonce dans ma santé, —des soulagements qui me sont apportés, —en un mot, dans un abandon filial et aveugle, *me réjouir*, *être content de Dieu !*

" Pour *le passé* et ses pesants souvenirs, le jeter dans l'abîme infini de l'indulgence et de la miséricorde de Dieu. —Pour le *présent et l'avenir*, n'en concevoir aucune

crainte ou préoccupation. C'est la paix et la joie dans la foi, c'est mourir avec plaisir et vivre avec une soumission heureuse et dévouée, c'est la disposition la plus agréable au cœur de Jésus.

" O mon Dieu ! ô trop bon Sauveur ! donnez-moi, conservez-moi toujours ce contentement, cet abandon satisfait afin que je demeure en vous par lui : *Ego in te et tu in me !* "

" Il est une disposition intérieure, disait encore le même religieux, que nous n'avons pas habituellement et qui cependant est très nécessaire : *c'est de prendre en bonne part Dieu et tout ce qui vient de Dieu.*

" Notre pauvre cœur a dans son fonds une amertume qui fait *tourner à l'aigre* même ce qui vient de Dieu. De là, ce malaise, cette humeur morne, ces jugements sévères, ces rapports pénibles, ces difficultés de toutes sortes.

" Qu'est-ce donc que prendre en bonne part *Dieu et tout ce qui vient de Dieu ?* La sainte Ecriture dit un mot admirable qui répond merveilleusement à cette question : *Pensez bien de Dieu.* Oui, chose étrange, penser bien de Dieu nous est difficile ; nous ne traitons pas avec Dieu comme nous le ferions avec une personne dont nous aurions expérimenté la bonté. Tout ce qui nous viendrait d'elle, nous le recevrions volontiers, nous l'aimerions, sûrs qu'un être qui est bon et qui nous aime ne peut nous donner qu'une chose bonne. "

Voilà les saints ; nous serons d'autant plus saints que nous approcherons davantage de leurs sentiments.

II.

PENSÉES PIEUSES.

Dites quelquefois, pauvres délaissées : Je suis en ce moment à la place où le bon Dieu me veut ; dans l'état, la situation où de toute éternité le bon Dieu me voulait ; et le bon Dieu me donne des grâces capables de rendre méritoires toutes mes peines. Il est possible que demain je souffre autant et plus, mais les grâces seront en rapport avec mes nouvelles peines. Je ne voudrais pas, si je le pouvais, abréger d'une seule minute les souffrances qu'il plaît à Dieu de voir en moi.

Dieu sait tout.—Dieu voit tout. —Il sait ce que je souffre, il compte, il pèse, il mesure mes souffrances d'aujourd'hui : il a compté et mesuré celles d'hier ; il voit aussi mes larmes, mes douleurs, ma résignation ; oh ! il ne me laisserait pas souffrir si cette souffrance n'était pas pour mon bien !

Dieu pense à moi. —Il est là, il me regarde avec amour.— Sa main s'appesantit sur moi, mais il me donne la force de recevoir la douleur avec *paix* et même avec *joie.* —Oui ! oui mon Dieu ! je suis contente alors même que de mes lèvres s'échappent des gémissements !

Dieu est le maître, un maître bon, un maître

sage, un maître puissant ! Oh ! je ne veux pas soustraire à sa sagesse, à sa volonté, à son action ni mon âme, ni mon corps, ni mes sens, ni ma vie. A lui je m'abandonne tout entière ! Lui seul peut tout pour mon bonheur présent et mon bonheur à venir ! Lui seul est tout.— Quand j'ai une plaie dangereuse, Jésus est le médecin qui peut me guérir. —Quand je suis desséchée par la fièvre, Jésus est la fontaine qui peut me rafraîchir. —Quand j'ai peur et que je tremble, Jésus est la force qui peut me défendre. —Quand je me sens défaillir, Jésus est la vie qui peut me ranimer. —Quand j'ai faim, Jésus est l'aliment qui peut me rassasier...Courage, ô mon âme, Jésus va venir !

Seigneur Jésus ! je vous appelle à mon aide avec une assurance très ferme que je vais, par vous, recevoir le meilleur remède pour mon état présent.

Je l'attends de votre puissance, je l'espère de votre bonté !

Mais peut-être, ô Jésus ! que cette épreuve qui me fait gémir est le remède pour des maux qui me sont inconnus ; oh ! alors je vous demande une conviction toujours plus forte que votre *sainte volonté est mon souverain bien du temps et de l'éternité.* Oh ! je la veux ! cette volonté sainte ! Pauvre et souffrante, je viens à vous et je reste près de vous calme, heureuse et confiante.

Le jour d'hier est passé entraînant avec lui mes souffrances et mes peines.—Où sont-elles mes douleurs d'hier ? disparues !—où seront-

elles demain mes douleurs d'aujourd'hui? disparues!

Et un *aujourd'hui* viendra où il n'y aura plus de douleurs, plus de peines, plus de souffrances.

Et cet *aujourd'hui qui n'aura point de demain*, il va venir! Je l'attends, ô Jésus!

CHAPITRE CINQUIÈME.

EFFETS DE LA SOUFFRANCE.

La souffrance par elle-même est *dure*, *pénible*, *torturante;* les méchants sur la terre et dans l'enfer surtout, les damnés sentent ses terribles effets.

Mais, par un prodige de sa miséricorde infinie, Dieu a voulu que la souffrance à travers ses tortures pût produire des effets merveilleux de paix et même de joie dans *les âmes préparées*; c'est-à-dire dans ces âmes qui l'accueillent comme une messagère divine venant au nom de Dieu accomplir une mission de miséricorde.

La langue chrétienne a une magnifique parole quand elle parle de la souffrance; elle l'appelle *la visite du bon Dieu;* or ce n'est jamais que les mains pleines de grâces que Dieu vient faire *une visite*.

La souffrance *expie*, dit Mgr Gay, — elle *forme*,—elle *transforme*.

I.

LA SOUFFRANCE EXPIE.

L'expiation est une trop grande chose, ajoute cet illustre et profond écrivain, que nous allons analyser, pour n'en pas contenir beaucoup d'autres.

" *Expier*, au sens chrétien, c'est *satisfaire*, c'est-à-dire ôter à celui qu'on a eu le malheur d'offenser toute raison de demeurer irrité et de tenir l'offensé en disgrâce."... La douleur fait assez en nous ou mieux elle nous *fait faire assez* ; *assez* pour détruire le péché dans notre âme ; *assez* pour changer la malédiction divine que nous avions méritée en bénédiction,—l'absence de Dieu qui s'était retiré en présence,—la colère de Dieu en tendresse,—l'aversion de Dieu en embrassements,—*assez* enfin pour que Dieu pardonne et qu'il lui devienne comme impossible de ne pas pardonner.

" *Expier*, au sens chrétien, c'est *purifier*, c'est-à-dire effacer les taches et détruire les difformités que le péché a fatalement produites dans l'âme coupable."—L'âme coupable est toute ténébreuse et semble devenue opaque : elle a perdu sa pureté, son intégrité, sa transparence, son jour intime, son doux éclat, sa jeunesse, sa santé, sa vigueur, sa beauté, sa

virginité, sa sainteté, ce qui faisait d'elle le miroir de Dieu et partant son image, puisque c'est justement en le réflétant qu'elle lui ressemblait, ce qui faisait que si tout à coup elle sortait de ce monde elle verrait Dieu tout de suite et se sentirait prise entre ses bras. Elle a perdu tout cela dès que le péché est venu la salir ; eh bien, la douleur chrétienne est pour elle un baptême qui, grâce au sang de Jésus, la lave, la purifie, lui rend sa beauté primitive.

" *Expier*, au sens chrétien, c'est *restaurer*, c'est-à-dire relever tout dans une âme en y refaisant l'ordre et en la rétablissant elle-même dans son premier état."—La douleur sert comme de *conducteur* à la grâce qui agit avec elle et par elle ; et la grâce produit dans l'âme comme une résurrection, un rajeunissement, un refleurissement de toutes choses ; et quand cette restauration intérieure a eu lieu, tout ce qui nous entoure nous devient favorable. L'ange gardien se rapproche de l'âme, la très sainte Vierge la protège et l'assiste plus volontiers, la création entière, depuis qu'elle a pleuré, ne lui envoie plus que des sourires. Elle éprouve quelque chose de ce que le prodigue dut ressentir en retrouvant tout à sa place dans cette maison rouverte de son père, où, plus que jamais, tout est à lui.—La douleur est un creuset si puissant que le coupable sort parfois de son péché *plus grand* qu'auparavant s'il sait utiliser cette triste expérience. Sans doute, dit le P. Caussette,

l'innocence est préférable à la pénitence, mais mieux vaut une pénitence humble et fervente que l'innocence présomptueuse et relâchée.

"Expier, dans le sens chrétien, c'est *s'acquitter*, c'est-à-dire remettre aux mains du créancier le montant intégral de la dette contractée par la faute et obtenir de lui une quittance finale et entière."—Le péché est une *dette* envers Dieu ; nous lui devions notre temps, nos sens, notre intelligence, notre mémoire, notre cœur ; nous avons donné tout cela à d'autres qu'à lui, attirés par les jouissances plus ou moins coupables qui nous étaient promises.—Il faudra, pour être reçus au ciel, payer toutes ces dettes, et c'est au purgatoire que se fera cet acquittement ; mais nous savons ce qu'elles ont de terrible et de déchirant ces flammes agent de la justice divine.—Dieu, dans sa miséricorde, a donné à la douleur chrétienne, sur la terre, les mêmes pouvoirs qu'aux flammes du purgatoire.

"*Expier*, dans le sens chrétien, c'est enfin *délivrer*, c'est-à-dire rompre tous les liens qui entravaient le débiteur et lui rendre sa liberté entière."—Que de liens nous enchaînaient loin de Dieu ! Que d'habitudes difficiles à rompre retenaient loin du devoir notre volonté et notre cœur surtout ! Quand la douleur a passé là avec son feu qui dévore, avec ses étreintes qui brisent, oh ! alors l'âme monte à Dieu, libre, heureuse et aimante. Que d'hymnes de reconnaissance doivent retentir au ciel, en faveur de la souffrance ! Que de

saints, au ciel, seraient dans l'enfer, si la douleur n'était pas venue les arracher par force à leur vie de péché !

II.

LA SOUFFRANCE FORME.

La souffrance est un second noviciat pour l'âme religieuse. Elle supplée au premier noviciat s'il n'a pas été bien fait, elle le complète et le perfectionne s'il a été dans toutes les conditions voulues.

Pendant ce second noviciat, c'est la souffrance qui *forme* l'âme religieuse ; c'est elle qui est sa maîtresse et qui *la travaille* sous le regard de Dieu ; et si l'âme est docile, oh ! comme il lui sera profitable ce second noviciat. Il est *plus rude* que le premier, mais aussi le but qu'il se propose est plus *grand :* le premier noviciat ne formait que pour *la profession* religieuse ; le second noviciat forme pour *le ciel.*

La souffrance,—cette maîtresse envoyée directement par Dieu, — *éclaire l'intelligence,* — *le cœur,*—*la volonté de la religieuse.*

Dans sa cellule, en face de son crucifix qui, pendant de longues heures de la journée et les heures plus longues de la nuit, est son seul compagnon, la religieuse *malade ou profondément humiliée,* ou même hélas ! injustement *rebutée,* voit avec précision et netteté ce qu'elle n'a pas eu de patience, d'humilité, de

soumission, de silence; elle voit, tout autrement qu'elle ne l'avait vu jusque là, l'importance de la vie de foi et de l'esprit de prière, —les grandeurs de sa règle,—les gloires, les joies, les avantages de l'obéissance, de la pauvreté et de la chasteté,—la nécessité du dévouement, du zèle, de la charité.

Elle comprend la futilité des amitiés particulières auxquelles elle s'est si facilement et si fortement abandonnée,—la petitesse des sentiments de vanité dont elle nourrissait son esprit.

Elle aperçoit la lâcheté avec laquelle elle a rempli ses devoirs, le peu de sincérité dans les excuses qu'elle apportait pour se dispenser de la règle.

Et à mesure que la souffrance est *une lumière* qui l'illumine, elle est aussi *un feu* qui la brûle pour la purifier, pour l'assouplir, pour venir en aide à la grâce qui veut faire d'elle une sainte; et pénétrant soit par la maladie, soit par les ennuis, soit par les humiliations, jusqu'aux replis les plus cachés, elle se montre *l'expiatrice* du passé et la *directrice* de l'avenir; elle se fait écouter et elle se fait obéir.—Et l'âme s'assouplit sous son étreinte; elle demande pardon, elle promet, elle s'humilie, elle prie, elle *se transforme*.

Que de religieuses à qui il n'a manqué pour être de *grandes saintes* que l'empreinte plus marquée de la croix de Jésus-Christ; l'âme est semblable à la terre, elle a besoin d'être déchirée pour être féconde.

III.

LA SOUFFRANCE TRANSFORME.

I. La souffrance a pour but *la transformation de l'âme pécheresse* en *âme sainte* en l'amenant, par l'humiliation, à la connaissance de la souveraine puissance de Dieu, à la soumission à sa volonté, à l'obéissance à ses ordres. —Généralement, dit un philosophe chrétien, la douleur conduit le genre humain au seuil de la grâce ; dans la nature elle fait l'homme, dans l'homme elle fait le saint et on peut dire que *ce qu'il y a eu de sauvé dans l'antiquité païenne l'a été par la douleur.*

Voilà pour l'homme en général ; pour la *religieuse*, la souffrance la transforme en faisant d'elle selon le mot de S. Paul, *un autre Jésus-Christ.* Cette transformation s'opère par les douleurs qu'elle lui fait éprouver semblables aux douleurs de Jésus-Christ,—par les sentiments de soumission qu'elle lui fait produire pendant qu'elle souffre semblables aux sentiments de Jésus-Christ,—par l'amour surtout qu'elle fait naître en son cœur pour Jésus-Christ, qui par les souffrances l'unit à lui de la manière la plus intime.

"La douleur établit entre le parfait chrétien, la religieuse par conséquent, et Jésus-Christ une sorte d'identification par voie de sympathie ; ils subissent par sympathie la même passion ; ils souffrent l'un dans l'autre. La religieuse partage la souffrance de Jésus

Jésus participe à la souffrance de la religieuse. Ils sont unis par les liens de la compassion.— Rien n'unit plus étroitement deux âmes que la souffrance des mêmes douleurs.

" Le chrétien n'aurait pas même un soupçon de la violence des souffrances du Rédempteur si lui-même n'avait jamais connu les brisements et les angoisses produites par le malheur.—S'il n'avait jamais été humilié, il n'aurait pas idée des hontes et des abaissements de Jésus-Christ.—S'il n'avait jamais été navré dans ses affections humaines, il ne se retracerait pas la moindre image des blessures du cœur de Jésus.—S'il n'avait jamais été pauvre, malade, persécuté, menacé par la mort, l'Evangile serait à ses yeux lettre morte, et il ne comprendrait pas les douleurs de la croix.

" Mais la passion dans laquelle il fut lui-même victime est comme un flambeau à la clarté duquel la passion du Christ s'illumine et paraît intelligible et sensible dans sa réalité, dans ses horreurs, dans tout ce qu'elle a de poignant... Et alors parce qu'il comprend que c'est par amour pour lui que Jésus a souffert tout cela, lui aussi, par amour, veut souffrir pour Jésus et avec Jésus. Il court à la souffrance comme d'autres courent au plaisir et ce qu'il recherche surtout par la prière et par la douleur c'est *une conformité de volonté avec la volonté de Jésus.—Souffrir ou mourir! souffrir et ne jamais mourir pour toujours souffrir*, c'est le cri de son cœur, c'est le

but de toute sa vie, parce que ne pouvant encore unir sa volonté à celle de Dieu *dans la félicité*, elle sait que ces deux volontés peuvent se rencontrer *sur le terrain de la douleur*. La douleur est le terme commun de la volonté de Dieu et de la volonté de l'homme ; c'est leur seul point de jonction possible...

" La douleur est très efficacement *unitive* en ce sens qu'elle établit entre l'âme et Dieu une union de sympathie mystique. Par la douleur, l'homme souffrant sympathise avec le Dieu crucifié et le Dieu crucifié sympathise avec l'homme souffrant. Après l'union personnelle avec Dieu, à laquelle l'humanité du Christ a seule été admise, je ne connais pas d'union morale plus étroite et plus réelle que l'union qui se fait dans la douleur et par la douleur." (1) Il faut aimer pour comprendre ces choses.

II. Si la douleur transforme la religieuse en un autre Jésus-Christ par les sentiments de *dépendance*, *d'expiation*, *de soumission pleine d'amour* qu'elle fait naître dans son âme,— elle la transforme aussi par les sentiments de pitié, de compassion et de miséricorde qu'elle lui donne pour le prochain.

Personne ne sait mieux compatir que ceux qui ont bien souffert et c'est à cet ordre de choses surtout que s'applique ce mot de l'apôtre : *Celui qui n'a pas souffert que sait-il!* Que sait-il des angoisses de l'âme et de

(1) *Les douleurs humaines* par l'abbé de Broves.

tortures de l'esprit ?—Il les appelle effets de l'imagination.

Que sait-il des tourments du cœur ?—Il les appelle exagération de sensibilité ou faiblesse de tempérament.

Que sait-il même des souffrances du corps ? —Il ne peut les nier sans doute mais il les soigne sans pitié, il se lasse de leur continuité.

Il ne sait pas pleurer avec ceux qui pleurent ; il ne sait que parler, il ne sait pas consoler.

Il y a toujours une lacune dans les âmes pour qui le calice n'a pas été assez amer ; et une religieuse qui n'a pas eu sa large part des amertumes de Jésus-Christ n'arrive guère à cette distinction de la sympathie qui consiste à sortir volontiers de soi-même pour s'absorber dans le malheur des autres.

Ceux que Dieu destine à être les consolateurs des autres, il les fait passer par le rude apprentissage de la douleur et quelquefois de la douleur sans consolation.

III. La douleur transforme encore la religieuse qui, par sa nature, est timide, craintive, qui gémit quelquefois de ne pouvoir pas assez faire pour la gloire de Dieu, elle la transforme en *libératrice des âmes.*

Nous avons parlé de *l'état de victime* pour l'Eglise militante dans lequel le bon Dieu la met, parlons à cette heure de l'état de victime pour *l'Eglise souffrante.*

Quand vous êtes en croix, dit le P. Caussette, Dieu passe sur votre calvaire pour recueillir

le superflu que vous produisez et il verse votre surabondance dans l'indigence des âmes du purgatoire.

O pauvre sœur malade, infirme, réduite par la vieillesse ou par l'excès de travail ou par toute autre cause, à un repos complet et qui vous désolez de vous voir inutile, rappelez-vous qu'il y a quelque chose de mieux même que d'être *apôtre*, c'est d'être *martyr;* quelque chose de mieux même que de convertir les vivants, c'est de *sauver les morts;* car, dit saint Thomas, les vivants ont la possibilité de pourvoir à leur salut par eux-mêmes, tandis que pour les morts, la journée est finie; ils sont dans cette nuit fatale où l'on ne travaille plus.

Offrez donc votre vie de souffrance pour les âmes du purgatoire. Chacune de vos heures volontairement acceptée, patiemment supportée et sincèrement offerte tombera comme un rafraîchissement dans ce séjour où tant d'âmes attendent la délivrance.—Vous le savez bien, cette charité renferme toutes les autres.

" *Charité envers Dieu*, car Dieu trouvant son bonheur à ce que son paradis soit peuplé, c'est plaire à son amour que d'obtenir la remise de sa justice en faveur des amis dont il est séparé. —*Charité très apostolique*, car il y a quelque chose de plus parfait que de passer les mers pour gagner à Dieu les infidèles, c'est d'aller lui chercher par delà les frontières du monde visible, des âmes confirmées en grâce, qu'il préfère à celles des païens.—*Charité de l'au-*

mône, car c'est donner aux pauvres les plus malheureux de la famille humaine.—*Charité envers les malades*, car en partageant avec de tels suppliciés les mérites de votre calvaire, vous devenez les infirmières du séjour le plus désolé où la douleur ait poussé des cris.—*Charité envers les captifs*, car, au prix de quelques larmes, vous rendez à la liberté des prisonniers qui en ont tant répandu.—*Charité envers les exilés*, car vous procurez à des enfants du ciel, pleurant sur une terre étrangère, la douce hospitalité de la patrie."

Et pour faire cette charité, dans la position où vous êtes, il n'est pas nécessaire de travailler ou de se priver, il suffit *de donner de votre abondance !*

IV. Accueillez donc la souffrance, âmes appelées par Dieu à l'honneur de vivre consacrées à lui et d'être les continuateurs de son œuvre de miséricorde et de salut, accueillez-la, sous quelque forme qu'elle se présente, comme la plus grande marque d'amour que vous puissiez donner à votre Dieu et comme le plus grand bonheur qui puisse vous arriver.

" Vous ne savez pas, écrivait saint François de Sales, de quoi les anges nous portent envie : certes de nulle autre chose que de ce que nous *pouvons souffrir pour Dieu*, ils n'ont jamais souffert pour lui."

Que peuvent-ils donc offrir à Dieu et à ceux qu'ils aiment, ces anges du ciel ? Des vœux, des hommages ? Nous aussi ; et de plus nos douleurs librement acceptées et amoureuse-

ment offertes, et par là nous rendons le plus grand hommage que nous puissions rendre à la *sagesse divine* à qui nous laissons toute liberté d'agir reconnaissant qu'elle ne fait rien qu'avec justice, poids et mesure ; par là nous témoignons la plus grande confiance qu'il soit possible de témoigner *à l'amour divin*, nous abandonnant sans réserve à tout ce qu'il juge utile de faire en nous.

" Et ce ne sont pas seulement les anges qui sont jaloux de cette grandeur et de cette puissance de la souffrance. Au sein de la gloire, dit l'abbé Bougaud, Dieu est en admiration devant ce que fait l'homme au sein de la douleur. Il lui a envié cette faculté sublime de s'oublier, de souffrir et de mourir pour ceux qu'il aime. Et il semble que si Dieu n'avait pas trouvé le moyen de souffrir et de mourir pour l'homme qui souffrait et mourait pour Dieu, l'homme aurait eu un genre de beauté qui aurait manqué à Dieu. Voilà pourquoi un jour les cieux s'ouvrirent et le Fils de Dieu monta sur la croix dans une douleur infinie, afin que quels que fussent les sacrifices de l'homme pour Dieu, il aperçût toujours son Dieu dans la gloire d'une immolation supérieure à la sienne.

V. Laissez-nous, en finissant, vous dire l'admirable parole d'une religieuse hospitalière, rapportée dans le *Livre de celui qui souffre*.

Elle se mourait d'un cancer qui la faisait horriblement souffrir. Un jour le médecin

lui prescrivit une potion qui contenait de la morphine : Monsieur le Docteur, lui dit-elle, je n'ai jamais fait d'observation au médecin sur les remèdes qui m'étaient ordonnés ; mais cependant permettez-moi de vous demander ceci : la potion dont vous me parlez doit-elle améliorer mon état ou prolonger ma vie ? Dans ce cas, je la prendrai. Si, comme je le suppose, ce remède n'a pour but dans votre pensée que de diminuer et d'endormir en moi la douleur, dispensez-moi, je vous prie, d'en faire usage. Je n'ai que très peu de temps à vivre ; *ne m'enlevez pas l'occasion de mériter en me laissant toute ma souffrance.*

Le médecin qui entendit ces belles paroles était peu chrétien. Il en fut comme stupéfait tout d'abord puis il ne put contenir son admiration et son émotion ; les larmes lui vinrent aux yeux.

Sans doute cet *amour de la souffrance* est moins commun que la *résignation et la patience* dont il est la perfection et le couronnement sublime et surhumain. Il n'est aussi que *de conseil* tandis que les deux autres vertus qui le précèdent et le préparent sont *d'obligation rigoureuse* pour tous les chrétiens. Mais les âmes les meilleures, les âmes d'élite ne distinguent jamais, ici comme dans les autres vertus, entre le conseil et le précepte. Ces âmes n'habitent que les sommets ; et si vous voulez les reconnaître, toutes sont distinguées par un signe qui ne trompe jamais : *l'amour de la souffrance.*

QUATRIÈME OBLIGATION

DE LA RELIGIEUSE.

OBÉIR.

Une des plus grandes grâces dont j'ai à remercier le Seigneur, disait Ste Thérèse, c'est de m'avoir donné *le désir d'être obéissante*; qu'elle est douce, qu'elle est forte et puissante la consolation que me donne la pratique de cette vertu !

Il n'est pas de religieuse qui, un jour ou l'autre, n'ait senti, dans son cœur, ce sentiment de gratitude, de joie, de paix, à la pensée que, toujours, — qu'elle soit tranquille dans sa cellule, — ou occupée de son travail, — ou recueillie dans la prière, — ou joyeuse et insouciante en récréation, ou souffrante et extérieurement inutile à tous,— toujours, *grâce à l'obéissance*, elle est doucement poussée par une force puissante et infaillible vers le ciel auquel elle aspire, ce ciel où elle doit retrouver tous ceux qu'elle a aimés sur la terre, ce ciel où surtout l'attend pour la rendre éternellement heureuse son père, son maître, son époux, celui pour lequel elle a tout quitté : Jésus-Christ !

Il semble, qu'on devrait, en religion, parler toujours de *l'obéissance*, toujours l'exalter, toujours tendre à la rendre plus chrétienne, plus prompte, plus cordiale, plus respectueuse, plus universelle. Oh ! comme alors les chagrins seraient adoucis, comme les souffrances seraient supportées, comme la vie tout entière serait entourée de charme et de paix !

Une maison religieuse n'est-elle pas simplement *un navire* où, passagers, nous sommes pour quelques jours seulement ? Chaque heure nous approche du port et nous en approche avec certitude. Qu'importent alors quelques secousses qui vont cesser, qu'importent quelques douleurs qui vont disparaître ?

Ce qui trouble, dans le monde, c'est *l'incertitude de l'arrivée ;* pour nous, *guidés par l'obéissance*, elle est certaine, notre arrivée au port ! Oh ! qu'elle est douce et qu'elle est consolante l'obligation d'obéir !

Comme nous avons déjà parlé *des qualités de l'obéissance* et des *illusions* que le démon cherche à insinuer dans notre esprit sur cette vertu, nous dirons seulement :

1. *La nature de l'obéissance ;*
2. *La nécessité de l'obéissance ;*
3. *Les grandeurs de l'obéissance ;*
4. *La puissance et les bienfaits de l'obéissance ;*
5. *Le bonheur de l'obéissance.*

CHAPITRE PREMIER.

NATURE DE L'OBÉISSANCE.

I. L'obéissance qui est, en général, *la soumission à la volonté d'un autre*, se définit d'après saint Thomas, *une vertu morale qui rend la volonté de l'inférieur prompte à accomplir le commandement du supérieur.*

Toute autorité venant de Dieu, c'est à *Lui seul* qu'on obéit dans la personne du supérieur ; l'enfant en obéissant à son père, le sujet au prince, le chrétien à l'Eglise, *obéissent à Dieu* ; et, indépendamment de leur volonté, ils y sont obligés par le *droit naturel*, par le *droit des gens*, par le *droit divin.*

II. L'obéissance religieuse est cette même vertu qui *fait obéir à Dieu dans la personne du supérieur qui commande et auquel on s'est librement soumis.*— Le religieux, né libre en ce qui regarde l'obéissance religieuse, prend volontairement le joug du Seigneur et se soumet, pour l'amour de Dieu, à l'obéissance d'un supérieur.

III. Le vœu d'obéissance religieuse peut se définir *une promesse faite à Dieu de lui obéir dans la personne du supérieur légitimement établi, en tout ce qui est conforme aux règles et en tout ce qui conduit à la fin de l'Institut.*

1. *C'est une promesse faite à Dieu.*—L'homme s'engage, Dieu accepte l'engagement ; sa volonté est unie à celle de son créateur par un nouveau lien qu'elle a formé elle-même avec pleine liberté ; c'est *un lien d'amour.*

2. *De lui obéir dans la personne du supérieur.*— C'est qu'en effet ce n'est pas directement à un homme qu'on fait vœu d'obéir, mais *à Dieu, que cet homme représente,* comme nous le dirons plus tard. Obéir à un homme comme homme, c'est ou faiblesse ou bassesse d'âme, mais obéir à un homme qui tient, pour moi, la place de Dieu et qui a été légitimement désigné comme tel et établi mon supérieur d'après des règles approuvées par l'Église interprète de la volonté divine, c'est alors *grandir, c'est régner.*

3. *En tout ce qui est conforme aux règles et en tout ce qui conduit à la fin de l'Institut.*— C'est l'objet du vœu d'obéissance et l'autorité des supérieurs est donnée pour le maintien de la règle et l'avancement du religieux dans la perfection suivant les règles de l'institut.

4. C'est *au supérieur* seul que le *vœu d'obéissance* nous oblige de nous soumettre, la *vertu même d'obéissance* n'exige pas autre chose par elle-même ; mais cette vertu, pour être parfaite, nous demande encore la *soumission à nos égaux et à nos inférieurs* en tout ce qui n'est pas contraire à nos obligations, surtout dans le support de leur faiblesse et dans les marques constantes d'une charité empressée et affectueuse.—Sans doute, pour le *bien de*

la communauté et la réussite de telle ou telle chose, il importerait peu bien souvent que cette chose fût faite comme le veut la sœur qui travaille avec vous ou comme vous le voulez vous-même, mais l'acte de renoncement que vous pratiquez en soumettant simplement votre manière de voir importe beaucoup *à votre perfection*. Se plier, en vue de Dieu, à tout ce qui n'est pas mauvais dans les désirs et les volontés des autres, c'est observer ces paroles de l'apôtre : *Avant toutes choses ayez les unes pour les autres une complaisance réciproque et une charité continuelle*. (S.Pierre 4.) Cette obéissance de perfection exige chaque jour de réels et pénibles sacrifices, mais, continue l'apôtre, combien de tels sacrifices sont précieux ! ils ont la vertu de couvrir la multitude de nos fautes et de nous en obtenir le pardon.

CHAPITRE SECOND.

NÉCESSITÉ DE L'OBÉISSANCE.

I.

La nécessité de l'obéissance est fondée, pour tous en général, sur l'autorité de Dieu qui la commande.

Dieu est le souverain maître de toutes les créatures ; elles dépendent toutes de lui pour

leur existence et pour *leur conservation ;* il est donc juste qu'elles dépendent de lui pour *leur conduite* et qu'elles se soumettent à sa divine volonté ; Dieu n'a pas pu ne pas exiger cette soumission de sa créature. Or, la volonté de Dieu nous est manifestée ici-bas par ceux qu'il a lui-même établis pour cette manifestation et que nous appelons *nos supérieurs.* Leur résister, dit S. Paul, *c'est résister à Dieu ;* c'est se révolter contre l'ordre établi sur la terre, comme nous l'enseigne Jésus-Christ lorsqu'il dit à ses apôtres : *Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise* (Luc X). Comme les envoyés d'un prince parlent et agissent en son nom, de même c'est au nom de Dieu que parlent et agissent les supérieurs. *Tout ce qu'ils nous commandent,* dit S. Bernard, nous *devons le recevoir avec respect et soumission.* Dieu a établi entre lui et nous cette *autorité intermédiaire*, et comme il se sert du soleil pour nous éclairer et des sacrements pour nous sanctifier, de même il se sert des supérieurs pour nous conduire et nous diriger.

II.

La nécessité de l'obéissance est fondée sur notre nature qui, par elle-même, est dépendante.

L'homme ne peut vivre isolé ; il a besoin, et pour son corps, et pour son intelligence, et pour son cœur, et pour sa vie toute entière, il a besoin de presque tous les êtres de la créa-

tion ; et ce n'est qu'à la condition de cette subordination entre les créatures que la paix, l'ordre et même la vie peuvent régner sur la terre.

Le désordre suivrait nécessairement l'infraction de cette loi, et, selon les paroles de l'Evangile, là où elle est violée, règnent le trouble et la désolation. Aussi *l'âme du juste médite et observe l'obéissance, se souvenant que celui qui est élevé en a d'autres au-dessus de lui et qu'il y a encore au-dessus un souverain Maître qui commande à tous.* (Prov. xv et v.)

III.

La nécessité de l'obéissance est fondée sur la doctrine et l'exemple de Jésus-Christ.

Il faudrait ici retracer la vie tout entière de notre Maître et Sauveur Jésus qui, pendant toute sa vie mortelle, n'a *réellement fait qu'obéir et qu'enseigner l'obéissance.*—S. Paul a exprimé cette pensée avec une remarquable énergie : *Lui qui était Fils de Dieu*, dit-il, *il n'a pas laissé d'apprendre l'obéissance.* (Heb. v, 8) Non certes, un Dieu ne peut obéir ; lui infiniment puissant et infiniment sage ne peut recevoir ni loi ni conseil d'aucun être ; et cependant *il a voulu* être dirigé et être commandé et il est venu *apprendre ces leçons* parmi les hommes, et il les a tellement comprises et aimées que sa vie entière se résume dans ces trois mots : *il était soumis.*

Allez avec S. Bernard aux deux *stations* qui commencent et finissent la vie de Jésus-Christ et demandez-vous avec lui : *Qui est celui qui obéissait ?—A qui obéissait-il ?—Pendant combien de temps a-t-il obéi ?—Jusqu'où a-t-il obéi ?* —Et ce n'était pas seulement à la très sainte Vierge, sa mère, et à S. Joseph qu'il obéissait ; cette obéissance lui était douce, il était tant aimé ; mais il obéissait à Pilate qui le condamnait injustement, aux bourreaux qui le torturaient parce qu'il voyait en eux les ministres de la justice de son Père.—Osez, après cela, dire *non* à un commandement qui vous sera fait.

Ecoutez-le ce maître vous disant que celui qui fait la *volonté de son père*, quel que soit l'organe qui manifeste cette volonté, est pour lui *un frère, une sœur ;* et lui est aussi cher que *sa mère* ; (Mat. XII, 50.) Ecoutez-le encore : *Si quelqu'un m'aime* il m'obéira, *il gardera ma parole, il observera mon commandement et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous établirons notre demeure en lui.* (Joa. XIV, 23.)

Il faut renoncer à être disciple de Jésus-Christ, il faut renoncer à l'aimer, ou il faut obéir.

IV.

La nécessité de l'obéissance est fondée, spécialement pour les religieux, sur les engagements qu'ils ont contractés par leurs vœux.

L'obéissance résume tous ces engagements ; et dans quelques ordres religieux, *les Char-*

treux et les Bénédictins entr'autres, on ne fait à la profession que le seul vœu *d'obéissance.*— Ce vœu, dit S. Thomas, est le plus important et le *plus essentiel* des vœux de religion ; c'est qu'il comprend tous les autres et n'est lui-même compris dans aucun ; car bien qu'une religieuse s'oblige par des vœux particuliers à pratiquer la pauvreté et la chasteté, ces deux obligations, dit le S. Docteur, ne laissent pas d'être encore comprises dans le vœu d'obéissance, par lequel elle s'oblige généralement à observer tout ce qui lui est commandé.

V.

La nécessité de l'obéissance est fondée sur la faiblesse de notre volonté.

La sainteté dépend de notre volonté. —Elle est *bonne* sans doute, elle est *ardente*, elle est *sincère*, la volonté de la religieuse le jour où elle prend ses engagements au pied de l'autel, mais que cette religieuse ne compte pas trop sur elle-même.

1. La volonté humaine est par sa nature *changeante*, *facile à affaiblir et à être déterminée*; l'obéissance seule sait à propos la retenir ou la stimuler et la faire marcher d'un pas égal. La religieuse de bonne volonté s'est détachée de tout, des biens, des honneurs, des plaisirs, il lui reste encore quelque chose à faire : *se détacher de sa volonté propre pour s'attacher à la volonté divine*, c'est là ce que, seule, peut faire l'obéissance.

2. La volonté humaine est facile *à être aveuglée* ; qui lui servira de guide quand il faudra qu'elle se décide sur la valeur de tel acte ou sur l'opportunité de telle décision ?

Sera-ce la direction intérieure de l'Esprit-Saint ? Certes, celui que Dieu conduit lui-même est heureux ; c'est la direction la plus parfaite, la plus douce, la plus forte, mais aussi, c'est celle qui est la plus sujette à l'illusion du propre esprit ou de l'esprit mauvais.

Sera-ce une voix intérieure, une révélation ? Comment savoir d'une manière sûre que cette voix est celle de Dieu et que cette révélation n'est pas le produit de l'imagination ?

Seule, l'obéissance donne une assurance absolue pour toutes les positions dans lesquelles l'âme peut se trouver.

C'est un article de foi, dit le P. Neveu, que j'obéis à Dieu et que je fais sa volonté quand j'obéis à mon supérieur, pourvu qu'il ne me commande rien de contraire à la loi du Seigneur,—et je suis plus sûr que je fais la volonté de Dieu quand elle m'est intimée par la voix de mon supérieur que si elle m'était intimée *par le ministère d'un ange* ; je dis plus, j'en suis plus sûr que si *Jésus-Christ* me le faisait lui-même connaître par une révélation particulière, car il ne serait pas de la foi que l'ange ou Jésus-Christ me parlassent et je pourrais être sujet à l'illusion en les suivant ; c'est sur le principe que Ste Thérèse, cette religieuse si sage et si éclairée, lorsque Jésus-Christ, lui étant apparu, lui eut ordonné quelque chose

qui paraissait contraire à ce que lui avait ordonné son confesseur, prit le parti *d'obéir à son confesseur*, disant à Notre-Seigneur avec autant de liberté que de respect : *Quoique je sache, mon Dieu, que c'est vous qui me parlez et que j'aie toute l'inclination possible de vous obéir, cependant il n'est pas de foi que c'est vous qui me parlez, mais il est de foi que c'est mon Dieu qui me parle par la bouche de mon confesseur puisqu'il tient sa place.*

VI.

La nécessité de l'obéissance est fondée sur l'impossibilité de conserver, sans elle, l'ordre dans une communauté.

Tout corps moral, comme tout corps matériel, doit posséder un centre auquel viennent se rattacher les différents membres qui composent ce corps.

Dans un corps moral, ce centre s'appelle *l'autorité* ; et *l'obéissance* est le lien qui rattachant les membres à ce centre, permet à ce corps de vivre et de fonctionner. Ôtez *l'obéissance* d'un Etat ou d'une armée, bientôt l'un et l'autre n'existeront plus. Il en serait de même d'une communauté dont les membres ne voudraient pas obéir.

En *l'unité* est la beauté, la force et la vie ; en dehors de l'unité, c'est *le désordre*, c'est *l'impuissance*, c'est la *mort*.

Une communauté n'a donc de beauté, de

force, de vie qu'autant qu'il y a en elle *le principe d'unité* résultat de l'obéissance des inférieurs aux supérieurs particuliers, des supérieurs particuliers aux supérieurs majeurs.— Pour toute communauté le gage infaillible de sa durée, sa base, sa clef de voûte, son élément constitutif, c'est l'obéissance.

Mais aussi, avec l'obéissance de tous les membres qui la composent comme une maison devient puissante! comme le travail qui s'y fait est utile pour tous! Chacun a son emploi, et comme cet emploi a été donné à chaque membre selon son aptitude et que, par vertu, chaque membre l'a accepté volontiers, il s'en acquitte avec zèle, il ne fait que ce qu'il a à faire et il le fait bien parce qu'*il sait* le faire et qu'*il veut* le faire: il en résulte à la fin de la journée une somme prodigieuse de travaux dont tout le monde profite et qui, loin de fatiguer, laisse la paix et la joie.

CHAPITRE TROISIÈME.

GRANDEUR DE L'OBÉISSANCE.

L'OBÉISSANCE EST GRANDE DANS SON OBJET.

L'objet de l'obéissance c'est *Dieu*, Dieu à qui la religieuse obéit dans la personne de *sa supérieure* et de *son confesseur*. Ils ne sont pas

seulement les représentants de Dieu pour elle, mais, quoique avec des pouvoirs différents, ils sont pour elle *Dieu lui-même.*

I. Ecoutez cette belle page de Mgr Gay sur *les supérieurs* et voyez quels magnifiques horizons elle ouvre devant vous.

" Le jour où, selon la forme prescrite par vos Constitutions, un supérieur quelconque a été régulièrement établi dans sa charge, au nom de Dieu source de tout pouvoir, au nom du Souverain Pontife, vicaire du Christ en terre, principe de toute juridiction, et supérieur premier de tous les religieux, il s'est passé dans votre monastère quelque chose d'analogue à ce qui se produit sur l'autel au moment de la consécration. Je veux dire que, comme à l'instant où le prêtre qui tient le pain achève la formule sacrée, Jésus-Christ, Homme-Dieu, prend la place de ce pain et se rend substantiellement présent sous les espèces sacramentelles ; de même dès que toutes les conditions canoniques de l'élection ou de la nomination se sont trouvées remplies, Dieu s'est rendu réellement présent d'une présence toute particulière dans la personne du supérieur choisi. Ici et là, ç'a été pour le sens humain un pur mystère de foi ; mais, ici comme là, ç'a été en soi-même une réalité toute divine.

Vous savez ce que le Seigneur disait à Salomon le jour où l'on célébra la dédicace du Temple : " J'ai exaucé ta prière et accueilli " ta supplication : c'est pourquoi j'ai sanctifié

" cette maison que tu m'as librement cons-
" truite. J'y poserai mon nom, mon autorité,
" ma sagesse ; mes yeux et mon cœur seront
" ici tous les jours." Tout supérieur religieux est, lui aussi, un temple : le jour de son institution est celui où ce temple est dédié. Dieu pose en lui son pouvoir, sa raison, sa force ; il fixe en lui ses yeux et son cœur : ses yeux, pour veiller sur toutes les âmes qu'il lui confie ; son cœur, pour s'incliner vers elles ; ses yeux pour les conduire, son cœur pour les aimer. Tout supérieur devient ainsi une sorte de sacrement humain dont les apparences, il est vrai, restent, comme celles de l'Eucharistie, petites, fragiles et misérables, mais qui, comme celles du pain consacré, contiennent réellement Dieu pour le transmettre aux hommes. Dieu est dans l'eau du baptême pour régénérer l'âme et lui communiquer la vie surnaturelle ; il est dans le saint chrême pour faire croître cette âme et la rendre divinement virile ; il est dans la sentence du prêtre pour remettre les péchés à qui vient les confesser avec les dispositions requises ; il est substantiellement sous les espèces du pain et du vin pour entretenir cette vie de la grâce, que le baptême nous donne et que la pénitence répare après que le péché l'a détruite. Vous croyez tout cela sur la parole du Christ : croyez donc, sur cette même parole, que, par la même vertu à laquelle rien n'est impossible, Dieu est présent dans cette créature, investie du pouvoir ; et comprenez, vous tous spécialement

qui vivez en religion, que la fin de cette présence de grâce est de vous façonner à la sainteté et de vous conduire sûrement dans ce chemin de la perfection où l'état embrassé par vous vous engage.

Vous êtes dans l'inquiétude, votre conscience est embarrassée ; vous avez perdu votre chemin, vous doutez de votre devoir et de la volonté de Dieu sur vous : à la bonne heure, que vous alliez alors vous prosterner devant le tabernacle, ou, mieux encore, communier s'il se peut : vous recevrez là mille grâces, puisque vous y trouvez et y recevez Jésus. Mais si définitivement vous n'aviez que l'Eucharistie pour éclairer vos doutes, est-ce que, vingt fois contre une, vous ne quitteriez pas l'autel dans le même état d'incertitude où vous y êtes venues ; et s'il vous semblait même en rapporter quelque décision pratique, ne risqueriez-vous pas toujours d'être le jouet d'une illusion ? Jésus, en effet, n'est pas là pour résoudre des difficultés et trancher des cas de conscience ; il y est pour nourrir les âmes et les vivifier divinement. C'est pourquoi, connaissant vos nécessités et soigneux d'y pourvoir, il vous a fait, dans chacun de vos supérieurs une sorte d'Eucharistie parlante ; et lorsque, comme Saul sur le chemin de Damas, vous lui adressez cette question qui est la grande question de la vie, pour ne pas dire l'unique, et que nous sommes amenés à répéter presque à chaque pas : " Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? " il vous répond

comme au futur apôtre : " Va trouver cet homme qu'on appelle Ananie, " mon prêtre, mon voyant, ma bouche humaine ; c'est lui qui te dira tout ce que tu as à faire. Va donc, âme qui hésites et m'interroges, va trouver ton père ou ta mère ; expose-leur ton embarras, ils t'en sortiront ; confie-leur ton attrait, ils le vérifieront ; raconte-leur ta tentation, ils la dissiperont ; enfin, ce que je veux, ce que j'attends de toi, ce que, pour m'être agréable, tu dois présentement penser, vouloir et faire, ils te le déclareront. " Qui les écoute m'écoute ; " qui leur obéit m'obéit, si bien qu'en faisant leur volonté, tu seras toujours sûre de faire la mienne.

De plus, quand tu aurais la pureté de saint Jean ou la ferveur de Madeleine, tu ne pourrais cependant communier qu'une fois le jour, et le fais-tu chaque jour ? Mais grâce à ma présence dans le pouvoir qui te gouverne, tu peux cent fois dans la journée recourir à moi, m'aborder, m'entretenir, m'entendre et recevoir ainsi la lumière que tu cherches. Par là, il n'y a rien de ta vie que tu ne puisses me soumettre et faire régler par moi ; que je ne puisse dès lors ajuster à mes desseins, marquer de mon empreinte, pénétrer de ma sève, et rendre éternellement l'objet de mes complaisances. Par là, je veux dire par cette foi qui me découvre à toi sous l'enveloppe de tes supérieurs, et par l'obéissance que tu me rends en leur personne, tu n'es plus jamais seule ici-bas. Je disais dans les jours de ma

vie voyagère : " Mon Père qui m'a envoyé ne " m'a pas laissé seul ; mais, demeurant tou- " jours avec moi et en moi, il opère vraiment " toutes mes œuvres " ; l'obéissance où tu vis étend jusqu'à toi le mystère de cette compagnie et le bienfait de cette assistance. Elle réalise en perfection ce que j'ai promis dans l'Evangile, à savoir de demeurer avec les miens jusqu'à la consommation des siècles. Et c'est de quoi j'ai dit aussi que le bon pasteur, ayant appelé ses brebis par leur nom et les ayant fait sortir de la bergerie, passe devant pour marcher à leur tête, de telle sorte qu'elles entendent sa voix et n'ont plus qu'à le suivre."

II. Cette doctrine, si belle et si rassurante, s'applique d'une manière spéciale *au confesseur* à qui le bon Dien a confié le soin de notre âme.—En lui aussi, l'obéissance vous montre *Dieu.*

Dans les communautés ce n'est pas la religieuse qui choisit son confesseur comme elle pouvait le faire dans le monde, *on le lui choisit.* (1) Et ce choix qui pour la nature a parfois quelque chose de *dur* est, au point de

(1) Dans le monde la sympathie, l'attrait naturel, l'amour-propre quelquefois pouvaient nous conduire à un confesseur.—En religion la foi seule nous y conduit.

Dans le monde nous ne pouvions être absolument sûrs que le confesseur choisi par nous était celui que Dieu nous destinait.—En religion cette assurance est devenue certaine par le choix de l'évêque.

Dans le monde nous pouvions nous attacher à notre

vue de la foi, une nouvelle preuve de l'amour de Dieu et un nouveau moyen, pour l'âme, de témoigner à Dieu sa confiance et son abandon, et de pratiquer envers lui l'obéissance la plus complète, la plus soumise, la plus respectueuse.

Le confesseur, dans le tribunal sacré, est par rapport à Jésus-Christ ce que, dans la sainte Eucharistie, sont les saintes espèces par rapport à Jésus-Christ lui-même qu'elles voilent à nos yeux.—Ici le prêtre est réellement Jésus-Christ qui vous écoute et Jésus-Christ qui vous parle, il est près de vous *l'extension de Jésus-Christ.*

C'est du prêtre qu'il a été dit et dans une rigoureuse vérité : *Il est un autre Jésus-Christ.* Plus puissant que les anges qui peuvent bien garder les âmes, mais ne peuvent enlever un seul péché du monde ; plus puissant que la très sainte Vierge Marie elle-même qui sans doute a plus de crédit que lui, mais a moins d'autorité, qui peut accorder des grâces sans nombre, mais ne peut donner une absolution.

Les voilà, *votre supérieur et votre confesseur*, les deux créatures *en quelque sorte divinisées*

confesseur par un sentiment toujours pur sans doute mais qui risquait de diminuer l'effet de la grâce.—En religion le changement fréquent de confesseur empêche ou détruit rapidement ces attaches.

Dans le monde nos confessions pouvaient être plus douces et plus consolantes.—**En religion elles sont plus fortes et plus sanctifiantes.**

en face desquelles vous place l'obéissance! N'êtes-vous pas heureuse et fière de leur obéir?

II.

L'OBÉISSANCE EST GRANDE DANS SA NATURE.

L'obéissance est *plus que le sacrifice* (1 Rois xv, 23), ou mieux elle est elle-même le plus grand sacrifice après celui du calvaire.

Le sacrifice suppose *une victime*, or l'obéissance fait de l'homme tout entier une *hostie vivante*, *sainte*, *agréable à Dieu*; et ce n'est pas seulement le *corps* de l'homme, mais *son âme*, *son cœur*, *sa volonté*, *tout ce qu'il a de plus intime et de plus précieux*, qu'elle offre et qu'elle immole à la gloire et à la volonté de Dieu.

Le sacrifice met la victime *à la disposition totale* du sacrificateur; l'obéissance met l'âme religieuse *à la disposition totale* de Dieu par le ministère de son supérieur qui a sur elle tout le pouvoir de Dieu, jusqu'à celui de l'envoyer à la mort si cette mort était nécessaire pour sauver l'âme ou même le corps du prochain.

Le sacrifice suppose une victime amenée à l'immolation malgré elle; l'obéissance suppose une victime qui vient librement, volontairement et joyeusement s'offrir *au glaive des préceptes* comme l'appelle S. Grégoire.

Ce sacrifice n'est pas, comme les autres sacrifices, une immolation qui dure quelques heures, c'est une immolation de toute la vie

de tous les jours, de toutes les heures ; une immolation renouvelée, une immolation qui quelquefois sans doute a sa douceur, mais qui souvent aussi fait sentir tout ce qu'il a d'amer et de déchirant. Et la religieuse, comme la victime et plus que la victime, doit être muette ; elle ne laisse échapper de ses lèvres que cette parole qui est un cri de paix et d'amour : *Fiat !*

CHAPITRE QUATRIÈME.

PUISSANCE ET BIENFAITS DE L'OBÉISSANCE.

I.

L'OBÉISSANCE DÉIFIE L'AME.

L'obéissance fait devenir l'homme l'enfant de Dieu, l'héritier de Jésus-Christ. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous apprend l'étroite union que par l'obéissance une âme contracte avec lui.

Celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, dit-il, *celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère* (Math. XII, 50). Cette parole, quelque étrange qu'elle paraisse, se conçoit facilement. *Obéir* à Dieu c'est se dépouiller de son esprit à soi, de ses sentiments, de sa volonté pour mettre à leur place l'esprit, les sen-

timents, la volonté de Dieu : c'est, comme le dit énergiquement Clément d'Alexandrie, *être un Dieu revêtu de chair*. Nul peut-être n'a mieux compris cette vérité que S. Ignace, l'illustre fondateur de la Compagnie de Jésus, celui qu'on a appelé *le grand saint de l'obéissance.*

" L'obéissant, écrivait-il, dépasse le niveau de la condition humaine et s'élance puissamment jusqu'au plus haut degré de la gloire et de la dignité. Se dégageant des chaînes de sa propre nature, il s'unit par des liens serrés et de la manière la plus intime à Dieu le bien souverain, dont il revêt ainsi la nature ; et comme c'est la coutume de Dieu de remplir l'âme de l'homme dans la mesure où il la trouve libre de ce qui s'oppose à ses effusions, c'est-à-dire de sa volonté propre, il s'ensuit que quiconque en vient à cette parfaite obéissance est en droit d'emprunter à l'Apôtre cette parole qu'on peut nommer la formule de la sainteté : *Je vis, non plus moi, mais Jésus est en moi.*"

II.

L'OBÉISSANCE REND LA RELIGIEUSE EN QUELQUE SORTE IMPECCABLE

1. *L'obéissance prévient le péché* en nous délivrant de notre volonté propre, qui est la principale source de toutes nos fautes. La force du démon réside surtout dans *notre propre volonté*, qu'il tâche de nous faire faire par toutes sortes de moyens. —Notre force à nous a

contraire réside dans la *volonté de Dieu* sur laquelle nous nous appuyons et qui nous rend inébranlables.

Comme notre volonté est aveugle et portée au mal, dit Bourdaloue, il lui faut *un guide* qui la conduise et *un frein* qui la retienne. Or l'obéissance lui sert de l'un et de l'autre en la tenant étroitement liée à la volonté divine. Sous la conduite de cette volonté, toujours droite et toujours sainte, je suis en sûreté, parce que je ne puis m'égarer tant que je marche dans le chemin où Dieu m'appelle.

2. *L'obéissance rend l'âme victorieuse. L'homme obéissant*, dit le S.-Esprit *ne parlera que de victoires*. (Prov. XXI, 28.)

Victoire sur les mauvaises habitudes. — S. Augustin, dans ses *confessions*, se plaint de ce que, rempli de défauts, il n'avait pas trouvé une main charitable qui l'aidât à s'en défaire. Un supérieur zélé ne l'eût pas laissé sans conseils, sans réprimandes, sans punitions, et s'il eût été docile, que de péchés il aurait évités, que de mérites il aurait amassés !

Victoire sur le démon. — La présence et surtout la parole d'un supérieur font sur le démon l'effet de la présence et de la parole de Dieu. Les premières pensées qu'il suggère à l'âme qu'il veut entraîner sont celles-ci : *On ne le saura pas, —ne le dis pas, —ne le dis pas tout entier*. L'obéissance est pour la religieuse l'ange Raphaël qui accompagnait Tobie ; elle la mène à travers la vie et la ramène en sûreté dans sa patrie du ciel ; elle écarte ou elle

dompte les ennemis qui se rencontrent ; elle est son guide, son défenseur, son pourvoyeur, de telle sorte qu'arrivée au ciel, la religieuse peut dire à Dieu : *C'est à l'obéissance que je dois d'être près de vous.*

Victoire sur les tentations.— L'expérience nous prouve qu'une *tentation simplement découverte* n'a plus de danger. Ou elle se dissipe promptement, ou elle se montre tellement futile, déraisonnable, honteuse,—telle qu'elle est du reste, — qu'on la méprise et qu'on en est facilement victorieux.

Victoire sur Dieu lui-même.— Si au jour du jugement, dit S. Liguori, Jésus-Christ vous demandait compte de ce que vous aurez fait en obéissant à votre directeur, dites-lui : *Seigneur ! j'ai fait cela pour obéir à votre ministre comme vous me l'aviez imposé* ; Jésus-Christ ne pourra pas vous condamner. — S'il vous demandait pourquoi vous n'avez pas fait une pénitence plus austère, une oraison plus longue ; pourquoi vous avez omis telle œuvre de charité ? Dites-lui, si vous avez agi par obéissance : *Seigneur, c'est parce que vous me l'avez ordonné vous-même par mes supérieurs* : et Jésus-Christ ne pourra pas vous condamner ; mieux que cela, il vous récompensera.

III.

L'OBÉISSANCE EMBELLIT, ENRICHIT, SURNATURALISE TOUTES NOS ACTIONS.

1. Une âme obéissante est sûre de faire constamment la volonté de Dieu. Supposons que par un effet de la bonté divine notre ange gardien, se montrant à nous sous une forme visible, nous dise en toutes circonstances : *Dieu veut de toi telle chose à cette heure, il le veut de telle manière, je suis près de toi pour te venir en aide*, n'est-il pas vrai que nous ferions avec empressement et bonheur tout ce qu'il nous dirait ?

L'obéissance est cet ange ; et quand nous faisons ce que nous commande l'obéissance, nous sommes aussi sûrs de faire la volonté de Dieu que l'était Jésus à Nazareth et que l'étaient les apôtres instruits par Jésus-Christ.

2. Une âme obéissante donne à tous ses actes une valeur prodigieuse aux yeux de Dieu. Les *moindres actions* faites par obéissance ont une valeur infinie devant Dieu et les *plus grandes* faites sans obéissance ne sont rien, à ses yeux.— *Manger et boire sobrement* avec obéissance est une œuvre grande et méritoire devant Dieu : *jeûner au pain et à l'eau* pendant une année entière sans obéissance n'est rien à ses yeux.—*Nettoyer un objet vulgaire ou balayer une chambre* par obéissance,

est une grande œuvre devant Dieu ; *parcourir* sans obéissance *le monde entier pour y prêcher l'Evangile* n'est rien devant ses yeux.

Après tout, ce que nous appelons *grand* qu'est-ce donc aux yeux de Dieu ? Qu'est-ce à nos yeux que ce château de cartes qu'un enfant élève devant nous, auquel il s'intéresse vivement, dont il est fier et que nous regardons à peine ? Aux yeux de Dieu, nos grandes entreprises, nos œuvres gigantesques sont moins que ce château de cartes. C'est *l'amour* avec lequel on la fait qui donne une valeur à une action quelconque : *aimer* et *obéir* sont une même chose.

Aimer, c'est chercher à deviner et à comprendre la volonté de Dieu et s'efforcer de l'accomplir, or, c'est cette volonté divine qui élève toute action à un ordre surnaturel. Les plus communes, elle les ennoblit ; les plus indifférentes, elle les sanctifie ; les plus saintes elle en rehausse le mérite et le prix. Il n'y a rien de ce qu'une créature peut naturellement faire ici-bas qu'elle n'ait le secret de rendre saint, spirituel, agréable à Dieu, méritoire. Le dehors, le dedans, tout ce qu'elle touche prend vie et vie immortelle.

3. Une âme obéissante arrive infailliblement et en peu de temps à une parfaite sainteté.

La première raison se tire de la nature même de la sainteté ou de la perfection. *Être saint* c'est *uniquement faire en tout la volonté de Dieu.* Or, une âme obéissante ne désire

rien, ne cherche rien, ne fait rien que ce que Dieu veut ; elle se lève quand Dieu le veut, elle se couche quand Dieu le veut, elle travaille, elle prie, elle se repose quand Dieu le veut... Elle doit donc nécessairement devenir *sainte* et le devenir en peu de temps.

La seconde raison se tire de la conduite de Dieu. Dieu aime une âme obéissante.— L'enfant qui obéit est toujours aimé, celui qui obéit le plus est aimé le plus.—Dieu agit avec elle comme une mère agit avec son petit enfant ; il la dirige, il la conduit, il la défend, il prend soin de tout ce qui la regarde. L'enfer et la terre peuvent se conjurer contre elle, elle est sous la protection d'un Dieu infiniment bon, puissant et miséricordieux, elle peut vivre et mourir en paix !

IV.

L'OBÉISSANCE EST LA MÈRE, LE SOUTIEN, LA GARDIENNE, LA CONDITION, LE COMPLÉMENT DE TOUTES LES VERTUS.

Sans l'obéissance, toutes les œuvres, même bonnes en elles-mêmes, n'ont, *en réalité*, aucune valeur devant Dieu. Sans l'obéissance, dit un écrivain ecclésiastique, la charité elle-même est fausse et réprouvée de Dieu, le martyre lui-même ne lui est pas agréable. C'est déplaire à Dieu que de l'aimer autrement qu'il le prescrit. Sans obéissance, il y

a révolte au moins sous quelque rapport ; et la révolte c'est le péché.

L'obéissance, dit expressément S. Augustin, *est la mère et le principe des vertus*. Elle les fait toutes germer et, comme nous l'avons dit, elle change même *en vertu* ce qui ne l'était pas.

On ne peut dire, d'une manière absolue, qu'elle est la *plus grande des vertus*, mais elle les suppose toutes, elle les fait pratiquer toutes, elle les complète toutes.

Elle fait pratiquer *la foi* dans ce qu'elle a de plus grand en montrant Dieu dans la personne d'un supérieur.

Elle fait pratiquer *l'espérance* en faisant attendre la paix, le conseil, la direction de la parole d'un supérieur sur qui elle compte comme sur la parole de Dieu.

Elle fait pratiquer *la charité* dans ce qu'elle a de plus surnaturel en respectant et aimant son supérieur non pas à cause de ce qu'elle voit en lui, mais à cause de Dieu qu'il représente ; et en se donnant avec générosité à toutes les œuvres de miséricorde, de zèle ou de dévouement que ce supérieur demande.

Elle fait pratiquer *l'humilité* en soumettant même son jugement à celui de son supérieur.

Elle fait pratiquer *la prudence* en n'agissant jamais sans être appuyée sur la parole de son supérieur qu'elle regarde comme infaillible pour le salut de son âme.

Humilier son front devant la majesté suprême de Dieu, c'est *obéir*. – Craindre d'offenser le Dieu des miséricordes et d'encourir les

châtiments du Juge suprême, c'est *obéir*.— Nourrir dans son cœur des aspirations ferventes pour le Dieu de charité, c'est *obéir*.— Verser des secours dans la main du pauvre et des consolations dans le cœur de l'affligé, c'est *obéir ;* car tout cela est ordonné.

Qu'elle est donc puissante, féconde, désirable cette vertu d'obéissance !

Pourquoi s'en étonner, c'est la vertu spéciale de Jésus-Christ : *Il a été soumis ?*

CHAPITRE CINQUIÈME.

BONHEUR DE L'OBÉISSANCE.

On peut dire de l'obéissance ce que le S. Esprit dit de la sagesse : *Tous les biens me sont venus avec elle.* (Sag. VII, 11.)

L'obéissance apporte *à l'esprit la lumière ;* et l'esprit sait où il doit aller, il sait ce qu'il doit faire.—Elle lui apporte la *sécurité*, et l'esprit sait qu'avec elle, il ne se trompe jamais, il ne s'égare jamais et que si, abandonnant momentanément son guide, il venait à se tromper de route, il le retrouvera toujours prêt à le ramener.

L'obéissance apporte *au cœur le repos dans l'affection.* Celui à qui il obéit, c'est Dieu, et il lui obéit parce qu'il l'aime ; et Dieu à son

tour aime ce cœur soumis, empressé, dévoué ; et comme Dieu est toujours aussi beau, aussi bon, aussi miséricordieux, aussi juste, le cœur ne se lassera jamais de l'aimer à son tour, et la paix demeurera toujours dans le cœur.

L'obéissance apporte *à la volonté la force et la constance ;* la volonté s'appuie sur Dieu et Dieu ne pouvant être ébranlé, elle participe de cette éternelle immutabilité. Elle ne veut que ce que Dieu veut, et comme Dieu veut toujours ce qui est bien et qui est bon, elle vit heureuse au milieu de cette atmosphère de paix, de lumière et de beauté

Précisons avec clarté ce que nous venons d'énumérer seulement pour mieux comprendre le bonheur que procure l'obéissance.

I.

Puisque l'obéissance est *l'ordre*, l'accomplissement de la volonté de Dieu, le lien qui attache à Dieu, l'amour qui porte notre volonté à Dieu, et l'amour qui attire la volonté de Dieu à nous,—il s'ensuit comme conséquence nécessaire que l'obéissance est *notre bien*, *notre paix*, *notre sécurité*, *notre repos*, *notre bonheur ;* en un mot, l'obéissance est pour nous *le ciel sur la terre.*

II.

Puisque l'obéissance nous montre *Dieu* dans nos supérieurs, Dieu infiniment juste, infini-

ment miséricordieux, infiniment compatissant et bon et qu'elle nous porte à aimer Dieu et tout ce que fait Dieu, puisque, comme nous l'avons dit, *obéir et aimer ne sont qu'une même chose*,—il s'ensuit comme conséquence nécessaire que tout ce que *nous disent* nos supérieurs, tout ce que *nous font* nos supérieurs : *un reproche*, *un châtiment*, *un refus*, alors même qu'au *premier abord tout cela nous paraît injuste*,—nous laisse dans *la paix* avec la conviction que Dieu a droit de faire ce qu'il fait et que ce qu'il fait est toujours bon et utile à notre âme.—L'obéissance apaise les agitations *du cœur* en l'attachant à la volonté immuable de Dieu, elle arrête les troubles que produit dans *l'esprit* la multitude des pensées par cette unique pensée : *Dieu le veut !*

III.

Puisque l'obéissance est le produit de l'amour, elle finit toujours, quand elle est vraie, par attirer l'amour, et par établir entre les supérieurs et les inférieurs ces rapports de commandement et d'obéissance qui ne sont qu'un échange réciproque de procédés d'affection et de bienveillance. Comment une supérieure n'aimerait-elle pas une sœur toujours disposée à faire ce qui lui est commandé et toujours souriante et gracieuse devant un ordre quel qu'il soit ? Comment ne serait-elle pas pour elle plus prévenante, plus douce, plus mère en un mot,—et de son côté comment

une sœur ainsi traitée n'aimerait-elle pas sa supérieure et ne chercherait-t-elle pas à lui faire plaisir en tout ? Une maison où l'obéissance serait ainsi comprise serait *un paradis.*

IV.

Puisque l'obéissance remet la volonté de l'inférieur entre les mains du supérieur qui en répond devant Dieu, quelle sécurité pour celui qui obéit ! " L'obéissance, dit S. Jean Climaque est *une vie* sans sollicitude, *une navigation* sans danger, *un voyage* fait en dormant.—Vivre sous l'obéissance, c'est *placer son fardeau sur l'épaule des autres*, c'est *nager appuyé sur leurs bras* et se laisser ainsi aller doucement, sans crainte et sans péril, jusqu'à l'éternité. C'est surtout à la mort, dans ce moment où le démon s'efforce de nous jeter dans le désespoir par le souvenir de nos fautes passées, que l'obéissance nous procure les plus ineffables consolations. Heureuse l'âme qui peut se dire : " Qu'est-ce donc que Dieu pourrait condamner en moi, puisque j'ai fait constamment sa volonté en faisant celle de mes supérieurs ? J'ai sans doute beaucoup de fautes à me reprocher dans ma vie passée, mais le sacrifice que j'ai fait à Dieu tant de fois de mon être tout entier a, j'en suis sûre, tout effacé. Jésus, mon Sauveur, a dit que *beaucoup de péchés sont pardonnés à qui a beaucoup aimé*, or je l'ai bien aimé ce Sauveur puisque c'est par amour pour lui que j'ai

renoncé pendant tant d'années à ma volonté et à mon jugement pour me conformer en tout à sa volonté à lui manifestée par mes supérieurs. Non, non, mon Dieu, vous ne repousserez pas celle qui vous a toujours obéi."

V.

Après ces réflexions, ne pouvons-nous pas dire avec le P. Giraud : " L'obéissance est pour la religieuse une *mère*, une *nourrice*, une *amie*, une *protectrice*, une *puissante médiatrice* ?

Une *mère*.—C'est elle qui l'a engendrée à la vie religieuse ; elle qui l'a portée dans son sein pendant son noviciat ; elle qui lui a donné naissance au jour heureux de sa profession : elle qui l'accompagnera pendant toute sa vie, qui sera près de sa couche à son lit de mort et qui la mènera par la main auprès du Souverain Juge.

Une *nourrice*.—L'obéissance, avec le lait de ses bons conseils et de son encouragement, la fait grandir dans la vie qu'elle lui a donnée comme mère.

Une *amie*.—Dans ses peines, l'obéissance la console ; dans ses tentations, elle la soutient ; dans ses chutes, elle la relève.

Une *protectrice*. — L'obéissance la préserve de tous les dangers que le démon sème sur sa route ; elle éloigne d'elle l'amour-propre, l'abattement, l'inconstance, la présomption... et si ces ennemis l'attaquent elle lui vient en

aide pour les vaincre ; et avec l'obéissance, la religieuse est toujours victorieuse.

Une *médiatrice puissante.* — L'obéissance lui rend favorables ses supérieurs après les fautes qu'elle a faites ; elle les rend indulgents pour ses torts, pour ses défauts, pour ses imperfections. — L'obéissance devenue la compagne aimée d'une religieuse lui donne de sa candeur et de son amabilité, la rend propre à tous les emplois, la fait aimer de tous, l'entoure enfin d'une atmosphère de paix et de bonheur."

Qu'elle est donc belle, attrayante et utile cette vertu de l'obéissance !

Elle est *le pilote* sacré qui veille sur moi ! il répond de mon âme, de ma vertu, de ma persévérance, de mon salut enfin, et ne me demande qu'une chose : *rester dans le navire qu'il conduit !*

Avec lui, je puis vivre en paix, travailler en paix, dormir en paix !

Avec lui point de troubles, point d'inquiétudes, point d'appréhensions !

Arrivés au port, c'est lui qui parlera pour moi, qui répondra pour moi, qui me parera de ses grâces et de ses vertus !

O divine obéissance, compagne de Jésus, je me livre à toi, je m'abandonne à toi ! Fais de moi ton disciple, ta sœur, ton enfant !

CINQUIÈME OBLIGATION

DE LA RELIGIEUSE.

PRIER.

"Je ne voudrais jamais, dit S. Liguori, faire autre chose, dans toutes mes prédications et dans tous mes écrits, que répéter continuellement : *Priez ! Priez !*

"Parmi les livres que j'ai composés, je ne crois pas en avoir fait un plus utile que celui *du Grand moyen de la prière* et si je le pouvais, je voudrais en faire imprimer autant d'exemplaires qu'il y a de fidèles sur la terre afin de pouvoir en distribuer à tous et leur faire comprendre la nécessité où nous sommes tous de *prier pour nous sauver*... Je le dis, je le répète et je le redirai toute ma vie : *l'affaire du salut dépend de la prière ;* et je désire que tous les auteurs dans leurs livres, tous les prédicateurs dans leurs sermons, tous les confesseurs au tribunal de la pénitence insistent sur la nécessité de la prière et disent et répètent sans cesse : *Priez, priez, priez, ne cessez jamais de prier !*"

Il y a longtemps que ces chaleureuses paroles d'un saint qui aimait tant Jésus-Christ et la très sainte Vierge, tombèrent sous nos

yeux ; elles n'ont pas cessé depuis d'être présentes à notre mémoire et c'est sous leur impulsion que nous écrivons cette dernière *obligation de la religieuse.*

Puissent ces pages vous impressionner fortement et vous attirer vers la prière !

Recevez-les avec respect à cause du sujet qu'elles traitent, lisez-les avec paix, mais avec une sainte avidité. " C'est à la source de tous les biens que nous allons vous conduire, vous dirons-nous avec S. Jean Chrysostome. Nous allons vous découvrir un trésor où vous pourrez puiser pour tous vos besoins quels qu'ils soient, quels qu'ils puissent être. Nous allons vous montrer une route aplanie, rendue délicieuse par le fleuve de bénédictions qui l'arrose, une route qui vous mène droit au ciel."

" Il y a dans ces pages, ajouterons-nous avec S. Augustin, tout le secret de notre prédestination. Priez ou vous ne vous sauverez pas ; priez bien et vous vous sauverez certainement. Tout l'Evangile est dans ces deux mots : *Qui sait bien prier sait bien vivre.*"

Nous dirons :

1. *La nature de la prière ;*
2. *La nécessité de la prière ;*
3. *Le précepte de la prière ;*
4. *La puissance et l'efficacité de la prière ;*
5. *Les conditions de la prière ;*
6. *Les effets de la prière ;*
7. *Les principales formes de la prière ;*
8. *La vie de prière.*

CHAPITRE PREMIER.

NATURE DE LA PRIÈRE.

La prière est *l'élévation de notre âme vers Dieu.*

I. Le caractère essentiel de la prière, dit S. Thomas, est *d'unir l'homme à Dieu.*

Or, 1. pour établir cette union, la prière fait en quelque sorte disparaître la distance infinie qui sépare l'homme de Dieu, elle *monte l'homme au niveau de Dieu* afin qu'il puisse lui parler, comme elle rapproche un homme de l'homme à qui il veut se faire entendre. — Il ne s'agit pas ici d'un rapprochement matériel puisque nous sommes en Dieu, nous nous mouvons en Dieu et nous vivons en Dieu, mais d'un rapprochement par l'esprit et par le cœur, une ascension de notre âme jusqu'à ce Dieu qui daigne l'entendre.

2. Pour établir cette union, la prière exprime toujours directement ou indirectement le désir que ressent l'âme d'être rapprochée de Dieu, de ne pouvoir jamais être séparée de Dieu, de vivre avec Dieu dans l'union la plus intime et dans l'amitié la plus étroite. *J'ai demandé au Seigneur* une seule chose, et je la demanderai sans cesse, *c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie* (Ps. XXVI).

II. Cette définition de la prière : *l'élévation de l'âme vers Dieu*, est pleine de lumière. "C'est *le vol de l'âme* vers la source de sa vie,— c'est *l'élan du cœur* fatigué des secousses de la vie terrestre qui cherche, dans des régions supérieures, le lieu de son repos. — C'est *la faim divine* d'un être qui ne trouve aucun aliment sur la terre. — C'est *le retour de la colombe* qui ne sait où mettre le pied et vient redemander un abri à l'arche d'où elle est partie. — C'est *une conversation intime, une causerie familière du cœur* avec le meilleur des pères, la plus tendre des mères, le plus dévoué des amis. — Et ainsi comprise, elle est la force, l'appui, le baume, le bonheur de l'existence ; elle est le chant de la patrie qui commence et dont on bégaie les premiers refrains sur la terre." (Mgr Landriot).

La prière est le *divin ressort* qui met tout le monde en mouvement et l'entraîne vers Dieu ; elle est, ajoute Mgr de Ségur, la plus noble occupation de l'homme en ce monde ; elle ennoblit, elle relève, elle rend dignes d'un être raisonnable toutes nos autres occupations. —C'est le cœur s'unissant au Dieu d'infinie bonté, d'infinie perfection, d'infini amour qui seul peut le satisfaire. —C'est l'enfant qui parle à son père. —C'est l'ami qui converse familièrement avec son ami. —C'est le pécheur faible et infirme qui demande miséricorde. —C'est le coupable pardonné qui remercie !

III. Un autre caractère de la prière, décou

lant du premier, c'est d'exister chaque fois que l'âme monte pieusement vers Dieu quelle que soit la pensée qui la pousse.

L'âme prie lorsqu'elle adore,—elle prie lorsqu'elle sacrifie une passion ou un plaisir illicite,—elle prie lorsqu'elle admire les perfections divines,—elle prie lorsqu'elle remercie,—elle prie lorsqu'elle s'offre à Dieu pour le servir,—elle prie surtout lorsqu'exposant sa misère et se faisant de cette misère même un titre auprès de la souveraine Majesté, elle implore pitié et secours. Cette misère de l'âme est si profonde, le besoin que nous avons de Dieu est si grand, si continuel, si universel, que *prier* et *demander* paraissent une même chose.

Tant que notre langue pourra dire un mot à Dieu ou prononcer seulement le nom de *Jésus*,—tant que nos yeux pourront s'élever pour regarder le ciel, tant que notre cœur pourra former un vœu, pousser un gémissement ou un soupir, si nous adressons ce mot, si nous jetons ce cri à Dieu, c'est *une prière*,—si nous dirigeons ce regard vers Dieu, c'est *une prière*,—si nous poussons ce gémissement vers Dieu, si nous lui adressons cette plainte, c'est *une prière*...et nous serons consolés parce que Dieu sera ému et Dieu nous répondra.

La prière nous fait donc entretenir avec Dieu un saint commerce de louanges, d'actions de grâces, d'amour, d'offrande, de demande. Elle est tout à la fois *une grâce* dont nous ne sau-

rons jamais assez remercier le bon Dieu et *une des sources les plus abondantes de la grâce.*

IV. La prière est *mentale* ou purement intérieure quand le cœur prie tout seul sans employer le secours de la voix ou du geste, — elle est *vocale* quand le cœur se sert des paroles de la bouche pour l'exprimer ; les sons de la voix manifestant alors les sentiments du cœur.

Dans l'une et dans l'autre prière c'est toujours le sentiment intérieur qui fait *l'essence de la prière.* Il n'y a pas de prière quand le cœur n'y est pas.

CHAPITRE SECOND.

NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE.

I.

La nécessité de la prière est fondée, pour tous les hommes en général et pour les chrétiens en particulier, sur leur qualité de créature.

Une créature est un être qui n'étant rien et n'ayant rien d'elle-même a tout reçu de son créateur et dépend de lui pour tout ce qu'elle possède, pour tout ce dont elle peut avoir besoin et même pour continuer d'être. — O l'homme est la créature de Dieu, l'homme doit tout à Dieu, il dépend tout entier de Dieu

pour *la vie matérielle*, pour *la vie de la grâce*, ou *vie raisonnable*, et pour *la vie de la grâce* ou *vie surnaturelle*.

L'aliment nécessaire au soutien de ces trois. vies, l'homme ne peut les trouver en lui-même Il doit le puiser là où Dieu l'a déposé pour son usage, c'est-à-dire, dans le monde des corps, l'aliment de la vie matérielle,—dans le monde des intelligences, l'aliment de la vie raisonnable,—dans le monde surnaturel, l'aliment de la vie de la grâce.

Mais ces *aliments* ne viennent pas d'eux-mêmes s'offrir et se donner à lui, il est nécessaire qu'il les cherche ; qu'il travaille, qu'il sollicite, qu'il demande, en un mot qu'*il prie* pour les avoir.

Pour *l'aliment surnaturel* qui doit nourrir son âme, le seul qui nous occupe, Dieu ne l'a confié à personne, il se l'est directement réservé, il n'est qu'en Dieu, et si l'homme le veut, il est nécessaire qu'il *monte vers Dieu par l'aspiration de son âme* pour le chercher, c'est-à-dire qu'*il prie*.

Nous sommes *les mendiants de Dieu*, dit S. Augustin, nous ne vivons que de ses aumônes et nous devons nous tenir continuellement à la porte du Père des miséricordes, sollicitant les secours qui nous sont indispensables pour éviter le péché et pratiquer la vertu.

L'homme est l'être qui *a essentiellement besoin* ; Dieu est l'être qui *n'a besoin de rien*.

Si nous exceptons la première grâce que

nous recevons sans notre coopération et qui est indépendante de la prière puisqu'elle est le principe même de la prière, *il est de foi que la prière est le moyen efficace et universel que Dieu a choisi pour nous enrichir de ses dons.* — La prière est la *clef* de tous les trésors de Dieu ; elle est le *canal* par lequel il veut faire passer toutes les bénédictions qu'il verse sur nous ; elle est *la respiration de notre âme* aussi nécessaire à la vie surnaturelle que l'air est nécessaire à la vie physique.

Excepté les enfants régénérés dans le saint baptême et morts avant l'âge de raison, tous les saints se sont sauvés par la prière ; et, par un effet contraire, tous les réprouvés se sont perdus pour n'avoir pas prié. Nous devons vivre, dit S. Chrysostome, dans la persuasion que ne pas prier c'est la même chose que perdre la grâce de Dieu qui est la vie de notre âme.

II.

La nécessité de la prière est fondée, pour tous les hommes en général, sur l'impossibilité dans laquelle ils sont 1. *de résister au démon,*—2. *de faire le moindre bien,*—3. *de persévérer jusqu'à la fin.*

1. *Impossibilité de résister au démon sans la prière.*

L'âme est continuellement assaillie par le démon ; *haineux* de sa nature et surtout *jaloux* de voir une créature qui lui est inférieure

aimée de Dieu et destinée au bonheur de Dieu, il la harcelle, il la presse, il la tente.

Qui de nous n'a pas senti de ces entraînements au mal presque irrésistibles? Qui de nous n'a pas eu dans sa vie de ces heures où il lui semblait qu'il allait fatalement succomber? Oh! que faire alors? *Prier! Prier!* A cet appel fait à Dieu, Dieu vient,—il l'a promis,—et Dieu est toujours victorieux. Dieu ne peut nous mettre dans la nécessité de l'offenser, il ne commande pas l'impossible. La raison et la foi l'attestent, et l'Eglise l'a solennellement déclaré au concile de Trente : *Quand Dieu commande il nous avertit de faire ce que nous pouvons et de demander ce que nous ne pouvons pas.*

Pour triompher des tentations, il faut à l'âme *une lumière pour voir le danger,—des précautions pour éviter les surprises—de la force pour résister aux attaques*, tout cela elle ne le trouvera jamais en elle-même, et comme Salomon, elle devra toujours dire : *Je sais que je ne puis de moi-même être chaste;* et si, comme Salomon, elle s'adresse au Seigneur, elle sera victorieuse; mais il faut qu'elle demande, il faut qu'elle prie!

"Ah! la prière! dit le P. de Ravignan, il faut quelquefois s'y jeter à corps perdu, sans cela on est englouti et dévoré.

"Vous êtes poursuivie, perdue, bouleversée, vous êtes je ne sais où... jetez-vous dans la *prière*, comme un pauvre animal se jette à

la nage; ne raisonnez pas, ne pensez pas, *nagez*, c'est-à-dire *priez !* "

2. *Impossibilité de faire le moindre bien sans la prière.*

Sans la grâce, dit S. Paul, nous ne pouvons avoir une seule pensée méritoire pour le ciel, pas même l'idée surnaturelle de la vertu (II Cor. III, 5).—*Nul ne saurait dire Seigneur Jésus sinon par le S.-Esprit* (I Cor. XVI, 3), à plus forte raison ne pouvons-nous pas *désirer* le bien, ni le *vouloir*, ni nous *résoudre à le pratiquer en vue de Dieu.* Jésus-Christ nous a dit d'une manière énergique : *Sans moi vous ne pouvez rien ;* rien, pas même avoir une bonne pensée. Il nous faut une grâce spéciale pour qu'elle vienne en nous.

Non seulement *Dieu inspire le bien*, mais *il l'opère lui-même en nous* (I Cor. XII, 6), nous donnant la force surnaturelle nécessaire pour le pratiquer. Or cette force qui nous rend capables de nous renoncer, de vaincre nos passions, de pratiquer la vertu, cette force toute céleste ne s'accorde, pour l'ordinaire, qu'aux âmes qui *prient.* C'est la condition essentielle posée par le Sauveur qui, après tout, ne nous doit rien. Dans sa miséricorde, voulant nous donner sa grâce, il était libre de mettre la condition qu'il voudrait ; il n'a mis simplement que celle de la lui demander. *Demandez et vous recevrez* (Joa. XVI, 24).

3. *Impossibilité de persévérer dans la justice sans la prière.*

Dieu, nous l'avons dit, donne les premières

grâces, telles que la vocation à la foi ou à la pénitence, même à ceux qui ne prient pas, mais les autres grâces nécessaires au salut et spécialement *la persévérance finale* ne sont accordées, dit S. Augustin, qu'aux âmes qui prient.

Quoiqu'il soit constant, dit ce docteur, que Dieu nous ait prévenus dans la miséricorde de sa grâce, il est constant encore que c'est uniquement à ceux qui prient qu'il accorde ce don précieux de *la persévérance finale;* et s'il ne la doit point aux mérites de ses saints, il ne la refuse jamais aux vœux de ses serviteurs." D'où les théologiens concluent avec S. Basile, S. Chrysostome, S. Thomas, que la prière est nécessaire aux adultes de *nécessité de moyen* ou *absolue.* Donc celui qui ne prie pas ne pourra pas se sauver ; *il se damnera.*

III.

La nécessité de la prière est fondée, pour les âmes coupables, sur l'impossibilité dans laquelle elles sont de sortir elles-mêmes de leur état malgré leur bonne volonté.

Le péché est *une chaîne* qui paralyse les efforts de la volonté,—c'est *un poids* qui retient la volonté fixée vers la terre et l'empêche de monter à Dieu,—c'est *un attrait* qui captive la volonté et la retient sous ses charmes presque malgré elle. Or, dit S. Augustin, nous avons pu nous enchaîner tout seuls,

nous ne pouvons pas tout seuls briser nos chaînes. *La raison* nous montre bien la dureté de notre esclavage, mais sa voix est bien faible quand la voix du plaisir parle au fond du cœur; il nous faut *une force* qui nous secoue et qui nous tire en haut, et cette force c'est *la grâce de Dieu.* Non, *point de délivrance, point de salut sans grâce;* mais aussi par une conséquence rigoureuse, *point de salut sans la prière*, parce que il est de foi que la prière est le moyen efficace et ordinaire auquel Dieu a attaché sa grâce. Donc, sans prière point de grâce, point de salut; donc, si vous ne priez pas, votre perte est inévitable.

Au jour du jugement, dit S. Liguori, il n'y aura pas d'excuse possible pour celui qui meurt dans le péché. Il ne pourra pas dire qu'il n'avait pas la force de résister à la violence de la tentation, parce que Jésus-Christ lui répondrait : *Si tu n'avais pas la force, pourquoi ne me l'as-tu pas demandée, puisque je te l'aurais accordée? — et quand tu tombais dans le péché pourquoi n'avais-tu pas recours à moi, puisque je t'aurais délivré?* — A toute personne que le péché entraîne on peut dire avec assurance : *Je suis certain que vous ne demandez pas la grâce de ne pas succomber, ou que vous la demandez mal ou que vous ne la demandez pas assez; et votre conscience vous dit comme moi.*

IV.

La nécessité de la prière est fondée, pour la religieuse en particulier, sur l'impossibilité de remplir ses obligations de religieuse.

I. La religieuse doit *aimer Dieu;* or aimer Dieu c'est lui donner *son cœur* par l'affection à cause de la beauté et de la miséricorde divine, — son *intelligence* par l'adoration et le respect à cause de la grandeur de Dieu, — *sa volonté* par l'accomplissement des ordres de Dieu à cause de sa sagesse, — *tous ses sens*, ses *mains* pour le servir en servant ses enfants, ses *pieds* pour aller où il veut l'envoyer, *sa parole* surtout pour le louer, le remercier, le faire connaître; — or tout cela ne peut se faire que par la prière ou plutôt tout cela c'est *la prière.*

Elle doit *combattre*,— et plus les démons seront acharnés, puissants, rusés, expérimentés, plus elle aura besoin d'un secours divin qui vienne en aide à sa faiblesse, à sa lâcheté, à son inexpérience. — Ce secours elle ne peut l'avoir que par *la prière.*

Elle doit *souffrir*, souffrir en paix, souffrir avec résignation, souffrir avec bonheur et action de grâce, — or la nature humaine répugne à la souffrance; et pour en venir à la soumission calme et heureuse il lui faut un secours divin qui n'est accordé qu'à la *prière.*

Elle doit *obéir*, — or ce n'est pas chose fa-

cile, puisqu'obéir c'est mettre volontairement sa nature indépendante sous la conduite d'une personne qui peut-être est bien au-dessous de nous sous tous les rapports ; — obéir ainsi est impossible sans un secours divin et ce secours n'est accordé qu'à la *prière*.

C'est ce qui a fait appeler l'état religieux un *état de prière*, et les religieux des *hommes de prière*. La prière est la vie du religieux. L'Eglise l'a établi le réparateur des prières que les hommes ne peuvent pas ou ne veulent pas faire et lui a imposé *une prière* presque perpétuelle. On ne concevrait pas un religieux qui ne prierait pas ; et une maison religieuse, dans laquelle la prière n'entrerait pas comme un élément de vie, n'aurait pas de raison d'être. Un homme de prière est propre à tout ; et c'est pourquoi, disait S. Vincent de Paul, il importe que les missionnaires s'adonnent avec une affection particulière à ce saint exercice, sans lequel ils ne feront que peu ou point de fruit. Avec la prière, qui est leur arme, ils toucheront les cœurs et ils convertiront les âmes bien plus que par le talent et l'éloquence.

II. La religieuse doit plus particulièrement que tout autre *obéir* à Jésus-Christ, *le maître* à qui elle est venue si librement et si généreusement se donner pour le servir, — et nous verrons tout à l'heure combien est formel le précepte de la prière imposé par Jésus-Christ.

Elle doit aussi, poussée par l'affection de son cœur, *imiter* Jésus-Christ *l'époux* qu'elle s'est choisi pour vivre de sa vie ; or la vie de

Jésus-Christ est une vie de prière. Certes, si quelqu'un avait dû se dispenser de prier c'était bien lui, le Dieu-Homme ; il n'avait aucun besoin de prier puisqu'il possédait en son adorable personne tous les trésors de la science, de la sagesse, de la puissance, et cependant, après avoir employé le jour aux travaux pénibles de son ministère, il consacrait les nuits à la prière. Fuyant le tumulte du monde, il se retirait dans la solitude ou au sommet des montagnes afin de prier avec plus de liberté (Luc VI, XXI). Et la veille de sa mort, au milieu des cruelles angoisses, il se mit à prier ; les souffrances redoublent, il prie encore ; il prie sur la croix, il prie partout.

Il y avait là sans doute une pensée d'expiation, mais il y avait aussi un enseignement pour nous.

III. Et d'ailleurs, cette pensée d'expiation n'est-elle pas dans la vocation de la religieuse ? Nous vous l'avons dit en parlant de la souffrance, mais c'est *la prière* qui donne à la souffrance, comme à tous les travaux apostoliques, sa valeur divine. C'est la prière qui fait monter la souffrance jusqu'à Dieu, qui la fait accepter par Dieu et en distribue les effets sanctificateurs aux âmes. Ni la souffrance, ni la prédication, ni aucune œuvre ne peut être utile si la prière ne vient pas lui donner la puissance divine de convertir et de ramener à Dieu.

La prière est surtout *l'apostolat par excellence* de la religieuse cloîtrée, qui ne peut ni

prêcher ni enseigner ; et cet apostolat supplée à tous les autres tandis que nul autre ne peut le remplacer.

L'apostolat de la parole, comme celui de la charité, ne peut s'exercer en même temps qu'auprès d'un petit nombre d'âmes. Il est borné par les limites du temps et de l'espace ; mais l'apostolat de la prière franchit toutes les limites ; son action peut s'exercer à la fois aux extrémités opposées du monde ; elle peut s'étendre jusqu'à la fin des temps ; elle atteint partout où atteint la puissance divine. Car tandis que l'apostolat de la parole est *l'intermédiaire* par lequel Dieu distribue sa grâce aux âmes, l'apostolat de la prière *se sert de Dieu comme d'un intermédiaire tout puissant* pour exécuter dans les âmes les saints désirs que Dieu lui a inspirés.

O religieuses ! priez ! priez ! priez ! Et ce sera vous qui donnerez *son éloquence* à la parole du missionnaire, *sa force*, *sa douceur*, *son charme irrésistible* à la sœur de charité et à la sœur enseignante ; ce sera vous qui remuerez les âmes et qui les ramènerez à Dieu !

L'être le plus utile au monde n'est pas celui qui contribue de sa fortune, de ses forces, de ses talents à l'entretien matériel de quelques êtres comme lui,—mais celui qui par l'ardeur de sa charité empêche la foudre d'engloutir, comme le furent Sodome et Gomorrhe, des cités entières remplies de scélérats, de débauchés, d'impies, de sacrilèges, dont les crimes lassent le ciel et provoquent sa vengeance,—

celui qui écarte les pestes, les famines et ces terribles fléaux que nous n'avons que trop mérités,—celui qui soustrait à la damnation éternelle une infinité d'âmes si éloignées de Dieu,—celui qui veille à l'accroissement de Dieu sur la terre, qui sauve les empires et leurs Césars, qui procure tout à la fois aux peuples les prospérités du temps et les bienfaits de l'éternité.

Tout cela est le *fruit de la prière* parce que la prière attire la protection de Dieu. Une prière bien faite vaut incomparablement mieux, pour le bien, la paix et la prospérité d'une nation que le plus beau système sur les finances et la plus brillante conquête.

Oh ! si vous savez prier, religieuses, si vous savez adorer, remercier, expier, demander, quel bien précieux vous êtes pour une ville et pour un État !

Dans la vie de la Sœur Marie de Valence, que saint François de Sales appelait *une relique vivante*, il est rapporté que ses prières convertissaient tous les jours un nombre prodigieux d'âmes. Dieu lui disait quelquefois : " En ta considération, ma fille, je vais faire sortir de la voie du crime tant de pécheurs dans telle ville où se donne une retraite.—Je vais mettre dans la voie de la perfection tant de religieuses dans ce monastère..." et aux yeux de tous, les prédicateurs et les directeurs avaient la gloire de ces conversions, tandis qu'elles étaient dues à cette pauvre veuve qui ne faisait que prier dans sa petite chambre.

CHAPITRE TROISIÈME.

PRÉCEPTE DE LA PRIÈRE.

La prière n'est pas une pratique de conseil ou de surérogation recommandée à quelques âmes pieuses; elle est une pratique obligatoire, indispensable, nécessaire.

Toute créature qui a un cœur capable d'aimer et une intelligence capable de connaître doit élever ce cœur et cette intelligence vers son Créateur pour *l'adorer*, *le remercier*, *l'aimer*, *l'apaiser*, *l'appeler*, *lui demander*.

1. La prière est un précepte *formel*. *Prier*, dit Jésus-Christ, *il faut prier*; et les paroles qui l'imposent sont précises, claires, marquant une réelle obligation : *il le faut*. Jésus-Christ revient maintes fois à la charge : Il veut qu'on demande : *Petite !*— Il veut qu'on cherche : *Quærite!*—Il veut qu'on frappe : *Pulsate !* (Joan. XVI, 24).—Les apôtres instruits à l'école du divin Maître tiennent le même langage : *Veillez et persévérez dans la prière. — Priez sans cesse*, dit saint Paul (Colos. IV.—I Thes. V).

2. La prière est un précepte *universel*.

Ce précepte est imposé à *tous les hommes*, à tous les âges, à toutes les conditions de la vie humaine. — *Tous doivent prier* quelles que soient leurs conditions et leurs occupations : cultivateurs, soldats, négociants, fonctio

naires. — *Tous doivent prier* quelle que soit leur vocation : prêtres, religieux, pères ou mères de famille, afin de se sauver eux-mêmes et de sauver les autres. — *Tous doivent prier* quel que soit l'état de leur âme : les pécheurs pour devenir justes, les justes pour persévérer et ne pas devenir pécheurs.

Ce précepte est imposé pour tous les temps.— Il faut prier toujours, dit J.-C., *et ne jamais cesser de prier*, parce que dans tous les temps nous avons besoin de la grâce pour entretenir la vie de notre âme et que cette grâce ne vient et ne s'entretient que par la prière. Quand l'âme ne prie plus *elle n'adore plus*, *elle ne remercie plus*, *elle ne s'humilie plus*, *elle ne demande plus* et elle n'a plus ni pardon, ni lumière, ni secours ; et elle ne respire plus que de la vie animale et elle est devant Dieu comme un cadavre, et si elle est appelée en cet état au jugement de Dieu elle est repoussée et condamnée pour toujours.—Il y a surtout trois moments où le précepte de la prière devient grave : 1. quand l'âme est dans le péché mortel,—2. quand elle est assaillie par une violente tentation de pécher,—3. quand on est en danger de mort.

Ce précepte est imposé pour toutes choses. Tout ce que vous demanderez en mon nom vous sera accordé, dit Jésus-Christ, (Joan. xv, 23). Qui dit *tout* n'excepte rien, ni les biens de l'âme, ni les biens du corps, ni les biens de l'intelligence ; c'est que nous avons besoin de tout.

3. *La prière est un précepte facile.*—Elle ne

demande ni les efforts de l'intelligence, ni la fatigue de la mémoire, ni l'abandon des occupations nécessaires à la vie ; elle n'est pas le partage seulement du riche ou du savant.— La prière *se formule* sans doute par des paroles, mais elle est surtout *un cri du cœur qui aime et du cœur qui a besoin ;* or qui ne sait pas dire *Mon Dieu !* à l'heure de l'abandon ou de la détresse ? Et ce cri peut s'échapper du cœur à toutes les minutes du jour et de la nuit, et Dieu qui l'entend arrive à l'appel de l'âme, et il l'écoute comme si elle était seule au monde.

De ces paroles de Jésus-Christ et de ce que nous avons dit de la nécessité de la prière il suit que la prière étant pour nous *un besoin et un devoir*, est nécessaire de *nécessité de moyen* et de *nécessité de précepte* et que celui qui ne prie pas, s'il était possible qu'il ne fît pas d'autres fautes mortelles, est par cela même dans un état de damnation.

Mais il n'est pas possible que celui qui abandonne ou néglige entièrement la prière ne tombe pas dans de graves fautes ; l'expérience montre, dit un évêque, que ce malheureux devient charnel, rempli d'inclinations terrestres, basses, grossières, sans désirs des biens célestes, sans goût pour la vertu, sans force contre le vice, sans culte, sans religion, sans Dieu.

CHAPITRE QUATRIÈME.

PUISSANCE ET EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE.

1. La prière, c'est *la puissance de Dieu mise entre les mains de l'homme.*

C'est en quelque sorte plus que cela : la prière est *une arme que Dieu a mise entre les mains de l'homme pour que l'homme puisse le vaincre.*

Rappelez à votre souvenir la lutte de Jacob contre un ange ou plutôt contre Dieu lui-même, la victoire de Jacob et le nom qu'il reçut après cette victoire : *fort contre Dieu ;* c'est notre nom à nous quand nous sommes armés de la prière. Nous *dominons* pour ainsi dire le Dieu tout-puissant qui nous dit comme à Moïse le priant de ne pas punir son peuple : *Laisse-moi faire, n'empêche pas ma justice*, et qui finit toujours par se rendre à notre prière.

II. La prière est dans l'ordre de la grâce ce qu'est à l'homme, dans l'ordre de la nature, *la main et l'esprit.* La Providence pour nous défendre et subvenir à nos besoins ne nous a donné que *les mains et l'intelligence*, mais avec cela nous sommes plus forts que *tous les animaux* ensemble, que nous dominons et que nous soumettons, plus forts que *la nature*, que nous faisons servir à nos besoins et même à nos caprices.—Ainsi avec le secours de *la*

prière nous sommes plus forts que les démons, plus forts que nos passions, plus forts même que la nature ; la prière c'est Dieu applé en nous, Dieu restant en nous, Dieu agissant avec nous et comment n'être pas fort ? Oh ! si en nous la prière était continuelle, comme serait continuelle aussi notre puissance et comme nous nous sentirions confiants !

III. La prière *peut tout*,—elle *peut toujours* : par elle, nous devenons comme les instruments de Dieu ; et cette puissance toujours efficace, assurée par Jésus-Christ, est appuyée sur les attributs de Dieu, par conséquent inébranlable comme eux.

I.

LA PRIÈRE EST TOUTE-PUISSANTE PARCE QUE DIEU EST FIDÈLE.

Dieu est *fidèle*, dit S. Paul. (1 Cor. x, 13) Nous ne comprenons pas autrement cet être infiniment saint, infiniment sage et infiniment puissant. Dieu ne peut pas faire des *promesses à la légère*, et s'il fait des promesses il doit *les exécuter fidèlement*. Toute autre pensée nous révolterait ; elle serait indigne de Dieu.

Voyons donc :

1. *Les promesses de Dieu s'engageant à exaucer nos prières* ;

2. *Les circonstances dans lesquelles sont faites ces promesses.*

1. *Promesses de Dieu.*

Elles sont bien précises et bien claires : *Demandez et vous recevrez.—Cherchez et vous trouverez.—Frappez et l'on vous ouvrira* (Math. VII). *En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera* (Joan XVI). *Jusqu'à présent, vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez et vous recevrez et votre joie sera complète* (Jean XVI). *Si vous, qui êtes méchants, donnez à vos enfants, combien plus volontiers mon Père vous donnera* (Math. VII).

2. *Circonstances de cette promesse.*

Pour la rendre *authentique*, Jésus-Christ la répète en plusieurs endroits de l'Evangile. — On ne trouve pas moins de *cinq cents fois* le fait de la *prière exaucée* mentionné dans la Bible.

Pour la rendre plus *solennelle*, Jésus-Christ nous fait remarquer que c'est lui qui engage la parole : *Moi je vous dis.*

Pour la rendre plus *indubitable*, Jésus-Christ s'offre d'exaucer lui-même toutes nos prières : *Si vous demandez quelque chose en mon nom, moi je le ferai* (Jean XIV, 13).

Pour la rendre plus *inviolable*, Jésus-Christ s'appuie de l'auguste sceau du serment : *J'en jure par moi qui suis la vérité et qui ne change pas : Amen, amen dico vobis* (Jean XVI, 23).

Pour lui donner *plus d'étendue*, Jésus-Christ

déclare qu'il fait cette promesse à toutes sortes de personnes et pour toutes sortes de choses : *Quelle que soit la chose que vous demandiez vous l'obtiendrez ; qui que ce soit qui fasse la demande il l'obtiendra.*

Après une telle promesse n'avons-nous pas le droit d'aller à Dieu, de *le mettre pour ainsi dire à l'épreuve*, de le sommer de tenir sa parole ? Dieu n'est pas trompeur, dit S. Augustin, et après nous avoir offert son bras pour nous soutenir, il ne le retirera pas au moment où nous cherchons à nous appuyer dessus.

Nous n'avons indiqué que les paroles de Jésus-Christ nous promettant le secours de Dieu, écoutez quelques autres paroles puisées dans l'Ancien Testament ; chacune d'elles fait grandir l'espérance dans le cœur : *Criez à moi et je vous exaucerai* (Job XXXI, Ps. XC, 15). — *Appelez-moi et je vous délivrerai* (Ps XLIX, 15).— *Quel est celui qui a invoqué le Seigneur et qui n'a pas été exaucé ?* (Eccli. II, 12.) —*Dès que Dieu vous entendra, il sera là* (Is. XXX, 19).— *Vous n'aurez pas achevé votre prière, que je serai près de vous* (Isaïe LXIX, 24).

Ce qu'il y a d'étonnant après toutes ces paroles ce n'est pas que l'âme reçoive ce qu'elle demande, mais plutôt que les enfants de Dieu doutent si souvent de l'efficacité de la prière

II.

LA PRIÈRE EST TOUTE-PUISSANTE PARCE QUE DIEU EST BON

La bonté qui se montre par la générosité, par la pitié, par la miséricorde, est celui des attributs de Dieu qu'il se plaît à manifester, celui qui dans toutes ses œuvres brille d'un plus vif éclat, celui dont l'exercice semble plus délicieux à son cœur. C'est d'être agréable à Dieu, c'est en quelque sorte lui rendre service que de lui fournir l'occasion de montrer sa bonté et surtout d'exercer sa miséricorde. Ses grâces, dans ses mains, sont comme un poids qui l'embarrasse ; il ne demande qu'à s'en décharger.

Et quand *cette bonté* trouve une occasion de se manifester, oh ! comme elle s'épanche avec bonheur !

Et quand *cette bonté* est sollicitée, quand elle est implorée par une âme qui en sent vivement le besoin, quel que soit l'état de cette âme, oh ! comme elle se donne. Dieu, dit S. Grégoire de Nazianze, reçoit comme un bienfait la demande que nous lui faisons de ses bienfaits ; il a plus de joie de nous donner que nous n'en avons de recevoir ce qu'il donne

Demandons-lui il accordera toujours, il accordera tout. N'aurait-il pas promis d'accorder, *son cœur l'empêchera de refuser.*

Dieu a mis dans le cœur de l'homme quelque chose de ce sentiment qu'attirent toujours la misère, la pauvreté, l'abandon ; et comme le dit si bien le P. Lacordaire, *si un insecte pouvait nous prier quand nous allons marcher dessus, sa prière nous toucherait d'une immense compassion. Nous ne l'écraserions pas.*

Cette compassion que nous éprouvons pour tout être qui souffre, Dieu doit l'éprouver *pour nous* dans un degré plus élevé ; son cœur ne peut pas être moins miséricordieux ni moins compatissant que le nôtre.

Dieu, dans la sainte Ecriture, semble se glorifier de ce que sa miséricorde surpasse toutes ses œuvres ; s'il ne nous écoutait pas, quand nous le prions, nous qui savons compatir et pleurer, nous qui nous dévouons si volontiers, nous serions meilleurs que lui ! Mais ne craignons pas, écoutez : Quel est le père, nous dit-il, qui donne une pierre à son fils lorsque celui-ci lui demande du pain, ou qui lui présente un serpent lorsqu'il lui demande un poisson ? Si donc vous, tout imparfaits et tout méchants que vous êtes, vous savez donner des choses bonnes à vos enfants lorsqu'ils vous les demandent, combien plus votre Père céleste, lui qui est si bon, donnera-t-il des choses excellentes à ceux qui imploren sa bonté ? (Mat. VII, 10.)

Voilà votre Dieu, il est bon ; donc il ne peut pas ne pas écouter le cri de notre détresse.

III.

LA PRIÈRE EST TOUTE PUISSANTE PARCE QUE DIEU EST TOUT-PUISSANT.

La promesse engage celui qui la fait, — *la bonté* porte à l'exécution de cette promesse, — *la puissance* permet de réaliser le désir du cœur et de contenter pleinement celui que la promesse avait attiré.

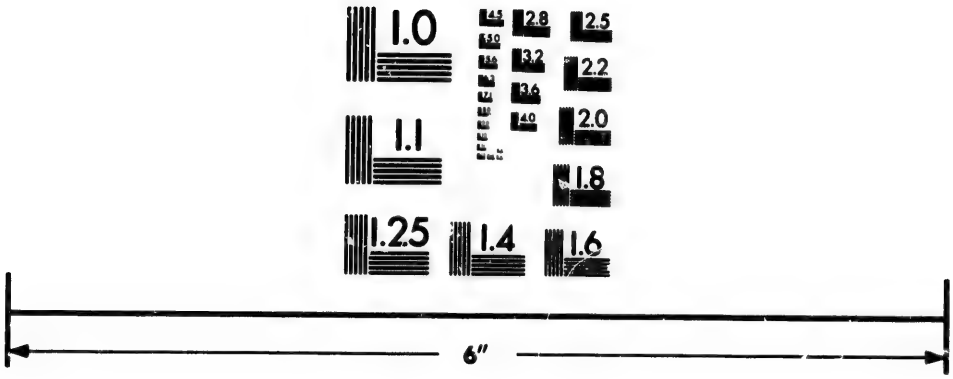
Or, Dieu est l'être puissant *qui peut tout.* Ses promesses, quelque étendues qu'elles soient, il peut les accomplir; les désirs de son cœur, quelque vastes qu'ils soient, il peut les réaliser; voilà pourquoi S. Paul disait avec un immense sentiment de joie : *Je puis tout en Dieu qui me fortifie.* Cette parole peut être la nôtre, *toujours.* La prière nous élève jusqu'à Dieu, attire Dieu en nous et avec Dieu, nous rend les maîtres de toute la nature. Voyez Moïse appelant les fléaux pour dompter l'orgueil de Pharaon ;—Elie commandant à la sécheresse et à la pluie ;—Josué prolongeant le jour, et faisant tomber les murailles de Jéricho.

Oh ! comme il y a joie, paix, bonheur à répéter ces mots de Jésus-Christ : *Toutes les choses que vous aurez demandées dans la prière, quelles qu'elles soient, croyez que vous les obtiendrez.*

Point d'exceptions ! La vertu de la prière s'étend à tout ! Ecoutez cette belle page :

" *Seraient-ce les biens temporels que la prière*

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

implore? Je conviens que ce sont là les derniers objets qu'elle doit solliciter. Mais enfin, s'ils sont demandés avec la subordination convenable, s'ils sont véritablement des biens pour nous, c'est-à-dire, s'ils ont quelque liaison avec le salut, seul bien sur lequel se doivent mesurer tous les autres, la prière les obtiendra. C'est la prière qui quelquefois attire des richesses innocentes dans des mains pures; qui souvent soutient les familles vertueuses et les empêche de décheoir; qui fait asseoir parmi les princes du peuple des hommes que l'ambition n'a point poussés dans la carrière des honneurs; qui couronne les fronts modestes des rayons de la gloire et de l'estime universelle; qui présente des secours inopinés au pauvre assez généreux pour dédaigner la ressource du crime; qui, par d'heureuses révolutions de fortune, fait sécher les pleurs de l'innocence, et ramène la prospérité au milieu de ceux qui avaient eu assez de vertu pour supporter chrétiennement les privations de l'indigence.

Seraient-ce le soulagement, la consolation dans les misères du corps, dans les peines du cœur, que la prière appelle de ses vœux? Ce soulagement, cette consolation ne lui seront pas refusés, dans la mesure qui convient pour le salut. O vous tous qui êtes dans la peine et l'affliction, nous dit le Seigneur, venez à moi, *venite, omnes;* exposez-moi vos misères; demandez-moi le soulagement; et vous l'obtiendrez, *et ego reficiam vos.*

Voyez-vous cette mère désolée, dont tous les traits annoncent les privations et la souffrance ? De pauvres enfants lui demandent en pleurant, pour apaiser leur faim, un morceau de pain qu'elle ne peut leur donner. La douleur a percé son cœur, une pensée de désespoir a effleuré son âme ; mais elle est chrétienne ; elle s'est jetée à genoux, elle a fait répéter à ses enfants privés de leur père de la terre, l'invocation au Père commun qui est dans les cieux. D'une commune voix ils ont demandé le pain de la journée, *panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* Elle s'est relevée, l'espérance dans le cœur, la consolation sur le visage ; la voilà, qui pleine de courage, va se livrer à un travail que Dieu bénira ; et le pain de chaque jour ne manquera plus à la famille protégée du Ciel. Quelle est cette autre femme à genoux sur cette terre fraîchement remuée, et toute détrempée de ses larmes ? C'est une mère qui prie sur la tombe de son fils, l'unique objet de ses affections terrestres. Sa douleur est immense comme était son amour... Mais je la vois qui se relève le visage enflammé ; un éclair de bonheur étincelle sur son front ; elle a eu dans sa prière une vision des cieux : l'image de son fils s'est montrée à elle toute brillante de clarté ; elle l'a vu dans la compagnie des anges ; elle l'a vu tourner vers elle un regard ardent, comme pour lui dire qu'il l'aimera toujours, comme pour l'inviter à venir au plus tôt partager son bonheur

Seraient-ce les biens de la grâce que la prière sollicite? ah! c'est ici que son pouvoir se déploie avec plus d'éclat. Quelles vertus ne marchent pas à sa suite? Quelles tentations ne fuient pas devant elle? Quels vices n'expirent pas sous ses coups? L'enchantement des passions, elle le dissipe; les traits de la volupté, elle les émousse; les rigueurs de la pénitence, elle les adoucit. Si la raison s'égare, elle la redresse; si le cœur est près de succomber, elle le fortifie; si l'amour-propre s'aveugle, elle lui arrache son bandeau. Dans la voie du salut nul obstacle qu'elle ne surmonte, nul piège qu'elle ne découvre, nul précipice qu'elle ne comble. Aux yeux d'un homme de prières les vices n'étalent plus que des charmes impuissants; dans sa main la coupe empoisonnée se brise et laisse échapper le poison; sous ses pas le terrain le moins solide s'affermit; et le monde, qui pour tout autre n'est qu'une grande tentation et une occasion continuelle de chutes déplorables, devient pour lui un temple de paix, ou un théâtre de victoires."

Dilatez-donc vos cœurs, vous surtout âmes consacrées à Dieu, et, par cela même, aimées plus particulièrement de Dieu! Demandez, demandez! Priez! Priez! Si la prière du *prodigue* est si puissante, quelle ne sera pas la puissance de *l'enfant de la maison*, de celui à qui le Père dit: *Tout ce que j'ai est à toi?*

CHAPITRE CINQUIÈME.

CONDITIONS DE LA PRIÈRE.

I. Dieu n'a pas dû livrer indistinctement à tous *les trésors de sa grâce*. Sa bonté n'a pas pu lui faire abdiquer sa sagesse.

Maître de ses dons, il en a ouvert les trésors à *la prière*, mais sa sagesse exige que cette prière se présente à lui comme se présente l'être qui a besoin et qui sent que ce qu'il demande ne lui est pas dû ; — l'être qui, d'un côté, est encouragé par la bonté de celui à qui il s'adresse, mais qui sent aussi qu'il n'a de lui-même rien à donner en échange, rien que sa reconnaissance.

II. Mais, pauvre âme que vos fautes ou que votre dénûment rendent timide, n'ayez pas peur ; les conditions imposées à votre prière par la sagesse divine sont rendues, grâce à l'immense miséricorde de celui qui est *plus père que tous les pères*, bien faciles, bien douces et à la portée de tous. Dieu ne demande pour vous écouter et pour vous exaucer que ce que demandent les hommes dans leurs relations de famille ; il demande moins qu'eux parce qu'il a plus de bonté.

III. Notre prière, pour être exaucée, doit être faite *avec attention*, — *avec humilité*, — *avec persévérance*, — *au nom de Jésus-Christ*.

I.

LA PRIÈRE DOIT ÊTRE FAITE AVEC ATTENTION.

L'attention dans la prière consiste *à avoir l'esprit et le cœur pénétrés ou des pensées et des idées que nous exprimons par nos paroles — ou de la pensée de Dieu à qui nous nous adressons.*

Cette condition de la prière est exigée par le simple bon sens.

Les juifs écrivent sur la muraille de leurs synagogues : *La prière sans attention est un corps sans âme ;* et cette pensée est exacte. Dieu ne veut pas seulement le corps, il veut l'âme aussi ; et ce n'est pas le *corps qui demande, c'est l'âme.* — Comment osez-vous attendre que Dieu vous écoute et vous exauce, dit S. Cyprien, quand vous ne vous écoutez pas vous-mêmes ? — Comment voulez-vous que Dieu se souvienne de vous, pendant que vous vous oubliez vous-mêmes ?

L'attention est souvent difficile à cause de la mobilité de notre esprit. On pourrait cependant le fixer :

1. En se préparant à la prière quelques moments avant de la prononcer. — C'est le conseil du S.-Esprit : *Avant de prier dispose ton âme.* — Ne pas aller précipitamment au lieu où se fait la prière ; si c'est à l'église, prendre pieusement de l'eau bénite et se rendre posément et modestement à sa place. — Faire *le signe de la croix* avec une certaine lenteur,

s'entourer comme d'une atmosphère de paix, et dire chaque parole avec une certaine gravité.

2. En ne voulant pas faire des prières *trop longues*. — Il vaut mieux, en principe, quand on prie seul, mesurer le temps qu'on destine à la prière que compter les prières qu'on dira pendant ce temps. Une prière précipitée, bredouillée ne peut être favorablement accueillie par le bon Dieu. — Quand on prie en commun ou que les prières sont déterminées par la règle, l'office par exemple, il est bon de s'interrompre de temps en temps pendant une demi seconde au plus pour élever son cœur à Dieu : un regard sur le tabernacle, sur le crucrifix, sur une image tenue dans le livre, peuvent suffire.—Il est bon d'avoir certains mots de l'office qui nous avertissent de cette élévation de notre cœur, le mot *Deus* qui se rencontre si fréquemment, le *Gloria Patri*, le *Deus in adjutorium*, le *Benedicamus Domino*...

3. En s'efforçant de se pénétrer du sens des mots de la prière quand ce sens est connu. Voilà pourquoi, il serait utile dans les communautés qu'on expliquât les principales formules de l'office, les *versets* qui reviennent le plus fréquemment, l'idée générale des *psaumes* qui sont récités tous les jours. Ce travail ne serait pas long et serait d'un grand secours pour le bien de l'âme.—Se pénétrer au moins d'une des pensées que nous indiquerons plus tard en parlant *des effets de la prière*.—Heureuses les âmes qui *ne récitent pas* leurs

prières, mais qui les *parlent*. L'âme qui aime et qui veut dire son amour, l'âme qui a besoin et qui veut demander, l'âme qui est triste et qui veut être consolée, l'âme qui, à son tour, veut consoler, *ne récite* pas une prière, et alors même que sa prière est apprise par cœur ou qu'elle est lue, elle sent bien qu'elle *la fait*.— Ce qui fait une prière ce ne sont pas les mots, c'est ce que *le cœur met dans les mots*.

4. En éloignant avec paix, mais avec netteté *les distractions* qui, survenant pendant la prière, détournent notre esprit de Dieu.—Ces distractions peuvent être *absolument involontaires* et tenir à la mobilité de notre esprit; elles peuvent être *volontaires* dans leurs causes produites par notre dissipation habituelle, par une trop grande préoccupation de ce qui nous arrive ou de ce que nous avons à faire, par un manque de préparation immédiate avant la prière ; quelle que soit leur cause, repoussons les *doucement* et continuons notre prière en nous attachant plus fortement *au sens des mots* que nous prononçons, ou, si c'est pendant *l'oraison mentale*, en prononçant avec une certaine force de volonté quelques actes ou quelques paroles adressées à Dieu qui nous écoute.—Une prière pendant laquelle les distractions qui nous harcellent sont rejetées, reviennent encore, sont encore repoussées, peut être une prière pénible et sans goût ; elle n'est pas toujours une prière sans mérites.

II.

LA PRIÈRE DOIT ÊTRE FAITE AVEC HUMILITÉ.

Cette condition est tellement dans la nature de l'être qui demande, qu'il semble inutile d'insister.

Non, il n'est pas difficile de se sentir humble quand on pense à ce qu'on vient faire en se présentant à Dieu.

On est là pour demander quelque chose; on est donc *des mendiants.*

On est là pour implorer un pardon; on est donc *des coupables.*

On est là pour attendre la guérison de son âme ou de son corps; on est donc *des malades.*

On est là *pour* remercier; on est donc *des débiteurs.*

On est là pour adorer; on est donc *des êtres infiniment inférieurs* à celui qu'on adore, des êtres qui lui doivent tout et qu'il pourrait anéantir sans leur faire la moindre injustice.

Cette humilité doit *être au fond du cœur* et c'est elle qui doit inspirer les pensées et les paroles de la prière. L'histoire du publicain et du pharisien nous donne la plus précise des leçons. Elle doit aussi se manifester par l'extérieur de celui qui prie.

Sans doute, à moins d'une indication précise dans les prières publiques, il n'est pas de position absolument requise pour la prière, mais la position *à genoux* est la plus conforme

aux sentiments d'humilité qui remplissent le cœur ; c'est à genoux qu'on implore la pitié, à genoux qu'on attend le pardon.—*La prostration* a quelque chose de plus humble encore. —La tenue *debout* est plus respectueuse ; c'est debout que l'Eglise fait chanter *le Credo* et *le Gloria Patri*.—La tenue *assis* rappelle davantage la famille.—Il faut être malade ou retenu au lit par la règle pour prier *couché ;* mais quelle que soit la position, c'est surtout le *cœur* que le bon Dieu regarde, car c'est lui qui donne à la prière sa valeur.

C'est ce sentiment de notre pauvreté, de notre faiblesse, de notre ingratitude et de ce que le péché a mis en nous de repoussant, qui nous porte, indépendamment de toute autre considération et du précepte formel de l'Eglise, *à nous adresser aux Saints et surtout à la très sainte Vierge pour qu'ils présentent nos prières à Dieu.* Ils sont les amis de Dieu, ils l'ont servi, ils l'ont aimé ; et Dieu, qui peut sans aucune injustice repousser notre prière, doit à son affection pour eux et à leurs mérites unis aux mérites de Jésus-Christ d'écouter leurs demandes.—Ils sont bons, miséricordieux, ils ont surtout le zèle de la gloire de Dieu et, pour nous aider à sauver notre âme, ils nous obtiendront des grâces de conversion et de préservation.

Plus nous sommes humbles, plus nous sommes défiants de nous-mêmes et plus nous sentons le besoin de prier les saints d'être nos intercesseurs auprès de Dieu.

III.

LA PRIÈRE DOIT ÊTRE FAITE AVEC CONFIANCE.

La confiance est la *ferme persuasion que Dieu, infiniment bon, nous accordera les grâces que nous lui demandons.*

C'est le sentiment qui fait sur le cœur de Dieu l'impression la plus forte, celui que Jésus-Christ exige de tous ceux en faveur de qui il fait un miracle, car la foi en sa divinité suppose la confiance en sa toute-puissance.

La confiance est le sentiment de l'enfant qui aime et qui va à son père, et Dieu est *heureux* d'être aimé comme un père : *Appelez-moi votre père*, nous dit-il, et ailleurs : *Une mère peut-elle oublier le fruit de ses entrailles? Ah! si elle l'oubliait, moi, jamais je ne vous oublierai.* (Isaïe XLIX, 15.)

La confiance est le sentiment qui émeut toujours; elle attire le plus indifférent vers celui qui lui montre de la confiance ; elle fait oublier à celui qui a été blessé l'injure qu'il a reçue.—Dire à quelqu'un : *Je n'ai plus que vous au monde*, c'est dépendre de lui d'une manière absolue, c'est l'obliger à nous secourir, ou l'obliger à se montrer un être méchant !

Disons-le pourtant, cette confiance en Dieu pour l'efficacité de nos prières ne va pas cependant jusqu'à croire *d'une certitude de foi* qu'on obtiendra telle ou telle grâce particu-

lière que l'on sollicite. Sans une révélation particulière, on ne sait pas d'une manière absolue si toutes les conditions de la prière sont remplies ni si le bien qu'on demande est vraiment utile au salut. La confiance nécessaire en priant c'est *la persuasion que notre prière sera certainement exaucée si nous demandons un bien véritable et si nous le demandons comme il faut.*

IV.

LA PRIÈRE DOIT ÊTRE FAITE AVEC PERSÉVÉRANCE.

La persévérance est une conséquence de la confiance. Quand je suis sûr que je serai exaucé, je continue ma prière alors même que je parais être oublié ou même repoussé. —Si j'aime, si je crois, si j'ai confiance, je persévère, j'attends.—Si je me lasse, si je cesse de prier, je n'aime plus, je ne crois plus, je n'ai plus confiance !

Si j'ai confiance en Dieu, à sa puissance, à sa sagesse, à son amour, je crois que Dieu a de bonnes et de justes raisons quand il tarde de m'exaucer ; je suis attristé peut-être, mais je ne murmure pas et je ne me lasse pas de prier.— Les raisons de Dieu, je n'ai pas le droit de les lui demander, mais je crois les comprendre ; c'est qu'il veut éprouver mon amour et ma confiance ; c'est qu'il veut me faire apprécier la grâce que je demande ; c'est que ce que je demande me serait certainement

nuisible : Dieu ne refuse jamais ce qui peut être utile ; seulement il le donne à son heure.

Souvenez-vous de cette page de l'Evangile dans laquelle Jésus nous parle de celui qui vient, pendant la nuit, demander trois pains à son ami qui était déjà couché ; celui-ci refuse de se lever, l'autre frappe, frappe encore, insiste, demande et son ami se lève pour mettre fin à son importunité et lui donne du pain.— Cet ami, c'est Dieu, il refuse de vous donner ; *Demandez, demandez encore*, dit Jésus-Christ, *et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira ; quiconque demande reçoit, et quiconque cherche trouve et quiconque frappe on lui ouvre* (Luc XI).

Souvenez-vous de cette autre page si émouvante *de la Chananéenne*. Elle demande, elle supplie, *Jésus ne lui répond rien ; Je n'ai été envoyé qu'aux brebis égarées d'Israël.* —Elle crie avec plus de confiance et plus d'amour : *Seigneur, secourez-moi !* Nouveau refus plus pénible, plus humiliant que le premier : *Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens !* Nouvel acte d'amour et de confiance plus humble que le premier : *C'est vrai, Seigneur, mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table du maître.*—Cette fois, Jésus est vaincu, il ouvre son cœur : *O femme, qu'il te soit fait comme tu désires !* (Math. XV.)

Voilà notre conduite toute tracée. Avec Dieu ne nous lassons jamais ! jamais !

V.

LA PRIÈRE DOIT ÊTRE FAITE AU NOM DE JÉSUS-CHRIST.

Cette condition est imposée par Jésus-Christ lui-même : Tout ce que vous demanderez *en mon nom* vous sera accordé ; et c'est là le plus ferme appui de notre confiance.

Prier au nom de Jésus-Christ, c'est prier *avec lui*, c'est prier *par lui*.

1. Notre prière n'est plus la nôtre en quelque sorte ; Jésus-Christ semble nous dire : Je vois tes besoins et tes désirs, pauvre âme ; laisse-moi faire, reste près de moi, unie à moi ; je sais comment il faut demander et je vais demander pour toi.—Et il prie en nous et pour nous, *son esprit pousse en notre faveur des gémissements ineffables* et Jésus peut-il ne pas être toujours exaucé ?

2. Notre prière n'est plus une prière sans valeur ; nous ne nous présentons pas à Dieu les mains vides ; comme compensation ou paiement de la grâce que nous lui demandons, nous lui offrons tous les mérites de son fils Jésus : sa passion, ses souffrances, sa mort, son sang, car tout cela est à nous ; et Dieu ne peut refuser cette offrande et par conséquent refuser nos prières ; son amour pour Jésus s'y oppose et sa justice s'y oppose aussi ; nous lui donnons plus, infiniment plus que tout ce que nous lui demandons.

L'Eglise comprend bien cette puissance, toujours efficace, de la prière faite au nom de Jésus ; elle n'adresse jamais aucune prière à Dieu sans l'appuyer sur les mérites du Sauveur ; entendez-la finir toutes les oraisons par les paroles : *Per Dominum nostrum Jesum Christum ; je vous demande au nom et par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Elle a recours quelquefois, presque toujours même, à l'intercession de la très sainte Vierge et des Saints ; elle sait que Marie unira ses prières aux siennes, elle sait que Marie est puissante au ciel, mais c'est toujours sur les mérites, sur le crédit, sur la médiation toute-puissante de Jésus-Christ qu'elle fonde la vertu et l'efficacité de ses prières.

Prions donc en Jésus-Christ, avec Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Unissons-nous à lui dans chacune de nos prières ; il priera pour nous, il priera en nous, il priera avec nous.

Il priera pour nous parce qu'il est *notre médiateur.*—Il priera en nous parce qu'il est *notre chef.*—Il priera avec nous parce qu'il est *notre Pontife.*

Toute prière faite au nom de Jésus-Christ est, selon S. Augustin, une espèce de *billet à ordre* signé par le sang du Sauveur et que Dieu son Père ne peut refuser.

CHAPITRE SIXIÈME.

EFFETS DE LA PRIÈRE.

Pour indiquer, même d'une manière générale, les *effets de la prière*, il faudrait transcrire les pages presque sans nombre que les saints ont consacrées à célébrer cette *grâce des grâces*, comme ils l'appellent tous.

I.

EFFETS GÉNÉRAUX.

Par la prière, disent les saints, la puissance de Dieu est prêtée à l'homme ; les effets de la prière sont ceux de la puissance divine.

Par la prière, l'âme affaiblie et abattue se retrempe, se relève, se fortifie ; elle puise une nouvelle vigueur qui l'aide à lutter et à ne point se laisser vaincre.

Par la prière, l'esprit se ranime, le courage revient, les forces se renouvellent.

Par la prière, le cœur pur conserve sa pureté ; le cœur coupable apprend à rougir, à se repentir, à redevenir pur.

Par la prière, l'homme établit et pose son point d'appui en Dieu même et il peut ainsi défier toutes les résistances.

Par la prière, l'homme, cette créature si fr

gile et si faible, contraint le ciel à prendre en main sa cause ; il s'efface pour substituer Dieu à sa place, Dieu qui doit réaliser ses vœux et ses désirs.

Par la prière, l'homme détourne la colère divine, et apaise sa justice ; il sauve le monde de la destruction ; il ferme l'enfer et ouvre le ciel.

II.

EFFETS PARTICULIERS DE LA PRIÈRE.

1. *La prière honore Dieu.* — La prière est un acte de religion comparé dans l'Écriture à la fumée de l'encens. *Que ma prière s'élève vers vous*, dit le Prophète, *comme s'élève l'encens.* En priant, nous proclamons que nous sommes dépendants de Dieu. — Nous le reconnaissons pour l'auteur de tous biens, — nous mettons en lui seul notre confiance, — nous le regardons comme notre unique soutien, notre unique refuge, la seule source de notre conservation et de notre salut.

2. *La prière console.* — *Quelqu'un de vous est-il triste*, dit S. Jacques, *qu'il prie* (Ep. V, 12).— La prière, c'est l'union à Jésus délaissé au jardin des Olives, à Jésus trahi, abandonné, moqué, flagellé, crucifié. — La prière surtout, c'est Jésus consolant, Jésus séchant les larmes, Jésus pleurant avec nous, Jésus nous montrant le ciel.

3. *La prière éclaire.* — Elle dissipe les ténèbres de l'esprit et donne le calme et la sagesse

qui assurent le succès de nos démarches. *Seigneur*, disait le Prophète, *faites-moi connaître la voie où je dois marcher*. Tout le secret de la vie est dans cette prière, dit Mgr Landriot : connaître sa route, c'est-à-dire connaître ce qu'on doit croire ici-bas ; ce qu'on doit espérer et pratiquer ; ce qu'on doit faire pour que cette vie soit comme l'antichambre du ciel : voilà bien l'homme tout entier et la vie dans tous ses aspects. Mais Dieu seul peut ainsi éclairer la vie et la pénétrer de ces vives clartés qui montrent le vrai chemin, parce que Dieu est la lumière indéfectible que rien ne peut obscurcir. — Prier, c'est s'approcher de Dieu, c'est recevoir sa lumière, c'est marcher à sa clarté.

4. *La prière donne une fécondité prodigieuse.*

" Chaque *mot* de ma prière *lentement et pieusement récitée* — surtout quand cette prière est une de celles imposées par l'Eglise — est comme un rayon que j'ajoute à la gloire extérieure de Dieu, — et les anges, dans le ciel, voient Dieu se montrer en quelque sorte au milieu d'une splendeur plus ravissante.

Chaque *mot* de ma prière *lentement et pieusement récitée* compense un blasphème.

Chaque *mot* arrête une punition du ciel, se mettant entre la justice de Dieu et l'âme coupable.

Chaque *mot* fait tomber du Cœur de Jésus une grâce spéciale sur l'âme d'une personne mourante ou sur une âme qui va, à cette minute, commettre un péché mortel.

Chaque *mot* allège les souffrances d'une âme du purgatoire.

Chaque *mot* fait tressaillir d'une joie nouvelle le cœur de la très sainte Vierge Marie, toujours heureuse de voir son Fils loué, béni, aimé, glorifié.

Chaque *mot* de ma prière *lentement et pieusement récitée* est comme une *maille d'acier* que je tisse autour de mon âme, formant *un bouclier* qui l'enveloppe et la met à l'abri, non pas des épreuves ni des tentations, mais des plaies qui l'affaibliraient et la feraient mourir.

Aussi comme je me sens fort après ; et comme je vais sans crainte à ce combat de toutes les heures que j'ai à livrer contre la paresse, l'orgueil, la cupidité, la sensualité, l'égoïsme, le murmure.

Chaque *mot* de ma prière *lentement et pieusement récitée* est aussi la même *maille protectrice* dont je puis entourer l'âme de ceux que j'aime.

Oh ! quelle joie de penser, que pendant que je prie, chacune de mes paroles forme réellement un *bouclier* autour de l'âme de mon père, de ma mère, de mes amis que je sais exposés à la tentation et à l'épreuve, et qu'ils les sentiront moins cruelles.

Chaque *mot* est une *goutte de baume* que je fais tomber sur un cœur que je sais malade, un cœur que j'ai blessé peut-être et à qui je n'ose pas directement demander pardon.

Oh ! comme après ma prière je puis aller à

lui le visage calme et souriant ; n'ai-je pas guéri les blessures que j'avais faites ?

Chaque *mot* de ma prière *lentement et pieusement récitée* est comme une *étincelle chaude et bienfaisante* qui va doucement pénétrer le cœur de celui avec qui j'ai une affaire à traiter.

Je puis après m'approcher avec calme ; sous l'influence divine qui le pénètre à son insu, il sera juste, il sera bon, il sera conciliant.

Chaque *mot* de ma prière *lentement et pieusement récitée* est une *pièce de monnaie* que mon ange gardien porte à Dieu en paiement de mes fautes si nombreuses... et plus ma prière se prolonge, plus je la fais pieuse, recueillie, plus elle éteint ma dette envers le bon Dieu !

Et quand je serai mort, je les verrai là haut, près de Dieu, tous ces *mots* de ma prière, brillants comme des perles, formant ma couronne immortelle.

Chaque *mot* de ma prière *lentement et pieusement récitée* est comme un tissu mystérieux qui s'en va, je ne sais comment, mais je sais que cela est, *réparer* ce qui a été *déchiré* dans ma journée d'hier,—*relier* ces heures que j'avais séparées par une coupable perte de temps, —*réunir* ces deux cœurs que j'avais désunis par une parole imprudente.

Chaque *mot* de ma prière *lentement et pieusement faite* est un cri d'amour, un cri d'espérance, un cri de joie, un cri de détresse que

je jette vers le ciel, et je suis sûr qu'à ce cri un autre cri répond : celui de votre amour, ô mon Dieu !

O vous qui avez senti votre cœur ému en entendant un petit enfant effrayé ou malade crier : *Ma mère !* dites, ne comprenez-vous pas un peu ce qui doit se passer dans le cœur de *votre Père du ciel* quand une âme désolée ou aimante lui crie : Mon Dieu ! " (Paillettes d'Or.)

5. *La prière rend heureux.* —Il faudrait ici laisser parler les saints. Oh ! qu'elles sont suaves les pages qu'ils ont écrites sur le bonheur qu'ils goûtaient dans les rapports intimes établis par la prière entre Dieu et leur âme ! C'est le rapport de l'enfant avec sa mère ; d'un ami pauvre mais aimant et reconnaissant avec un ami riche et puissant qui le comble de grâces, qui n'est jamais las de lui donner, et lui jamais las de le remercier. —C'est l'union des âmes, la plus intime, la plus forte, la plus féconde en délices.—C'est l'oubli de la terre, l'oubli du corps, l'oubli de la douleur, l'oubli de tout ce qui est humain.— C'est *le ravissement* à tout ce qui est terrestre.—C'est la vue de Dieu, le sentiment de Dieu, la paix de Dieu, la jouissance de Dieu !

Nous n'insistons pas ; le bonheur de la prière *s'indique*, il ne se raconte pas ; il se sent par ces âmes qui en sont venues, comme les appelle un saint, à se *transformer en prière*, à *être une prière !* Heureuses ces âmes ! Elles ne sont pas rares dans le cloître, mais par com-

bien d'épreuves il leur a fallu passer pour en venir là !

CHAPITRE SEPTIÈME.

PRINCIPALES FORMES DE LA PRIÈRE.

N'écrivant pas spécialement un *livre de piété*, nous ne pouvons parler de toutes les différentes formules de prières employées soit par les fidèles en général, soit en particulier par les religieuses.

I. Nous indiquerons seulement :

I.

LA SAINTE MESSE.

C'est *la prière des prières*, *le soleil des exercices spirituels*, comme l'appellent les saints.

Le *sanctuaire* où se célèbre la sainte messe est le *rendez-vous* de toutes les âmes qui ont à adresser à Dieu une louange, un remercîment, une demande de pardon.

L'autel est l'endroit où sont déposés par les anges ces demandes, ces remercîments, ces louanges ; —le moment où se célèbre la sainte messe est celui pendant lequel Jésus vient prend chacune de ces adresses, les signe de son sang et les présente à son Père.

Pouvoir assister à la sainte messe est un des grands bonheurs de la vie.

Là, *Jésus prie*; il s'humilie devant son Père, il l'adore; et nous, unis à cette humiliation et à cette adoration, nous procurons plus d'honneur à Dieu qu'il n'en reçoit, dans le ciel, par les adorations réunies de tous les anges et de tous les saints ensemble, car après tout ce ne sont que des simples créatures, et par suite, leurs hommages sont finis et limités, tandis qu'à la sainte messe c'est Jésus-Christ qui s'abaisse, Jésus-Christ dont les humiliations sont d'un mérite infini! Oh! j'ai beau être pauvre et misérable, je suis assurée que *pendant la messe* je contribue à la gloire de Dieu.

Là, *Jésus prie*; et sa prière apaise la justice de Dieu irritée par nos péchés; et nous, unis à cette expiation, nous procurons à Dieu, par une seule messe, plus de satisfaction que ne lui en ont donné tous les martyrs par leur sang et tous les pénitents par leurs austérités.

—Après une messe bien entendue on peut aller sans crainte demander une absolution au prêtre, la messe nous a préparés au pardon, elle a obtenu le pardon.

La messe nous justifie, non comme le baptême et l'absolution sacramentelle, qui produisent immédiatement la grâce dans les pécheurs bien disposés; mais en nous obtenant les grâces actuelles qui nous préparent au saint usage des moyens de réconciliation que nous a ménagés la miséricorde du Seigneur. C'est ce

qui faisait dire à une âme effrayée de ses fautes : *Mon Dieu, prenez patience jusqu'à demain ; quand j'aurai entendu la messe, je ne craindrai plus que vous me frappiez dans votre justice.*

Là, *Jésus prie ;* et sa prière remercie Dieu de tous les biens qu'il a faits au monde ; et nous, unis à cette action de grâce, nous avons le bonheur de pouvoir donner à Dieu une offrande qui surpasse infiniment tout ce qu'il nous a donné, ou ce qu'il pourrait nous donner encore.— Après une messe bien entendue, l'âme peut dire : *Je suis quitte envers Dieu ?* Et elle sort heureuse d'avoir pu remercier ; mais comme elle a encore reçu et comme elle reçoit encore à chaque instant, elle aspire à remercier encore et à assister encore à la sainte messe.

Là, *Jésus prie ;* et *sa prière est toujours exaucée.* Jésus recommande à son Père nos intérêts ; il se fait notre avocat, nous n'avons qu'à nous unir à lui, à lui présenter avec humilité et avec soumission, mais avec confiance, tous nos désirs quelque grands qu'ils puissent être et... à attendre dans la paix. Ah ! si nous savions que la sainte Vierge unit ses prières aux nôtres, n'est-il pas vrai que nous n'aurions aucune inquiétude sur notre demande et que nous serions sûrs d'être exaucés à l'heure utile à notre âme ?—Pendant la sainte messe, ce n'est pas Marie seulement qui prie et qui intercède, c'est Jésus ! La prière que nous faisons pendant la messe n'est plus une prière

purement humaine; elle est toute pénétrée, toute remplie de la sainteté de Jésus; elle devient toute divine, n'étant qu'une seule et même prière avec celle du Fils de Dieu.

O bienheureuse messe, s'écrie S. Léonard de Port-Maurice, ô bienheureuse messe, source de tant de bien! comment n'être pas avide d'assister tous les jours à ce sacrifice divin!— Quand je ne sais plus quelle consolation donner à une âme affligée, disait un saint prêtre, je lui dis: *Allez à la messe.*

II.

LE CHEMIN DE LA CROIX.

C'est la prière la plus riche en indulgences; c'est celle qui nous fait sentir le plus vivement tout ce qu'il y a eu d'amour et de souffrance dans le cœur de Jésus.

Le *Chemin de la Croix* est la prière qui sait le mieux consoler, le mieux aider à supporter l'oubli, l'injustice, l'abandon; aussi comme elle est aimée par les âmes qui souffrent et par les cœurs déchirés!

Le *Chemin de la Croix* est la prière la plus efficace pour ramener les pécheurs à la vertu, —pour ranimer et réchauffer les tièdes,—pour rendre justes les plus parfaits. Il sort perpétuellement des plaies de Jésus-Christ une vertu qui se répand sur tous ceux qui s'approchent d'elles avec piété.—La pratique du Chemin de la Croix, dit S. Léonard de Port-

Maurice, est suffisante pour sanctifier une paroisse ou une communauté.

Le *Chemin de la Croix* est une image frappante de notre vie. Nous avançons tous vers un calvaire plus ou moins éloigné : à notre première station on nous condamne à mort, à notre dernière on nous met au sépulcre. Entre ces deux termes, que d'épreuves, que de luttes, que de souffrances et aussi hélas ! que de chutes ! ce sont les stations intermédiaires de notre voyage. Celles du Sauveur nous apprennent comment nous devons nous conduire dans les nôtres, c'est-à-dire comment nous devons *supporter*, *obéir*, *nous relever*, *nous taire*. Son silence nous parle, ses douleurs nous attendrissent, sa patience nous apaise, sa charité nous entraîne.—La religieuse trouvera, si elle le veut bien, dans chaque station, des leçons et des encouragements pour chacune des situations de son âme. Heureuses les âmes qui aiment à faire le *Chemin de la Croix*.

III.

LE CHAPELET.

Cette prière est une suite d'actes de louange, de confiance, d'amour, une suite de cris de pitié jetés à Marie, à cette glorieuse Mère de Dieu, devenue notre mère à tous, et établie par Dieu le refuge des pécheurs, la protectrice

spéciale des religieux, la patronne de la bonne mort.

Le *Chapelet* est la prière aimée entre toutes les prières par toutes les religieuses. Elles sentent, par un instinct divin, que cette prière facile à dire en tout temps, en toutes circonstances, dans toutes positions, cette prière qu'on peut abréger, qu'on peut interrompre, qui est toujours à leur porte pour remplir les minutes que laisse le changement d'un travail à un autre ou pour remplir les loisirs d'un chemin à faire, elles sentent que cette prière est leur sauvegarde, leur refuge, leur bonheur. Aussi pas une religieuse qui ne dise *son chapelet* tous les jours, et il est grand le nombre de celles qui disent *le rosaire.*

Le *Chapelet*, par sa forme matérielle, rappelle la *chaîne invisible* qui nous attache à Marie, et par Marie à Jésus; la religieuse le porte toujours ostensiblement; elle veut le voir, elle veut que tout le monde le voie, que tout le monde sache qu'elle est attachée à Marie.

Nous n'avons pas à faire aimer le chapelet à la religieuse; elle l'aime, nous l'avons dit, plus que tout autre prière vocale; son *chapelet* et son *crucifix*, elle ne les quitte jamais; elle veut les avoir avec elle pendant la nuit; elle veut les avoir sur son lit de mort, elle veut les avoir dans sa tombe.

IV.

LES VISITES AU SAINT SACREMENT.

Est-il nécessaire de recommander aux religieuses *la visite au saint Sacrement?*

Ne la doivent-elles pas, cette visite quotidienne, à Jésus qui est *tout* pour elles: leur *époux*, leur *père*, leur *frère*, leur *ami*, leur *défenseur?*

A qui iraient-elles dans leurs peines, dans leurs souffrances, dans les embarras qui troublent leur conscience, dans les inquiétudes que leur donne leur emploi, dans les craintes qui viennent troubler leur vie... A qui iraient-elles si elles ne vont pas à Jésus? Qui peut les consoler comme lui, les conseiller, les éclairer, les diriger, les fortifier comme lui?

I. Le saint Sacrement est pour tous les fidèles sans doute, mais pour la religieuse tout spécialement, la *source* de tout bien, de toute consolation, de toute espérance.

Le saint Sacrement, c'est Jésus vivant avec nous, près de nous, pour nous; Jésus-Christ aussi puissant, aussi bon, aussi miséricordieux qu'aux jours de sa vie mortelle.

Les apôtres n'eurent rien de plus que nous: Marie n'eut rien de plus. Ah! elle le voyait et elle le possédait surtout d'une manière ineffable, mais ce Jésus qui était sa joie est aussi la nôtre! Demandons à Marie qu'elle fasse de nous, comme elle a fait de quelque

âmes privilégiées, *des âmes eucharistiques.* Quand on a près de soi Jésus en personne, disait l'une d'elles, Jésus à qui on peut tout dire et tout demander, la vertu, les actes les plus difficiles, les sacrifices les plus déchirants n'en sont vraiment pas. Jésus est pour le cœur un ami qui partage tout; pour l'âme un époux qui se charge de tout; c'est Dieu vivant, présent et agissant qui pour nous fait tout.

Nous indiquons, parce qu'elle est pleine de force et d'onction, la prière suivante *de S. Thomas d'Aquin.*

O vous qui m'aimez tant, Jésus ici véritablement Dieu caché, écoutez-moi, je vous implore.

Que votre bon plaisir soit mon plaisir, ma passion, mon amour! Donnez-moi de le chercher, de le trouver, de l'accomplir. Montrez-moi vos chemins, indiquez-moi vos sentiers. Vous avez vos desseins sur moi, dites-les-moi bien, et donnez-moi de les suivre jusqu'au définitif salut de mon âme. Qu'indifférente à tout ce qui se passe et ne voulant voir que vous, j'aime tout ce qui est à vous, mais vous surtout, mon Dieu, vous! Rendez-moi amère toute joie qui n'est pas vous, impossible tout désir hors de vous, délicieux tout travail fait pour vous, insupportable tout repos qui n'est pas en vous. Qu'à toute heure, ô bon Jésus, mon âme prenne son vol vers vous; que ma vie ne soit qu'un acte d'amour! Toute œuvre qui ne vous honore pas, faites-moi bien sentir

qu'elle est morte. Que ma piété soit moins une habitude qu'un élan continuel du cœur.

O Jésus, mes délices et ma vie, donnez-moi d'être sans recherche dans mon humilité, sans dissipation dans mes joies, sans abattement dans mes tristesses, sans rudesse dans mon austérité. Donnez-moi de parler sans détour, de craindre sans désespoir, d'espérer sans présomption, d'être pure et sans tache, de reprendre sans colère, d'aimer sans faux semblants, d'édifier sans ostentation, d'obéir sans réplique, de souffrir sans murmure.

Bonté suprême, ô Jésus, je vous demande un cœur épris de vous, qu'aucun spectacle, aucun bruit ne puisse distraire; un cœur fidèle et fier qui ne chancelle, qui ne descende jamais; un cœur indomptable, toujours prêt à lutter après chaque tempête; un cœur libre, jamais séduit, jamais esclave; un cœur droit qu'on ne trouve jamais dans les voies tortueuses.

Et mon esprit, Seigneur, mon esprit! Qu'impuissant à vous méconnaître, ardent à vous chercher, il sache vous rencontrer, vous, la suprême Sagesse! Que ses entretiens ne vous déplaisent pas trop; que, confiant et calme, il attende vos réponses, et que sur votre parole il se repose!

Puisse la pénitence me faire sentir les épines de votre couronne! Puisse la grâce me verser vos dons sur la route de l'exil! Puisse la gloire m'enivrer de vos joies dans la patrie.

Ainsi soit-il.

II. Le saint Sacrement fait sentir plus vivement l'amour *du sacré cœur de Jésus* et l'influence que cette dévotion peut avoir sur la vie d'une religieuse.

C'est en présence de Jésus qu'on sent la force des promesses faites aux âmes dévouées à ce cœur sacré.—*Promesses pendant la vie* qui assurent des grâces pour le succès de la grande entreprise du salut et même pour la réussite des entreprises terrestres,—des grâces de paix, de joie, de force, de consolation,—des grâces de contrition et de pardon pour les pécheurs,—des grâces de perfection et de persévérance pour les âmes pieuses.

Promesses à l'heure de la mort. Elles sont expressément formulées par Jésus-Christ parlant des âmes dévotes à son Sacré Cœur : *Je leur serai un refuge assuré surtout à la mort.*— Refuge contre le démon tentant un suprême effort pour ravir l'âme et la perdre pour l'éternité,—refuge contre les angoisses et les appréhensions de la mort qui empêcheraient de faire à Dieu le sacrifice si méritoire de la vie, —refuge contre les rigueurs du jugement de Dieu.

Promesses après la mort. Elles assurent le ciel : *Les personnes qui pratiqueront et propageront cette dévotion*, dit encore Jésus-Christ à la bienheureuse Marguerite-Marie, *auront leur nom écrit dans mon cœur, et il n'en sera jamais effacé.*

Vous ne quitterez donc jamais l'autel où repose Jésus-Christ sans avoir adoré, loué,

aimé et remercié *le Cœur Sacré* de ce bon et adorable Sauveur.

V.

PRIÈRES A SAINT JOSEPH.

La dévotion *à S. Joseph* suit toujours la dévotion à la très-sainte Vierge comme celle-ci suit toujours la dévotion à Jésus-Christ.

Toute religieuse éprouve pour S. Joseph un sentiment particulier de confiance ; il lui semble, et avec raison, que celui qui protégea Jésus et Marie, que celui qui pourvut avec tant de sollicitude à tous les besoins de la sainte Famille la protégera et pourvoiera à tous ses besoins. Une maison religieuse n'est-elle pas *une sainte famille ?*

L'image de ce vieillard se présente à elle avec quelque chose de si paternel, de si bon et de si encourageant qu'elle va à lui comme à un père vénéré et qu'elle lui demande toutes choses même pour le temporel.

Vous le prierez donc ce père nourricier de Jésus, ce gardien si dévoué de la très sainte Vierge. Le plus précieux avantage de la dévotion à S. Joseph, dit S. Thomas, c'est d'inspirer plus d'amour pour Jésus et pour Marie. Nul saint ne les a plus aimés ; nul désire avec plus d'ardeur de voir tous les cœurs soumis à leur empire. Dès qu'une âme se donne à lui, il la conduit à Jésus et

Marie et lui inspire les sentiments dont il est pénétré.

II. Nous parlerons en particulier *de la méditation,—de l'office divin,—de la sainte Communion.*

ARTICLE PREMIER.

LA MÉDITATION.

Nous dirons :

1. *La nature de la méditation* ;
2. *La nécessité de la méditation* ;
3. *Les effets de la méditation* ;
4. *La méthode de la méditation* ;
5. *Une note sur les états d'oraison.*

I.

NATURE DE LA MÉDITATION.

La *méditation* ou *l'oraison* peut se définir un intime commerce *d'amitié dans lequel l'âme s'entretient seule à seule avec Dieu pour lui rendre ses devoirs,—lui demander ses besoins,—devenir meilleure pour sa gloire.*

La méditation est *un intime commerce d'amitié avec Dieu.* Ces mots nous révèlent la grandeur et l'excellence de l'oraison.—L'oraison, c'est *la vie du ciel.* Dans le ciel les anges

et les saints ont un intime commerce d'amitié avec Dieu ; ils voient Dieu, ils aiment Dieu, ils ne se lassent pas de le voir, de l'aimer et de lui exprimer leur amour. Ils sont dans *une oraison continuelle.*

Sur la terre, l'âme participe à cette vie céleste quand elle fait oraison.— Il n'y a alors en quelque sorte que *Dieu et elle* dans le monde ; l'âme oublie, pendant quelques moments, tous les êtres créés et Dieu lui suffit. Elle fait son apprentissage de la vie éternelle.

Dieu, dans sa miséricordieuse condescendance, est toujours prêt à nous recevoir. Il suffit de lui dire : *Mon Dieu !* et il est là, il nous écoute... Oh ! n'est-il pas vrai que Dieu est bon ?— Comment ne pas être *heureux* en sa présence ? Comment ne pas être *confus* d'être admis si facilement auprès de lui et ne pas se hâter, par un acte de contrition bien sincère, de se purifier de ses fautes.

Comprenons bien, dès le début, ces paroles : *l'oraison est un commerce intime*, c'est un enfant qui parle avec son père, une épouse avec son époux, un ami avec son ami, une créature aimée, créée par amour avec le Créateur souverainement et uniquement aimé ; — *commerce intime d'amitié*, ajoute Ste Thérèse, *où l'âme s'entretient seule à seule avec Dieu et ne se lasse pas d'exprimer son amour à celui dont elle sait qu'elle est aimée.*

II. La méditation a *pour fin de rendre à Dieu nos devoirs.* Le premier devoir dû à Dieu est

l'adoration. N'est-il pas juste, en approchant de Dieu, de le *saluer* par les titres qu'il a bien voulu nous faire connaître. Il est notre *lumière*, notre *consolation*, notre *force*, notre *soutien*, notre *protecteur*, notre *aliment*, notre *vie*.— Ne ferions-nous que répéter lentement et respectueusement chacun de ces titres et ajouter : *Ayez pitié de nous*, il y aurait quelque chose de bien pieux, de bien saint, de bien utile.— C'est *la méditation.*

Le second devoir dû à Dieu est la *louange*.— N'est-il pas juste encore, en approchant de Dieu, de le louer ?—Il est la souveraine *beauté*, la souveraine *sagesse*, la souveraine *sainteté !* Il est la *miséricorde* qui ne s'épuise pas, la *bonté* qui ne défaille pas. Il est *immense*, il est partout, il voit tout, il connaît tout, il retient tout ! Il est *éternel*, *infini*, il a toutes les perfections. — Ne ferions-nous que répéter après chacune de ces perfections ces mots du *Gloria in excelsis :* Nous *vous louons*, *nous vous bénissons ! nous vous exaltons !* il y aurait là quelque chose de bien pieux, de bien saint, de bien utile.—C'est *la méditation.*

Le troisième devoir envers Dieu c'est la *reconnaissance.* — N'est-il pas juste encore, en approchant de Dieu, de le remercier. Oh ! revoyons notre vie entière : grâce du saint baptême, grâce de l'éducation chrétienne, de la première communion, de la préservation, de la conversion, de la vocation,—grâces pour l'intelligence, pour le cœur, pour l'âme, pour le corps, — grâces pour nos parents. — Ne

ferions-nous, après l'énumération de ces grâces, et chacun en trouvera de spéciales pour lui, que répéter *merci mon Dieu!* il y aurait quelque chose de bien pieux, de bien saint, de bien utile.—C'est *la méditation.*

Le quatrième devoir dû à Dieu est *l'offrande de nous-mêmes.*—N'est-il pas juste, en approchant de Dieu, de nous rappeler, que par *nos vœux* nous nous sommes tout spécialement données à lui, et de venir nous mettre à sa disposition pour qu'il fasse de nous tout ce qu'il voudra?

Il est *mon maître*,—il a donc le droit de me faire travailler à ce qu'il voudra et tout le temps qu'il voudra.

Il est *mon conducteur*,—il a donc le droit de me mener où il voudra.

Il est *mon directeur*,—il a donc le droit d'exiger de moi tout ce qu'il voudra.

Il est *mon père*,—il a donc le droit de me donner et de me refuser ce qu'il voudra.

Je suis sa servante, son épouse, sa fille, son esclave, sa victime ; je suis à lui pour toutes choses.—Ne ferions-nous, après chacun de ses titres, que répéter: *Me voici, Seigneur, je suis prête à tout!* il y aurait quelque chose de bien pieux, de bien saint, de bien utile.—C'est *la méditation.*

III. La méditation a pour fin *de demander à Dieu nos besoins.*—Quel vaste champ ce mot *nos besoins* ouvre devant chacun de nous.

O ma pauvre âme qui viens là devant *ton Dieu* si riche et si puissant,—devant *ton Père*

si miséricordieux et si bon,—devant *ton médecin* si sage et si habile,—devant *ton conseiller* si éclairé et si prudent, demande, demande donc.

Demande pour toi,—pour ta communauté, —pour ta famille,—pour ta supérieure,—pour tes sœurs, pour celles qui te sont plus chères, —pour celles qui t'ont fait de la peine.— Demande pour ton confesseur, pour les prêtres, pour l'Eglise et pour les pauvres pécheurs.

Demande à ton Dieu d'arranger ce que la veille tu a mis en désordre par ta négligence ou par ton imprudence,—de rapprocher de toi cette compagne que tu as éloignée par ton peu de douceur ou d'humilité,—de te venir en aide dans cette charge qui te pèse,—de te donner un peu d'énergie, un peu de courage, un peu de santé,—demande à ton Dieu un peu de lumière pour cette affaire embrouillée, un peu de paix et un peu plus de zèle pour faire le bien.

A mesure que nous demandons, promettons de mieux prier, de mieux travailler, de mieux supporter.

N'est-il pas vrai que le temps de la méditation paraîtrait bien court alors même qu'on ne l'emploierait qu'à exposer à Dieu ses besoins ?

IV. La méditation a pour but *de nous aider à devenir meilleurs pour la gloire de Dieu.*

C'est bien là le but qu'il faut se proposer :

1. *Devenir meilleur*, c'est-à-dire *plus doux*

dans les rapports avec ceux qui sont autour de nous,—*plus actif* dans l'accomplissement de nos devoirs,—*plus zélé* pour faire connaître et aimer le bon Dieu,—*plus patient* dans l'acceptation de la vie telle qu'elle nous est faite, avec ses peines et ses déceptions,—*plus dévoué* à Dieu, *plus soumis* à sa volonté, *plus affectueux* devant le très saint Sacrement.

2. *Pour la gloire de Dieu.*—Non, ce n'est pas pour être vu, pour être apprécié ou même pour être content au fond de son âme et avoir la paix qu'il faut devenir meilleur, mais pour plaire à Dieu, pour obéir à Dieu, pour faire aimer et glorifier Dieu !

Et pour cela, il faut, dans ces heureux moments d'audience divine, reconnaître sa négligence, son peu de courage, ses fautes ; s'humilier, demander pardon et prier *la sagesse de Dieu* de venir en nous, la *miséricorde de Dieu* de demeurer en nous, *la force de Dieu* d'agir en nous.

Voilà la nature de la méditation.—N'est-il pas vrai que c'est quelque chose de bien grand et de bien beau, de bien utile surtout ?

II.

NÉCESSITÉ DE LA MÉDITATION.

I. *Pour tous les hommes en général*, la méditation, dans la forme indiquée et régulièrement faite tous les jours, n'est pas absolument nécessaire pour le salut, *la prière*, en général

suffit ; mais il est vrai cependant qu'avec *la prière vocale seule* le salut est plus difficile.

La méditation est *une lumière* qui montre avec clarté les commandements de Dieu dans leurs détails, la gravité de leur obligation et les obstacles à leur observation ;—elle montre la laideur du péché et fait sentir en quelque sorte l'intensité de la punition qui lui est réservée ;—elle montre la vanité des choses qui passent, la beauté de la vertu et sa récompense éternelle.—La méditation est *une force* qui, par le moyen de la grâce qu'elle attire, permet de résister à l'entraînement des passions ; passions de l'indépendance, des honneurs, des plaisirs, de la haine, de la négligence dans les devoirs d'état.—Sans la méditation on est presque forcément entraîné. *Toute la terre est désolée*, dit le S.-Esprit, *parce que personne ne réfléchit.* — Il n'est pas nécessaire que les démons poussent en enfer celui qui abandonne la méditation, dit Ste Thérèse, il y va de lui-même. Celui qui ne médite pas les vérités éternelles, ajoute S. Liguori, ne peut, sans miracle, vivre en chrétien.

II. *Pour les personnes consacrées à Dieu*, la méditation est à peu près indispensable pour les maintenir dans la grâce de Dieu et dans l'accomplissement méritoire de leurs obligations. *C'est par l'oraison*, dit S. Liguori, *que les saints sont tous devenus saints.*—Sans oraison, point de vie intérieure ; sans vie intérieure peu ou point d'intelligence des choses de Dieu, et de là : perte de temps et de mérites, fai-

blesses de l'âme, habitudes triviales relativement à la sainteté ; de là : persévérance des défauts, relâchement sensible dans les œuvres de zèle et d'obéissance, ennui général, privations des consolations et des joies de la vie religieuse.

L'oraison donne aux religieuses un tact délicat des choses saintes et comme une divination des choses surnaturelles ; elles voient dans les livres, dans les événements, dans les personnes, des choses qu'elles n'y voyaient pas auparavant et que ne voient pas celles qui ne font pas oraison.—Il y a une différence très sensible dans l'ensemble de la vie d'une religieuse qui s'applique à bien faire sa méditation : son caractère se modifie ; son jugement devient plus sûr ; sa parole est plus précise. Dieu ne fera jamais rien de grand d'une âme qui n'est pas habituée à vivre tous les jours dans son intimité.

Abandonner l'oraison, dit Ste Thérèse, c'est fermer la porte par où nous viennent les grâces de Dieu ; et cette porte fermée, je ne vois pas par où elles passeront.

La vie des religieuses, dit S. Liguori, doit être une vie d'oraison. Il est difficile, disons mieux, il est moralement impossible qu'une religieuse qui n'aime pas l'oraison soit une bonne religieuse. Si donc vous voyez une religieuse tiède, dites : *Celle-ci ne fait pas oraison*, et vous dites la vérité. Le démon s'efforce de faire perdre aux religieuses l'amour de

l'oraison ; s'il y parvient, il sera bientôt le maître.

S. Philippe de Néri disait : Une religieuse sans oraison est une religieuse sans raison.

III. Si l'on demandait : *Que vaut-il mieux, faire l'oraison ou la sainte communion ?* Nous répondrions avec les maîtres spirituels : *L'oraison.*—Cette réponse, ainsi formulée dans un opuscule approuvé par plusieurs évêques, est prouvée de la manière suivante :

L'oraison est prescrite par S. Paul comme disposition préparatoire à la sainte communion. *Que l'homme s'éprouve lui-même*, dit-il, *avant de manger ce pain et de boire ce calice ;* or comment s'étudier, se connaître, s'assurer de sa fidélité si ce n'est par *l'oraison ?*—L'oraison prépare l'âme à la sainte communion ; l'oraison conserve le fruit de la sainte communion. Une communion sans *un peu de préparation* et sans *action de grâce* faites, l'une et l'autre dans le recueillement de l'oraison, est bien peu utile à l'âme.

Nous ne lisons nulle part dans la Ste Ecriture : *Communiez souvent et vous ne pécherez pas ;* tandis que le S.-Esprit a dit expressément : *Méditez souvent sur vos fins dernières et vous ne tomberez jamais dans le péché.* Le texte porte : *Souvenez-vous dans toutes vos actions de votre dernière fin.* (Eccli. VII, 40.)

La communion *fréquente* n'est qu'un *conseil*, —La prière *fréquente* est *un précepte* : *Priez sans cesse* ; or il est difficile de bien prier, et

de prier sans cesse si le cœur ne se remplit pas de bonnes pensées, fruit de la méditation.

Il en coûte plus pour faire oraison que pour communier.—La communion est un acte extérieur qui peut flatter l'amour-propre et satisfaire la vanité spirituelle,—l'oraison est un entretien secret entre Dieu et l'âme ; là rien qui se voit, rien qui attire l'attention sur nous.

La communion est par elle-même un plaisir et une joie pour l'âme. L'oraison, au commencement surtout, est un assujétissement et une gêne ; elle demande plus de force.

La communion *sacramentelle* peut ne pas être possible pendant un long intervalle à cause des infirmités que Dieu envoie, et cette privation n'empêche pas la sainteté.—L'oraison, pendant laquelle peut et doit se faire la *communion spirituelle*, des meilleures oraisons, est toujours possible ne serait-ce que quelques minutes.

La communion ne suppose pas toujours la vertu, on peut communier et se rendre coupable du corps et du sang de Jésus-Christ.—L'oraison de chaque jour prouve qu'on est déjà vertueux ou qu'on travaille sérieusement à le devenir. On trouve des chrétiens, dit S. Liguori, qui communient tous les jours et qui sont en état de péché mortel ; des chrétiens qui se mortifient en toutes manières et qui sont en état de péché mortel ; *mais on ne trouvera jamais une âme qui fasse oraison tous les jours et qui demeure avec le péché.*

Qu'on ne se méprenne pas sur nos intentions, dirons-nous avec l'auteur qui nous sert de guide, nous ne voulons pas ralentir l'empressement et l'ardeur des âmes religieuses à s'approcher de la Table-Sainte,—nous parlerons plus loin de la communion fréquente,—nous voulons seulement éclairer certaines personnes qui tiennent *plus à leur communion qu'à leur oraison*, qui s'inquiètent d'une communion qu'elles n'ont pas pu faire et qui ne se soucient pas d'une oraison qu'elles ont volontairement ou abrégée ou manquée, qui demandent avec instance et importunité de remplacer une communion et qui ne se mettent pas en peine, le pouvant facilement, de remplacer une oraison.

O religieuses, faites-vous donc une obligation de ne jamais laisser volontairement votre oraison, de la remplacer si vous avez dû ou la laisser ou l'abréger; souvenez-vous que, comme la sainte communion négligée, *l'oraison négligée laisse une lacune dans la journée d'une âme consacrée à Dieu.*

III.

EFFETS DE LA MÉDITATION.

C'est dans le travail et le repos de la méditation que se préparent et se font les grandes choses qui tiennent à la perfection de l'âme et à la gloire de Dieu.—Lorsque nous devons traiter avec les autres de choses spirituelles,

dit S. Vincent de Paul, il faut en parler d'abord avec Dieu dans l'oraison en se dépouillant de son propre esprit pour être rempli de l'Esprit-Saint. Ce sont surtout ceux qui ont quelque chose à entreprendre qui doivent avoir avec Dieu une continuelle communication. S. Ignace ne résolvait rien sans en avoir parlé à Dieu. S. Thomas d'Aquin, S. Bonaventure déclarèrent que leur science leur venait plus de l'oraison que de l'étude.—*Attendez, que j'aille consulter*, disaient S. Vincent de Paul et tant d'autres quand on les interrogeait, et ils allaient prier.

C'est dans l'oraison, dans ces entretiens familiers et de tous les jours avec celui qu'elle a choisi pour l'aimer uniquement, que l'âme reçoit ces lumières célestes qui lui révèlent tant de choses que le monde ignore.

C'est là qu'elle apprend ce qu'est Dieu, ce qu'il mérite, comment il faut le servir et l'aimer et ce que, par rapport à l'éternité, valent les joies, les honneurs, les plaisirs de la terre.

C'est là que s'opèrent les grands et les petits sacrifices; qu'on trouve le courage qui les consomme et la foi qui les anime.—Que feriez-vous, demandait-on à S. Ignace, si vous appreniez que votre compagnie a été dissoute? —Je me mettrais en oraison et une heure après je n'y penserais plus !

C'est là que se féconde et se nourrit le génie de la charité avec les industries merveilleuses, ses ardeurs, ses prodiges. Toute œu

vre qui n'a pas été mûrie dans l'oraison est une œuvre ou qui avorte ou qui reste stérile.

C'est là qu'on trouve de douces larmes et qu'on expie ses fautes à force d'aimer ; là aussi qu'on émeut le cœur de Dieu, qu'on l'attendrit, qu'on lui arrache des paroles de pardon et de miséricorde.

C'est là qu'on trouve, pour toutes les bonnes œuvres et pour le salut des âmes, des secrets et une puissance que toute la science du monde et tout le pouvoir du génie ne suppléeraient jamais.

C'est là, enfin, que l'âme apprend à se connaître et à se mépriser, là qu'elle aperçoit cachés au fond de son être une foule de défauts à peine perceptibles et pourtant dangereux, et un grand nombre d'intentions imparfaites, là qu'elle distingue les ruses et les instincts de ses passions qui se dissimulaient sous des apparences de vertu ; là qu'elle puise la force pour lutter, la modération, le détachement d'elle-même, la patience et la joie dans les épreuves, les ressources pour vaincre les tentations.

C'est là surtout que *l'âme se convertit*. Dès qu'une âme persévère dans l'oraison, dit Ste Thérèse, quels que soient les péchés que le démon lui fasse commettre, je tiens pour certain que le Seigneur finira par la conduire au port du salut. Celui qui ne s'arrête pas dans le chemin de l'oraison arrive toujours, tôt ou tard.

IV.

MÉTHODE DE LA MÉDITATION.

Presque toutes les communautés ont adopté, d'une manière générale au moins, une *méthode d'oraison.*—C'est celle de S. Ignace, celle de S. François de Sales, celle de M. Olier, celle du B. de La Salle ;—cette méthode expliquée au noviciat devient la méthode de la communauté et chaque sœur doit se faire un devoir de s'appliquer à la suivre.

Mais y a-t-il obligation stricte de s'attacher à cette méthode ? Non ; il est des jours où elle ne fournit rien ni à l'esprit ni au cœur, des jours où elle laisse dans un profond dégoût ; il est utile alors de chercher une autre méthode qui aille à notre esprit et nous pousse à Dieu.

Voici quelques pensées qui pourront venir en aide aux âmes dans les jours de réelles sécheresses,—mais si d'autres pensées sont plus en rapport avec les besoins de l'âme ou la disposition de l'esprit, il vaut mieux les accepter.

I. Les actes que nous avons indiqués en développant la définition de la méditation et en expliquant sa nature, forment le fond d'une *excellente oraison ;* et, lentement répétés, ils sont capables de faire produire au cœur de *vrais actes d'amour* et à la volonté de *fortes et sérieuses résolutions.*—Relisez cette page :

Nature de la méditation, et vous verrez si vous la portez devant le S. Sacrement et si vous suivez ligne à ligne ce qui est indiqué, vous verrez si vous n'êtes pas poussée à aimer plus ardemment le bon Dieu et à accomplir plus fidèlement vos devoirs,—c'est le but de toute oraison.

II. Prenez en main votre chapelet, dans les moments surtout où la tristesse envahit votre âme, et dites à Marie avant la première dizaine : *Marie dites au bon Dieu que je l'aime ;* récitez lentement le *Notre Père*, puis le *Je vous salue*, et après chaque *Je vous salue* répétez deux ou trois fois : *Marie dites à Jésus que je l'aime !*

Avant la seconde dizaine, pour ne pas fatiguer votre imagination par la répétition des mêmes paroles, dites : *Marie, dites au bon Dieu qu'il ne me laisse pas, j'en ai bien besoin !...* Et répétez ces paroles après chaque *Je vous salue.*

Continuez, recommencez, demandez, par Marie, *la miséricorde de Jésus, son pardon, son secours ; criez à Dieu* en union avec Marie ; *appelez Dieu ! offrez-vous à Dieu !*

Comment voulez-vous que si, pendant une demi-heure, vos lèvres et votre cœur ont ainsi prié, la paix et la force ne vous soient pas données ?

III. Sur votre chapelet encore prononcez ces paroles enrichies de nombreuses indulgences : *Mon Jésus, miséricorde !* et vous, *Doux Cœur de Marie, soyez mon salut !* et, en les disant, ayez l'intention de produire :

1. *Un acte de foi :*—Implorer la miséricorde de Jésus, c'est croire et confesser qu'il est vrai Dieu et vrai homme, qu'il a souffert et qu'il est mort sur la croix pour nous faire miséricorde et nous sauver.

2. *Un acte d'espérance.* — Si on s'adresse à Jésus, c'est qu'on a la ferme assurance d'obtenir miséricorde par ses mérites ; il a promis d'écouter le pécheur ; et ce pécheur vient lui rappeler sa promesse et il le fait en union avec Marie.

3. *Un acte d'amour.*— C'est bien parce qu'on aime Jésus qu'on l'implore, qu'on va à lui, qu'on l'appelle ! et si on lui demande sa miséricorde, c'est bien parce qu'on ne veut rien faire qui s'oppose à son amour.

4. *Un acte de charité envers le prochain.*— Pour un moment il est bon de se substituer à telle ou telle personne qu'on aime et qui est loin du bon Dieu et de dire pour elle et à sa place : *Mon Jésus, miséricorde !*

5. *Un acte de contrition.* — Impossible de pousser ce cri sans éprouver le regret de ses fautes, et sans former la résolution de vivre plus saint.

6. *Un acte de demande.*—Crier miséricorde, c'est reconnaître qu'on n'a rien, qu'on ne peut rien, qu'on a besoin de tout, qu'on demande tout.

7. *Un acte d'abandon.*—Oh ! oui, c'est à la miséricorde divine qu'on se confie et qu'on s'abandonne et c'est par Marie que se fait cet

abandon et on le fait pour toujours, pour le temps et pour l'éternité.

Une demi-heure passée ainsi ne peut pas laisser l'âme dans l'insensibilité.

IV. Quand vous avez à méditer sur une parole de Jésus-Christ : *un précepte* ou *un conseil*—et autant que possible ayez toujours une parole de Jésus-Christ à présenter à votre volonté—faites :

1. *Un acte de foi* sur cette parole : *C'est vous qui l'avez prononcée, ô mon Dieu, et, à cette heure, c'est à moi spécialement que vous la dites. Oh! je la veux, je l'accepte, je l'adore.*— Répétez cette parole avec un peu de lenteur, peut-être y trouverez-vous des lumières que vous n'y aviez jamais vues encore.

2. *Un acte de confusion et d'humilité.*— Dites à Dieu : *Voilà bien, ô mon Dieu, ce que depuis longtemps vous demandiez de moi... et je n'ai pas voulu le faire... j'ai commencé, puis je me suis lassée. Je vous demande pardon de cette résistance et de cette lâcheté. Au nom de votre amour pardonnez-moi !* — Répétez plusieurs fois cette prière ; ajoutez : *Mon Jésus, miséricorde !* ou même une dizaine de chapelet dans un sentiment de contrition et de regret, priant Marie de demander pardon pour votre négligence à écouter la voix de Dieu.

3. *Un acte de demande.* — Cet acte doit être le principal. Tout notre bien, dit S. Liguori, dépend de la demande. A quoi servent l'audition de la parole de Dieu, la pensée de l'éternité et les autres moyens de salut, *si on ne de-*

mande pas le secours de Dieu puisque le Seigneur a déclaré qu'il n'accorde ce secours qu'à celui qui le demande ? — Il faut donc exprimer au bon Dieu *le besoin qu'on a* de son secours pour pratiquer ce qu'il veut, — *l'impuissance où l'on est* de le pratiquer tout seul, — *le but* qu'on se propose en voulant le pratiquer : *Vous le voyez bien, mon Dieu, je veux faire ce que vous voulez parce que je vous aime, parce que je veux me sauver*, — *les motifs de* cette demande : *Mon Dieu, donnez-moi de vous obéir, vous le pouvez vous êtes si puissant ; vous le voulez, vous êtes si bon !* — Répétez plusieurs fois ces mêmes actes de demande et dites une prière à la sainte Vierge pour qu'elle demande avec vous.

4. *Un acte de confiance et de promesse.* — Formuler soi-même les pensées et dire : *Je sais bien que vous voulez m'accorder ma demande, mais il est bien juste que je vous accorde quelque chose moi aussi ; eh bien, aujourd'hui je ferai telle chose, à tel moment, à telle personne. — Et pour cela dès maintenant, je vous offre mes sens, mon cœur...* Servez-vous de la prière *O ma souveraine...*

Cette méthode peut s'employer quand on médite sur une *vertu à acquérir* ou un *défaut à éviter.* — Elle peut s'appliquer à un *mystère de la vie de Jésus et de Marie*, en se disant : *Jésus veut, Marie veut que je l'imite en telle chose...*

V. Nous allons exposer une manière de faire oraison qui s'adapte facilement à toutes

les méthodes et peut être employée par toutes les âmes quel que soit leur peu de facilité.

Préparation à l'oraison.

1. Se dire avec netteté : Je viens me présenter au bon Dieu.

Le bon Dieu *mérite* que je vienne l'adorer et lui consacrer une des premières heures de ma journée.

Le bon Dieu *m'appelle* près de lui par ma règle ; s'il m'appelle, il a donc quelque chose à me dire ou à me demander, — oh ! moi aussi j'ai quelque chose à lui dire et à lui demander.

Le bon Dieu a la bonté de m'attendre, de me recevoir, de me parler, de m'écouter, malgré mes fautes et mes misères.

Merci, mon Dieu, me voici, vous m'avez appelée ; votre servante vous écoute !

2. Purifier sa conscience par un bon acte de contrition, surtout pour les péchés de la journée d'hier, et les péchés commis depuis la dernière confession. — On s'approprie pour aller visiter quelqu'un qu'on aime et qu'on respecte.

3. S'unir à la très sainte Vierge, ou à S. Joseph, ou à son ange gardien, ou aux anges du tabernacle, si on est devant le S. Sacrement, ou aux âmes du purgatoire, ou aux anges gardiens de nos sœurs qui font oraison avec nous, ou aux saintes âmes du monde entier qui prient à la même heure que nous. — On peut varier, ou simplement suivre son attrait,

ou déterminer une de ces *unions* pour chaque jour de la semaine.

Sujet de l'oraison.

Le bien préciser ; — c'est peut-être *une parole de Jésus-Christ* et il faut regarder cette parole comme nous étant dite particulièrement à nous. — C'est peut-être *une vertu à acquérir* ou *un défaut à éviter* et il faut se dire : *Le bon Dieu veut que je fasse telle chose, que j'évite telle chose.* — C'est peut-être *un mystère* à considérer, et il faut adorer, il faut remercier, il faut surtout en chercher le côté pratique : *Le bon Dieu veut, ou la sainte Vierge veut que je l'imite dans telle circonstance.*

Acte de réflexion.

On réfléchit en répétant lentement le sujet de l'oraison pour le faire pénétrer dans l'âme. — On peut se dire : *Si je fais telle chose, si j'évite telle autre :*

1. *Dieu sera glorifié.*
2. *Mon prochain sera édifié.*
3. *Mon âme sera sanctifiée.*

L'esprit voit vite comment ces effets seront produits. Ces trois pensées s'adaptent à tous les sujets et la réflexion doit durer quelques minutes seulement.

Acte d'affection.

C'est ici le point important de l'oraison. — Ici doivent se produire les actes *de foi, d'humilité, de confusion, de demande, de promesse* dont nous avons parlé au nº IV. — Ne vous mettez pas en peine de la durée de ces actes ou de leur multiplicité. — Si un seul vous retient unie à Dieu, n'en produisez point d'autres. — Recommencez-les, s'il le faut.

Conclusion.

Remerciez Dieu de vous avoir soufferte en sa sainte présence, et de vous avoir donné les grâces que vous avez reçues.

Demandez-lui pardon du peu de respect, d'attention, d'amour que peut-être vous lui avez témoigné.

Priez-le de vous bénir et retirez-vous en compagnie de votre ange gardien.

V.

NOTE SUR LES ÉTATS D'ORAISON.

Nous ne croyons pas devoir parler ici des *différents états d'oraison;* les âmes que Dieu appelle à cette union plus intime avec lui, ont, en général, plus besoin, comme nous l'avons dit en parlant des souffrances extraordinaires, d'un directeur éclairé que des pages d'un livre; et ces pages, dans un livre adressé à l'en-

semble d'une communauté, pourraient même jeter quelques âmes faibles et pleines d'elles-mêmes, dans de fatales illusions.

L'illusion sur l'oraison est une des plus funestes ; elle entraîne à l'orgueil, au mépris des règles, à l'entêtement, à la désobéissance même à l'Eglise.

Ne quittez donc pas de vous-même la méthode d'oraison la plus simple et la plus commune ; préférez toujours celle qui vous sanctifie à celle qui élève ; appliquez-vous dans votre oraison à produire des actes d'amour de Dieu et d'humilité, à apprendre à servir Dieu, à vous soumettre à sa volonté manifestée par vos supérieurs et attendez.—Quand Dieu veut qu'une âme monte plus haut, c'est lui qui l'appelle, lui qui la fait monter et souvent à son insu.

Du reste n'oubliez pas que l'oraison qui élève l'âme aux degrés sublimes de la contemplation peut être une de ces grâces stériles qui, quoiqu'infuses de Dieu, ne rendent l'âme ni plus juste ni plus agréable à Dieu, un de ces dons qui sont quelquefois les effets de la sainteté, les récompenses de la sainteté, les marques de la sainteté, mais ne sont jamais ni *la cause de la sainteté, ni la sainteté elle-même* ; au lieu que l'oraison commune, par les exercices de vertu les plus méritoires qu'elle fait pratiquer à l'âme, *est une source féconde de toutes les grâces qui font devant Dieu la sanctification.*

Comme la foi nous enseigne que le moin-

dre degré d'humilité, de charité, de patience, est, selon Dieu, quelque chose de plus estimable que le don de faire des miracles et de ressusciter les morts, parce que le don des miracles est une grâce infructueuse qu'ont eue quelques saints, mais qui ne les a point rendus saints et sans laquelle il y a eu des hommes aussi saints et plus saints,— du même principe nous devons conclure que le moindre degré de cette oraison commune, suivant laquelle l'âme fidèle à la grâce cherche *à se purifier et à se perfectionner*, vaut mieux et est d'un plus grand mérite que toutes les extases et les autres dons qui supposent l'âme établie dans le repos de la contemplation. *Dieu ne discerne point les élus par la sublimité mais par la fidélité.*

Soyez donc *fidèle* malgré les sécheresses, malgré les ennuis, malgré cette parole décourageante que le démon vous répétera à satiété, comme il l'a répétée à tant de saints : *A quoi bon faire oraison, je ne suis pas plus sage, je ne fais pas plus de progrès ?*—Soyez fidèle parce que l'oraison est pour vous *un devoir*. Dieu le veut, ma règle le veut, cela me suffit ; je me rendrai à l'oraison, je resterai tout le temps prescrit à l'oraison, je ferai ce que je pourrai pendant l'oraison et quand l'heure de me retirer sera venue, je pourrai dire au bon Dieu : *Mon Dieu, je n'ai guère prié, mais je vous ai obéi; j'ai souffert, mais je vous ai montré que je voulais vous aimer !*

ARTICLE SECOND.

L'OFFICE DIVIN.

Nous dirons : 1. *La nature et l'excellence de l'office divin ;*
2. *L'obligation de réciter l'office divin ;*
3. *La manière de réciter l'office divin.*

I.

NATURE ET EXCELLENCE DE L'OFFICE DIVIN.

I. L'office divin est une prière composée de psaumes, d'hymnes et de passages de l'Ecriture sainte et des saints Pères, que l'Eglise impose à tous ceux qui sont dans les ordres sacrés et généralement à tous les religieux.

Quelques religieux récitent l'office divin dans son entier, d'autres ne récitent que le *petit office de la Sainte Vierge.*

II. Cette prière est appelée *office* ou *devoir* parce qu'elle est imposée comme la principale obligation du prêtre et du religieux ; —elle est appelée office *divin*, soit parce que tout ce qu'elle contient est divin, soit parce qu'elle exige des dispositions divines dans ceux qui la récitent, soit parce qu'elle *divinise* ceux qui la récitent saintement.

III. L'office divin est, après la sainte messe, la prière la plus excellente :

1. *A cause des paroles qui la composent. C'est,*

pour la plus grande partie, *la parole de Dieu*; cette parole qui éclaire et console, qui instruit et fortifie, qui donne à l'âme l'intelligence, l'énergie, la vie. C'est, pour *les oraisons* surtout, un recueil de pensées pleines de piété, d'onction et de confiance.

2. *A cause du but que s'est proposé l'Eglise en l'imposant.* — Ce but est 1. de *réparer l'injure faite à Dieu.* — Il y a dans le monde, à chaque instant du jour et de la nuit, des êtres pervers qui blasphèment le saint nom de Dieu. Il y a aussi, grâce à *l'office divin*, à chaque instant du jour et de la nuit, des êtres consacrés à Dieu, qui louent Dieu, bénissent Dieu, exaltent la puissance, la grandeur, la miséricorde de Dieu !

Ce but est 2. de *compenser la négligence que les fidèles mettent à prier.* Dans le ciel, là où est l'Eglise triomphante, il y a une prière continuelle ; dans le purgatoire, là où est l'Eglise souffrante, il y a une prière continuelle ; sur la terre, là où est l'Eglise militante, il devrait y avoir une prière continuelle, car toute créature doit bénir, louer, adorer son Créateur. L'office divin a été imposé aux prêtres et aux religieux pour que ce concert de louanges des trois églises ne fût jamais interrompu ; — les hommes du monde, entraînés par leurs affaires, ne pensent presque plus à prier.

3. *A cause des grâces accordées à ceux qui le récitent pieusement.* — S. Jean de Copertino disait à un évêque : Si Votre Grandeur obtient que ses prêtres récitent avec attention l'office

divin et célèbrent avec dévotion la sainte messe, ces deux exercices suffiront pour la sanctification de tout son clergé. Cette parole est pour tous ceux qui disent le saint office, pour les religieux surtout qui le disent ordinairement en chœur.

1. L'office divin, récité en chœur, est avant tout la *prière faite en commun*, celle qui a la promesse spéciale de la présence de Jésus-Christ : *Là où deux ou trois personnes seront assemblées en mon nom, je serai au milieu d'elles* (Math. XVIII, 20). Que cette pensée est consolante et comme elle est capable d'exciter à venir au chœur ! Jésus est là au milieu.

2. L'office divin, récité en chœur, oblige celui qui le dit à une offrande généreuse et énergique de son être tout entier : *de ses lèvres* qui prononcent ou même chantent les paroles, — *de son cœur* qui cherche à s'unir au sens des paroles ou qui se porte affectueusement et respectueusement vers le Dieu que ses lèvres exaltent, — *de son corps* qui s'assujettit à de nombreuses cérémonies et qui se tient toujours dans une certaine gravité.

II.

OBLIGATION DE RÉCITER L'OFFICE DIVIN.

Nous n'avons à nous occuper de l'obligation de réciter l'office divin que par rapport aux religieuses.

1. Les membres des communautés à vœux

simples ne sont pas tenus à l'office divin, sous peine de péché, il n'y a pas pour eux d'autre obligation que celle attachée à l'observation des constitutions.

2. Les membres des communautés à vœux solennels sont tenus, chaque jour, en vertu de la coutume qui a acquis force de loi, de réciter l'office sous peine de péché mortel ; mais les religieuses, telles qu'elles sont en France,— même appartenant à des ordres proprement dits où les vœux sont solennels ailleurs qu'en France et en Belgique, — ces religieuses ne faisant pas, ainsi que cela a été plusieurs fois déclaré, des vœux solennels, ne contractent pas d'autres obligations que celles qui sont contenues dans leurs constitutions (Sacrée Pénitencerie, 26 novembre 1852). On peut donc appliquer à l'obligation de l'office pour ces religieuses les principes généraux de la dispense comme à tout autre point des constitutions.

3. Quand les règles obligent *au grand office* (celui que disent les prêtres), c'est le bréviaire *romain* de S. Pie V qu'il faut réciter, à moins de privilège particulier. — Si les règles n'obligent qu'au *petit office de la Vierge*, c'est encore du *romain* avec les hymnes corrigées par Urbain VIII, qu'il faut faire usage. — Et cet office doit être récité en latin.

III.

MANIÈRE DE RÉCITER L'OFFICE DIVIN.

La prière *Aperi Domine* qui se dit avant l'office et qu'il serait bon, tout en la récitant *en latin*, de lire quelquefois *en français*, en dehors de l'office, afin de bien se pénétrer des sentiments qu'elle exprime, — la prière *Aperi Domine* renferme trois paroles qui nous serviront de guide : *Mon Dieu*, demande-t-elle, que je récite cet office *avec respect*, — *avec attention*, — *avec dévotion : dignè, attentè ac devotè.*

1. *Avec respect.*

Le respect dans l'office consiste à se tenir sous le regard de Dieu, — de notre ange gardien, — des anges gardiens de toutes nos sœurs,— des anges du tabernacle, quand l'office est récité à la chapelle... Ces anges se préparent à recueillir notre prière faite au nom de l'Eglise et à l'offrir à Dieu en hommage, en expiation, en reconnaissance. — Quand vous êtes au chœur, dit Thomas de Kempis, placez Jésus à votre droite, Marie à votre gauche et tous les saints autour d'eux; que toutes vos sœurs soient comme des anges de Dieu et conservez l'espérance que celles avec qui vous chantez ou psalmodiez sur la terre, chanteront un jour éternellement avec vous dans les cieux.

Le respect dans l'office consiste à se conformer à toutes les rubriques ou règles prescrites : nous mettant à genoux, nous levant, nous asseyant, baissant la tête au *Gloria Patri*, faisant posément le signe de la croix au *Deus in adjutorium*, observant la médiante au milieu de chaque verset... n'omettant, en un mot, rien de tout ce qu'avec un soin minutieux l'Eglise a prescrit. — Tout cérémonial qui regarde Dieu a quelque chose de grand et a droit à notre respect ; aussi faut-il s'appliquer à l'étudier dans ses plus petits détails et à en saisir l'esprit. Voilà pourquoi, dans beaucoup de communautés, il y a au noviciat *des conférences sur l'office divin*, sur *le sens de quelques psaumes les plus usuels*, sur *la signification des cérémonies*.

2. *Avec attention.*

Nous avons déjà parlé *de l'attention* pour toutes les prières en général, nous ne parlerons ici que de l'attention dans la récitation de l'office divin.

I. On distingue plusieurs sortes d'attentions:

1. L'attention *matérielle* qui consiste à bien prononcer les paroles dans le but de remplir le précepte de l'office.—Elle peut être *extérieure* quand elle joint au soin de bien prononcer les paroles une intention générale d'honorer Dieu ; elle peut être *intérieure* quand elle se contente d'éloigner toute occupation extérieure incompatible avec la récita-

tion de l'office. Cette dernière attention suffit à la rigueur, au témoignage de S. Liguori.

2. L'attention *littérale*, qui s'applique à pénétrer le sens des paroles.—Cette attention n'est pas nécessaire ; elle est néanmoins d'un grand secours pour entretenir la piété, mais elle demande la connaissance de la langue dans laquelle est écrit l'office. Nous avons dit la facilité avec laquelle on peut comprendre quelques paroles presque dans toutes les pages de l'office ; servez-vous de cette connaissance pour élever votre cœur à Dieu,—pour l'appeler : *Deus in adjutorium meum intende*,—pour le bénir : *Gloria Patri*,—pour l'invoquer *Deus ! Domine !*—pour le remercier : *Benedicamus Domino ; Deo gratias*,—pour vous soumettre : *Amen*,—pour lui recommander les âmes du purgatoire : *Fidelium animæ*.

3. L'attention *spirituelle* qui s'attache à adorer Dieu, à l'aimer, à le remercier, à lui demander ses grâces. Pendant que les lèvres prononcent distinctement les paroles, le cœur médite sur la perfection de Dieu, sur les mystères de la vie de Notre-Seigneur et principalement sur sa passion.—Cette attention est la plus parfaite, elle est à la portée de tous les esprits et pour s'y appliquer *la connaissance du latin* n'est pas nécessaire. Une religieuse ne doit donc pas s'inquiéter de ce qu'elle ne comprend pas *les mots* de son office ; qu'elle se console en pensant qu'elle n'est pas moins agréable à Dieu puisqu'elle le loue, comme

veut être loué et qu'elle fait ce que lui ordonne l'Eglise.

II. L'attention *actuelle*, celle qui dit expressément *je vais réciter mon office, et je veux le dire comme il faut*, n'est pas nécessaire.—L'intention *virtuelle* qui consiste dans la résolution générale de dire pieusement toutes ses prières et qui n'est point rétractée est suffisante ; elle devient même actuelle par le soin qu'on apporte avant l'office de se recueillir un moment.—Les distractions involontaires, quand il y a résistance, n'enlèvent rien *au mérite* de la prière, elles peuvent même l'augmenter ; elles n'enlèvent rien non plus *à la dévotion*, elles servent comme d'aiguillon pour exciter le zèle et renouveler le souvenir de la présence de Dieu. Quelquefois on ne pense pas même qu'on est distrait pendant un certain temps, " mais dit S. François de Sales, encore que vous vous trouvassiez à la fin de quelque psaume, sans être bien assurée si vous l'avez dit parce que vous avez été distraite sans y penser, ne laissez pas de passer outre, vous humiliant devant Dieu ; car il ne faut pas toujours penser que l'on a de la négligence parce que la distraction a été longue. Il se pourra bien faire qu'elle nous durera le long d'un office sans qu'il y ait de notre faute ; et pour mauvaise qu'elle fût, il ne faudrait pas s'en inquiéter, mais en faire de simples rejets de temps en temps devant Dieu. Je voudrais que jamais on ne se troublât pour les mauvais sentiments que l'on a, mais que l'on s'em-

ployât courageusement et fidèlement pour n'y point consentir, puisqu'*il y a bien de la différence entre sentir et consentir.*"

3. *Avec dévotion.*

La dévotion c'est la volonté se portant à Dieu, à l'amour de Dieu, à la soumission à la volonté de Dieu, au service de Dieu.

Pour bien réciter l'office et pour recueillir de cette prière tout le fruit qu'elle produit, il faut que ces pensées remplissent plus ou moins directement notre cœur.

Nous y parviendrons en nous accoutumant à avoir pour chaque jour de la semaine une intention particulière que nous déterminerions soit le matin pendant l'oraison, soit même chaque fois que nous commencerions une heure.—Cette pieuse habitude se contracte très facilement.

Le dimanche

Dire l'office en union avec *les anges et les saints* qui, au ciel, chantent perpétuellement les louanges de Dieu,—se tenir plus respectueusement, dans un profond sentiment d'adoration.—Demander que Dieu soit connu et aimé dans tout l'univers.—Avoir pour fin spéciale de réparer les blasphèmes.—Renouveler son intention à chaque *Gloria Patri.*

Le lundi.

Dire l'office en union avec *les âmes du purgatoire* et pour leur soulagement.—Rappeler à son souvenir son père, sa mère, tous les membres de sa famille qu'on a vu disparaître, —les compagnes de religion, les sœurs avec qui on a vécu, les prêtres qui ont contribué à notre vocation et à notre sanctification.— N'avons-nous rien à nous reprocher par rapport à eux ? Ne leur sommes-nous redevables de rien ? Oh ! prions avec piété.—Renouveler son intention à la fin de chaque heure en disant : *Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace.*

Le mardi.

Dire l'office en union avec son *ange gardien*, qui est heureux de nous voir prier,— et en union avec les anges gardiens de toutes nos sœurs. Oh ! si nous pouvions les voir ces anges, comme ils sont recueillis, comme ils nous entourent de paix !—Avoir pour but le souvenir plus fréquent de la présence de Dieu pendant la journée et la fidélité aux inspirations de notre bon ange,—lui demander de ne pas permettre que nous succombions à la tentation.—Renouveler son intention chaque fois que dans l'office se trouve le mot *Deus* ou *Dominus.*

Le mercredi.

Dire l'office en union avec *S. Joseph* protec-

teur de Jésus et de Marie et protecteur de toutes les âmes spécialement dévouées à Jésus et à Marie.—Avoir pour but l'esprit d'obéissance, la fidélité, la ponctualité.—N'est-il pas vrai que S. Joseph aimerait de voir en nous quelque chose de ce qu'il voyait en Jésus ?—Et si nous avons des enfants à soigner et à élever prions pour eux et demandons à S. Joseph le dévouement qu'il avait pour l'enfant Jésus.—Renouveler son intention au commencement de chaque psaume.

Le jeudi.

Dire l'office en union avec *les anges du tabernacle.*—Avoir pour but de remercier Jésus-Christ de sa présence au milieu de nous ; lui demander l'amour du T. S. Sacrement et de la sainte communion, le pardon de notre peu de préparation et de nos faibles actions de grâces,—l'humilité pour bien nous confesser et le respect pour sa présence chaque fois que nous entrons dans la chapelle.—L'office dit près de Jésus-Christ, après une communion faite le matin ou immédiatement avant la communion doit être bien dit.—Renouveler son intention chaque fois qu'on prononce *Benedicamus Domino*, *Deo gratias.*

Le vendredi.

Dire l'office en union avec *le cœur de Jésus* oublié, méprisé et aimant toujours.—Avoir

pour but d'obtenir des grâces pour les pauvres pécheurs,—des grâces spéciales pour la maison où nous sommes afin que règnent *la charité*, *la pureté, la régularité*,—des grâces pour les malades de la maison, des grâces pour tous.— Le cœur de Jésus se présente à nous comme une source abondante et intarissable; l'office que nous récitons va faire déborder cette source, oh! soyons attentives, pieuses, ferventes!—Renouveler son intention chaque fois qu'on dit *Deus in adjutorium meum intende* et *Domine exaudi orationem meam.*

Le samedi.

Dire l'office en union avec *la très sainte Vierge*,—le dire comme si on était à ses genoux lui répétant les paroles qu'elle aime;—le dire comme si on était à genoux près d'elle quand elle priait,—oh! avec ces pensées il n'est pas possible de ne pas bien réciter son office.—Et que n'a-t-on pas à dire à Marie pendant que nos lèvres prononcent les paroles de la liturgie? On a à la louer, à la remercier, à la féliciter, à lui demander sa protection;...on a à l'aimer, à lui faire des promesses, on a à être heureux près d'elle.—Renouveler son intention à chaque *Ave Maria* qui précède le commencement des heures et à la fin quand on récite l'antienne qui lui est consacrée.

ARTICLE TROISIÈME.

LA SAINTE COMMUNION.

La sainte communion, c'est-à-dire la *commune union entre Jésus et l'âme*, est bien ce qu'il y a de plus grand, de plus saint, de plus miséricordieux, de plus aimant, après l'union de la divinité à l'humanité par l'incarnation, et après la rédemption.

L'intelligence humaine ne peut rien concevoir de plus consolant pour l'homme sur la terre ; la puissance divine ne peut rien faire de plus aimant.

La sainte communion est l'essai, l'apprentissage de l'état du ciel, du bonheur qu'on y goûte et de la joie qu'on y reçoit.

La sainte communion attire tout ce qui est pur et tout ce qui veut rester pur,—tout ce qui est dévoué et veut toujours être plus dévoué,—tout ce qui a l'instinct du bien, du beau, du divin ; et voilà pourquoi les religieuses ont pour la sainte communion un attrait spécial ; elles auraient pu communier aussi souvent dans le monde que dans le monastère, mais elles n'auraient pas pu, comme dans l'enceinte des murs bénis qui les sépare du monde et sous la direction d'une règle qui leur enlève toute préoccupation des choses

matérielles, *vivre uniquement pour communier.* Et c'est là ce qui les a attirées et elles font converger vers la sainte communion, comme du reste le fait la sainte Eglise, toutes leurs pensées, toutes leurs actions et de chacune d'elles, elles se demandent *m'aidera-t-elle à communier ? — Ne m'empêchera-t-elle pas de communier ?*

Heureuses les religieuses qui méritent de communier tous les jours ! Heureuses celles qui, sur leur lit de mort, voient, les précéder au ciel, chacune des nombreuses journées de la vie qu'elles ont passées dans la solitude, toutes embaumées, sanctifiées, consacrées par la sainte communion.

Nous dirons :

1. *L'amour de la religieuse pour la sainte communion.*
2. *L'autorisation nécessaire pour la sainte communion.*
3. *La réception fréquente de la sainte communion.*
4. *Les actes à produire avant et après la sainte communion.*

I.

AMOUR DE LA RELIGIEUSE POUR LA SAINTE COMMUNION.

I. Si quelqu'un, sur la terre, doit aimer la sainte communion, c'est bien, après le prêtre, l'âme consacrée à Dieu, la religieuse.

Elle n'est religieuse et elle ne peut rester religieuse que *soutenue par la sainte communion.* "Je ne m'explique pas, disait, dans un hôpital, un prince luthérien à un catholique, la supériorité de vos sœurs sur nos dames diaconesses (infirmières protestantes). Malgré tous les encouragements que nous leur donnons, elles n'ont ni le dévouement, ni les soins maternels, ni l'amour de leurs malades, ni la joie rayonnante de vos sœurs.—*C'est que nos sœurs communient*, dit simplement le catholique ; *à peu près tous les jours elles reçoivent Jésus-Christ et c'est lui qui agit en elles et pour elles.*"

Toute religieuse qui n'a pas Jésus-Christ agissant en elle et par elle—et elle ne peut l'avoir réellement que par la sainte communion—se traîne sous le poids de ses vœux comme un forçat se traîne sous le poids de ses chaînes.

Une religieuse qui n'aurait pas le désir de la sainte communion, qui se priverait facilement de la sainte communion, qui ne tendrait pas à rendre quotidiennes ses communions, serait une religieuse à qui tout, dans la vie qu'elle a embrassée, deviendrait à charge et à dégoût,—une religieuse qui ne pourrait ni ne saurait remplir aucune de ses obligations ; elle ne saurait pas *aimer*, elle ne saurait pas *combattre*, elle ne saurait pas *souffrir*, elle ne saurait pas *obéir*, elle ne saurait pas *prier*.

Mais elles sont rares, à cette heure, ces

pauvres religieuses qui se laissent dominer par l'esprit du mal, ce démon hypocrite et menteur, qui ne pouvant les faire tomber directement dans le péché mortel, les éloigne, sous prétexte d'un respect et d'une perfection exagérée, de cette table sainte où elles puiseraient la vie, la force et la joie.—Aussi comme elles sont habituellement tristes celles-là ! comme il y a sur leur visage quelque chose de raide et de mécontent. Les religieuses qui s'éloignent elles-mêmes de la sainte communion sont *régulières* peut-être, mais avec une certaine affectation ; elles sont *obéissantes*, mais avec *raideur*, elles sont *charitables* mais sans aménité, sans douceur, sans condescendance, sans pitié surtout ; elles ne savent être ni simples ni affables ; un mot de joyeuseté les scandalise... il leur manque ce Jésus *qui est doux et humble de cœur*.

II. La religieuse fidèle aime la sainte communion parce que Jésus lui-même *l'invite* à communier, *la presse* même de communier.— Elle est émue, en lisant l'Evangile, quand elle voit Jésus qui *commande*, qui *promet*, qui *menace* ; Jésus qui emploie pour attirer à la sainte communion tous les moyens que nous avons coutume d'employer nous-mêmes quand nous cherchons à déterminer quelqu'un à faire ce que nous voulons.—Elle est émue quand elle voit Jésus, aux jours où, à cause de ses infirmités, il lui est difficile d'aller communier à la chapelle, Jésus, venir chez elle dans sa petite et pauvre cellule et y venir

autant de fois qu'elle le voudra et que la règle le permettra.

La religieuse fidèle aime la sainte communion parce qu'elle sait que chaque communion *l'élève jusqu'à Dieu* et que la véritable grandeur, celle à laquelle elle aspire, est en Dieu seul.—Oui, plus l'âme s'approche de Dieu plus elle devient grande, et quand elle a communié peut-elle être plus près de Dieu ? *Elle ne fait qu'un avec lui ;* tout intervalle a disparu entre Jésus et l'âme et elle peut dire en toute vérité : *Jésus demeure en moi et moi je demeure en lui ; ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi ; je suis devenue participante de la nature divine.* Et aux yeux des anges et des saints la créature la plus pauvre, la plus petite, la plus ignorée sur la terre, est plus grande, quand elle vient de communier, que tous les génies et que tous les héros que tout le monde admire !

La religieuse fidèle aime la sainte communion parce que chaque communion *enrichit* son âme des dons les plus précieux.—La sainte communion inspire l'humilité, protège la pureté, persuade la douceur ; par elle la foi devient plus vive, l'espérance plus ferme, la charité plus généreuse et plus ardente. Demandez un acte de dévouement ou un sacrifice à l'âme qui vient de communier et vous verrez si elle hésitera.—S'il nous était donné de voir une âme après la sainte communion, quel spectacle ravissant frapperait nos regards ! Nous verrions *une épouse* parée

d'innocence et rayonnante de clarté,—*une reine* couronnée de vertus et brillante de l'éclat que produisent les dons de l'Esprit-Saint, —*une enfant* du sein de laquelle resplendiraient nonseulement ces vertus qui font la gloire des saints, mais même ces vertus humaines qui attirent et qui font admirer et aimer. La communion donne Jésus, et Jésus n'est-il pas la grâce, la beauté, l'amabilité, la douceur ?

La religieuse fidèle aime la sainte communion parce qu'elle lui apporte tous *les trésors de la science* qui fait comprendre et aimer les choses du ciel, et qui même pour les choses de la terre donne une perspicacité et une prudence qui étonnent, et surtout *un sens pratique* qui fait éviter les graves erreurs dans lesquelles tombent les savants.—La sainte communion est souvent aussi *un foyer de lumières :* des esprits sans culture y ont puisé des connaissances supérieures à celles de tous les savants du siècle, et les docteurs de l'Eglise ont avoué qu'ils avaient appris, après la communion, dans ce rapport intime entre Jésus et leur âme, des vérités que jamais ne leur avaient montrées leurs livres.—Elle est *un foyer de force et d'énergie ;* elle est *la source des pensées pures, des sages conseils et des habitudes vertueuses ;* elle est surtout *la grande consolatrice* aux heures des délaissements, des souffrances et aux heures plus terribles des terreurs qui envahissent l'âme. C'est à la communion qu'on entend cette parole si ravissante : *C'est moi, ne craignez plus !* Oh ! qui

n'a pas senti l'apaisement venir tout-à-coup ! qui n'a pas pleuré du bonheur d'avoir retrouvé la paix !

La religieuse fidèle aime la sainte communion parce qu'elle lui permet de recevoir, de la manière la plus intime, la grâce spéciale attachée à *la chair* de Jésus-Christ, à *son sang*, à *son cœur*, à *son esprit*, à *son âme*, à *sa divinité*, car c'est tout cela qu'elle reçoit par la sainte communion.—Communier c'est entrer en communication des biens possédés par deux personnes qui se sont réciproquement unies d'amitié et d'intérêt et qui se donnent mutuellement l'une à l'autre, par un contrat solennel, tout ce qu'elles possèdent ; or la communion sacramentelle n'est-elle pas un contrat entre Jésus et l'âme ? Dieu se donne à l'âme, l'âme se donne à Dieu ; Dieu se donne tout entier, lui et tout ce qu'il possède, l'âme se donne tout entière, elle et tout ce qu'elle possède.

Oh ! que de grands et sublimes mystères se montrent à nos regards !

La *chair* de Jésus-Christ, à laquelle est attachée une grâce de pureté, d'innocence et de consécration s'unit à la chair de la communiante, dit le P. Avrillon, et lui communique cette grâce de pureté, d'innocence, de consécration qui la sanctifie,—qui la soumet à l'esprit,—qui arrête la pente naturelle qu'elle a vers les plaisirs sensuels et les répugnances qu'elle a pour la pénitence et les mortifications,—qui enfin la préserve, la soutient et la conserve.

Le *sang* de Jésus-Christ, auquel est attachée une grâce d'expiation, s'unit au sang de la communiante, satisfait pour elle en rigueur de justice et communique ses mérites aux prières qu'elle fait pour obtenir le pardon de ses fautes.—Ce sang divin la soutient dans les travaux qu'elle doit accomplir et lui donne des forces pour résister énergiquement à ses ennemis.

Le *cœur* de Jésus-Christ auquel est attachée une grâce d'onction et d'amour, s'unit *au cœur* de la communiante et lui communique une foi vive et ardente, un accroissement d'amour qui lui fait trouver une joie divine dans les choses même les plus pénibles que Dieu exige de sa fidélité.

L'esprit de Jésus-Christ, auquel est attachée une grâce de lumière surnaturelle pour éclairer et conduire sûrement dans le chemin de la perfection, s'unit *à l'esprit* de la communiante, lui communique cette lumière et à l'aide de cette clarté guérit son aveuglement,— instruit son ignorance, —éclaircit ses doutes,— la fait revenir de ses erreurs, de ses entêtements, de ses préjugés ;—la rend plus docile aux vérités divines, plus soumise aux ordres de ses supérieurs,—lui donne enfin une plus parfaite connaissance de Dieu et de soi-même.

L'âme sainte de Jésus-Christ, à laquelle est attachée une grâce de rédemption, s'unit *à l'âme* de la communiante et renouvelle en elle et en sa faveur, autant de fois qu'elle communie dignement, ce qui ne s'est passé qu'une

seule fois sur le calvaire, *le sacrifice* qui a racheté le monde tout entier.

La *vie* de Jésus-Christ, à laquelle est attachée une grâce de vie intérieure et surnaturelle, s'unit à la *vie* de la communiante et lui communique la vie de la grâce et la vie d'union par laquelle cette âme demeure en Jésus-Christ et Jésus-Christ demeure en elle.

La *divinité* de Jésus-Christ, à laquelle est attachée une grâce d'élévation et de transformation, s'unit à la nature de la communiante et la fait pour ainsi dire sortir de son être pour entrer dans l'être de Dieu ; elle cesse en quelque manière d'être ce qu'elle est pour participer à la nature divine et être heureusement transformée en Dieu.

Voilà les communications ineffables qui se font entre Jésus et l'âme qui communie ; voilà pourquoi elle aime tant la sainte communion, la religieuse fidèle !

II.

AUTORISATION NÉCESSAIRE A LA SAINTE COMMUNION.

I. L'autorisation de faire la sainte communion est donnée par *la règle*, qui ordinairement indique *deux* communions, quelquefois *trois* communions à faire chaque semaine.

II. L'autorisation de faire la sainte communion une ou plusieurs fois en plus de celles

indiquées par la règle est réservée *au confesseur ordinaire.*

"La sacrée congrégation du concile, dit Craisson, consultée pour savoir qui pouvait donner aux religieuses la permission de communier en dehors des jours fixés par la règle, répondit, le 4 avril 1725 : "C'est au confesseur ordinaire à les y autoriser avec le consentement préalable du prélat qui est leur ordinaire et non aux directeurs."

"D'après cette décision, une religieuse ne doit pas communier hors les jours de règle, quand même elle aurait la permission de son directeur, si celui-ci n'était pas son confesseur. Elle ne le pourrait pas non plus avec la permission seule du confesseur extraordinaire, et quoique elle doive y être autorisée par le supérieur de la communauté, sa permission ne lui suffit pas ; il faut qu'elle ait, en outre, celle du confesseur ordinaire qui seul peut être à même de bien apprécier si elle possède cette innocence de vie et ce degré de ferveur que le pape Innocent XI exige pour communier plus souvent que la règle ne le permet." (1)

(1) Il s'agit ici, dit judicieusement le P. Giraud, d'une communion qui deviendrait habituelle à une religieuse ; car pour ce qui est d'une communion accordée pour une fois ou deux, il est évident que tout confesseur en vertu de la connaissance qu'il vient d'acquérir de la personne qui s'est adressée à lui peut, qu'il soit confesseur extraordinaire ou directeur, la donner.

" La supérieure, dit le P. Meynard, ne peu pas *régulièrement* permettre aux religieuses d communier plus fréquemment que la règl ne le prescrit.— Elle le pourrait cependan en des cas exceptionnels, pour une nécessi grave et urgente comme serait le décès d'u proche parent des sœurs ou d'un bienfaiteu insigne d'une communauté ou bien lorsqu'u évêque ou quelque dignitaire ecclésiastiqu vient de dire la messe ; en ces circonstances et en d'autres semblables, la supérieure pré sume la permission du confesseur et inte prète favorablement ses intentions. Mais, dan aucun cas, la supérieure ne peut accorder l communion à une sœur à qui le confesseu l'a refusée."

Mais si la supérieure ne peut permettre l sainte communion en dehors de celles fixée par la règle, la religieuse qui a obtenu l'auto risation de la faire ne le peut sans l'agrémen de sa supérieure ; le bon ordre des maison aurait à souffrir de cette liberté. Aussi S François de Sales dit que si quelques-une des sœurs de son cher ordre de la Visitatio désirent communier hors des jours indiqués *elles ne le pourraient sans l'avis du confesseur e sans l'autorité de la supérieure.*—La supérieur n'est pas cependant appelée à juger de l valeur de la permission donnée par le confe seur ; et si elle a des motifs pour empêcher l communion accordée par ce dernier, elle n aucune autorité pour la permettre. (Craisso 614.)

Le confesseur peut même défendre à une religieuse de faire les communions de règle (ibid).

III. Une supérieure peut quelquefois priver de la sainte communion une religieuse qui aurait fait quelques manquements graves extérieurs, afin que la communauté ne se scandalise pas ; mais elle doit agir avec prudence et ne pas faire de cette privation une punition ordinaire.

III.

RÉCEPTION FRÉQUENTE DE LA SAINTE COMMUNION.

1. *Motifs de la fréquente communion.*

La communion *quotidienne* doit être le but de tous les efforts d'une religieuse ; celle qui ne chercherait pas à la mériter prouverait qu'elle n'aime pas assez Jésus-Christ et pourrait dire, en quelque sorte, qu'elle ferait repentir Dieu de l'avoir appelée à la vie religieuse.

Tendre à la communion *quotidienne* c'est répondre à la pensée de Jésus-Christ qui, nous l'avons dit, pour être reçu dans nos cœurs, invite, presse, demande, promet, menace. — C'est obéir au désir formel de l'Eglise exprimé par les paroles des souverains Pontifes et par le Concile de Trente. — C'est suivre l'exemple des saints. — C'est donner à son âme l'aliment et le remède dont elle a besoin. — C'est rassasier les désirs les plus ardents d'un

cœur qui est fait pour Dieu et qui a soif de Dieu, puisqu'il n'est venu en religion que pour être plus complètement à Dieu. — C'est glorifier Dieu autant qu'une créature peut le glorifier, puisque c'est lui servir de tabernacle et que, pour en être digne, cette créature se conserve pure, obéissante, recueillie, dévouée.

Communiez donc souvent, dit S. François deSales, et le plus souvent que vous pourrez, avec l'avis de votre père spirituel ; et, croyez-moi, à force d'adorer et de manger la beauté, la bonté et la pureté même en ce divin Sauveur, vous viendrez toute belle, toute bonne et toute pure.

Communiez comme les apôtres ont fait communier les premiers chrétiens et comme les Pères ont fait communier les chrétiens des siècles suivants : *tous les jours*. L'Eucharistie, ajoute Fénelon, est le pain quotidien ; la nourriture d'hier ne suffit pas pour aujourd'hui.

Communiez souvent afin de réparer les forces de votre âme et de lui donner la réfection dont elle a besoin pour remplir ses devoirs de manière à mériter le ciel. Sans la communion fréquente, *le devoir*, toujours un peu monotone dans une vie de communauté, finit par devenir lourd et pénible ; il est accompli sans joie, sans animation, sans profit pour le ciel.

Communiez souvent afin de remédier par la vertu du corps de Jésus-Christ à vos misères, à vos infirmités spirituelles et afin d'augmenter en vous les principes de vie.

Communiez souvent afin de vous purifier de vos péchés véniels : *La communion*, dit le Concile de Trente, *est un antidote qui nous délivre des fautes journalières*, — afin de vous fortifier contre les rechutes dans les péchés véniels : *Le péché est notre plaie*, dit S. Ambroise, *l'Eucharistie est notre remède ; vous pécheez* véniellement *tous les jours*, ajoute S. Augustin, voulez-vous ne plus pécher, *communiez tous les jours*, — afin de tempérer les ardeurs de la concupiscence et de vous préserver du péché mortel. De sa nature, dit le Concile de Trente, l'Eucharistie confère aux communiants la force de résister aux tentations en les délivrant de leurs faiblesses journalières et en leur donnant un accroissement de vie, de vigueur et d'amour de Dieu. — *L'Eucharistie*, dit S. Bernard, *nous empêche de consentir tout à fait dans les occasions d'offense mortelle.*

Communiez souvent afin d'entretenir et de perfectionner votre union avec Jésus-Christ : *Celui qui mange ma chair demeure en moi et moi je demeure en lui.* Notre chair est unie à celle de Jésus, dit S. Cyrille, comme deux morceaux de cire fondus ensemble. L'Eucharistie développe cette union comme l'aliment terrestre développe les forces du corps.—Afin de cimenter et d'entretenir l'union entre votre âme et celles de vos sœurs : la sainte communion amortit la concupiscence source de nos divisions, nous donne peu à peu à tous le même esprit, le même cœur, la même volonté et nous oblige à vivre en paix avec tous

pour être dignes de la recevoir souvent. La sainte communion détruit peu à peu l'égoïsme, la jalousie, l'amour-propre, les susceptibilités, tous ces sentiments qui tendent à diviser les cœurs.

Communiez souvent afin de vous éclairer : *Jésus-Christ est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*, — de vous aider dans vos peines et dans vos sacrifices, — de vous consoler, de vous encourager, d'être conduite enfin à la perfection : *Jésus-Christ est la voie, la vérité et la vie.*

2. *Conditions pour la fréquente communion.*

I. La communion de chaque dimanche ne constitue pas, en principe, *la communion fréquente.* Dans les communautés où la règle prescrit la sainte communion *deux fois par semaine*, on pourrait encore dire que cela ne constitue pas toujours, *pour une religieuse*, la communion fréquente ; mais si la règle prescrivait *trois communions par semaine*, — nombre qui ne peut jamais être dépassé dans *les règles*,—la communion serait regardée comme *fréquente* et il faudrait alors exiger les dispositions demandées pour ces communions (P. Meynard).

II. Pour que la sainte communion *soit bonne* et produise, d'une manière générale, les effets pour lesquels elle a été établie par Jésus-Christ, c'est-à-dire de *nourrir et de fortifier l'âme*, il suffit que l'âme *soit exempte de péché mortel.*

III. Pour que la sainte communion produise ses effets dans toute leur étendue, tels que doivent les désirer surtout les âmes religieuses, il faut :

1. *Que l'âme soit exempte de péché véniel*,—et il est facile à toute âme, avant la sainte communion, de se purifier des péchés véniels qu'elle a commis ; elle le peut soit par un acte d'amour et de contrition,—soit par le signe de la croix fait avec de l'eau bénite dans l'intention de se purifier,—soit en s'unissant, dans cette intention au prêtre qui, au bas de l'autel, récite *le confiteor*,—soit en déposant ses fautes près de la sainte hostie et priant Jésus de les pardonner et de les expier pour elle pendant la sainte messe.

2. *Que l'âme n'ait point d'affection au péché véniel*.—C'est-à-dire qu'elle évite tout péché véniel pleinement délibéré, que si elle tombe dans ces sortes de fautes, ce ne soit ordinairement que par surprise et qu'elle travaille *habituellement* à éviter tout ce qui peut conduire à ces péchés (1). Tomberait-elle souvent

(1) Il faut pour la communion fréquente et quotidienne, hors le cas d'un besoin particulier, 1. l'exemption de toute affection au péché véniel.—2. l'exemption de tout péché véniel pleinement délibéré.—3. la tendance à la perfection, selon son état, par la fidélité aux exercices spirituels,—4. la dévotion actuelle ou plutôt l'application à l'exciter, (S. Liguori, Praxis 149). —Pour communier tous les jours, dit S. François de Sales, il faut avoir soumis une grande partie de ses inclinations perverses.

dans des fautes vénielles, si elle s'en humilie, si elle les déplore, si elle cherche à les réparer par plus de fidélité, elle ne doit pas s'abstenir de communier à cause de ces faiblesses : *Les infirmités quotidiennes*, dit Fénelon, *loin de nous empêcher de communier tous les jours, sont, au contraire, ce qui doit précisément nous exciter à recourir à ce remède quotidien.*—La sainte Eucharistie n'a pas été instituée pour des anges impeccables, mais pour des hommes pécheurs, faibles, imparfaits et *elle est*, nous l'avons dit, *l'antidote qui purifie des fautes journalières et qui préserve des péchés mortels.* (Conc. de Tr. sess. XIII.)

IV. Une âme qui vit habituellement dans ces dispositions peut faire la communion fréquente et même quotidienne. Mais, lisons-nous dans *le Directoire spirituel de la Trappe*, s'il y avait une seule faute que nous ne voulussions pas habituellement éviter,—un seul point de règle que nous négligeassions volontairement d'observer,—un seul défaut dont nous aurions été repris et que nous ne travaillassions pas sincèrement à corriger, ce serait assez d'une telle habitude et d'une telle disposition pour rendre toutes nos communions tièdes et sans fruit et nous ne pourrions que savoir gré à notre confesseur de nous en retrancher alors quelques-unes pour nous mieux disposer à les faire toutes saintement.

" Sans doute, il n'est aucun état de perfection, quelqu'élevé qu'il soit, qui rende par lui-même le péché véniel impossible ; les

âmes les plus saintes peuvent s'y laisser entraîner; aussi se confessent-elles et communient-elles pour cela, un des effets de la communion étant de servir de remède au péché véniel lorsqu'on veut réellement en guérir. Mais ce qui est tout autrement dangereux que ces actes de fragilité vénielles, c'est *l'affection, la disposition au péché véniel et le peu de cas qu'on en fait*, car cet acte n'indique pas seulement une faiblesse de nature mais un véritable dérèglement de la volonté. (1)

" Un religieux qui se montrerait peu occupé de son avancement spirituel,—peu

(1) C'est une erreur, dit S. Liguori, d'après Benoît XIV, d'accorder la communion fréquente à ceux qui ont des fautes vénielles auxquelles ils conservent de l'affection et dont ils ne veulent pas se corriger... Cependant il convient de la permettre aux personnes qui, sans cette communion, seraient en danger de tomber dans des pechés mortels (Praxis 149).

La communion fréquente et même quotidienne, dit S. Thomas, est une chose excellente et très utile en elle-même ; mais quant à ceux qui ont à la recevoir, elle ne convient pas indistinctement à tous ceux qui sont en état de grâce (condition de rigueur) mais seulement à ceux qui sont convenablement disposés.— Recevez chaque jour la sainte communion, dit S. Augustin, afin que chaque jour elle vous soutienne ; mais vivez de manière à mériter de la recevoir chaque jour. —J'aurais beaucoup de peine, dit S. Liguori, à permettre la communion fréquente à une personne qui refuserait de se corriger de certain défaut qui bien qu'il ne fût pas évidemment un péché véniel, serait certainement contraire à la perfection, surtout s'il s'agissait d'un manque d'humilité ou d'obéissance.

exact à faire son oraison et son examen,— irrégulier par négligence,—ne se corrigeant pas,—ne se connaissant pas,—ne voulant pas même se connaître ni prendre la peine de se surveiller, — un tel religieux ne pourrait retirer un profit réel de toutes les communions régulières et devrait se considérer comme dans un état de péché véniel permanent, état indigne d'une âme honorée aussi souvent de la visite de son Dieu.

" Ce qu'il y aurait alors à faire, ce serait, non pas de *s'éloigner de la sainte Table*, puisque la volonté de Dieu, l'édification de ses frères et son propre intérêt l'y appellent, mais de réformer au plus tôt sa conduite et ses dispositions,—de veiller sur soi-même et de prier, afin de s'en rendre digne et d'en approcher saintement. "

IV.

AVANT ET APRÈS LA SAINTE COMMUNION.

Nous ne donnons pas de méthode spéciale pour *la préparation à la sainte communion*, ni pour *l'action de grâces quand on a eu le bonheur de communier*.— La vie d'une religieuse, cette vie régulière, pauvre, charitable, occupée, joyeuse, soumise à tout et à tous, est par elle-même une incessante préparation ; elle devient aussi une action de grâces continuelle. La sainte communion n'est pas *un accident* dans la vie d'une religieuse ; elle est une *simple demi-heure* de cette vie si remplie, mais la

demi-heure principale ; celle vers laquelle convergent les demi-heures qui la précèdent, celle qui donne son influence à toutes les demi-heures qui la suivent.

Et s'il en est ainsi, à mesure que s'approche cette heure, la pensée : *Je vais communier, je vais recevoir le bon Dieu dans mon âme*, impressionne nécessairement ; et dès le réveil, et pendant l'oraison et pendant la sainte messe les images les plus émouvantes se présentent à l'imagination.

C'est *mon Maître* qui vient voir si dans son domaine tout est bien en règle,—s'il n'y a pas de désordre, —si, depuis sa visite d'hier, personne n'est venu déranger ce qu'il avait arrangé lui-même ou apporter quelque chose qui lui déplaise.....

C'est *mon Père* qui vient me donner une marque nouvelle de son affection, me demander si je l'aime toujours, si je pense à lui, recevoir mes confidences, mes plaintes, mes demandes...

C'est *mon médecin* qui vient visiter son malade, écouter l'aveu de ses imprudences, des remèdes qu'il a faits, des faiblesses auxquelles il s'est laissé aller... et examiner s'il doit ou le guérir, ou le soulager ou le laisser souffrir encore...

C'est *mon défenseur, mon protecteur, mon conseiller, mon guide.*

Jésus est pour l'âme tout ce dont elle a besoin.

Et avec ces pensées comment ne pas sentir

naître en soi des sentiments de *foi*, *de respect*, *d'adoration*, *d'humilité*, *de joie*, *de désir*.

Après la sainte communion, quand Jésus descend en vous et demeure en vous, priez doucement et affectueusement votre bon ange gardien de ne pas le laisser seul ; priez Marie de vous venir en aide et regardez ! Oh ! c'est bien votre *Maître*, votre *Père*, votre *médecin*, votre *protecteur*, votre *conseiller*, votre *ami*... adorez-le, remerciez-le...et surtout offrez-vous à lui. Il n'est pas de prière plus pieuse et plus aimante que celle de S. Ignace : *Recevez, Seigneur, ma liberté tout entière,—prenez ma mémoire, mon intelligence, toutes les affections de mon cœur.—Tout ce que j'ai, tout ce que je possède, c'est de vous que je le tiens ; je vous le rends, Seigneur, et je me mets moi-même à la disposition de votre bon plaisir.—Donnez-moi votre amour, votre sainte grâce et je suis assez riche,—et je ne veux plus rien !*

Retirez-vous doucement, paisiblement,—dites-vous tout bas : *Je vais porter, au milieu de mes sœurs, la paix, la douceur, la mansuétude, le dévouement de Jésus !* Et pendant la journée fixez-vous quelques moments bien précisés pendant lesquels vous vous direz : *J'ai communié ce matin.*

CHAPITRE HUITIÈME.

VIE DE PRIÈRE.

I. *La vie de prière*, c'est-à-dire *la vie d'union avec Dieu* est proprement la vie de la religieuse. Vivre de prière, c'est ne jamais cesser de penser à Dieu ; c'est accomplir le précepte de Jésus-Christ : *Ne cessez jamais de prier.*

Si une âme a voulu se lier à Dieu par les vœux de religion, c'est qu'elle a voulu non seulement *être à Dieu* comme le sont toutes les créatures, mais *être plus près de Dieu* et se mettre dans la nécessité de ne jamais s'éloigner de Dieu ; elle a voulu rester unie à Dieu *matériellement* d'abord, portant ses livrées, s'assujettissant au travail qui lui serait imposé en son nom, restant dans une maison qui lui est consacrée, mais unie surtout par le cœur et par la volonté.

Cette union lui rend douces toutes les obligations de la vie de religieuse.

Elle aime Dieu ; et ce Dieu qu'elle aime, elle ne le quitte pas même par la pensée. Dieu est celui-là seul à qui elle veut plaire, pour qui elle travaille, et pour l'amour de qui elle aime toutes les autres créatures.

Elle combat ; mais c'est pour ne pas se sépa-

rer de son Dieu, loin duquel voudrait l'entraîner le démon ; et ce combat serait-il plus pénible, durerait-il jusqu'à la fin de sa vie, elle le soutiendra toujours avec la même fidélité.

Elle souffre ; mais c'est avec paix et avec joie, sous le regard de son Dieu, qui lui-même lui envoie la souffrance parce qu'elle lui donne un trait de ressemblance de plus avec lui.

Elle obéit et rien ne lui est doux comme l'obéissance parce qu'elle la rapproche toujours davantage de son Dieu. C'est lui qui l'appelle, lui qui l'envoie, lui qui lui impose tel travail ; l'obéissance lui permet de ne jamais se séparer de son Dieu.

II. La *vie de prière*, c'est-à-dire *la vie d'union avec Dieu* se résume en ces mots qui du reste résument tout ce que nous avons dit dans ce livre : *penser comme Jésus*, — *juger comme Jésus*, — *aimer comme Jésus*, — *agir comme Jésus.*

Les pensées de Jésus étaient toutes à Dieu et toutes pour Dieu. Les choses extérieures ne le touchaient qu'autant qu'elles pouvaient le conduire à Dieu. De là cette union continuelle à Dieu dans les occupations les plus actives de son ministère ; de là cette facilité de passer de l'action à la prière ou plutôt de rester dans une prière continuelle.

Les jugements de Jésus avaient toujours pour règle les jugements de Dieu. Il y avait en Lui comme un conseil où Dieu présidait toujours et c'est à cette lumière divine que se

jugeaient les choses de la vie, les souffrances, les joies, la réputation, le travail.

L'amour de Jésus était tout à Dieu et avait uniquement pour but de procurer à son Père la gloire qui lui était due, — de réparer les injures que lui faisaient les créatures, d'accomplir en tout ses volontés et de le faire connaître, aimer et servir par toutes les créatures; et pour atteindre ce but rien ne lui coûtait.

La vie de Jésus a été une vie toujours active, mais cette activité avait son principe dans *l'esprit de Dieu* qui l'animait. Cet esprit était l'âme de son âme comme S. Paul le dit des justes; il parlait, il agissait, il priait, il instruisait, mais c'était l'esprit de Dieu qui instruisait, qui priait, qui agissait et qui parlait en lui: *De moi-même*, disait-il, *je ne fais rien... Ce que je vous dis je ne le dis pas de moi-même, mais mon Père qui demeure en moi, fait lui-même les œuvres que je fais* (Joan XVI, 10).

III. La *vie de prière*, c'est-à-dire *la vie d'union avec Dieu*, est parfaitement résumée dans la page suivante que nous pouvons appeler avec vérité: *La journée de la religieuse.*

Tout par Jésus, tout avec Jésus!

Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi;

Ce n'est plus moi qui agis, c'est Jésus qui agit en moi;

Ce n'est plus moi qui aime, c'est Jésus qui aime en moi et par moi.

Il faut donc que je fasse chacune de mes actions comme les aurait faites Jésus ;

Il faut donc que je ne perde pas un seul instant la présence de Jésus.

Jésus est mon *aide* et fait *de moitié* avec moi tout ce que j'ai à faire ;

Il est mon *modèle*, et me dit tout bas comment il aurait fait ce devoir qui m'est commandé ;

Il est mon *soutien*, il m'encourage et me fait supporter la fatigue et l'ennui ;

Il est ma *récompense*, et compte toutes les minutes du temps que je passe à faire mon devoir, pour me tenir compte de toutes ces minutes ;

Il est mon *protecteur*, éloignant le démon pendant que je prie ou que je travaille, éloignant les méchants ou me fortifiant contre leurs paroles, et ne permettant pas que je sois accablée.

Aussi je l'aime, Jésus !

Dans mes *récréations*, je pense à sa douceur, à sa bonté, à son sourire habituel. — Il ne rebutait personne, il ne méprisait personne. Il était toujours le même, rempli de complaisance, d'affabilité, n'étant jamais las de rendre service, — heureux surtout alors qu'il se gênait ou se fatiguait pour les autres.

Dans mes *conversations*, je parle quelquefois de lui ; je parle toujours au moins en sa présence, de manière que rien de grossier, d'inconvenant, ni même d'imprudent ne m'échappe : — Je suis heureuse lorsque je puis

porter quelqu'un à l'aimer, et, lorsque je suis appelée au parloir, ma première pensée est celle-ci : *Mon Dieu, que je vous fasse un peu aimer !*

Dans mes *études*, je pense à la bonté de Jésus instruisant ses disciples, leur expliquant lui-même ce qu'ils ne comprenaient pas, et je me figure que c'est lui qui me parle par les livres que je lis, lui que j'écoute avec respect et reconnaissance.

Je l'invoque quand j'éprouve quelque difficulté, — je me soumets quand je subis une humiliation ou que je rencontre un obstacle ; — je le remercie quand j'ai un peu de succès, parce que c'est lui qui a ouvert mon intelligence.

Dans mes *repas*, je pense à sa tempérance, à sa sobriété, à ses mortifications ; avec quelle bonté il servait lui-même ses apôtres, avec quelle charité il faisait des miracles pour nourrir les pauvres ! Oh ! que je suis heureuse quand je puis être là, comme partout, la servante de mes sœurs, heureuse quand je puis me priver de quelque chose pour elles !

Dans mes *prières*, je me figure être près de Jésus et je l'entends me dire : " Tout ce que tu demanderas à mon Père en mon nom, il te l'accordera ; " — et je me recueille comme il se recueillait, et j'aime à répéter quelques-unes des paroles qu'il disait lui-même : Mon Père ! que votre volonté soit faite et non pas la mienne ! — mon Père ! donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour ! — Mon

Père, que tous vous connaissent et vous aiment !... Et je lui recommande ma communauté, ma supérieure, mes sœurs, ma famille du monde, tous ceux qui m'aident à l'aimer.

Dans mon *travail manuel*, je pense aux actions, quelquefois toutes semblables aux miennes, que faisait Jésus... Il faisait tout ce qu'on lui commandait et il le faisait parfaitement ; il laissait son travail dès qu'on l'appelait, puis le reprenait ou le laissait encore ; il ne se plaignait ni de la longueur de sa tâche, ni de sa monotonie, ni de sa difficulté ; il ne craignait pas, — lui qui savait tout, — de demander à saint Joseph et à la sainte Vierge: " Comment faut-il faire telle chose ? et il suivait parfaitement les avis qu'on lui donnait.

Dans mes *peines*, je l'appelle... et j'attends... je sais qu'il est là, et même quand il ne me dit rien, je n'ai pas peur, il empêchera que le mal me tourmente trop ou que l'ennui se prolonge de manière à m'accabler, que la tentation me presse au point de me faire succomber... Je l'invoque... je sais qu'il viendra à temps, et, tout en pleurant quelquefois et en gémissant, je continue mon travail, ma prière, ma vie ordinaire.

Dans les *afflictions* que permet la Providence, je m'approche davantage de lui, et si je ne le trouve pas à mes côtés, je vais le chercher... Je le trouve dans les bras de la sainte Vierge, qui me le donne toujours après une dizaine de chapelet dite avec piété ;— je le trouve au milieu des pauvres que je vais visiter, et dans

enfants que je vais instruire ; je le trouve en m'appliquant avec plus de force et de générosité au devoir que l'obéissance m'impose ;—je le trouve dans la maison de Nazareth travaillant de ses mains, et il vient à moi, si, comme lui, je travaille ;— je le trouve sur la croix, et le *chemin de croix*, que je vais faire à la chapelle, me le rend avec le calme, la paix, la résignation ;—je le trouve enfin dans la sainte communion, et alors je lui dis : Ne me quittez plus ! ne me quittez plus ! ne me quittez plus !

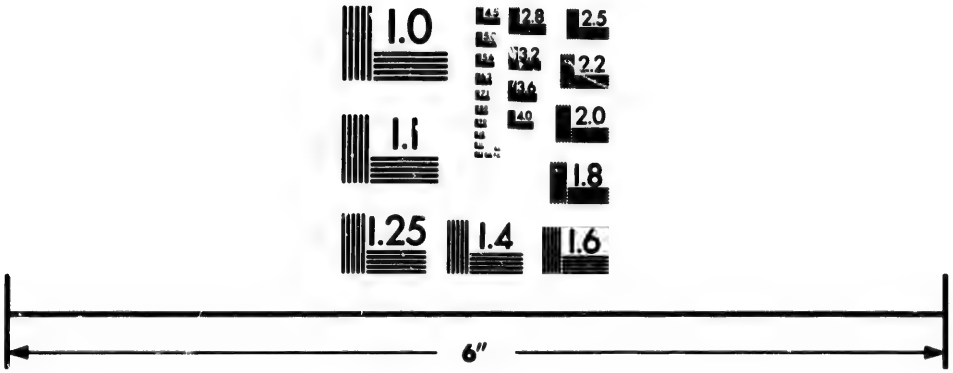
Dans mon *sommeil*, je pense à Jésus se livrant au repos, et je le vois dormant paisible, innocent, tantôt dans les bras de Marie, tantôt sur la barque que la tempête agitait, tantôt dans sa crèche de Bethléem. Je lui dis : O Jésus, moi aussi je veux reposer en paix comme vous, je veux que mon cœur veille toujours ; je veux que, pendant mon sommeil, chacune de mes respirations soit un soupir d'amour ; je veux qu'à mon réveil ma première parole soit : Jésus, je vous aime !

Oh ! qu'elle est douce ma journée ainsi unie à Jésus !

PRIÈRE POUR DEMANDER À DIEU LA VIE D'UNION AVEC LUI.

Divin Jésus, modèle que nous devons tous imiter, Jésus qui venez si souvent en nous par la sainte communion, Jésus le soutien sans lequel nous ne pouvons rien, mais avec

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.0

lequel nous pouvons tout, soyez avec moi maintenant et toujours.

Soyez avec moi *maintenant*, pour me donner votre bénédiction, mais une bénédiction qui éloigne de moi le péché,qui me fortifie contre les tentations, qui me conserve dans la grâce, qui me préserve de tout danger, et qui me fasse persévérer dans le bien.

Soyez avec moi *dans mes prières*, pour me communiquer le mérite des vôtres et les saintes dispositions avec lesquelles vous avez prié, afin qu'en vous, par vous et avec vous, je sois exaucée dans mes demandes pour tout ce qui m'est utile et nécessaire.

Soyez avec moi *à la sainte messe*, afin de m'en appliquer le fruit pour tous mes besoins temporels et spirituels, et d'y opérer dans moi le sacrifice de moi-même, pour ne faire avec vous qu'une même victime, une victime pure et sans tache.

Soyez avec moi *dans mon travail* et dans l'exercice de mon emploi, pour le bénir, et afin que je me conforme à la volonté divine, qui veut que je m'occupe selon l'obéissance.

Soyez avec moi *dans mes délibérations*, pour me donner la prudence, le discernement ; et me faire choisir ce qui doit plus sûrement procurer votre gloire.

Soyez avec moi *dans mes repas*, pour me faire conserver la sobriété et l'esprit de mortification.

Soyez avec moi *dans mes récréations*, pour me donner une joie douce, paisible, édifiante

Soyez avec moi *dans mes conversations*, pour me faire garder le silence à propos, et mettre dans ma bouche des paroles d'édification, de bonté, de force, de consolation.

Soyez avec moi *dans mes lectures* ou mes études, pour me donner vos lumières et pour que, sans vanité, mon esprit devienne plus éclairé et mon cœur plus fortifié.

Soyez avec moi *dans mes souffrances*, mes afflictions, mes disgrâces, pour me consoler, me donner la patience et la soumission aux ordres de la Providence.

Soyez avec moi *dans la prospérité* et les succès pour me donner la reconnaissance et l'humilité.

Soyez avec moi *dans toutes les circonstances particulières et extraordinaires* où vous voyez que je pourrais me rencontrer, pour me détourner du mal et me faire pratiquer tout le bien que la circonstance demandera.

Soyez avec moi *à l'heure de mon coucher*, pour me cacher dans votre sacré cœur et me purifier de tout ce que je pourrais avoir contracté d'impur durant la journée ; *pendant mon sommeil*, pour en éloigner toute illusion et tout accident qui pourrait m'être nuisible ; *à mon réveil*, pour mettre dans mon esprit de saintes pensées, et dans mon cœur de fervents désirs ; *à mon lever*, pour m'inspirer l'offrande que je dois vous faire de moi-même, et me disposer à passer saintement la journée.

Soyez *dans mon intérieur* pour en régler tous les mouvements, et *dans mon extérieur*,

pour le rendre édifiant. En tout et partout, donnez-moi votre secours, pour imiter vos vertus, afin que Dieu le Père céleste soit glorifié en moi, par vous Seigneur Jésus-Christ.

O Jésus! qui êtes mon unique espérance, Jésus, pour qui j'ai tout quitté, venez en moi, restez en moi, vivez en moi!

*
* *

En finissant ces pages, qu'il nous soit permis *de faire nôtre*, l'*Adieu* si touchant que S. François de Sales adressait à ses *pieux lecteurs*.

Nous vous l'adressons, pieuses religieuses, à qui nous demandons dès maintenant et après notre mort, un souvenir devant le S. Sacrement.

" Je vous dis de tout mon cœur *adieu*.

A Dieu soyez-vous à jamais en cette vie mortelle, le servant fidèlement au milieu des peines que l'on a en portant la croix à sa suite, et en la vie immortelle, le bénissant éternellement avec toute la cour céleste. C'est le grand bien de nos âmes d'être en Dieu, et le très grand bien de n'être qu'à Dieu.

Qui n'est *qu'à Dieu* ne s'attriste jamais, sinon d'avoir offensé Dieu, et sa tristesse sur cela consiste en une profonde mais tranquille et paisible humilité et soumission, après laquelle il se relève en la bonté divine par

une douce et parfaite confiance, sans chagrin ni dépit.

Qui n'est *qu'à Dieu* ne cherche que lui ; et parce que Dieu n'est pas moins en la tribulation qu'en la prospérité, il demeure en paix parmi les adversités.

Qui n'est *qu'à Dieu* pense souvent à lui au milieu des occupations de cette vie.

Qui n'est *qu'à Dieu* veut bien que chacun sache qu'il le veut servir, et qu'il veut s'occuper à des exercices convenables pour demeurer uni à lui.

Soyez donc tout *à Dieu*, et ne soyez qu'à lui ; ne désirez que de lui plaire, et ne voulant plaire à ses créatures qu'en lui, selon lui et pour lui. Quelle bénédiction plus grande vous puis-je souhaiter ? Ainsi donc, par ce souhait que je fais sans cesse pour votre âme, je vous dis *adieu*.

A Dieu soyons-nous sans fin, sans réserve, sans mesure, comme il est nôtre éternellement. Qu'à jamais puissions-nous unir nos petites croix à la sienne grande !

A Dieu soyons-nous, et *à Dieu* sans plus tarder, puisque hors de lui et sans lui, nous ne valons rien, hors de lui et sans lui, nous ne sommes que de vrais riens.

Adieu. Je vous souhaite l'abondance de l'amour divin, qui est et sera éternellement l'unique bien de nos cœurs, qui ne nous ont été donnés que pour Celui qui nous a donné tout le sien.

Que Jésus soit notre couronne ! Que Marie soit notre miel ! Je suis, au nom du Fils et de la Mère, tout vôtre : " FRANÇOIS DE SALES. "

A. S.

25 mars, jour de l'Annonciation
de la très sainte Vierge.

APPENDICE

SUR

LES SCRUPULES.

Nous croyons utile de joindre à notre livre quelques pages déjà anciennes sur *les scrupules*. Elles nous semblent répondre à la plupart des objections que font ordinairement ces pauvres âmes tourmentées.

Ces pages, nous l'avons dit, seront surtout très utiles aux âmes pieuses éprouvées par Dieu ; elles le seront aussi, quoique indirectement, aux âmes portées aux scrupules par tempérament ; elles pourraient l'être aux âmes pour qui le scrupule est une punition de leur lâcheté habituelle, s'il leur restait assez d'humilité pour se reconnaître et pour se défier au moins de leur manière de voir.

Le Directeur.

Les Pères appellent le scrupule un venin destructeur de la vraie piété. En effet, il dessèche le cœur par de vaines et ennuyeuses

discussions, tourmente l'esprit de mille inquiétudes cruelles, et énerve toutes les puissances de l'âme. Il lui ôte toute activité pour le bien. Il étouffe les saintes inspirations. Il éteint la ferveur et le zèle. Il dégoûte des solides vertus. Il affaiblit la foi, l'espérance et la charité. Il produit toutes sortes d'idées fausses, injustes, monstrueuses de la Divinité. Il rend la vie spirituelle si dure, si amère, si intolérable, qu'on court risque d'y renoncer bientôt pour se précipiter dans le relâchement. Enfin il fait un tort considérable à la Religion, par le ridicule qu'il répand sur la dévotion en général. Je n'ai pas tout dit encore ; mais j'en ai dit assez pour faire sentir aux scrupuleux qu'ils sont en conscience obligés de prendre tous les moyens propres à les guérir d'un mal aussi préjudiciable à leur salut même.

Voici des maximes qu'on doit regarder comme autant de spécifiques contre le scrupule. 1. Etre bien convaincu qu'on n'a point assez de lumières pour juger sainement de son état. 2. S'abandonner à la conduite d'un confesseur qui ait de la piété, de la science, de la prudence et de l'expérience. 3. Croire fermement que quand même le confesseur se serait trompé en matière grave, le pénitent ne pécherait pas en suivant ses avis, à moins qu'ils ne fussent évidemment contraires à la loi de Dieu. 4. Ne s'arrêter jamais à examiner si ce qu'il prescrit n'est point contraire à la loi de Dieu, parce que cela doit se voir au premier coup d'œil,

sans qu'il soit besoin d'y faire tant de réflexions, dont le résultat est presque toujours la désobéissance, le plus grand péché des scrupuleux, le plus ordinaire, et le seul dont ils ne s'accusent point. 5. Quand on s'aperçoit que l'imagination commence à s'échauffer sur des matières du scrupule, s'occuper aussitôt d'autres objets plus solides, parce qu'en écoutant ses scrupules, on les augmente. 6. Prendre pour principe qu'un scrupuleux n'est point obligé d'examiner sa conscience aussi rigoureusement qu'un autre, ni de se confesser de tout ce qui lui paraît péché. Une crainte excessive lui offusque tellement la raison, qu'il ne peut ni ne doit prononcer sur la nature de ses fautes. Il n'est fondé à les croire mortelles, disent les plus sages Docteurs, que lorsqu'il est prêt à le jurer sur l'Evangile. 7. Faire tout le contraire de ce que dicte le scrupule, dans les cas où le prescrit le ministre du Seigneur. C'est le moyen de redresser bientôt sa conscience. 8. Se donner bien de garde de consulter sur ses doutes tantôt une personne, tantôt une autre. Il est clair que ces consultations multipliées ne servent qu'à entretenir la faiblesse et la pusillanimité. 9. Se rendre exact à tous ses devoirs extérieurs, et se procurer beaucoup d'occupation. L'oisiveté nourrit les scrupules, souvent même les engendre. 10. Fréquenter des personnes vertueuses et éclairées, non pour les étourdir sans cesse de ses peines, de ses inquiétudes, de ses alarmes, mais pour prendre adroitement leur esprit, saisir ce qu'il

y a de mieux dans leur caractère, étudier leur manière d'agir, et se former peu à peu sur leur jugement et leur exemple. 11. Recourir à Dieu plutôt qu'au confesseur. L'oraison est la santé de l'âme. Une prière fervente dissipe les nuages, calme la tempête, ramène la vérité et la paix. 12. Surtout regarder Dieu comme un père, mais le père le plus compatissant, le plus tendre, le plus facile, le plus indulgent, le plus généreux ; un père infiniment plus jaloux de notre bonheur que nous-mêmes ; le premier et le meilleur des pères.

I.

PREMIER SCRUPULEUX.

Le meilleur des pères ! Il faut l'avouer ; mais il faut aussi convenir qu'il est en même temps notre juge, et un juge formidable ; un juge pénétrant à qui rien n'échappe ; un juge sévère qui punit tout ; un juge vigilant dont les yeux sont toujours ouverts sur nous, un juge infiniment saint, qui ne saurait souffrir la moindre tache, la plus légère imperfection. Ah ! que sa justice me cause d'effroi ! J'entends continuellement gronder son tonnerre. Partout cette justice me poursuit, me menace, me presse avec tant de violence, que je n'ai pas le temps de respirer.

Le Directeur.

Votre trouble ne viendrait-il point des reproches de la conscience, qui se sent coupable d'anciennes fautes que vous n'auriez pas eu le courage de déclarer ?

Le même Scrupuleux.

Non, mon Père. Je ne crois pas avoir jamais rien caché volontairement ; parce que, dès mes plus tendres années, je me suis toujours senti la plus grande horreur du sacrilège.

Le Directeur.

Preuve sensible de la bonté de Dieu à votre égard. Je soupçonne la mélancolie d'être le principe de vos agitations et de vos terreurs. C'est elle seule qui vous fait envisager le Seigneur comme un juge inexorable. Or il n'est point tel durant le cours de cette vie, puisque le monde entier est le théâtre de sa miséricorde, et que tous les siècles sont témoins des merveilles qu'elle opère pour ramener à lui les plus grands pécheurs. Dieu est terrible aux méchants qui le bravent, et non aux justes qui l'aiment. Comment pouvoir douter de sa tendresse pour notre âme, après tout ce qu'il a fait et souffert pour elle ? Par conséquent vous ne devez songer qu'à vous défaire au plus tôt de cet esprit de tristesse, qui est

si contraire à l'esprit de Dieu, dont le royaume, dit S. Paul, consiste dans la paix, la joie et la justice. La lecture des livres d'une morale outrée vous serait très funeste. Regardez, avec S. Ambroise, leurs auteurs comme des ignorants qui ne connaissent pas la faiblesse de la nature humaine. Tâchez de vous faire une occupation douce, afin d'éviter plus sûrement l'oisiveté, qui fournit à l'ennemi de vos âmes tant d'occasions d'y répandre les ténèbres, dont il est appelé le père. Je pense aussi que la solitude ne vous convient pas, et que vous ferez bien de cultiver vos connaissances, de voir surtout les personnes pieuses et spirituelles dont la conversation inspire une gaieté douce, honnête et aimable. C'est ainsi que les entretiens de sainte Thérèse remplissaient le cœur de joie et de consolations toutes célestes. Si vous savez des cantiques ou des hymnes, des psaumes et autres chants ordinaires de l'Eglise, ayez-y recours, suivant l'avis de S. Paul, dans vos moments de loisir. Les Prophètes employaient la musique avec succès pour s'élever l'âme et la rendre plus docile aux impressions de la Divinité.

II.

SECOND SCRUPULEUX.

Il y a plusieurs années que je fis une confession générale ; mais comme j'avais mené

une vie fort libre auparavant, et que, depuis l'époque de mon changement, la plupart de mes anciens péchés me reviennent à l'esprit, avec mille circonstances que je crains de n'avoir pas aperçues dans le temps de cette confession, il me semble nécessaire de la recommencer, pour avoir la paix avec ma conscience.

Le Directeur.

N'étiez-vous pas instruit de vos obligations, quand vous avez entrepris de changer de conduite? Ne vous êtes-vous pas converti à Dieu, dans toute la droiture et la sincérité de votre cœur? N'avez-vous pas déclaré de bonne foi vos fautes et leurs principales circonstances, telles que vous les connaissiez alors? Le ministre du Seigneur ne vous a-t-il pas prescrit un temps d'épreuve, qui vous a laissé tout le loisir de réparer les défauts de mémoire, de suppléer au moins les omissions essentielles, et de vous exercer à la contrition?

Le même Scrupuleux.

Je crois que tout s'est passé, en effet, comme vous le dites...Malgré cela il me reste toujours au fond de l'âme un doute qui me tourmente. En un mot, je crains de me flatter, et il n'y a qu'une nouvelle confession qui puisse me donner le degré de certitude dont j'ai besoin, pour être tranquille sur une affaire dont le salut dépend.

Le Directeur.

Et combien y a-t-il que votre perplexité dure ?

Le même Scrupuleux.

Voilà déjà près d'un an que je sollicite mon confesseur de mettre fin à ma peine, mais, sous prétexte qu'il me connaît, il ne veut pas absolument entendre parler de nouvelle confession générale. Quoique je lui sois fort attaché à cause de son zèle, je crains d'être obligé de le quitter, tant je souffre de ne pouvoir me délivrer du fardeau qui m'oppresse.

Le Directeur.

Entre votre confession et votre scrupule il y a donc eu un intervalle de temps considérable, durant lequel vous n'avez éprouvé aucun trouble ? Or ce temps-là était plus voisin de l'action sur laquelle vous voulez revenir aujourd'hui. Vous en aviez alors la mémoire plus fraîche et plus présente ; vous étiez par conséquent plus en état d'en juger sainement. Ne voyez-vous pas que vos alarmes ne sont nullement fondées ; que vous avez dès maintenant toute l'assurance qu'il est possible d'avoir ; qu'à force de céder aux inquiétudes qui vous agitent, vous vous en rendez l'esclave et la victime ; qu'elles se renouvelleront sûrement au bout de quelques mois ou

de quelques années ; qu'elles croîtront même et se multiplieront à mesure que vous en ferez plus d'état ; qu'une nouvelle confession ne servirait qu'à vous rappeler avec danger un certain détail de fautes que la sagesse commande d'oublier, qu'à vous ramener sans cesse au premier pas de votre conversion, qu'à retarder et reculer de plus en plus les progrès que vous devez faire dans la vertu, qu'à vous entretenir dans l'illusion qui fait dépendre le mérite et la pureté d'une âme de son exactitude minutieuse à tout dire et tout expliquer à confesse, qu'à vous suggérer enfin je ne sais quel esprit de crainte et de servitude indigne des enfants de lumière, qu'une noble liberté caractérise.

III.

TROISIÈME SCRUPULEUX.

Ce ne sont pas mes confessions passées mais les confessions actuelles qui me désolent. Quoique j'emploie beaucoup de temps à mon examen, et que je fasse tout mon possible pour ne rien oublier, cependant il me revient toujours quelque chose de nouveau, précisément dans le temps que le confesseur me donne des avis ou qu'il m'absout, très souvent aussi après que j'ai reçu l'absolution et que je suis sorti du confessionnal ; de sorte que je suis obligé d'y rentrer presque aussitôt, ou pour recommencer ma confession, ou pour

ajouter ce que je pense avoir omis, ou pour demander conseil au sujet des nouveaux embarras qui se présentent à mon esprit. Sera-t-il donc dit que je ne remporterai jamais que trouble et confusion d'un sacrement où les autres trouvent la consolation et la paix ?

Le Directeur.

Vous recueillez les fruits de ce que vous avez semé. Si j'étais votre confesseur, je voudrais d'abord retrancher de la longueur de vos examens. En les rendant fréquents vous les rendez plus courts. Faut-il tant de temps à un esprit raisonnable pour saisir tout ce qu'il y a d'important dans son intérieur ? Je vous engagerais ensuite à être précis, exact et succinct dans la déclaration de vos fautes, parce que la superfluité des paroles ne sert qu'à offusquer et embrouiller les idées. Lorsque vous auriez achevé votre confession, je vous recommanderais de ne songer absolument qu'à m'écouter. Je vous avertirais aussi qu'après l'absolution vous ne devez pas vous occuper à contre-temps d'un autre objet, qui vous fait perdre presque tout le fruit du sacrement. Je tâcherais encore de vous faire bien comprendre que le mérite des confessions ne dépend pas de la fidélité de la mémoire, mais de la droiture du cœur et de la sincérité de la pénitence. Je vous défendrais en outre de répéter jamais vos confessions ; et si vous reveniez à la charge sous prétexte

des nouvelles difficultés qu'engendre sans cesse une imagination effrayée, je leur opposerais toujours le même flegme ou la même assurance. Enfin, si vos poursuites, vos instances dégénéraient en opiniâtreté, alors je vous prierais humblement de vous retirer, et le silence serait ma dernière réponse à tous vos doutes et à vos inquiétudes intarissables. En effet, y a-t-il quelque fond à faire sur un esprit indocile, aveugle, orgueilleux au point de préférer son opinion au sentiment des casuistes les plus savants, qui décident que quand même un scrupuleux s'exposerait à ne pas confesser quelque péché mortel qu'il doute ou qu'il craint de n'avoir pas déclaré, et qu'on ne veut pas qu'il déclare, il ne pécherait point en cela ?

IV.

QUATRIÈME SCRUPULEUX.

Pour moi je ne saurais venir à bout de faire seulement un acte de contrition qui me rassure et sur lequel je doive me reposer. En vain j'invoque pour cela mon bon ange et tous les saints du paradis. Après plus d'une heure d'efforts, de gémissements et de tortures, je me vois souvent aussi peu avancé que je l'étais au commencement.

Le Directeur.

N'avez-vous pas vu dans le livre de l'Imitation l'inquiétude d'une âme qui s'écrie : "Ah !

" si j'étais sûre d'être du nombre des prédes-
" tinés !..." Une voix du ciel lui répond :
" Que feriez-vous si vous aviez cette certi-
" tude ? Faites-le dès maintenant." Votre dis-position est à peu près la même. Vous vou-driez avoir une assurance parfaite de votre contrition. Il n'est pas à présumer que Dieu vous députe exprès un ange qui vous ré-vèle ce mystère. Mais tranquillisez-vous sur la peine que vous prendrez avec une sage mo-dération pour vous exciter à une vraie dou-leur de vos fautes, et plein d'une noble con-fiance présentez-vous au sacré tribunal. Il est de foi que Dieu ne refuse jamais la grâce de la contrition au pénitent qui la sollicite humblement et qui renonce de tout son cœur au péché. Que faut-il de plus pour calmer vos alarmes ?

Le même Scrupuleux.

Souffrez que je réplique un mot. N'est-il pas vrai que dans le doute par rapport aux dispositions essentielles qu'exigent les sacre-ments, il n'est pas permis de suivre le parti le moins sûr ? Je conclus de ce principe, qu'il faut réitérer mes confessions, puisqu'il me paraît fort douteux que jusqu'à présent j'aie eu un regret solide et suffisant de mes fautes.

Le Directeur.

Et que ferez-vous pour avoir par la suite

un garant de votre contrition plus satisfaisant que vous ne l'avez eu par le passé ? Je conviendrai avec vous de l'obligation de s'attacher au plus sûr dans le cas que vous proposez, lorsqu'on a un doute bien fondé ; mais le vôtre ne l'est pas, et j'ose vous assurer que le plus sûr pour vous en particulier, c'est de ne point écouter vos doutes. Si vous ne cherchez vraiment que la sûreté de conscience, vous n'avez pas besoin d'autre oracle que la décision du confesseur. N'est-il point l'organe de Dieu ? En désirer davantage, ce n'est plus religion ; c'est travers d'esprit, ou illusion de l'amour-propre. C'est moins vouloir être juste aux yeux du Seigneur, que vouloir l'être à ses propres yeux ; c'est moins de la pureté de cœur elle-même, que de la douceur qui l'accompagne, qu'on est si jaloux : c'est à la paix de l'homme qu'on aspire, en sollicitant la paix de Dieu. Or vous pouvez compter que jamais vous ne posséderez celle-ci que quand vous attendrez tout de sa pure miséricorde, et rien de votré propre justice.

V.

CINQUIÈME SCRUPULEUX.

Dans le désir que j'avais de ma perfection, je me suis adressé à un homme fort renommé pour la conduite des âmes. Il a pris d'abord, comme de raison, une connaissance profonde

de mes habitudes, de mes dispositions, et de tout ce qui concerne mon intérieur : après quoi peu à peu il m'a introduit, pour ainsi dire, jusques dans le sanctuaire de la dévotion par la voie de l'oraison et de la communion fréquente. C'est sur ce dernier objet que je viens vous exposer mes inquiétudes et mes alarmes. Elles sont fondées sur trois raisons entre autres, auxquelles je ne trouve point dans le secret de ma conscience de solides réponses. Quand je pense à la grandeur de l'action la plus sainte que puisse nous proposer la Religion, à la préparation qu'exige le banquet des anges mêmes, et à toutes les vertus dont il doit être le prix, je crains de me rendre trop familier l'auguste sacrement dont je fais un si fréquent usage. Ma frayeur augmente à la vue du peu de fruit que j'en retire. Quoique je mange souvent le pain des forts, je me sens presque toujours également faible et pusillanime, délicat et sensible, impatient et vain, curieux et empressé, distrait et lâche dans mes prières. Je manque de douceur, de complaisance, de charité, de discrétion, etc. Enfin ce qui achève de me confondre, c'est l'exemple de plusieurs saints qui n'osaient se permettre ce qu'on accorde si facilement à un profane. Non, il n'est pas possible que mon Directeur ne se soit étrangement mépris sur mon compte et je ne saurais me résoudre à suivre cet article de sa morale.

Le Directeur.

Il faudrait faire un livre entier, si l'on voulait rapporter toutes les raisons qui favorisent la fréquente communion. Contentons-nous de répondre à celles qui vous indisposent contre cette sainte pratique.

1. Depuis quand l'omission d'une œuvre prouve-t-elle la haute estime qu'on en fait ? Serait-ce faire votre cour à un prince qui voudrait vous combler des marques de sa bienveillance, que de refuser ses dons et de vous éloigner de lui par égard pour son rang ? Jésus-Christ vous invite très fréquemment à sa table, où il veut être lui-même votre aliment. La frayeur, la fuite et le découragement répondent-ils bien à cet excès d'amour ? Si le sentiment seul de votre bassesse vous écarte du divin banquet, combien de motifs plus puissants vous obligent d'en approcher ! Est-il donc si difficile de concilier la reconnaissance et l'humilité, le respect et l'amour ? Quoi ! l'excellence même du bienfait ne servira qu'à autoriser votre ingratitude ! D'ailleurs le désir d'un Dieu n'est-il pas un ordre pour ceux qui l'aiment ? Or quel désir plus marqué que celui qu'il a de s'unir à nos âmes pour en être la nourriture et la vie ? Des communions rares rempliront-elles un dessein si beau et si avantageux pour nous ? Suffiront-elles à des vues si aimables et si magnifiques ? Il connaît sa grandeur, il connaît votre néant ; mais n'en soyez pas effrayé. C'est dans l'u-

nion sainte de ces deux extrêmes que sa gloire éclate et que triomphe son amour. Il se plaît à franchir et combler la distance immense qui vous sépare, parce qu'il lui faut des prodiges pour signaler sa tendresse.

2. Quant au reproche que vous vous faites vous-même au sujet de vos défauts ; en supposant que vous vous rendez justice, je ne puis que vous exhorter à faire de nouveaux efforts pour devenir plus digne des faveurs d'un Dieu. Mais savez-vous ce que vous prétendez faire en retranchant de vos communions ? Vous voulez aller à la perfection en renonçant tout à la fois au motif et au moyen de perfection les plus efficaces. Réformerez-vous mieux vos vices en retranchant les œuvres sanctifiantes qui peuvent le plus contribuer à cette réforme? Plus vous avez besoin de grâces, et moins vous devez songer à en abandonner la source même.

3. En vain citez-vous aussi l'autorité de plusieurs saints qu'on vit s'abstenir très longtemps de la divine Eucharistie. Ils sont en si petit nombre, qu'à peine forment-ils une exception à la règle. Et n'est-ce pas à la fréquentation habituelle de ce sacrement que presque tous les saints généralement durent leur sainteté même ? Les voies extraordinaires de quelques-uns d'entre eux peuvent-elles donc être prises pour modèles ? Croyons plutôt, croyons que ces célèbres personnages agirent par inspiration, et que notre partage est la seule obéissance à nos maîtres dans la vie spirituelle.

VI.

SIXIÈME SCRUPULEUX.

Je doute, mon Père, que vous ayez jamais connu une âme plus affligée que la mienne... Croiriez-vous qu'il ne m'est plus possible de prier Dieu, et que j'en sois réduit enfin à demander une dispense générale de toutes les prières auxquelles je suis obligé par état et par vœu ? Pour tout le monde la prière est une source de grâce et de consolation ; elle est pour moi un martyre et une occasion continuelle de péché. Je ne parle pas d'autre chose à confesse. Cependant il n'est point de précaution que je ne prenne pour prier comme il faut. Malgré cela c'est en vain que je veux me mettre en la présence de Dieu. Vingt signes de croix coup sur coup ne peuvent rien contre les distractions qui m'assaillent en foule. Je cherche mon cœur afin de l'offrir à Dieu ; je ne le trouve pas. Je le trouve, il me fuit. Je le rappelle, il ne vient pas. Il vient et se retire. Je l'entraîne, il m'échappe. Je le tiens, il s'arrache. Il demeure et ne s'occupe ni de Dieu ni de moi. Je l'interroge, il ne m'écoute pas. Il parle et ne s'entend point. Telle est, en deux mots, ma prière. Ajoutez un dégoût affreux, un ennui mortel, des efforts qui me désolent, une contention qui m'accable, un mal de tête qui me désespère. Mon âme est tout à la fois une place publique quant aux distractions, et

un désert aride quant aux bons sentiments. Une heure se passe ainsi avant que j'aie achevé un psaume. Je le reprends, je répète, et c'est toujours à recommencer.

Le Directeur.

En un mot, vous faites tout ce qu'il faut pour vous ruiner la santé, et pour perdre l'esprit. Comment avez-vous pu vous mettre dans la tête que c'est là ce que Dieu veut de vous ? Ne voyez-vous pas que c'est une erreur de penser qu'on ne lui est pas agréable, parce qu'en le priant on se ressent de la faiblesse de l'homme, et qu'on n'est pas un ange ; erreur, de faire dépendre un devoir si doux de tant de précautions, de contention, d'agitation et de tourment ; erreur, de regarder comme mauvaise ou comme nulle toute prière qui n'est pas accompagnée d'une attention suivie et d'une dévotion sensible qu'on n'a pas en son pouvoir ; erreur, de se troubler pour des sécheresses et des aridités qui rendent même les exercices de piété plus méritoires, et qu'ont éprouvées les Bernard, les François, les Thérèse, et tous les saints ; erreur, de s'interrompre pour une idée ou une folie qui passe, et qui ne serait rien sans la crainte qu'on en a, et l'attention qu'on y donne ; erreur, de prétendre éviter la distraction en s'arrêtant, par inquiétude, à toutes les distractions ; erreur, de se croire éloigné de Dieu, auquel on tient par le cœur et la volonté,

malgré les écarts d'un esprit léger et volage ; erreur surtout de répéter sans cesse ce que le Seigneur a parfaitement entendu dès la première fois qu'on a eu l'intention générale de le bien dire ; erreur encore, ou plutôt délire et superstition, de dégrader la majesté des paroles saintes par l'affectation puérile avec laquelle on les prononce, par l'étendue démesurée qu'on donne aux syllabes, par mille attentions aussi pénibles que minutieuses ; erreur enfin préjudiciable au salut même, de dénaturer tellement la prière, qu'elle devient bientôt une loi incompatible avec la plupart des devoirs de l'état, ou un joug arbitraire, onéreux, ridicule qui dégoûte de la piété, qui déshonore la vertu... Lisez, consultez, et apprenez que pour bien prier tout se réduit, dans la pratique, à garder ses sens et à diriger son cœur. Le recueillement et l'amour, voilà le résultat de toutes les méthodes d'oraison et de prière ; celles qui ne conduisent pas là ne sont pas bonnes.

VII.

SEPTIÈME SCRUPULEUX.

Je suis comme un réprouvé que l'enfer poursuit partout... Les pensées les plus impies, les plus abominables contre Dieu, contre l'humanité adorable de Jésus-Christ, m'obsèdent si fort à l'office, au sermon et à la messe, que j'ai tout lieu de craindre que le

Seigneur ne m'ait abandonné en punition de ma mauvaise vie. Plus je m'efforce de combattre ces blasphèmes, plus ils se gravent d'une manière affreuse dans mon âme. Il semble même que je ne puis alors calmer la violence et l'excès du trouble qui m'agite, qu'en proférant des paroles injurieuses à la sainteté de nos plus redoutables mystères. Et se pourrait-il faire que je n'eusse pas consenti à toutes ces horreurs ? Si j'en juge par l'impression du désespoir que déjà je sens au fond de mon cœur, je ne suis, hélas ! que trop coupable.

Le Directeur.

Vous ne l'êtes point du tout ; rassurez-vous, et écoutez un principe clair, solide et précis, d'après lequel il ne tiendra qu'à vous de juger mieux de vous-même. Non, Dieu ne vous imputera point ces extravagances qui se passent dans l'imagination et non dans la volonté. La marque sûre que la volonté n'y a aucune part, c'est la peine et le chagrin que vous en ressentez, c'est la frayeur et la consternation que vous cause le soupçon même d'y avoir adhéré. Si votre cœur s'était ouvert aux malheureuses suggestions de l'enfer, le démon y régnerait en paix. La violence qu'il vous fait prouve qu'il n'y est pas entré. Voyez ces légions d'impies dont la société est infectée : souffrent-ils des blasphèmes qu'ils ont sans cesse à la bouche et dans l'âme ? Il

faut pourtant prendre garde de combattre avec trop de contention d'esprit ces sortes de pensées, qui se multiplient ou se renouvellent par la réflexion, au lieu que le seul mépris qu'on en fait en efface jusqu'à la moindre trace. J'ajoute enfin pour votre consolation que les monstres les plus hideux que puisse engendrer le noir abîme, bien loin de faire tort à votre âme et de souiller votre conscience, serviront au contraire à la purifier de plus en plus, et à augmenter le fonds de vos mérites, en mettant votre courage et toutes vos vertus à une si rude épreuve et en vous portant à plus de confiance en Dieu.

VIII.

HUITIÈME SCRUPULEUX.

Les assauts que j'ai à soutenir sont à certains égards beaucoup plus dangereux que ceux qui menacent la foi. C'est sur l'article de la chasteté que le tentateur me tourmente sans relâche. Il n'y a point de saletés dont cet esprit immonde ne me remplisse l'imagination. Or la correspondance entre l'imagination et l'esprit, entre l'esprit et la volonté est si étroite, si intime, qu'il m'est impossible de discerner ce qui les distingue ; en sorte que je crains toujours d'avoir consenti à ce que j'ai senti si vivement, si fortement, si persévéramment...Cruelle incertitude de mon état devant Dieu, que tu me rends la vie amère !

Le Directeur.

Je conclus, moi, de votre incertitude, avec assurance, que vous n'avez donné aucun véritable consentement aux illusions qui vous obsèdent, et parce que le consentement suppose un plein acquiescement de l'âme, une détermination absolue de la volonté, après lesquels il ne reste aucun doute; et parce qu'avec une conscience aussi délicate, aussi tendre, aussi timorée, aussi inquiète que vous paraissez l'avoir, on ne doit point croire avoir consenti librement à une mauvaise pensée, qu'on ne soit prêt à l'attester par serment. Ainsi l'ont décidé les maîtres de la vie spirituelle; et je suis convaincu que quiconque serait témoin des efforts que vous faites pour repousser les attaques de la concupiscence, jugerait comme moi de l'état de votreâme. Ces gémissements, ces serrements de cœur, les contorsions (passez-moi le terme), les mouvements convulsifs qu'on remarque dans la plupart des scrupuleux de votre espèce, annoncent-ils un objet séduisant qui les charme, ou auquel ils s'attachent avec quelque complaisance? Témoigne-t-on tant d'horreur pour ce qu'on aime?

Le même Scrupuleux.

Ah! ne vous fiez pas à ces dehors trompeurs. Il n'est que trop vrai que nous sommes presque toujours d'intelligence avec l'en-

nemi perfide de l'innocence et de la pudeur. C'est un serpent caché sous des fleurs ; et il y a dans nous un si grand faible, un penchant si dangereux pour tout ce qui flatte la nature corrompue, qu'il semble qu'on ne triomphe qu'à demi de la séduction, et que la victoire même reste douteuse. Cette indécision n'a-t-elle donc pas de quoi nous faire trembler ?

Le Directeur.

Dites plutôt, de quoi nous humilier. Nous serions trop fiers si nous sortions du combat avec un témoignage intime trop avantageux. Peu à peu ce témoignage nous inspirerait de la confiance en nous-mêmes. Nous nous reposerions sur notre vertu. L'expérience du passé deviendrait notre garant pour l'avenir, et cette vaine suffisance nous perdrait dès la première occasion. Il faut, il faut que nos victoires mêmes nous laissent toujours le sentiment de notre faiblesse et la crainte du danger. La paix nous est utile ; mais la sécurité nous nuirait. C'est pourquoi Dieu, qui sait ce qui nous convient, veut nous mener à la gloire par la voie de l'humilité. Ne soyons donc pas surpris que la nature se fasse plus sentir en nous que la grâce. L'Apôtre même de la grâce n'a-t-il pas eu besoin de sentir cette loi des membres qui le rendait si petit à ses propres yeux, malgré la grandeur de ses révélations ? Il suffit que la grâce domine dans la région supérieure de l'âme. Ce qui se passe

dans sa région inférieure nous avertit d'être toujours sur nos gardes, et de mettre en Dieu seul tout notre espoir. Les plus grands saints n'ont point été exempts de nos tentations et de nos misères ; mais ils ont su tourner au profit de leur humilité ce qu'ils avaient à souffrir du malheur de leur origine. Apprenons d'eux à nous bien mépriser, et nos scrupules tomberont avec notre orgueil.

Sans doute nous n'avons pas répondu à toutes les objections des scrupuleux et nous ne chercherons pas à leur répondre en prolongeant ces entretiens qui pourraient être interminables. Nous conclurons par ce simple avis qui a ramené la paix dans l'âme de tous ceux qui ont voulu s'y conformer : *Dites posément et humblement votre chapelet demandant à Marie de vous rendre bien soumis.* —La prière à la sainte Vierge, prière humble, confiante, constante, est un remède infaillible contre tous les genres de scrupules, contre toutes les peines, contre toutes les tentations.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME OBLIGATION DE LA RELIGIEUSE

Combattre.

CHAPITRE PREMIER.

Nécessité de combattre 10
I. Pour tous les hommes en général 10
Nécessité fondée sur l'état dans lequel le péché a mis notre nature 10
Nécessité fondée sur la multitude d'ennemis qui nous harcèlent 12
II. Pour la religieuse en particulier 15

CHAPITRE SECOND.

Manière de combattre 20
I. Se précautionner 20
1° Mortifier ses sens : Les regards 23
Les paroles 24
Le goût 26
L'odorat 27
L'ouïe 27
Le toucher 28
La tenue en général 29
2° Mortifier ses penchants : Les désirs 30
La joie 31
La tristesse 32
L'activité 33
Le désir de paraître 34
La susceptibilité 35

3° Mortifier ses facultés 36
La mémoire..... 37
L'imagination 38
Le jugement 38
La volonté 39
II. Lutter 39
1° Ce qu'est lutter..... 39
2° Comment lutter : avec calme..... 41
Avec confiance 42
Avec constance..... 42

CHAPITRE TROISIÈME.

Ennemis à combattre : 43
Le démon..... 43
Les penchants au mal..... 44
Les illusions 45

ARTICLE PREMIER :—*Illusions sur l'esprit religieux.*

I. Nature de l'esprit religieux 47
II. Pratique de l'esprit religieux..... 51
III. Comment l'illusion nous montre l'esprit religieux :
1° Impraticable 58
2° Intolérable..... 61
3° Dur et pesant 63
IV. Comment l'illusion détruit l'esprit religieux.. 66
V. Caractères de la religieuse dirigée par l'esprit de Dieu et de la religieuse dirigée par l'esprit du monde 69

ARTICLE SECOND :—*Illusions sur l'obéissance.*

I. Qualités de l'obéissance: Elle doit être prompte 83
Elle doit être pure 84
Elle doit être simple 85
Elle doit être entière 86
Elle doit être généreuse 86
Elle doit être cordiale 87
II. Source des illusions sur l'obéissance..... 87

L'orgueil qui engendre :—La présomption.... 87
L'arrogance..... 88
La révolte..... 89
I. Nature des illusions sur l'obéissance..... 90
1. *Illusion :* l'objet de l'obéissance n'est pas parfaitement défini..... 90
2. *Illusion :* la règle n'oblige pas sous peine de péché 93
3. *Illusion :* l'obéissance ne m'est pas possible avec ma supérieure..... 99
4. *Illusion :* l'obéissance doit être raisonnable 110
5. *Illusion :* j'ai échappé à l'obéissance—on ne m'a pas commandée..... 112
6. *Illusion :* l'obéissance m'est trop pénible.. 114
V. Tristes effets de la désobéissance..... 122
Elle rend très difficile et presque impossible la pratique des vœux 122
Elle met en opposition avec la volonté de Dieu..... 123
Elle nuit à la communauté..... 124
Elle peut facilement conduire au mépris formel des règles et par conséquent au péché mortel..... 126

ARTICLE TROISIÈME :—*Illusions sur la pauvreté.*

I. Nature du vœu de pauvreté..... 130
I. Nature de la vertu de pauvreté..... 132
I. Étendue du vœu et de la vertu de pauvreté.... 134
. Manière de pécher contre le vœu de pauvreté.. 137
En s'appropriant..... 137
En disposant 138
. Manière de pécher contre la vertu de pauvreté 141
I. Source des illusions sur la pauvreté 142
Le peu de réflexion sur les obligations imposées par le vœu de pauvreté..... 142
Le peu de réflexion sur la nature et les effets de la pauvreté 144

Le peu de réflexion sur la valeur de la pauvreté..... 145
VII. Différentes illusions sur la pauvreté..... 148
1. *Illusion :* Ce qui appartient à la communauté m'appartient..... 148
2. *Illusion :* Ce que je donne ou reçois est peu de chose..... 148
3. *Illusion :* Je ne suis pas tenue à travailler comme une mercenaire..... 150
4. *Illusion :* J'ai besoin de ce que j'ai..... 153
5. *Illusion :* J'use seulement du pécule permis en religion..... 155
6. *Illusion :* J'ai la permission..... 158
ARTICLE QUATRIÈME : *Illusions sur la chasteté.*
I. Nature et étendue de la vertu et du vœu de chasteté..... 161
II. Beauté et avantages de la chasteté..... 166
III. Précautions pour conserver la chasteté..... 169
IV. Différentes illusions sur la chasteté..... 173
1. *Illusion :* Se croire chaste parce qu'on n'a pas de penchant pour le mariage..... 173
2. *Illusion :* Se croire chaste parce qu'on n'est pas tentée contre la chasteté..... 175
3. *Illusion :* Se croire chaste en nourrissant une amitié trop affectueuse pour une compagne..... 177
4. *Illusion :* Se croire chaste en se permettant quelques familiarités mondaines..... 179
5. *Illusion :* Se croire chaste en se permettant indistinctement toutes sortes de lectures. 181
6 *Illusion :* Se croire chaste sans pratiquer la mortification..... 184
7. *Illusion :* Craindre de n'être plus chaste parce qu'on est violemment tentée..... 187
8. *Illusion :* Se croire obligée de combattre directement les tentations contre la pureté 189
9. *Illusion :* Se croire obligée de combattre les tentations contre la pureté par des jeûnes et des macérations extraordinaires. 191

10. *Illusion* : Se croire obligée de ne se permettre aucune affection et de ne s'attacher à rien pas même à sa communauté 198

ARTICLE CINQUIÈME : *Illusions sur les dangers de la vie religieuse.*

Dangers généraux de la vie religieuse..... 203
I. Dangers provenant de la mémoire, de l'imagination, du jugement..... 206
II. Dangers provenant du cœur 209
III. Dangers provenant de la volonté 212
IV. Dangers provenant des sens..... 213
V. Dangers provenant de la règle et de l'emploi. 214
1° La routine..... 214
2° La négligence dans les petites choses..... 215
3° La tiédeur..... 221
Nature de la tiédeur..... 221
Effets de la tiédeur..... 223
Marques de la tiédeur 226

ARTICLE SIXIÈME : *Illusions sur la valeur personnelle*

I. Vanité de l'illusion sur la valeur personnelle. 228
II. Effets de l'illusion sur la valeur personnelle... 233
III. Remèdes aux illusions sur la valeur personnelle..... 239
1° La prière 239
2° La réflexion sur l'humilité..... 239
Nature et fondement de l'humilité 241
Effets de l'humilité..... 242
Punition des fautes contre l'humilité..... 243
Conditions de l'humilité 245
3° La pratique des actes d'humilité..... 247
IV. Conseils contre les tentations sur la valeur personnelle 253

ARTICLE SEPTIÈME : *Illusions sur la perfection.*

I. Différentes illusions sur la perfection..... 258
1. Illusions sur la nature de la perfection..... 258
2. Illusions sur les marques de la perfection... 260

3. Illusions sur la nécessité de la perfection... 263
II. Nature de la perfection 270
III. Nécessité de tendre à la perfection 276
IV. Manière de tendre à la perfection 279
V. Marques auxquelles on peut connaître qu'on avance dans la perfection 283
VI. Pratique de la perfection 286
1. Principes pour bien faire les actions de la journée 286
Avec pureté de conscience 287
Avec pureté d'intention 288
Avec ordre et exactitude 288
Avec ferveur 289
Avec persévérance 290
2. Application des principes pour bien faire les actions de la journée 291
VII. Degrés de la perfection 297
VIII. Principaux artifices du démon pour détourner de la perfection 301

TROISIÈME OBLIGATION DE LA RELIGIEUSE

Souffrir.

CHAPITRE PREMIER.

Nécessité de la souffrance 306
I. Fondée, pour tous en général, sur notre nature rendue accessible à la douleur et condamnée à la souffrance en punition du péché originel. 306
II. Fondée, pour tous en général, sur les péchés personnels 308

III. Fondée, pour tous en général, sur l'obligation de combattre 310
IV. Fondée pour tous en général, sur l'obligation de mériter le ciel 311
V. Fondée, pour tous et en particulier pour les religieux, sur l'obligation de ressembler à Jésus-Christ 312
VI. Fondée, pour les religieux en particulier, sur l'obligation dans laquelle les mettent leurs vœux d'être victimes 314
VII. Fondée, pour quelques âmes en particulier, sur le choix que Dieu a fait d'elles comme victimes spéciales 318
VIII. Fondée, pour quelques âmes en particulier sur l'affection spéciale que Dieu leur porte 32[illegible]
IX. Fondée, pour la religieuse en particuiier, sur l'obligation de conserver dans toute sa pureté l'amour qu'elle a pour Dieu 325

CHAPITRE SECOND.

Nature et cause de la souffrance 327
Nature de la souffrance 327
Causes de la souffrance : Directement : Dieu. 328
Indirectement : Le démon 329
Nos supérieurs 331
Nos compagnes,—notre emploi,—notre tempérament,—notre caractère,—nos amis,—les accidents de tous les jours,—la vieillesse 331

CHAPITRE TROISIÈME.

Différentes formes de la souffrance 332
I. Les sécheresses et les angoisses de l'âme 333
II. Les humiliations 339

III. Les tentations 349
1. Motifs pour lesquels Dieu permet la tentation 350
2. Différentes sortes de tentations contre la foi 352
Contre la pureté 354
Contre l'humilité 354
Contre l'espérance 355
3. Conduite pratique à l'égard des tentations. 357
IV. Les maladies 360
1. Avantages de la maladie 362
2. Illusions dans la maladie 367
3. Conseils pratiques dans la maladie 369
Les infirmités 372
V. Les scrupules 375
1. Nature du scrupule 375
2. Effets du scrupule 376
3. Diverses classes de scrupules 377
4. Remèdes contre les scrupules 380

CHAPITRE QUATRIÈME.

Manière de supporter la souffrance 386
I. Modèles 387
II. Pensées pieuses 392

CHAPITRE CINQUIÈME.

Effets de la souffrance 394
I. La souffrance expie 395
II. La souffrance forme 398
III. La souffrance transforme 400

QUATRIEME OBLIGATION DE LA RELIGIEUSE

Obéir.

CHAPITRE PREMIER.

Nature de l'obéissance..... 410

CHAPITRE SECOND.

Nécessité de l'obéissance 412
I. Fondée, pour tous en général, sur l'autorité de Dieu qui commande 412
I . Fondée, pour tous en général, sur notre nature qui par elle-même est indépendante..... 413
III. Fondée, pour tous en général, sur l'exemple et la doctrine de Jésus-Christ..... . 414
IV. Fondée,pour les religieux, sur les engagements contractés par leurs vœux 415
V. Fondée sur la faiblesse de notre volonté..... 416
IV. Fondée sur l'impossibilité de conserver, sans elle, l'ordre dans une communauté..... 418

CHAPITRE TROISIÈME.

Grandeurs de l'obéissance 419
I. L'obéissance est grande dans son objet... 419
II. L'obéissance est grande dans sa nature.. 426

CHAPITRE QUATRIÈME.

Puissance et bienfaits de l'obéissance 427
I. L'obéissance déifie l'âme 427
II. L'obéissance rend en quelque sorte impeccable 428
III. L'obéissance embellit, enrichit, surnaturalise toutes nos actions 431
IV. L'obéissance est la mère, le soutien, la condition, le complément de toutes les vertus..... 433

CHAPITRE CINQUIÈME.

Bonheur de l'obéissance 435

CINQUIÈME OBLIGATION DE LA RELIGIEUSE

Prier.

CHAPITRE PREMIER.

Nature de la prière 443

CHAPITRE SECOND.

Nécessité de la prière 446
I. Fondée, pour tous en général, sur notre qualité de créatures 446

II. Fondée sur l'impossibilité 1° de résister au démon 448
2° De faire le moindre bien 450
3° De persévérer 450
III. Fondée, pour les âmes coupables, sur l'impossibilité de sortir elles-mêmes de leur état... 451
IV. Fondée, pour les religieux, sur l'impossibilité de remplir leurs obligations 453

CHAPITRE TROISIÈME.

Précepte de la prière 458
I. Précepte formel 458
II. Précepte universel 458
III. Précepte facile 459

CHAPITRE QUATRIÈME.

Puissance et efficacité de la prière 461
I. Fondée sur la fidélité de Dieu 462
II. Fondée sur la bonté de Dieu 465
III. Fondée sur la toute-puissance de Dieu 467

CHAPITRE CINQUIÈME.

Conditions de la prière 471
I. La prière doit être faite avec attention 472
II. La prière doit être faite avec humilité 475
III. La prière doit être faite avec confiance 477
IV. La prière doit être faite avec persévérance..... 478
V. La prière doit être faite au nom de Jésus-Christ 480

CHAPITRE SIXIÈME.

Effets de la prière 482
I. Effets généraux 482
II. Effets particuliers 483
Elle honore Dieu 483
Elle console 483
Elle éclaire 483
Elle est féconde 484

CHAPITRE SEPTIÈME.

Principales formes de la prière 488
I. La sainte messe 488
II. Le chemin de la croix 491
III. Le chapelet 492
IV. La visite du S. Sacrement 494
V. Les prières à S. Joseph 498
VI. La méditation 499
1. Nature de la méditation 499
2. Nécessité de la méditation 504
3. Effets de la méditation 509
4. Méthode de la méditation 512
5. Note sur les états d'oraison 519
VII L'office divin 522
1. Nature de l'office divin 522
2. Obligation de réciter l'office divin 524
3. Manière de réciter l'office divin 526
VIII. La sainte communion 534
1. Amour de la religieuse pour la sainte communion 535
2. Autorisation nécessaire pour la sainte communion ..... [illegible]
3. Réception fréquente de la sainte communion ..... [illegible]
Motifs de la fréquente communion ..... [illegible]
Conditions pour la fréquente communion ..... [illegible]
4. Avant et après la sainte communion ..... [illegible]

CHAPITRE HUITIÈME.

Vie de prière 555
Prière pour demander à Dieu la vie d'union avec lui 561

Adieux de S. François de Sales 564

Appendice sur les scrupules 567

Eusèbe Senécal & Fils, Imprimeurs, Montréal.